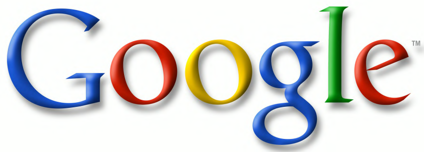


BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

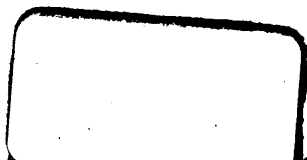
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.





L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIX,

Par M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROISIÈME.



A PARIS

Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXIX.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Histoire naturelle de Pline, *traduite en françois, avec le texte latin, rétabli d'après les meilleures leçons manuscrites, accompagné de notes critiques pour l'éclairciſſement du texte, & d'obſervations ſur les connoiſſances des anciens, comparées avec les découvertes des modernes; tom. XI, in-4°. A Paris, chez la veuve* Deſaint, *libraire, rue du Foin*, 1778.

RIEN n'eſt plus commun, Monſieur, que de trouver des auteurs, qui, peu fidèles à leurs engagemens, ne tiennent pas tout ce qu'ils avoien promis, & ne parcourent qu'une par tie de la carrière où ils ſe ſont engagé

Pline trompe ses lecteurs d'une manière bien différente. Son titre n'annonce qu'une énumération & une description des substances que nous observons dans cet univers ; & assurément une pareille tâche étoit immense, & suffisoit pour occuper l'écrivain le plus infatigable. Cependant combien de choses ne trouvons-nous pas dans son livre outre ce détail qui paroissoit inépuisable ? L'histoire de la nature est à la vérité le fonds de son ouvrage, mais comme si c'étoit trop peu pour son vaste génie, il y a joint une histoire abrégée de tous les arts & des artistes, la notice des antiquités, des usages, d'une infinité d'anecdotes intéressantes ; ensorte que nous voyons comme d'un seul coup-d'œil tout ce qui peut inspirer une juste admiration, & la libéralité du souverain être qui répand ses dons avec profusion, & l'industrie de l'homme faisant servir tant de richesses à ses besoins ou à ses plaisirs, industrie qui est elle-même un des plus beaux présens qu'il ait reçus du ciel.

Le mérite réel de cette collection immense, qui, comme la plupart des ouvrages écrits dans les langues anciennes, est plus estimé que connu, m'a déterminé à vous entretenir successivement, Monsieur, des divers volumes dans lesquels elle est distribuée, & j'ai cru que la circonstance d'une traduction nouvelle étoit une occasion favorable d'analyser jusqu'à un certain point l'auteur original, qui sans doute paroîtra nouveau à bien des lecteurs. On sera plus à portée après cela de le comparer avec l'écrivain moderne qui a osé lutter avec lui. La brieveté élégante & quelquefois obscure du premier fera un contraste frappant avec la richesse pleine de magnificence qu'on admire dans le second. Le premier passe pour ingénieux, & il mérite sa réputation; le second a porté ses prétentions plus loin, & il a obtenu les couronnes de l'éloquence. L'un écrivoit principalement pour les savans, & il vouloit instruire; l'autre cherche peut-être plus à plaire, & il a surement gagné un plus grand nombre de

ſuffrages. En liſant le premier, on ne penſe guères qu'à la nature; en liſant le ſecond, on penſe beaucoup à l'écrivain. Le premier rapporte ce qu'il a vu, ou ce que d'autres prétendent avoir vu; le ſecond a cru que ce ſeroit une gloire pour lui d'imaginer ou de renouveller des choſes qui ne ſeront jamais vérifiées; enfin le *Pline* latin, quoiqu'il débite bien des fauſſetés, paroît ſur-tout chercher la vérité; le *Pline* françois, quoiqu'il s'annonce comme l'ami du vrai, ne rejette cependant, ni la fiction, ni le romaneſque. La partie ſyſtématique eſt nulle dans le premier, dans le ſecond elle eſt conſidérable; je doute que ce ſoit un avantage pour lui, car les ſyſtêmes ſeront toujours la partie foible de tout ouvrage où l'on ſe propoſera de faire connoître la nature, ce ſeroit un bonheur ſi ceux-ci n'étoient qu'inutiles, ſans être dangereux.

Le volume dont il s'agit aujourd'hui ne contient que les livres 34, 35 & partie du 36ᵉ. Vous pouvez juger par là, Monſieur, combien les notes ſont

étendues & multipliées. Au reste, on interrompt sans regret la lecture du texte pour le voir éclaircir & discuter avec plus ou moins de détail, suivant l'importance de la matière, mais presque toujours avec autant de goût que d'érudition. Le livre 34e traite des métaux du second ordre; c'est-à-dire, de l'airain, du fer, du plomb & de l'étain. L'airain fut d'abord trouvé dans l'île de Chypre, en grec *κυπρος*, d'où lui est venu le nom de *cuprum*, *cuivre*. Du temps de *Pline*, on se contentoit de cet airain de Chypre, pour la fabrique des as; mais pour les sesterces & les doubles as, on employoit l'airain de Cordoue, qui imitoit la beauté de l'oricalque. C'est ce que nous paroît signifier ce passage: *Hoc (æs Cordubense) auricalci bonitatem imitatur in sestertiis dupondiariisque, cyprio suo assibus contentis.* Le traducteur sépare cela d'une manière toute contraire à sa propre ponctuation. *L'airain de Cordoue imite la perfection de l'oricalque*, dit-il, puis il place un point, & ajoute: *pour l'airain cyprien on s'en contente dans la*

fabrique des as, même pour l'as & demi, *& pour le double as*. Ce *même*, néceſſaire au traducteur, n'eſt nullement dans le latin, qui ne ſauroit ſe prêter à une pareille explication.

L'airain de Chypre fut long-temps le plus eſtimé, juſqu'à ce qu'on en eût découvert en d'autres endroits d'une qualité ſupérieure. De ce genre étoit l'*oricalque*, qui pourroit bien cependant n'être qu'une matière fabuleuſe, célebrée par les poëtes. C'eſt le ſentiment du père *Hardouin*, & *Pline* lui-même, en diſant que depuis bien des années la terre n'en produiſoit plus, ne nous apprend pas même où étoit la mine d'où l'on tiroit ce précieux métal. *Ariſtote* penſoit de même, ſi nous en croyons une note du traducteur. Néanmoins dans cette même note, il eſt parlé de l'*oricalque* d'*Ariſtote*: comme l'endroit du naturaliſte grec n'eſt point cité, nous n'avons pu concilier cette contradiction, qui peut-être n'eſt qu'apparente.

Tout le monde a entendu parler de l'airain de Corinthe ſi eſtimé des Romains, néanmoins ſon exiſtence n'eſt

guères plus assurée que celle de l'*oricalque*. Le traducteur ne veut pas qu'on la révoque en doute. Nous ne contesterons point là dessus; cependant notre auteur convient de bonne-foi que la plupart de ceux qui se donnoient pour fins connoisseurs en cette partie n'y entendoient rien, & ne jouoient ce rôle que pour se distinguer du vulgaire. Il pourroit bien se faire en conséquence que toute cette prétendue célébrité ne fût qu'un effet de l'imagination. D'ailleurs il dit qu'il y avoit trois, ou même quatre sortes d'airain de Corinthe; mais il devoit y en avoir un bien plus grand nombre, suivant le nombre & la grandeur des statues, dont les matières ont été mêlées ensemble lors de l'incendie de cette ville, l'an de Rome 608. On a peine à concevoir comment il se sera trouvé deux morceaux un peu considérables qu'une pareille fusion ait rendus parfaitement semblables, attendu la variété infinie des circonstances qui ont accompagné cet embrasement.

A l'occasion du bronze, *Pline* nous parle de l'origine des statues, il nous

apprend en quelle estime elles étoient à Rome, en quels temps & à qui on commença d'en élever. On accorda cet honneur même à des étrangers, & à des ennemis, à *Annibal*, par exemple. En conséquence d'un oracle, les Romains avoient élevé deux statues dans les comices, l'une à *Pythagore*, comme au plus sage des Grecs; l'autre à *Alcibiade*, comme au plus brave; là dessus *Pline* fait une remarque dont la précision a échappé en partie au traducteur. » Le choix que firent les » pères conscripts de *Pythagore* pour » le plus sage des Grecs a de quoi » étonner, d'autant qu'au jugement » même de l'oracle, cette gloire ap» partenoit à *Socrate*, & l'on n'a pas » moins lieu d'être surpris qu'ils aient » préféré *Alcibiade*, ou même qui que » ce soit à *Thémistocle*, en fait de va» leur, & même de sagesse ». Cette traduction est un peu embrouillée; le texte présente une idée différente, & ne dit point qu'*Alcibiade* ait été préféré à *Thémistocle* en fait de valeur. *Mirum est illos patres Socrati cunctis ab eodem deo sapientia prælato Pythagoram*

prætulisse, aut tot aliis virtute Alcibiadem, aut quemquam utroque Themistoclem. *Pline* paroît étonné, 1°. que pour la sagesse on ait donné la préférence à *Pythagore* sur *Socrate*; 2°. que pour la valeur on ait préféré *Alcibiade* à tant d'autres capitaines Grecs; & 3°. enfin que, soit en valeur, soit en sagesse, on ait mis quelqu'un au-dessus de *Thémistocle*. Nous n'avons nulle intention de chicaner un traducteur très-estimable, mais nous croyons que l'examen le plus scrupuleux est nécessaire pour l'honneur de la littérature latine, & que la parfaite intelligence grammaticale des textes, est le seul fondement solide de notre commerce avec les anciens.

Pline fait ensuite une liste curieuse pour ceux qui aiment ces détails, des statuaires & de leurs chef-d'œuvres. Le nombre des statues devoit être prodigieux chez les anciens; car, au temps de *Pline*, quoique les Romains parussent en avoir épuisé l'univers, il en restoit encore trois mille dans Rhodes, & il n'y en avoit guères moins à Athènes, à Olympie, à Delphes.

Lysippe seul passoit pour être l'auteur de quinze cens ouvrages, dont chacun auroit suffi à le rendre illustre. Cela est certainement très-difficile à croire. L'auteur à la tête de son énumération place les statues colossales, qu'il appelle avec raison *audaciæ exempla*. Une des plus surprenantes est celle de *Jupiter* à Tarente, faite par *Lysippe*. » Une » merveille dans ce colosse, dit-il, » c'est qu'on peut le faire remuer » avec la main, & que les plus grands » efforts des vents ne peuvent la ren» verser, tant l'équilibre de la masse » a été saisie avec justesse. L'artifice » de cet équilibre consiste, dit-on, » dans une colonne placée à dessein » par *Lysippe*, & qui brise le vent du » côté, où, s'il soufloit directement » sur le colosse, il le renverseroit ». Ceux de nos lecteurs qui auroient de la peine à admettre de pareils prodiges seront certainement un peu soulagés par le *dit-on* du traducteur sur la cause de l'équilibre ; ils le seront encore plus en apprenant que l'équilibre même n'est proposé dans le texte qu'avec une précaution sem-

blable, *manu ut ferunt mobilis*, ensorte que nous sommes toujours en droit de ne rien croire. Il est étonnant que *Pline* mette des *on dit* en parlant d'une chose qu'il étoit si à portée de vérifier ; il faut qu'il y ait bien du plaisir à offrir du merveilleux. Plusieurs de nos lecteurs, qui ont entendu parler du colosse de Rhodes, & qui n'imaginent rien au-delà, apprendront sans doute avec surprise que la statue du plus grand volume en ce genre qui ait jamais été, étoit un colosse de *Mercure* exécuté par *Zenodore*, dans la cité des Auvergnats en Gaule ; il n'est pas rare d'être instruit de ce qu'il y de beau dans les pays étrangers, & d'ignorer les merveilles de son pays.

On trouve ici des anecdotes sur *Phidias*, *Polyclete*, *Miron*, & une infinité d'autres, on caractérise & on juge leurs ouvrages : voici ce qui est dit de *Lysippe* en particulier. « Il passe » pour avoir fait faire un grand pas » à l'art du statuaire, en exprimant » les cheveux, & en faisant les têtes » moins fortes que les anciens : ses

» corps ſont auſſi plus fluets & plus
» ſecs ; ce qui les fait paroître d'une
» ſtature plus haute & plus avanta-
» geuſe. Nul n'obſerva mieux que lui
» cette précieuſe partie des règles de
» l'art, que les Latins ne ſavent com-
» ment exprimer dans leur langue,
» & que les Grecs nomment ſymmé-
» trie ; il l'obſerva, dis-je, merveil-
» leuſement, en changeant le premier
» l'habitude quarrée des ſtatues anti-
» ques, en un ſtyle moins lourd, ab-
» ſolument inconnu & non eſſayé
» avant lui, ayant coutume de dire
» que les ſtatues anciennes repréſen-
» toient les hommes tels qu'ils ſont,
» & les ſiennes tels qu'ils ſembloient
» être ». (Pour que l'oppoſition fût
juſte, il falloit dire *tels qu'ils devroient être*, ou qu'ils *ſembleroient devoir être* ; mais le traducteur n'a pas voulu corriger le texte). « Un caractère diſtinc-
» tif des ouvrages de *Lyſipe*, ce ſont
» ces graces ou fineſſes de travail,
» qu'on remarque dans ſes moindres
» ouvrages ».

Malgré l'admiration que *Pline* fait paroître pour les chef-d'œuvres dont

il parle, on s'apperçoit de temps en temps qu'il rougit lui-même de ses éloges, & qu'aux yeux de la sagesse le mérite des *Phidias* n'est estimable que par l'utilité de son objet, suivant cette belle maxime de *Phèdre*, *nisi utile est quod facimus stulta est gloria*. Ce qu'il remarque au sujet de *Caton* servira de correctif à ce qu'il peut avoir dit d'outré dans d'autres endroits. « Ni la manie des bronzes, ni
» la passion pour les chef-d'œuvres
» de l'art ne gagnèrent *Caton* : lorsque
» dans son expédition de Chypre il fit
» mettre à l'encan tous les bronzes de
» l'île, l'unique statue qu'il ne fit point
» exposer en vente, & dont il se
» réserva la propriété, fut celle de
» *Zenon* ; mais il est bon d'observer
» que ce fut à titre de simulacre d'un
» philosophe que ce bronze lui plut,
» afin qu'on n'aille pas se figurer autre
» chose, & prendre *Caton* d'Utique
» pour un amateur de statues ». *Caton* sans doute estimoit l'art, mais c'étoit lorsque l'art se proposoit un but utile, & certainement ce sage Romain, pour conserver un chien en airain léchant

sa blessure, ne l'auroit pas consacré au Capitole, & sur-tout il n'auroit pas rendu l'ordonnance, également cruelle & ridicule, par laquelle, comme on ne trouvoit pas qu'aucune somme imaginable pût, à tout évènement, compenser la perte de ce miracle de l'art, il étoit statué que les gardiens en répondroient sur leur tête; plaisante caution, & qui auroit bien dédommagé les amateurs!

Entre les artistes dont il est fait mention ici, il en est plusieurs que nous ne connoissons que par le moyen de *Pline*, & dont les ouvrages ont quelque chose de fort singulier: par exemple, un certain *Canaque* avoit fait un cerf qui avoit toujours alternativement un pied qui ne touchoit pas à terre, ensorte qu'on passoit successivement un fil sous chacun de ses pieds: c'étoit tantôt la partie antérieure qui se trouvoit d'à-plomb, & tantôt la partie opposée. Frappez-le, dit le traducteur, si doucement qu'il vous plaira, sur la croupe ou sur l'épaule, il ne manquera pas, comme par contre-coup, de regimber

auſſi-tôt en ſens contraire. Il faut convenir cependant que le texte n'eſt pas trop clair ici, mais il l'eſt aſſez pour étonner le lecteur, & lui donner l'idée d'une pièce très-curieuſe. On apprend auſſi, dans ce catalogue, qu'un nommé *Théodore* avoit fait une ſtatue, qui tenoit de trois doigts ſeulement un petit char à quatre chevaux, ſi délicat & ſi petit, qu'une ſimple mouche, également factice, couvroit de ſes aîles tout cet attelage, y compris le conducteur.

Après l'airain vient le fer, ce qui donne lieu à quelques réflexions de *Pline* ſur ce dernier métal, réflexions dans leſquelles, comme dans l'or le plus pur, il y a toujours un peu d'alliage. *Proximè indicari debent metalla ferri, optimo peſſimoque vitæ inſtrumento. Si quidem hoc tellurem ſcindimus, ſerimus arbuſta, ponimus pomaria, vites ſqualore deciſo annis omnibus cogimus juveneſcere. Hoc extruimus tecta, cædimus ſaxa, omneſque ad alios uſus ferro utimur. Sed eodem ad bella, cædes, latrocinia, non cominus ſolùm, ſed etiam miſſili volucrique, nunc tormentis ex-*

cusso, nunc lacertis, nunc verò pennato, quam sceleratissimam humani ingenii fraudem arbitror. Si quidem ut ocyus mors perveniret ad hominem, alitem illam fecimus, pennasque ferro dedimus. Quamobrem culpa ejus non naturæ fiat accepta. Tout cela est très-élégant, & d'une élégance que la précision rend encore plus piquante; mais en montrant de l'esprit, l'auteur ne dit rien que de juste: il n'est pas si raisonnable dans ce qui suit. *Naturæ benignitas exigit à ferro ipso pœnas rubigine...... à ferro sanguis humanus se ulciscitur, contactum namque eo, celeriùs subindè rubiginem trahit.* Cette nature qui punit le fer, le sang humain qui se venge par la rouille, sont des choses aussi impertinentes que le poignard

Qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement, il en rougit; le traitre!

Voilà où l'envie de briller peut conduire des écrivains, sensés d'ailleurs. On peut appliquer à l'esprit, par rapport au style, ce que *Pline* dit du fer par rapport à la société, *optimo pessimoque vitæ instrumento.* Il est juste

que je vous cite la traduction du morceau précédent, vous y trouverez cette paraphrase verbeuse dont je me suis plaint plusieurs fois. « Il nous » reste présentement à parler du métal » le plus pernicieux, & toutefois le » plus nécessaire à l'homme, car c'est » avec le fer qu'on laboure la terre, » c'est avec lui qu'on l'ouvre pour y » semer les grains des arbustes, pour » y planter des arbres fruitiers; c'est » avec le tranchant du fer qu'on la » décharge du *vieux bois qui la feroit* » *mourir*. C'est avec le fer que nous » bâtissons : nous en taillons les » pierres, & *nous en composons tous* » *les instrumens des autres matieres de* » *construction*. Mais aussi nous forgeons » avec le fer les instrumens des » guerres, des meurtres, des brigan- » dages, nous en composons des » armes pour nous détruire *ou pour* » *nous nuire; armes de près, armes* » *de loin*, missiles plus légers les uns » que les autres, javelots lancés avec » le bras, traits décochés par des » ballistes, ou flêches empennées, *in-* » *vention plus scélérate*, fraude plus

» détestable que toutes les autres!
» Quoi! pour que la mort atteignît
» plus promptement nos semblables,
» nous lui avons donné des aîles, &
» avons *métamorphosé le fer en oiseau.*
» Par là *nous avons absous la nature de*
» *nous avoir créés mortels.* Ce n'est plus
» elle qui nous détruit, c'est nous
» qui nous donnons la mort». Je ne releverai point tout ce qui pourroit donner matière à la critique dans ce morceau, je me contenterai de remarquer que cette phrase: *nous en composons tous les instrumens des autres matières de construction* est absolument inintelligible, qu'est-ce que des *instrumens de matières*, le texte dit simplement qu'on employe le fer pour la taille des pierres, & pour une infinité d'autres usages.

En parcourant ce recueil d'inventions agréables ou utiles, je m'arrête avec plaisir à celles qui sont dues à nos ancêtres. Par exemple, les Gaulois faisoient avec l'étain blanc un étamage si brillant qu'on pouvoit à peine chez eux discerner l'art des étameurs d'avec celui des argenteurs;

Du temps de *Pline* ils étamoient en argent nombre d'ornemens, principalement aux mords des chevaux, aux harnois de leurs attelages: ceux de Bourges argentoient leurs voitures mêmes, litières, coches & chariots; enfin, dit-il, on en est venu jusqu'à y mettre de la dorure. Vous voyez, Monsieur, que le luxe des voitures date de loin, & peut-être que ces enjolivemens somptueux, dont nous faisons tant d'honneur à notre siècle, ont été autrefois pour nos pères le sujet d'une vanité également satisfaite & également ridicule.

Après avoir parlé des propriétés médicinales de l'airain, du fer, du plomb, & de l'étain, l'auteur passe au trente-cinquième livre, dans lequel il traite de la peinture & des chef-d'œuvres de cet art. Il observe d'abord que le véritable objet de la peinture, c'est d'exciter l'émulation en offrant l'image des grands hommes. Il se plaint que les Romains de son siècle eussent négligé un encouragement si utile. Il rappelle avec quel soin les citoyens conservoient autre-

fois les images de leurs ancêtres (il faut convenir cependant que ces images étoient de cire, & que quand même elles auroient été colorées, l'art de repréſenter ainſi les hommes n'eſt pas proprement celui de la peinture), « ſur la muraille où elles étoient » attachées, étoit peint un arbre gé- » néalogique, dont les divers rameaux » répondoient chacun à un de ces » portraits. Les caſes des archives » étoient remplies de cahiers conte- » nant les faits & geſtes de chacun » de ces perſonnages pendant leurs » magiſtratures. Au dehors de la mai- » ſon, & principalement autour des » portes, étoient d'autres effigies qui » repréſentoient les nations vaincues, » & des trophées chargés des dé- » pouilles de l'ennemi; décorations » honorables qu'un nouvel acquéreur » même n'étoit point libre de faire » ôter. Les maiſons continuoient de » triompher, même en changeant de » maître; ce qui étoit la ſource » d'une incroyable émulation, chaque » propriétaire étoit continuellement » averti par les *murailles mêmes qu'il*

» *occupoit*, qu'un maître sans cou
» rage étoit indigne d'entrer dans un
» maison triomphale ». *Triumphaban etiam dominis mutatis ipsæ domus*, & *erat hæc stimulatio ingens exprobranti bus tectis, quotidiè imbellem dominu intrare in alienum triumphum.* Ce son de pareilles réflexions, semées fré quemment dans *Pline*, qui ont fait l réputation de cet auteur, comm homme de lettres. Elles sont plein de bon sens & de noblesse, il suff de les avoir lues une fois pour l retenir toute sa vie.

Il traite ensuite des diverses co leurs qui servent à la peinture : il l distingue en *austeres* & *florides*, dans ces deux espèces il y en a naturelles & d'artificielles. Le no bre en étoit très-grand, ce qui don occasion à *Pline* de relever le mér des anciens peintres qui avoient f tant de chef-d'œuvres avec qua couleurs seulement, le blanc, l'och la terre rouge & le noir; ce qui gnifie que c'étoient-là les seules tières premières, qui ensuite ét mélangées, produisoient dive

teintes intermédiaires ; mais ces mélanges paroiſſoient, ſans doute, à l'auteur, moins favorables que les nouvelles couleurs qui avoient été découvertes dans la ſuite. Quel génie doit-on ſuppoſer dans un *Appelles*, un *Echion*, un *Melanthius*, un *Nicomaque*, qui avec ſi peu de ſecours faiſoient des tableaux dont chacun étoit évalué le revenu d'une ville ! « Aujourd'hui que la pourpre couvre » juſqu'à nos murailles, & que l'Inde » nous fournit le limon coloré de ſes » fleuves, & les autres couleurs du » ſang de ſes dragons & de ſes éléphans, au milieu de toutes ces ma» tières colorantes, nous n'avons plus » aucune peinture. Ainſi nous étions » plus riches du côté de l'art, tant » que nous avons été moins riches » en matières ».

Pline obſerve comme une démence remarquable, que *Neron* ait fait faire ſon tableau haut de cent vingt pieds ſur toile. Une démence plus grande encore, étoit celle d'un des affranchis de ce prince, qui donnant au peuple, à *Antium*, un ſpectacle de gladiateurs, avoit

avoit revêtu les portiques publics de tableaux qui représentoient au naturel ces ministres & tous leurs valets. L'exemple d'une pareille folie avoit déjà été donné par un *Terentius Lucanus*, qui avoit fait peindre les trente paires de gladiateurs, dont il avoit amusé le peuple Romain, dans des jeux en l'honneur de son aïeul.

On trouve ici, dans une note très-longue, la traduction d'une dissertation allemande sur les ouvrages des Grecs en fait de peinture & de sculpture. L'auteur y montre beaucoup d'enthousiasme pour ces deux arts, & très-peu de respect pour l'honneteté publique. Il examine pourquoi les Grecs ont si bien réussi dans ces deux genres; c'est, dit-il, qu'ils avoient sous les yeux les plus beaux modèles; cependant *le Bernin* n'en convenoit pas: & d'où venoit cette beauté? il en assigne plusieurs causes, le climat, l'éducation, les exercices du corps; tout cela peut être, ce n'est point là ce qui m'a choqué; mais il ajoute que les artistes avoient toute

la facilité possible d'étudier cette belle nature dans les gymnases & sur les théâtres. Vous ne croiriez pas, Monsieur, avec quelle, dirai-je audace, dirai-je extravagance, il regrette ces temps malheureux où des peuples aveugles, en s'illustrant par les talens, se déshonoroient par la plus affreuse corruption. Il nous dit que les jeunes gens étoient nuds dans les gymnases en faisant leurs exercices, & il adopte cette misérable subtilité qui a déjà révolté tous les honnêtes gens, en répétant qu'ils étoient *couverts de la pudeur publique.* » C'étoit là » l'école de ceux qui se consacroient » à l'étude des arts; c'étoit dans ces » endroits que se rendoient à la fois » les philosophes & les artistes; » *Socrate* pour instruire cette noble » jeunesse, *Phydias* pour enrichir son » art par la contemplation de ces » beaux corps.... Là se montroient » les plus belles nudités... Sur les » théâtres, les jeunes gens les mieux » faits dansoient tous nuds. *Sophocle*, » le grand *Sophocle* fut le premier qui,

» dans sa jeunesse, donna ce spectacle » à ses concitoyens ». Ensuite vient l'anecdote de *Phryné* qui se baigna *devant toute la nation*, & puis les danses des jeunes Lacédémonienes.' Est-ce de ce ton là, Monsieur, qu'on doit parler des abus les plus infâmes? *Socrate* prenoit bien son temps pour donner des leçons de morale, il ne devoit pas être long sur le chapitre de la pudeur. Le grand *Sophocle* n'eût pas osé afficher une pareille impudence, s'il y avoit eu des moeurs à Athènes. Pour *Phidias*, toute sa réputation n'empêchera point les gens de bien de s'écrier, qu'ils détestent la perfection des arts si on ne peut y parvenir que par des moyens si honteux. Au reste, peut-être, dira-t-on, que le dissertateur Allemand n'est ici qu'historien, & que toute sa faute est d'avoir rapporté des choses mauvaises, sans les blâmer positivement. Lisez ce qui suit, Monsieur, & jugez si une pareille excuse est admissible. » La Grèce étoit » un pays, où, dès la plus tendre en- » fance, on se livroit à la joie & aux

» plaisirs, où cette BIENSÉANCE DE
» CONVENTION *qui s'est introduite par-*
» *mi nous, ne donnoit point des* CHAINES
» *à la* LIBERTÉ DES MŒURS ». Cela n'a pas besoin de commentaire. La retenue qui règne parmi nous n'est point une chose fondée sur la nature & la raison, c'est une pure *convention*, qui pourroit faire place à une mode toute contraire, sans que la dernière fût plus blâmable que la première. Cette bienséance même s'est *introduite chez nous* mal à propos & par une espèce de subreption, elle n'a servi qu'à nous donner des *chaînes* pesantes, & à nous faire perdre l'heureuse *liberté des mœurs* dont jouissoient les Grecs: il seroit difficile de rassembler des choses plus scandaleuses dans un si petit nombre de lignes. Mais ce qui achevera d'exciter votre indignation, Monsieur, c'est que notre Allemand, plus instruit du costume révoltant des Grecs, dont *Pline* dit *Græca res est nihil velare*, que des rits vénérables de l'antiquité chrétienne, nous dit froidement que ces usages, qui

selon lui, » *nous paroissent* simplement » *étranges*, le paroîtroient peut-être » moins, si l'on vouloit se rappeller » que, parmi les premiers chrétiens, » les prosélytes des deux sèxes étoient » indifféremment tous nuds baptisés » ou plongés dans l'eau des mêmes » fonts baptismaux ». Vous trouverez, Monsieur, cette assertion encore plus *étrange* que tout le reste; vous vous rappellez l'institution de ces diaconesses, dont l'emploi étoit d'aider les femmes dans les occasions où la bienséance ne permettoit pas que des personnes d'un autre sèxe fussent admises; vous connoissez l'esprit de notre religion infiniment éloignée non-seulement du désordre, mais de tout ce qui pourroit y conduire: en croirez-vous sur sa parole un écrivain téméraire qui vient nous scandaliser en calomniant les premiers chrétiens. Je m'apperçois que ma digression est un peu longue, cependant je ne vous en ferai point d'excuse, vous croyez que la vertu doit tenir le premier rang, & que les arts peuvent l'em-

bellir, mais ne doivent jamais la corrompre.

Le reste de la dissertation contient des réflexions très-justes sur l'imitation des anciens, & sur celle de la nature. Quelquefois cependant l'auteur s'enveloppe tellement dans sa métaphysique qu'on a peine à se faire une idée nette de son système. Par exemple, il veut que le caractère distinctif des chef-d'œuvres grecs consiste dans une noble simplicité & une grandeur tranquille. Il trouve tout cela dans le Laocoon, dont *la douleur ne se montre avec furie ni dans le visage ni dans l'attitude*. Il est dit dans une autre note, pag. 398, que la contorsion de tous ses membres forme une attitude merveilleuse.... que la douleur & le *désespoir* paroissent sur le *visage* de cet infortuné. Il est difficile de concilier ces deux jugemens de deux amateurs... L'auteur Allemand observe que *Laocoon* ne jette point des cris effroyables, comme nous l'a représenté *Virgile*, l'ouverture de sa bouche ne permet point de

l'imaginer. Là-dessus il s'extasie, & ne sauroit assez admirer la grandeur d'ame de *Laocoon*, ni celle de l'artiste, de qui, en conséquence, il fait un philosophe. Ces remarques sont très-sublimes sans doute, mais il nous permettra de nous contenter de la description de *Virgile*, qui n'est pas si héroïque, mais qui est au moins plus naturelle. Revenons à *Pline*.

Il nous donne un catalogue des fameux peintres, & raconte ces anecdotes si répétées de la dispute de *Parrhasius* & de *Zeuxis*, de la visite d'*Appelles* chez *Protogène*. Pour louer *Appelles* il rapporte, sur le témoignage d'*Appion* grammairien, que, sur l'inspection de ses tableaux, un certain diseur de bonne aventure prétendoit deviner si la personne représentée étoit morte, ou quand elle mourroit. Un pareil éloge décrédite un peu ce qui a *été dit* à la louange de ce grand peintre: plusieurs de ses panégyristes pourroient fort bien n'avoir pas dit plus vrai qu'*Appion*. Je trouve quelquefois dans *Pline* des dates qui me parois-

fent détruire une partie des faits qu'il avance. Il nous dit qu'un certain *Ariſtide*, contemporain d'*Appelles*, eſt le premier qui ait peint l'ame, les paſſions, les diverſes affections : ſi cela eſt, que penſerons-nous de tous les peintres qui l'avoient précédé ? s'ils ne ſavoient pas peindre les affections de l'ame, que peignoient-ils donc ?

Dans le livre 36e, il s'agit des pierres. *Pline* commence par déclamer avec un peu d'exagération contre la folie des hommes qui creuſent les entrailles de la terre pour en tirer des marbres précieux ; mais il ſe plaint ſpécialement des anciennes loix romaines qui interdiſoient les glandes de porc, les loirs, & autres délicateſſes de table, tandis qu'elles ne défendoient pas l'importation des marbres, ce qui étoit un luxe bien plus dangereux. *M. Scaurus*, pendant ſon édilité, pour un théâtre momentané, & qui ne devoit pas durer plus d'un mois, fit tranſporter & ériger dans Rome trois cent ſoixante colonnes de marbre. Mais ſi les loix

se sont tues sur un abus *fondé* sur ces plaisirs publics, passons leur cette négligence. Devoient-elles également rester muettes lorsqu'elles virent élever dans la salle d'entrée de la maison de *Scaurus* des colonnes de marbre de *Lucullus* hautes de 38 pieds. Cet abus certes se passoit publiquement, & tout le monde en étoit témoin ; *puisque l'entrepreneur des cloaques se fit adjuger en propriété ces mêmes colonnes qu'on alloit transporter au Palatium, & les reçut de l'état à titre d'indemnité provisoire.* Le traducteur a fait dans cette dernière phrase un contre-sens des plus singuliers. Comment concevoir qu'un entrepreneur se fasse adjuger, & reçoive à titre d'indemnité ce qu'un particulier veut faire conduire dans sa maison? Assurément pour empêcher que ces colonnes ne causassent aucun dommage aux cloaques, la précaution proposée par l'entrepreneur étoit infaillible. Si on lui adjuge les colonnes, elles ne gâteront rien en allant chez *Scaurus*, mais *Scaurus* n'aura plus ses colonnes, & ne con-

ſentira jamais à un pareil arrangement.
Pline ne dit pas un mot de ce biſarre marché ; mais il dit : l'entrepreneur des cloaques exigea que *Scaurus* lui donneroit caution de réparer le dommage que pourroient cauſer les colonnes quand on les tranſporteroit. Cette prétention de l'entrepreneur n'a rien que de raiſonnable. *Pline* ajoute une réflexion que le traducteur a ſupprimée, probablement en conſéquence du premier contreſens. Il dit, qu'il eût bien mieux valu exiger une caution pour qu'un ſi pernicieux exemple ne nuisît point aux mœurs, voici le texte. *Satis dari ſibi damni infecti coegit redemptor cloacarum, cum in Palatium extraherentur, non ergo in tam malo exemplo moribus cavere utilius fuit ?*

Je ne puis, Monſieur, entrer dans un plus grand détail ſur les marbres, dont toutes les eſpèces ſont décrites dans une note fort ſavante de M. *Guettard*. L'auteur parcourt enſuite les fameux monumens de l'Egypte, & des autres pays connus de ſon temps, & finit par la deſcription des

merveilles de Rome, dont la plus étonnante, selon lui, étoient les égoûts publics. Les restes encore subsistans de la grandeur romaine peuvent seuls nous donner une idée de la capitale de l'empire. Ce que *Pline* nous en dit nous paroîtroit fabuleux & inventé à plaisir, si ces ruines superbes ne confirmoient la vérité de son témoignage. Le recueil de toutes ces beautés nous est ouvert par le judicieux traducteur qui y joint les explications nécessaires, & qui bientôt parvenu au terme de ses travaux, aura la gloire d'avoir mis à notre portée l'ouvrage le plus utile, comme le plus difficile de l'antiquité latine.

Je suis, &c.

Paris, ce 13 avril 1779.



LETTRE II.

Les Panaches ou les Coëffures à la mode; comédie en un acte. A Paris, chez Desnos, *libraire-géographe, rue Saint-Jacques, au globe.*

Ce titre seul, Monsieur, annonce assez au lecteur que cette comédie est une critique des coëffures de nos jours. Le but moral que s'est proposé l'auteur est sans doute de corriger nos petites maîtresses emplumées par la peinture de leurs ricicules; voyons s'il peut se flatter de quelque succès dans cette entreprise délicate.

Persuadé vraisemblablement qu'il faut s'attacher à plaire sur-tout par les détails, & ne présenter qu'une intrigue simple, l'anonyme a conduit sa pièce selon ses principes. Un coëffeur, énorgueilli de sa vogue, prétend marier sa fille à des hommes de la plus haute distinction; mais la jeune personne s'y refuse parce qu'un élève de son père a su gagner son

cœur. Cet élève a pour rival un marquis *d'Escroquille*, dont le nom peint assez le caractère. Cet aventurier est heureusement reconnu & congédié. L'élève au reste a dans ces entrefaites, trouvé le secret d'engager les pratiques de son maître à ne payer ce dernier qu'autant qu'il voudra bien lui donner sa fille, & l'intérêt dénoue la langue du père qui couronne les vœux des deux amans.

Tel est à peu près, Monsieur, le fonds de cette comédie, puisque l'auteur veut que ç'en soit une : si vous êtes jaloux de connoître la manière dont s'expriment les personnages ; je vais extraire de la pièce ce qui peut, à cet égard, flatter le plus votre curiosité. Les noms, d'abord, ne vous donneront peut-être pas une grande idée de tout ce monde-là, sur-tout lorsque vous saurez que le héros de la pièce se nomme *Duppefort*, que les héroïnes sont mesdemoiselles *Deschaleurs*, *Gruge-sot*, *Dessalée*, la comtesse *Pille-Buse*, & la marquise de *Trompoison* ; mais aussi serez-vous dédommagé par les *phrases* que leur prête l'auteur.

Madame *Duppefort* demande à *Justine* sa fille, si elle aime toujours l'élève de son mari;

JUSTINE.

La tendresse ne s'ôte pas du cœur comme un bonnet de dessus la tête.

Cette réponse fâche Madame *Duppefort* jusqu'à un certain point; elle met sous les yeux de sa fille tous les trésors qu'ils ont amassés. Elle lui oppose ensuite les difficultés qui surviendront de la part de son mari, *qui est si fou*, dit-elle, *qu'il ne marche plus que la tête en l'air pour regarder la région éthérée.*

M. *Duppefort* qui paroît dans la scène suivante, confirme assez le discours de sa femme; car, à la seule proposition de son élève pour gendre, il s'écrie: *vous me proposez un novice qui n'a ni naissance ni bien, tandis que je plâne dans la moyenne région de l'air.* Quel homme que ce M. *Duppefort*! il pourroit dire comme *Sosie*:

Peste! où prend mon esprit toutes ces gentillesses?

Vous concevez bien, Monſieur, qu'on n'a pas de ſoi une ſi haute idée, ſans qu'elle ſoit au moins juſtifiée par une vogue très-brillante. Vous allez juger de celle de M. *Duppefort* par les viſites qu'elle lui procure. A peine eſt-il ſeul ſur la ſcène, qu'il voit arriver Mademoiſelle *Deſſalée*, qui, craignant l'injure que le temps peut faire à ſes appas, prie l'honnête coëffeur de lui chercher un mari. Au reſte, elle ne lui cache aucune des intrigues de ſa vie. *J'ai eu*, dit-elle, *ſucceſſivement deux bons bourgeois, l'un financier, l'autre, marguillier de ſa paroiſſe. Ils ne venoient chez moi qu'à la brune*, &c. &c. Je vous fais grace du reſte, Monſieur, car j'aime à me rappeller ces vers de *Boileau* :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté ;
Mais le lecteur françois veut être reſpecté.

A cette nymphe ſurannée ſuccède Mademoiſelle *Deſchaleurs* qui vient commander une coëffure pour une de ſes amies. On a tout lieu de croire qu'elle a du pouvoir ſur l'eſprit de M. *Duppefort* ; car celui-ci lui dit : *je*

penserai à vous, & j'espère parcourir toutes les formes que la géométrie peut administrer, l'octogone, le pentagone, l'exagone sont dans mes projets, & je pourrai vous donner la semaine prochaine, un chef-d'œuvre de trigonométrie, &c. Je ne m'arrêterai point à vous faire admirer les connoissances sublimes de cet *artiste-ouvrier* : vous n'avez pas surement lu cette réponse sans étonnement.

Hâtons-nous, Monsieur, d'arriver à la scène où paroît l'amant de *Justine*, M. *Montenlair* ; l'auteur qui paroît attacher beaucoup de prétention à ces noms caractéristiques, & qui jusqu'ici avoit fait preuve de fécondité par cette création nouvelle, s'abaisse jusqu'à piller M. *Sédaine* ; *Montenlair*, est visiblement la même chose que *Montauciel* dans *le Déserteur*. Il faut que le chantre des *panaches* imagine un autre nom s'il veut être regardé comme un écrivain parfaitement original. Revenons à M. *de Montenlair*. Ravi de trouver son maître seul, il se prépare à l'entretenir de son mariage, mais, par une maladresse in-

croyable, il prévient ſon maître qu'en vain il a couru chez Meſdemoiſelles *Deſloques*, *Lubriquet*, *Pomponet*, *Rudéchiſne*, *Furfuret*, &c. &c. qu'il n'a pu recevoir d'elles aucun payement. Cette nouvelle, comme vous devez bien le croire, indiſpoſe M. *Duppefort*, qui reçoit fort mal enſuite les propoſitions de ſon élève à qui il tourne le dos. Ne blâmons pourtant point l'auteur ſur cette maladreſſe; elle étoit néceſſaire pour amener le dénouement dont je vous ai parlé plus haut; ce ſtratagème réuſſit en effet; car dans la crainte de perdre le fruit de ſes travaux, M. *Duppefort* conſent au mariage de ſa fille avec *Montenlair*. Sa femme d'ailleurs l'y détermine par cette maxime profonde & ſenſée, *qu'il eſt ridicule d'allier une tête trop haut montée avec des talons trop plats*.

Je n'ai point voulu m'appéſantir, Monſieur, ſur cette pièce, qui eſt du plus mauvais ton & du genre le plus pitoyable; le ſtyle en eſt entièrement conforme au nom des perſonnages, & l'on ne ſauroit trop regretter que de pareilles platitudes voyent le jour; on

pourroit au moins les tolérer si elles n'étoient que mal écrites, mais

C'est là leur moindre défaut.

Je suis, &c.

Paris, ce 15 avril 1779.

LETTRE III.

Œuvres complettes de M. Palissot ; *tome septième, contenant le triomphe de* Sophocle, *& divers mêlanges. A Paris, chez* Bastien, *libraire, rue du Petit-Lion, fauxbourg Saint-Germain ; in-8° de 400 pages.*

C'EST donc en vain que nous avons charitablement averti M. *Palissot* que le temps de la gloire étoit passé pour lui, que sa muse précoce & *déjà célèbre*, si on l'en croit, *à l'âge de dix ans*, devoit, après dix lustres de fécondité, se ressentir des infirmités de la vieillesse ; en vain nous lui avons crié :

Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant.

Sourd à tous nos conseils, emporté par l'impétuosité d'un amour-propre effréné, & peut-être cruellement trompé par les éloges perfides de quelques faux amis, il ne cesse de fatiguer la presse & le public par ses foibles & tristes productions. Déjà dans une massive collection il avoit rassemblé tout ce qui étoit échappé depuis trente ans à sa plume malheureusement féconde; persuadé que tout ce qui le regarde doit inspirer un intérêt bien vif, & tout ce qu'il pense, une admiration générale, il n'avoit laissé ignorer aucune de ses actions & de ses pensées; malgré l'insensibilité du public, qui ne se fût peut-être pas douté de l'existence de ce riche dépôt, si nous n'avions pris soin de le lui faire connoître, M. *Palissot* veut encore gratifier ce public ingrat des *derniers* efforts de sa muse expirante. Ce sont ici comme les dernières convulsions d'un vieillard orgueilleux qui aspiroit à l'immortalité,

& qui se débat contre l'oubli & le néant où il sent qu'il va s'engloutir & se perdre. Peut-être devrois-je respecter ce délire de l'amour-propre; j'ai cru cependant que n'étant pas sans remède, il seroit plus à propos d'arrêter par une forte dose de ridicule cette phrénésie si funeste à la gloire de la littérature Françoise. Quelle idée, en effet, les étrangers & nos neveux se formeront-ils de l'état des lettres parmi nous, quand ils verront que dans ce déluge d'ouvrages dont nous sommes inondés, il s'en trouve si peu qui soient dignes de surnager & d'échapper à l'oubli. Tandis qu'un *Horace*, un *Virgile*, un *Boileau* n'ont osé se présenter à la postérité qu'avec un petit volume, d'où vient que l'on voit un *Marmontel*, un *la Harpe*, un *Palissot*, pésamment chargés, vouloir parcourir la carrière de la gloire; *rarement*, disoit *Voltaire* lui-même, *on arrive à l'immortalité avec un si gros bagage*. Au lieu de s'occuper à polir & à perfectionner leurs ouvrages, nos littérateurs actuels ne s'attachent qu'à grossir leur collection

& à entaſſer des volumes ; beaucoup de fécondité & point de véritables richeſſes ; des éditions volumineuſes & point de gloire ; voilà ce qui caractériſe notre littérature actuelle ; le volume que M. *Paliſſot* vient de publier fournit ſur-tout un triſte exemple de cette démangeaiſon, de cette intempérance, de cette fureur aveugle qu'ont les auteurs modernes pour le nombre de volumes. Rien de ſi chétif, de ſi miſérable que le recueil des pièces contenues dans ce ſupplément du génie de M. *Paliſſot.* Je vais ſimplement vous en faire une eſpèce d'inventaire, ſans y ajouter preſqu'aucune réflexion, l'ouvrage n'en mérite pas la peine.

D'abord on voit reparoître cette prétendue comédie intitulée, *triomphe de Sophocle*, (brillant début !) dont je vous ai parlé l'année dernière *, que les comédiens, malgré le deſir qu'ils avoient de flatter *Voltaire*, n'ont oſé ſe charger de repréſenter, dans la

* Voyez l'*Année Littéraire*, tom. III, pag. 128.

crainte du sifflet vengeur, eux cependant qui ont reçu avec transport *les Muses rivales**. M. *Palissot* néanmoins,

* M. *de la Harpe* s'est plaint amèrement à MM. les auteurs du *Journal de Paris*, de ce qu'eux & moi avions eu l'audace de ne pas admirer *les Muses rivales*. Quoi! disoit-il, un *Sautreau*, un *Fréron osent critiquer une pièce pour laquelle l'Académie en corps m'a décerné des actions de graces, comme étant un chef-d'œuvre qui l'honore à jamais*. *Boileau* répondroit,

L'Académie en corps aura beau le prôner,
Le public révolté s'obstine à le berner.

Mais moi, je suis plus respectueux, & je réponds que ce n'est point l'*Académie en corps*, mais seulement sept à huit des membres de l'Académie qui ont formé cette delibération; qu'il est tout naturel que MM. *d'Alembert*, *Marmontel*, &c. qui sont sans cesse poursuivis par les sifflets, aient cherché à consoler de ces disgraces communes un confrère, qui, seul, lutte en leur faveur contre l'opinion publique; que c'est plutôt la hardiesse avec laquelle M. *de la Harpe* a osé déifier *Voltaire* qui lui a mérité de la part de M. *d'Alembert* des actions de graces, que la beauté de sa pièce; qu'au reste ce n'est point l'autorité de cinq ou six personnes qui doit décider en pareille matière, mais un examen réfléchi. J'ai fait une trentaine de pages de critiques sur cette

dans une *observation essentielle* qu'il a mise à la suite de cette pièce, assure *qu'elle eut tout le succès qu'il pouvoit en attendre*. Sans doute vous croyez que tout Paris vint le complimenter sur ce petit chef-d'œuvre ; non. *Elle eut l'honneur réservé à tous les bons ouvrages, celui d'exciter l'animosité obscure de quelques-uns de nos écrivains dévoués à l'opprobre.* Voilà le seul succès dont M. *Palissot* puisse se flatter, & qui le rend si fier. C'est assurément se contenter de peu de chose. Pour augmenter encore l'intérêt que doit exciter cette pièce, M. *Palissot* y a joint toutes les lettres qu'il a écrites à ce sujet à M. *Voltaire*, à Madame *Denys*, à M. *d'Alembert*, à M. *de Villette*, au sublime M. *de la Harpe*, à *un comte* en l'air, & les réponses qu'il en a reçues, toutes choses très-intéressantes pour le public & pour la postérité.

petite pièce ; y en a-t-il une seule qui ne soit pas juste, qu'on me la montre ; je n'ai cependant encore pu faire que la moitié des critiques qui s'offroient à mon esprit. Une si courte pièce peut-elle être estimable quand elle fourmille d'un si grand nombre de défauts grossiers ?

A la ſuite du *triomphe de Sophocle* & des pièces relatives, vient l'éloge de *Voltaire*, dont je vous ai auſſi parlé *, autre monument de flatterie, qui cependant n'a pas plus contenté les partiſans de *Voltaire* que les gens de goût. Les louanges exceſſives du panégyriſte n'ont jamais pu ſatisfaire les mânes du héros inſatiable d'encens, ni le zèle de ſes fanatiques adorateurs ; M. *Paliſſot* a oſé parler de *foibleſſes*, & dès-lors cet ouvrage eſt à l'*index* de la philoſophie, quoiqu'il n'ait été entrepris que pour ſa gloire.

Cet *Eloge de Voltaire* eſt accompagné, comme le *Triomphe de Sophocle*, de pluſieurs *lettres d'envoi*. Il y en a une qui renferme une penſée très-plaiſante & qui peut vous donner une juſte idée du génie philoſophique de M. *Paliſſot*. Il parle des *foibleſſes* de *Voltaire*. » Ces foibleſſes, dit-il, ſe » montroient plus naïvement encore » ſur la fin de ſa vie que dans ſa jeu- » neſſe. Je ne ſais ſi vous penſez

* Voyez l'Année Littéraire, 1778, tom. VII, pag. 145 & ſuivantes.

» comme

» comme moi ; mais il me semble que » ce tribut payé à l'humanité par un » vieillard, d'ailleurs respectable, de» voit plutôt inspirer un sentiment » de bienveillance que d'aigreur. C'est » ainsi que les caprices des enfans, » loin de déplaire, sont regardés au » contraire comme un agrément de » leur âge ..... qui sait même si, » aux yeux des intelligences supé» rieures, les foiblesses de l'humanité » ne seroient pas aussi les graces de » l'espèce humaine, & si nos plus » grands hommes ne seroient pas, à » peu près, à leur égard, ce que les » enfans sont au nôtre? *Nos meilleures* » *têtes ne pourroient-elles pas être regar*» *dées comme des jouets de la Providence?* » Cette idée, *qui me paroît assez philo*» *sophique*, auroit du moins de quoi » désarmer l'envie ». En effet, Monsieur, je ne connois rien de si propre qu'une pareille idée, à inspirer ce sentiment de pitié qui fait tomber les armes des mains. Ainsi, suivant M. *Palissot*, *Cicéron*, *Virgile*, *Bossuet*, *d'Aguesseau*, *Colbert*, *Newton*, *Descartes*, & tous les grands hommes

de l'univers entier n'étoient qu'autant de POUPÉES que l'Éternel a crées successivement & parées d'attributs divers pour charmer sa solitude & ses ennuis! Et voilà ce qu'on appelle une idée très-philosophique ! Combien donc le *solitaire d'Argenteuil* n'a-t-il pas dû servir lui-même de *jouet à la Providence*, lui, vrai caméléon, qui, tour à tour ennemi & partisan de la philosophie moderne, vil flatteur de ses chefs les plus audacieux, & censeur outré des subalternes moins dangereux ; d'abord soldat courageux, aujourd'hui déserteur du parti anti-philosophique, se voit également bafoué de tous les partis?

Après l'éloge de *Voltaire*, la seule pièce de ce volume dont on puisse supporter la lecture, on lit un prétendu éloge de *Rousseau*, qui n'est, dans le fait, qu'une véritable, mais plate satyre, où le citoyen de Genève qui n'a point laissé de sectateurs, est sans cesse immolé au philosophe de *Fernex* dont M. *Palissot* encense la statue, dans l'espoir chimérique d'obtenir le pardon des outrages qu'il a

faits aux adorateurs fanatiques du grand lama de la philosophie. Cet éloge de *Rousseau* est d'ailleurs vague & superficiel, & ne renferme rien qui soit digne d'être cité.

Vous porterez le même jugement d'un éloge de *Gresset* que M. *Palissot* avoit déjà fait imprimer dans le *Nécrologe* de l'année 1777, & qu'il reproduit ici, dans la crainte que ce petit chef-d'œuvre ne soit perdu pour la postérité.

Dans ce même *Nécrologe* l'auteur avoit aussi débité quatre pages sur le père *Courrayer*, qu'il avoit décorées du titre fastueux d'*éloge*. Le *Journal de Paris* & l'*Année littéraire* avoient eu l'audace de tourner en ridicule ce maigre éloge qui contenoit à peu près autant d'absurdités que de phrases; M. *Palissot*, pour faire enrager ses critiques, l'enregistre de nouveau dans son immortelle collection, mais simplement sous le titre modeste de *notice*? » Nous n'attachions pas, dit-il, dans un avertissement très-nécessaire, » une grande importance » à cette notice, pour laquelle nou

» avons manqué de renſeignemens ;
» mais les inepties qu'elle a fait dire à
» quelques écrivains folliculaires, &
» leur acharnement à y revenir, nous
» porteroient à croire qu'elle a véri-
» tablement quelque mérite ; c'eſt ce
» qui nous engage à la conſerver ». Si
nous avions eu l'injuſtice de louer cette chétive production, M. *Paliſſot* l'auroit ſacrifiée ; mais parce que nous avons été ſincères, c'eſt le public qu'il punit en l'aſſommant une ſeconde fois de cette inſipide *notice.* Au reſte le public a toujours prêt un moyen de vengeance, moyen ſûr d'échapper à l'ennui, dont il fera ſûrement uſage en cette occaſion.

Après tous ces ouvrages importans, l'auteur a fait imprimer une vingtaine de lettres qu'il dit avoir écrites à des inconnus, & qu'il croit fort néceſſaire de léguer à la poſtérité ou à la beurrière. La plus importante de ces miſſives concerne *quelques ſatyriques modernes.* Voulez-vous voir avec quelle douceur, quelle politeſſe, quelle délicateſſe M. *Paliſſot* traite ces pauvres *Ariſtarques* ? Ecoutez.

» Vous avez vu quelquefois, Monsieur, » dans les premières cours de nos mai» sons de campagne, un gros dogue, » armé d'un gorgerin de fer, s'élan» çant tout à coup hors de sa loge & » effrayant les passans de sa rage, heu» reusement impuissante, parce que » l'animal fougueux, ne sauroit briser » sa chaîne ». C'est, à ce qu'assure M. *Palissot*, le portrait fidèle de tous les auteurs qui n'admirent point sa prose & ses vers. C'est de pareilles gentillesses qu'est remplie une grande partie de ce volume.

Dans une autre lettre, l'auteur feint d'écrire à un ami pour lui envoyer une petite chansonnette qu'il avoit faite pour sa société. Voici le début de cette lettre charmante. » Que trouvez-vous donc *de si surpre» nant*, Monsieur, dans le récit qu'on » vous a fait de nos petites fêtes ? . . . » Croyez que c'est bien moi-même, » oui, moi-même, qui ai chanté der» nièrement toute ma société ». En vérité cet ami avoit bien mauvaise idée de M. *Palissot* s'il ne le croyoit pas capable de chanter dans un souper

ſa femme, ſa fille, & deux de leurs amies. Pour moi, ce que je trouve de *ſi ſurprenant*, c'eſt que M. *Paliſſot* vienne ennuyer le public de ces *bagatelles*, qui devoient reſter enſevelies dans le ſecret de ſa famille. L'auteur continue ainſi. » Vous me demandez » ces bagatelles qui pourront avoir » quelque prix pour vous, parce que » vous *connoiſſez les maſques* ». Mais le public qui ne les connoît guères, étoit fort peu curieux de ſavoir les fades galanteries que leur débite M. *Paliſſot*. Je crois par exemple qu'il pouvoit ſe diſpenſer d'apprendre au public qu'il avoit chanté à Madame *M**. le couplet ſuivant :

Douce amitié, ſi pour ſécher nos larmes
Tu deſcendois du céleſte ſéjour,
N'emprunte point le carquois de l'amour;
Mais d'*Aglaé* la candeur & les charmes.

Et cet autre à ſa fille :

Sur mon printemps, ô *Fannie*, ô ma fille !
Tes jeunes mains ont ſémé tant de fleurs !
De mon hiver fais encore les douceurs,
Et ſois toujours l'honneur de ma famille.

Il devoit sur-tout dérober au public une épitre qu'il appelle *badine*, & qui n'est que niaise, adressée à Madame *Palissot*, par lui-même sans doute. L'auteur s'y plaint de ce que *les yeux de sa dame l'oublient sous des pavots ingrats*; de ce qu'*en vain il a conjuré l'amour d'entrouvrir à ses yeux l'importune* JALOUSIE de sa dame; de ce que

. . . . Son indifférence au sommeil obstinée,
Dormit à ses dépens la grasse matinée;

Il se plaint de ce qu'en vain il a

Sous le voile peu sûr d'un léger parasol,
Que battoit l'orageuse pluie,
Charmé d'un nom si doux sa guittarre attendrie.

Charmer une guittarre d'un nom! Apparemment qu'il chantoit à sa guittarre le nom de Madame *Pa*..... Cela est du dernier galant. N'êtes-vous pas aussi charmé du style de cette épitre?

Il se plaint sur-tout en style de feu

De ces noirs aquilons qui soufflant la tempête,
Versoient à flots pressés des torrens sur sa tête,

Et lui juroient, *sur cet horrible ton*,
D'accompagner son triste *Phaëton*.

Ne voilà-t-il pas une pièce bien importante & bien digne d'être transmise à la postérité ? J'en crois auteur M. *Palissot* lui-même, parce qu'on y retrouve tous ses sentimens sur les auteurs modernes, son acharnement contre M. *d'Arnaud* son ancien ami, sa fureur contre M. *Marmontel* qui ne lui a fait, ni à lui, ni à personne, d'autre mal que de l'ennuyer quelquefois; ses diatribes ordinaires contre l'Académie, qui ne s'empresse pas de l'accueillir malgré les humiliations auxquelles il s'est soumis pour expier les attentats de sa jeunesse; tout son fiel versé sur *l'ennuyeuse infamie des Journaux*, qui tous s'accordent à trouver insipides, sur-tout les dernières productions de cet auteur précoce. Mais quand M. *Palissot* ne seroit pas l'auteur de cette pièce, & d'une douzaine d'autres semblables, qu'il a insérées dans ce volume, productions bâtardes, que personne n'ose avouer, il est responsable au public de l'ennui

qu'elles peuvent causer ; à quoi donc en est-il réduit, si pour enfler sa collection, il est obligé d'enlever de si chétives dépouilles ?

Mais un abus de la presse, contre lequel on ne peut assez réclamer, c'est la hardiesse qu'a eue M. *Palissot* de redonner au public tous les articles qu'il avoit fournis à un certain Journal soi-disant François, (vous en souvient-il encore ?) entrepris, dit-il, par ordre du gouvernement, mais abandonné par ordre du goût. Cependant il n'a point osé nommer l'heureux Journal qui fut dépositaire de ces chef-d'œuvres de critique. On pourroit être tenté de croire qu'il a craint que ce nom si injustement décrié ne fît à son tour autant de tort au succès de *ses observations critiques*, que les observations critiques en avoient fait au succès du journal. Mais ce seroit mal connoître M. *Palissot* ; il est persuadé que les articles qu'il a fournis étoient des modèles de critique & de goût, & que si les lecteurs ne lui eussent pas entièrement manqué après un an, *son ravail pouvoit*

être d'une grande utilité, & arrêter notre littérature ſur le penchant de ſa ruine. Quel malheur que ce public imbécille ait pris un dégoût ſi ſubit, une répugnance ſi invincible pour les charmans articles de M. *Paliſſot*. Il faut eſpérer que ces obſervations critiques ſeront plus heureuſes dans la collection des œuvres de M. *Paliſſot*. Il faut eſpérer qu'elles trouveront des lecteurs, aujourd'hui qu'elles ſont dégagées de tout ce qui pouvoit les obſcurcir, aujourd'hui qu'elles brillent d'un éclat pur & ſans nuages; & ſans doute elles produiront l'heureuſe révolution que l'auteur en attendoit, & qu'il eût opérée déjà ſi la mauvaiſe humeur du public ne l'avoit détourné de cette brillante carrière; ſi, malgré l'ardeur * avec laquelle il ſe propoſoit de combattre pour la

* Qu'on ſe rappelle cet avis inſéré dans le premier N° du Journal François 1778 : *Des perſonnes intéreſſées à notre retraite ont annoncé que nous abandonnions la partie, nous prévenons que nous continuerons* TANT QU'IL NOUS RESTERA QUELQU'ESPÉRANCE d'avoir des lecteurs.

cause du goût, une désertion générale ne l'avoit, au plus fort de la mêlée, forcé de mettre bas les armes.

Voilà, Monsieur, la liste exacte des pièces contenues dans ce volume. Je me suis contenté de vous en donner une simple nomenclature ; il ne s'y trouve en effet pas une seule phrase, une seule pensée digne d'être citée, lue & conservée, si vous en exceptez l'éloge de *Voltaire* que nous avons analysé déjà, & qui, tout froid, tout superficiel qu'il est, mérite cependant quelqu'éloge pour la clarté, la pureté, l'élégance du style, & même pour la sagesse & l'impartialité avec laquelle le panégyriste a quelquefois traité un sujet si délicat, quoique dans d'autres endroits il se livre à un enthousiasme excessif, & d'autant plus ridicule qu'il paroît factice & de commande.

C'est ici sans doute le dernier des travaux de cèt *Hercule* littéraire ; je *lui* souhaite un plein repos, & ne cesserai de l'exhorter à réserver pour les habitans d'Argenteuil ces misérables bagatelles, qui ne peuvent intéresser

perſonne ; & s'il n'a que de pareilles productions à nous offrir, je lui conſeille de ne plus quitter la retraite paiſible, l'heureuſe obſcurité où il dit qu'il vient de s'enfoncer ; il doit être très-perſuadé qu'il eſt plus doux de fouler *l'herbette avec Liſette* * que de s'expoſer aux traits de la critique, & plus aiſé de *chanter Fannie* ou de *charmer ſa propre guittarre* que de ſatisfaire le goût difficile d'un public gâté par *Molière*.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 17 avril 1779.

* Expreſſion de la *pudique* Dunciade.



LETTRE IV.

Certitude des principes de la religion contre les nouveaux efforts des incrédules ; première partie, par M. Regnier, *docteur de la faculté de théologie de Paris. A Paris, chez* Nyon, *rue Saint-Jean-de-Beauvais ;* Berton, *rue Saint-Victor ; &* Crapart, *place Saint-Michel : à Lyon, chez les frères* Perisse, *imprimeur-libraire, rue Mercière, 1778 ; 2 vol. in-12, avec cette épigraphe :*

Videte ne quis vos decipiat per philosophiam & inanem fallaciam. Ad Coloss. c. 2, v. 8.

» Prenez garde que personne ne vous sur-
» prenne par la *philosophie*, & par des raison-
» nemens vains & trompeurs ». *Sacy.*

Ces deux volumes, qui composent la première partie de l'ouvrage, contiennent d'abord une excellente exposition des vérités fondamentales & préliminaires qu'il faut nécessairement établir avant d'en venir à la révéla-

tion. La seconde partie renfermera les principales preuves de la religion chrétienne, & les réponses aux difficultés que lui opposent les incrédules. Tel est le plan général de l'auteur. La première partie qui nous occupe est divisée en sept sections, toutes également intéressantes. Il s'agit dans la première de l'*existence de Dieu*, thèse toujours étonnante, & dont le seul énoncé présente à l'esprit cette réflexion aussi vraie que simple : Quoi! dans un état catholique & dans le siècle de lumières, dans ce siècle au moins qui se pare, sous le nom de philosophie, du masque de la sagesse ou de la raison, on en est réduit à prouver l'existence de Dieu ? Le dix-huitième siècle sera donc distingué de tous les autres siècles, des temps même du paganisme, par l'incrédulité la plus absolue, par le plus audacieux athéisme, par le matérialisme enfin le plus insoutenable, le plus absurde ; & c'est à de pareils caractères que le *siècle philosophique* est marqué? Voilà ce qui doit paroître incroyable, ou parce que l'on n'a

point d'idées des ravages & des funestes progrès qu'a faits par-tout l'incrédulité, ou parce qu'on ne voit tout le mal qu'elle a déjà produit sous nos yeux, que dans un point d'éloignement qui semble en effacer les traces. Les défenseurs de la religion sont donc obligés aujourd'hui de remonter jusqu'aux premiers élémens de toute moralité ; l'obstination des incrédules exige absolûment qu'on leur prouve qu'il est un Dieu, dont tout ce qui existe dans la nature des choses, ainsi que les seuls êtres capables d'en avoir le sentiment & l'idée, est nécessairement l'ouvrage. C'est ce que l'auteur, après avoir exposé les dogmes affreux de l'athéisme établit très-philosophiquement de la manière la plus lumineuse & la plus sensible. Il produit ensuite les principales objections des incrédules sans les altérer, ni les affoiblir, & il les réfute avec toute la force de l'intelligence & du sentiment réunis par la conviction.

Il est traité dans la seconde section de la différence nécessaire du bien

& du mal moral, matière qui n'eſt devenue abſtraite & l'objet des diſcuſſions les plus captieuſes, que parce que l'orgueil humain veut ſoumettre à notre entendement des vérités immatérielles, dont il nous eût été bien plus utile de ſuivre ſimplement les impreſſions, que d'en pénétrer l'eſſence. On réſout ici les difficultés que les incrédules ont élevées à l'envi ſur cette importante diſtinction. La liberté de l'homme eſt l'objet de la troiſième ſection. Ce point de fait, dont les incrédules font une grande queſtion, qu'ils traitent toujours avec une complaiſance particulière, eſt proprement la cauſe des paſſions; car s'il n'y a point de liberté, l'homme quoiqu'il faſſe ne peut jamais être coupable; l'auteur réfute ſolidement les ſophiſmes de l'amour-propre qui a tant d'intérêt à nier cette liberté. La quatrième ſection met dans le plus beau jour la néceſſité, l'exiſtence perpétuelle, actuelle & ſenſible de la Providence dans l'ordre moral. Nier l'influence indiſpenſable de cette Providence dans l'ordre moral, c'eſt ſup-

poser la plus absurde inconséquence qui puisse entrer dans la tête d'un philosophe ; C'est dire non-seulement que le monde & l'homme sont l'ouvrage du hasard, ou d'un principe matériel, également dénué d'intelligence, mais encore que ce même hasard ou ce même principe anomale, aveugle, gouverne tout, conduit tout; fait tout en vertu de certaines loix qu'il s'est lui-même prescrites & qu'il suit assez constamment sans pouvoir toutefois y être autrement assujetti, que par je ne sais quelle contingence aussi claire que tout le reste du systême matériel. Ici, l'action & le concours perpétuel de la Providence sont très-bien justifiés, tant du côté de Dieu, par la création qui n'a pu se faire sans objet, que du côté de l'homme, qui n'a pas été doué d'intelligence & de connoissance, pour n'être mû que par les sens comme les brutes, & n'avoir aucun rapport avec l'être infini dont tout lui donne l'idée. Le dogme de la Providence ainsi solidement démontré, & muni des meilleures preuves, soit métaphysiques,

ſoit morales, comprend la ſolution des plus grandes difficultés que l'on y oppoſe. C'eſt par là que finit le premier tome. Le ſecond ouvre par les objections tirées, tant de la préſcience de Dieu, que du déſordre moral qu'on voit dans le monde. L'auteur, après les avoir diſcutées & vigoureuſement combattues, s'attache à juſtifier la ſainteté, la bonté, la ſageſſe & la juſtice de Dieu dans le gouvernement du monde & du genre humain. La ſeconde ſection fait voir la néceſſité d'une religion, prouvée par la néceſſité d'une Providence dans l'ordre moral, & par les rapports néceſſaires de l'homme avec Dieu, qui en font dépendre ſon bonheur, puis par ſes rapports avec la ſociété, & par les avantages qu'il en tire. Article intéreſſant & bien fait. De la néceſſité d'une religion, ſuit la néceſſité d'un culte extérieur; & ce culte a toujours été la pierre de ſcandale, des incrédules, ou plus exactement, des impies. Car, quoiqu'on ſe pare aujourd'hui d'incrédulité; il y a peu d'incrédules de bonne-foi ou de con-

viction, peu de vrais incrédules; mais ceux que gênent la foi, la religion, le culte, & les devoirs qu'ils imposent, les impies sont en très-grand nombre, & ne se multiplient que trop. Les impies donc, pour se délivrer de tout ce qu'il y a de gênant pour eux dans le culte, cumulent sans exception contre la religion même la plus pure les reproches usés de superstition, de fanatisme, d'inutilités, &c. &c. Mais par les solides réponses que l'auteur fait à ces futiles reproches, on verra combien la cause qu'il défend est supérieure à celle de l'impiété, qui, sous prétexte de vouloir éclairer ou détromper les hommes, ne plaide, comme on l'a déjà dit, que la cause des passions, des vices, &c. La sixième section roule entièrement sur la spiritualité de l'ame, & sur son immortalité qui s'en déduit naturellement, comme une conséquence absolument nécessaire. Cette matière remaniée tant de fois, est reprise ici sous des vues nouvelles; aucune des objections de l'impiété n'est omise, aucune n'est laissée sans réponse.

La ſeptième & dernière ſection attaque & combat le philoſophiſme, c'eſt-à-dire, l'impiété maſquée ſous le nom de philoſophie, dans le retranchement où elle s'obſtine à tenir avec d'autant plus de confiance, qu'elle y eſt ſans ceſſe fortifiée de tout ce que la raiſon mondaine & l'habile orateur des paſſions (l'amour des aiſes & des plaiſirs) peuvent ſuggérer de ſophiſmes, pour nous étourdir ſur ce point. C'eſt de *l'indifférence en matière de religion*, qu'il eſt traité dans cet article. Ceci, comme on voit, va directement contre les maximes reçues chez la plupart des gens du monde, ou contre la liberté de penſer dont ils compoſent leurs principes, & ſi commode en effet, au moins pour cette vie. L'auteur, dans tout ce morceau, loin de s'affoiblir, ſemble redoubler de raiſon, de force, pour ôter cette miſérable reſſource aux ennemis de toute religion. Telle eſt l'idée trop circonſcrite que les bornes d'une ſimple notice nous permettent de donner ici de cet ouvrage capital, entrepris par ordre de la faculté de

théologie. Quand nous ajouterons que cet ouvrage est un des plus profonds, des plus décisifs qui aient été faits depuis long-temps en faveur de la religion ; que le style en est noble, élégant, pur, clair & très-net, &c. Nous ne dirons rien que tous les lecteurs ne puissent aisément remarquer. Ainsi cette première partie doit faire attendre impatiemment la seconde.

Je suis, &c.

QUERLON *.

Paris, ce 19 avril 1779.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Nouvelles Observations sur les Maladies vénériennes, par M. Fabre, *membre du collège de Chirurgie, professeur royal des Ecoles, commissaire pour les extraits de l'Académie, &c.* in-8°. *de 124 pag. prix, 1 livres 4 sols. A Paris*

* Cet article est véritablement de la main de ce critique judicieux & profond.

chez Didot *le jeune, libraira de la faculté de Médecine, quai des Augustins.*

Ces Observations nouvelles sont un supplément au savant Traité de l'auteur sur les mêmes maladies. Sa réputation est un sûr garant de la sagesse de ses observations; & la bonne foi avec laquelle il révele les maladies qui sont restées rébelles à ses remèdes, doit encore donner au public, & aux gens de l'art, un nouveau degré de confiance pour les remèdes & les méthodes d'un praticien aussi sincère qu'éclairé. C'est aux maîtres de l'art qn'il appartient d'apprécier ces sortes d'ouvrages, & M. *Louis*, si bon juge en pareille matière, certifie que les *nouvelles observations de M.* Fabre *ne peuvent qu'ajouter à la réputation* que s'est acquise ce professeur célèbre de l'école de Chirurgie.

Tablettes historiques & chronologiques, où l'on voit d'un coup d'œil l'époque de la naissance & de la mort de tous les hommes célèbres que la France a produits; petit in-8°. *bien imprimé, sur beau papier. A Amsterdam, & se trouve à*

Paris chez la veuve Duchesne;
1 livre 10 sols broché.

Tout bon citoyen doit ressentir plaisir secret de connoître les gra[n]
hommes de sa nation. Cette part[ie]
de notre histoire, la plus intéressante
& la plus curieuse peut-être, exige une lecture assez étendue; & un tableau qui mettroit sous les yeux du public les principales époques de cette histoire, seroit précieux par son utilité. C'est ce qu'a exécuté l'auteur des Tablettes historiques & chronologiques; la manière qu'il a choisie est très ingénieuse. Il a divisé chaque page en sept colonnes. Dans la première il a mis le nom de la personne célèbre; dans la seconde la ville où elle est née; dans la troisième la date de sa naissance; dans la quatrième la ville où elle est morte; dans la cinquième la date de sa mort; dans la sixième son âge; dans la septième enfin, les diverses qualités qui caractérisoient sa personne.

L'ouvrage est divisé en quatre classes ou tables différentes. La première contient tous les gens de lettres,

philosophes, poëtes, orateurs, littérateurs, historiens, &c. La seconde contient les rois, princes, ministres, guerriers, magistrats, prélats, &c. La troisième tous les célèbres artistes, peintres, architectes, sculpteurs, graveurs, &c. Dans la quatrième enfin sont compris les auteurs vivans.

Cet ouvrage nous a paru utile à toutes les classes de citoyens. Les enfans y apprendront une partie de l'histoire, en peu de temps & sans l'apparence du travail. Les gens du monde pourront y avoir recours quand ils voudront connoître sur-le-champ les grands hommes dont ils entendront parler, & les gens de lettres verront avec plaisir un tableau qui leur rappelle les principales époques & qui réunit en un seul point, le résultat d'une longue & vaste lecture.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE V.

*Mêlange de traductions de différens ouvrages Grecs, Latins & Anglois sur des matières de politique, de littérature & d'histoire, par l'auteur de la traduction d'*Eschyle. *A Paris, chez* Nyon *l'aîné, rue Saint-Jean-de-Beauvais.*

On a remarqué, Monsieur, que les écrivains distingués & les hommes de génie qui ont soutenu dans ces jours de disette & de stérilité, la gloire des lettres françoises, avoient ou dédaigné ou combattu cette prétendue philosophie qui s'efforce de renverser les principes du goût & les fondemens de la société. *Rousseau*,

Destouches, *Crébillon*, *Gresset*, *Piron*; n'étoient point philosophes ; quels hommes la secte philosophique a-t-elle à leur opposer? J'excepte M. *de Voltaire*, qui pouvant s'illustrer par ses seuls talens, a bien voulu devoir au fanatisme d'un parti nombreux la moitié de sa renommée ; mais cet homme extraordinaire mis à part, où sont les grands écrivains qui ont paru sous les auspices de la philosophie? de quels chef-d'œuvres la philosophie a-t-elle enrichi la littérature? où sont les poëtes & les orateurs philosophes dont la réputation ne soit pas fondée sur le mauvais goût du public, & sur des innovations dangereuses? Ce ne sont point là de vaines déclamations, ce sont des faits qui prouvent évidemment que cette secte orgueilleuse qui affecte dans la république des lettres un despotisme ridicule, n'a été jusqu'ici, & ne sera jamais composée que d'hommes médiocres, qui, par le clinquant, l'affectation & le manège, tâchent de suppléer au vrai talent qui leur manque. Le génie qui méprise ces

ressources, & qui prend la nature pour guide, s'éloignera toujours du ton & des intrigues de ces charlatans littéraires, & toutes les fois qu'il exposera un ouvrage plein de beautés grandes & solides, il écrasera ces faiseurs d'épigrammes & de sentences, ces penseurs subtils, ces métaphysiciens guindés qui séduisent la nation par de vains prestiges. Les succès mérités de M. *le Franc* en sont la preuve.

L'illustre auteur de *Didon*, si décriè par les philosophes, tient un rang distingué dans la classe très-peu nombreuse des écrivains, qui, par des productions immortelles, nous ont quelquefois retracé l'image du siècle de *Louis XIV*; si l'on a égard à l'excellence & à la perfection des ouvrages plutôt qu'à leur nombre, c'est à lui sans contredit que le sceptre de la littérature est dû depuis la mort de M. *de Voltaire*. Le public & tous les lecteurs éclairés lui donnent leurs suffrages d'une voix unanime. M. *d'Alembert* n'est appuyé que par les clameurs de la petite faction philoso-

phique ; une pareille élection est tout à fait irrégulière ; & une belle scène de *Didon* est un titre plus légitime que tous les mêlanges, que tous les éloges faits & à faire par le secrétaire de l'Académie, & même que sa préface du Dictionnaire encyclopédique. M. *le Franc* s'est fait applaudir dans le même genre que *Racine*. Son exemple a prouvé que si les modernes ont cherché à se frayer de nouvelles routes, ce n'étoit pas par l'impulsion d'un génie créateur, mais plutôt par le désespoir d'atteindre dans la même carrière ceux qui les avoient précédés. Il n'a point provoqué par des sentences, des coups de théâtre, & des situations forcées, les applaudissemens d'un parterre ignorant; comme *Racine*, il n'a eu besoin pour émouvoir les spectateurs, que de leur présenter le tableau fidèle de la nature, & des sentimens du cœur humain; dans la poësie lyrique, genre aujourd'hui presque perdu, depuis qu'une froide philosophie a éteint l'imagination, il s'est placé à côté de *Rousseau*, & a laissé bien loin derrière lui le philo-

ſophe *la Motte*. On retrouve dans le Voyage de Languedoc, les graces de *Chapelle* avec plus de correction & d'exactitude. Par un accord très-rare, M. *le Franc* a ſu réunir au mérite de la poëſie, celui de l'éloquence. Sa proſe n'eſt point relevée par un tour épigrammatique, & par le contraſte d'un ſtyle familier avec un ſujet noble, comme celle de *Fontenelle* & de M. *de Voltaire*; elle ſe ſoutient par une élégance naturelle & par des penſées toujours auſſi ſolides qu'agréables.

Ce qui diſtingue encore l'auteur de ces Mêlanges, des écrivains modernes les plus accrédités, c'eſt ſon érudition. Les ſavans qui s'attachent uniquement à la connoiſſance de l'antiquité, ne ſont pas plus verſés que lui dans la littérature ancienne. La langue des Grecs & des Romains lui eſt auſſi familière qu'elle l'étoit autrefois à *Boileau*, & à *Racine*; car c'eſt dans le commerce des anciens que ſe ſont formés les deux grands hommes qui ſont parmi nous les modèles du goût. Il n'eſt pas étonnant que M. *le Franc* qui a puiſé dans la même ſource, ait ſi

bien imité leur manière d'écrire. Le plus habile peintre ne travaille pas toujours d'après ses propres idées, quelquefois il dessine d'après l'antique & copie d'excellens originaux; ainsi le poëte qui a su peindre avec tant de chaleur & de vérité la passion malheureuse de la reine de Carthage, qui a su tirer de sa lyre des sons dignes de *Pindare* & d'*Horace*, n'a pas dédaigné quelquefois d'asservir son génie jusqu'à le rendre l'interprête de celui des anciens; cet auteur si digne d'être traduit n'a pas cru s'avilir en devenant traducteur lui-même. C'est ainsi que le prince de l'éloquence latine avoit autrefois enrichi sa langue des beautés de *Démosthène* & d'*Eschile*. De pareilles traductions sont comme les copies faites par de grands maîtres, & qui sont plus estimées que les originaux d'un peintre médiocre. Pour se bien pénétrer des idées d'un écrivain étranger, pour en transporter avec succès dans un autre idiome tout l'esprit & toute la force, il faut que le traducteur ait un génie presqu'égal à celui de son modèle; voilà

pourquoi nous n'avons presque point d'excellentes traductions ; c'est aussi ce qui donne tant de prix à celles de M. *de Pompignan*, qui n'est jamais au-dessous de l'original, & qui souvent l'embellit. *Eschyle* le père de la tragédie, *Eschyle*, dont le style obscur & le langage antique ont fait le tourment des commentateurs, conserve dans la version françoise toute sa pompe & toute son énergie, mais il n'a plus sa rudesse & son enflure choquante.

Dans les Mêlanges que je vous annonce, M. *le Franc* a saisi avec beaucoup d'art la manière & le ton des différens auteurs qu'il traduit ; vous retrouverez tour à tour dans son style la précision & la fermeté de *Dion*, les graces légères & la gaîté facile de *Lucien*, l'élégance & les richesses poëtiques de *Rutilius*, la douceur & le pathétique de saint *Grégoire de Nazianze*. Le choix des morceaux, qui sont tous excellens en eux-mêmes, & qui offrent une variété piquante, annonce le goût du traducteur. Y a-t-il rien de plus intéressant que le fonds des

discours d'*Agrippa* & de *Mécène* qui sont à la tête de ce recueil. Le maître du monde se réduira-t-il au rang de simple citoyen? Rome sera-t-elle libre ou asservie au joug d'un usurpateur? Telle est la question qu'il s'agit d'examiner; *Auguste* ne la proposa sans doute que par politique. Il étoit trop lâche pour s'exposer sans défense au ressentiment de tant de citoyens dont les proscriptions avoient désolé & ruiné les familles; aussi cruel, aussi ambitieux que *Sylla*, il étoit bien éloigné d'avoir la même grandeur d'ame. Le discours d'*Agrippa* qui lui conseille d'abdiquer l'empire, est celui d'un franc & généreux Romain qui ne respire que la liberté & ne veut vivre qu'avec des égaux. Soldat de fortune, élevé par ses talens militaires aux premiers honneurs, il sentoit qu'il étoit plus propre à briller dans une république qu'à ramper sous un maître. Peut-être craignoit-il que son mérite ne devînt suspect à un homme qui lui devoit trop pour n'être pas embarrassé de la reconnoissance. *Agrippa* avoit gagné la bataille

d'*Actium* ; *Auguste*, simple spectateur, en avoit recueilli le fruit. La présence de ce grand capitaine devoit être pour le timide empereur un reproche continuel de sa lâcheté & de sa foiblesse. Quelque fussent les motifs du gendre d'*Auguste*, il osa dire son avis sur une matière si délicate avec une noble franchise. Les avantages du gouvernement républicain sont très-bien exposés dans son discours ; mais il y confond sans cesse la tyrannie avec le pouvoir monarchique ; cette distinction étoit trop subtile pour un vieux guerrier blanchi sous les armes, & toujours plus occupé de combats que de politique. Il est certain que Rome, dans l'état où elle se trouvoit alors, avoit besoin d'un maître ; devenue trop puissante pour une république, son destin étoit d'être accablée par ses propres forces. Ses principaux citoyens étoient trop grands pour se réduire à l'égalité, & si *Auguste* eut abdiqué, elle n'eût fait que changer de tyran.

Mécène, plus fin politique & courtisan plus adroit, expose ces réflexions à *Auguste*, & lui conseille de retenir

l'empire ; ce chevalier Romain, énervé par la molleſſe, n'avoit ni les vertus, ni les talens qui procurent de la conſidération dans une république. Les agrémens & la délicateſſe de ſon eſprit convenoient mieux à une cour polie qu'aux aſſemblées du ſénat & du peuple ; vrai ſybarite, épicurien par tempérament & par ſyſtême, il préféroit la faveur d'un maître qui ne lui coûtoit que quelques flatteries, aux ſuffrages d'une nation libre, qu'il eût fallu mériter par des ſervices & des travaux pénibles. Son diſcours eſt un plan de gouvernement très-détaillé, rempli d'excellens préceptes & de maximes admirables ſur l'art de régner. Voici un endroit plein de grandeur & de nobleſſe. *Mécène* y exprime des ſentimens qu'on n'avoit pas lieu d'attendre d'un voluptueux & d'un efféminé, dont l'unique étude ſe bornoit à rafiner ſur le luxe & ſur les plaiſirs. » Rendez-vous illuſtre par » vos propres actions, ne ſouffrez » pas qu'on vous érige des ſtatues » d'or ni d'argent, ſimulacres vains » & diſpendieux que le temps détruit

» ou qu'une révolte abat ; que vos
» bienfaits gravent votre effigie dans
» les cœurs en traits ineffaçables &
» immortels. Permettez encore moins
» qu'on vous érige des temples. Ce
» seroit un argent perdu. Il vaut mieux
» le réserver pour des emplois néces-
» saires ; car ce n'est pas l'excès des
» impôts, c'est l'économie qui grossit
» les revenus du prince, & d'ailleurs
» ces sortes d'hommages ne servent
» de rien pour la réputation. La vertu
» peut rendre un homme égal aux
» dieux ; mais les hommes ne font pas
» un dieu. Soyez humain, soyez juste,
» l'univers sera votre temple, les villes
» seront vos autels, tous les hommes
» des statues vivantes qui éterniseront
» votre mémoire. Qu'un méchant
» prince place tant qu'il voudra ses
» images dans toutes les villes, il n'en
» sera pas moins méprisé ; ce sont des
» trophées de ses vices, des monu-
» mens de l'indignité de son règne ;
» plus ils seront durables, plus le sou-
» venir de son infamie se perpétuera
» parmi les hommes. Voulez-vous
» jouir enfin d'une véritable immor-

» talité ? profitez de mes conseils, & » par dessus toute chose, honorez la » divinité en tout temps, en tout lieu, » suivant le culte de nos pères, obli- » gez chacun de s'y conformer, haïs- » sez, punissez ceux qui s'efforceroient » de le détruire; vous le devez par » politique autant que par piété. Qui » méprise les dieux ne respecte rien ; » tout changement dans la religion en » apporte aussi dans l'état : de là les » associations, les cabales, les com- » plots, dont l'effet est si redoutable » aux monarchies ».

Vous voyez, Monsieur, que les maximes de *Mécène* étoient fort éloignées de celles de nos modernes philosophes ; ils ne l'accuseront pas, j'espère, de fanatisme ni d'imbécillité. C'étoit un courtisan poli, un homme de lettres, un grand ministre, & cependant il étoit intolérant, il regardoit la religion comme le fondement du bonheur public, & ceux qui voudroient la détruire comme des ennemis de la société & de l'état. » Les faux » philosophes, dit-il encore, ne sont » pas moins dangereux (que les ma-

» giciens & les imposteurs publics), » vous ne sauriez trop vous en défier, » car ne croyez pas, parce que vous » avez éprouvé la sagesse & la pro» bité d'*Arius* & d'*Athénodore* que tous » ceux qui se disent philosophes res» semblent à ceux là. Plusieurs, sous » le masque de la philosophie, ont » infiniment nui aux particuliers & à » des nations entières ». Le traducteur long-temps en butte aux persécutions & aux calomnies des faux philosophes, & qui connoît mieux que personne leur esprit & leur caractère, fait sur les paroles de *Mécène* les réflexions suivantes qui sont pleines de sagesse & de vérité. » Les philosophes » dont *Ménèce* parle ici n'étoient cer» tainement pas plus méchans ni plus » dangéreux que d'autres philosophes » moins anciens. Ils ont beau crier que » la philosophie est un nom qui fait » peur; exclamations vuides de sens » & de vérité, on ne craint point la » vraie philosophie, on la respecte, » on la chérit comme un présent de » Dieu, comme un rayon de sa sa» gesse éternelle; mais la philosophie

» qui détruit le droit divin & naturel ;
» la philoſophie qui renverſe la reli-
» gion & corrompt les mœurs, qui
» ment, qui calomnie, qui inſulte la
» terre & le ciel ; cette philoſophie,
» dis-je, porte l'horreur & l'effroi dans
» tous les cœurs vertueux». Ce que M. *de Pompignan* écrit ici, il eût autrefois le courage de le dire, lorſque porté à l'Académie par les ſuffrages du public & le vœu de la nation plutôt que par le choix des académiciens, il les remercia, non pas en leur adreſſant des complimens fades, des éloges faux & dangereux, mais en leur faiſant entendre des vérités utiles. La noble hardieſſe, le zèle & la fermeté du nouvel académicien qui plaidoit avec l'éloquence du vrai génie, la cauſe de la vertu, de la raiſon & des mœurs, répandirent la conſternation dans la troupe philoſophique ; ils voyoient s'élever au milieu d'eux, & juſques dans leur ſein, un ennemi d'autant plus redoutable qu'il réuniſſoit la naiſſance, la fortune & les talens ; auſſi n'ont-ils rien épargné pour exterminer ce fléau de la ſecte ; mais

toujours ſupérieur à leurs baſſes intrigues, M. *le Franc* s'eſt enveloppé de ſa gloire & n'a oppoſé que le mépris aux clameurs impuiſſantes de la cabale.

L'enjouement & la gaîté des dialogues de *Lucien* ſuccèdent au ſérieux & à la gravité des diſcuſſions politiques de *Dion Caſſius*, & délaſſent agréablement le lecteur. Il n'y a peut-être pas dans toute l'antiquité d'écrivain plus amuſant que *Lucien*, par la variété des matières qu'il a traitées, par les ſaillies d'une imagination vive & brillante, par le tour piquant qu'il fait donner à la morale, & par le ſel ingénieux dont il aſſaiſonne les matières les plus importantes de la philoſophie. Né à Samoſate, ſous l'empire de *Trajan*, deſtiné par ſes parens au métier de ſculpteur, entraîné vers les lettres par la nature & par un goût dominant, il exerça d'abord la profeſſion d'avocat, mais bientôt ennuyé des clameurs du barreau, il ſe livra à un genre d'éloquence plus naturel & plus conforme à ſon humeur; devenu rhéteur ambulant,

il parcourut les différentes villes de l'Asie mineure, de la Grèce, de l'Italie & des Gaules, charmant ses auditeurs dans tous les lieux où il passoit par l'élégance de son style, les graces de son esprit & la finesse de ses plaisanteries. Les extravagances de la mythologie, les rêveries & les absurdités des philosophes furent les objets principaux qui égayèrent sa verve comique. De son temps Rome & les provinces étoient pleines d'imposteurs qui, avec une longue barbe, un extérieur composé, & un jargon inintelligible, en imposoient aux grands & aux riches, & s'attiroient le respect de la mulitude. A l'abri du manteau philosophique, ils se livroient impunément à toutes sortes de vices, ils s'énivroient à de bonnes tables en vantant la tempérance, & s'enrichissoient en prêchant la pauvreté. Ils n'avoient pas l'élégance, ni les graces de nos petits maîtres philosophes, ils ne déclamoient point contre la religion; à cela près, ils n'étoient pas moins ambitieux, moins avides & moins intriguans que ceux qui, s'introdui-

ſant aujourd'hui dans le monde ſous les auſpices de la philoſophie, & ſans autre talent que beaucoup d'adreſſe & d'impudence, ſe font une réputation, & parviennent à la fortune. *Lucien*, indigné de la baſſeſſe & plus encore des ſuccès de ces fourbes, ſaiſit l'arme du ridicule & les immola à la riſée publique. Conſidéré comme écrivain, il a de grands rapports avec *Ariſtophane*; c'eſt le même ſel, le même atticiſme, & le même ton de plaiſanterie. Le rhéteur de Samoſate eſt auſſi cauſtique, auſſi mordant, auſſi fertile en bons mots & en ſaillies que le poëte Athénien; il a l'imagination auſſi vive, auſſi libre & quelquefois auſſi bouffonne. Pluſieurs de ſes dialogues ſont de véritables comédies, où l'on trouve une fable & des ſituations très-piquantes. Comme *Ariſtophane*, il aime à parodier les grands écrivains, à traveſtir le ſublime; ſouvent il s'égaye aux dépens d'*Homère* & d'*Héſiode*, comme *Ariſtophane*, aux dépens d'*Eſchyle* & d'*Euripide*. Conſidéré comme philoſophe, *Lucien* paroît avoir quelque reſſemblance avec

Socrate ; comme lui, il rapporte toute la philoſophie à la morale ; comme lui, il prend un ton ſimple, naturel & familier pour débiter les plus importantes maximes. Auſſi fin, auſſi railleur que le maître de *Platon*, il emploie pour dévoiler les fourberies & les vicesdes philoſophes, cet agréable perſifflage dont *Socrate* ſe ſervoit avec tant d'art pour relever l'ignorance & le galimathias des ſophiſtes de ſon temps. Enfin, comme *Socrate*, *Lucien* ſe moque plutôt des idées des autres qu'il n'expoſe les ſiennes. Mais le philoſophe d'Athènes paroît bien plus modeſte, plus vertueux, plus humain ; chez lui l'ironie eſt douce, innocente & légère, elle n'annonce point dans celui qui en fait uſage de fiel & de malignité. *Lucien*, au contraire, eſt ſouvent plein de ſatires amères & de ſarcaſmes violens ; la haine & l'animoſité ſe montrent dans ſes plaiſanteries ; ſon badinage eſt méchant, & ſa gaîté cruelle ; lors même qu'il paroît ſe jouer & rire, il mord & déchire impitoyablement. Celui de tous les

modernes qui paroît avoir le mieux saisi le ton & le caractère de *Lucien*, c'est M. *de Voltaire* dans ses ouvrages philosophiques ; & cette conformité du chef des nouveaux philosophes avec l'ennemi des philosophes anciens est assez singulière. Mais une différence bien essentielle entre ces deux écrivains, c'est que *Lucien* n'a ri que de ce qui étoit vraiment ridicule, au lieu que M. *de Voltaire* s'est efforcé de tourner en ridicule ce qui est vraiment respectable. Les railleries de *Lucien* ont pour objet les fables du paganisme & les forfanteries de quelques charlatans ; les bons mots de M. *de Voltaire* attaquent les vérités d'une religion sainte, la réputation & les mœurs de ses ministres. C'est de *Lucien* que M. *de Voltaire* a emprunté le rare secret de travestir & de parodier en style burlesque les histoires de la Bible & les passages de l'écriture & des prophêtes. Mais les parodies de *Lucien* sont ingénieuses & piquantes, parce qu'elles font sentir & toucher au doigt les absurdités de la mythologie ; celles de M. *de Voltaire* sont triviales

& dégoûtantes, parce qu'elles avilissent & défigurent les idées nobles & vraîment sublimes des livres saints, & qu'on y reconnoît évidemment l'impudence, la mauvaise foi & la malice de l'auteur.

Lucien, qui avoit emprunté de *Platon* l'art du dialogue, a mis autant de vérité que lui dans le langage de ses interlocuteurs, a conservé aussi habilement leur caractère, & en même temps il a su jetter dans les entretiens plus de variété, de graces & d'intérêt. Chez *Platon*, les questions & les réponses sont trop courtes, trop sèches & trop uniformes; ses acteurs argumentent & disputent souvent avec plus de subtilité que d'agrément. Chez *Lucien*, les conversations sont plus vives, plus élégantes & plus enjouées, ce sont autant de scènes comiques; il est vrai que les sujets que *Platon* a traités ne lui permettoient guères d'orner davantage ses dialogues. Ceux de *Lucien*, au contraire, roulent sur les fictions les plus riantes que l'imagination des poëtes ait enfantées, & cette

matière eſt bien plus agréable & bien plus ſuſceptible d'embelliſſement que les idées creuſes & abſtraites du diſciple de *Socrate*.

Lucien a introduit dans ſes dialogues les dieux & les hommes, les vivans & les morts, les philoſophes & les courtiſannes, ſouvent même il a fait parler des êtres allégoriques ; ce nombre prodigieux d'acteurs de toute eſpèce donne de la vie à ſon théâtre & attache le ſpectateur. M. *le Franc* a traduit les dialogues des divinités de la mer, dans leſquels *Lucien* a renfermé, avec beaucoup d'adreſſe, toutes les fables que les anciens poëtes ont imaginées ſur le compte de ces divinités ; il ſe plaît à rabaiſſer ces objets de la vénération du peuple, en leur prêtant un langage familier qui les rapproche des plus ſimples mortels. Dans le premier de ces dialogues, *Doris* & *Galatée*, nymphes de la mer de *Sicile*, parlent ſur le ton des nymphes du Palais royal ; elles ſe piquent & s'agacent mutuellement par ces railleries qui échappent naturellement à deux coquettes jalouſes &

rivales. *Doris* félicite *Galatée* ſur la conquête qu'elle vient de faire du berger *Poliphême* ; elle inſiſte ſur les charmes de ce galant dont le corps eſt velu comme celui d'un ours, & qui n'a qu'un œil au milieu du front. *Galatée* répond que s'il n'eſt pas beau, du moins il eſt très-noble, puiſqu'il eſt fils de *Neptune* ; qu'au reſte, cet air ſauvage & ce corps velu ſont des beautés mâles, & qu'il voit auſſi bien de ſon œil unique que s'il en avoit deux. Une apologie auſſi vive paroît à *Doris* une preuve d'amour, & fournit une nouvelle matière à ſes plaiſanteries. *Galatée* perd patience & répond avec aigreur.

GALATÉE.

» Je n'ai aſſurément aucun goût pour lui, mais en vérité vos méchancetés m'excèdent ; c'eſt l'envie qui vous fait parler ainſi. Vous n'avez pas oublié que *Polyphême* faiſant paître un jour ſes troupeaux, & nous voyant du haut d'un rocher jouer enſemble ſur le rivage au pied du mont Etna, il ne fixa ſes regards que ſur moi,

sans les arrêter un moment sur vous, ni sur les autres nymphes. Je lui parus sans doute la plus belle & la plus digne d'être aimée. Il n'eut pour vous que du mépris, c'est ce qui vous désespère.

DORIS.

J'avoue qu'il est flatteur d'être aimée d'un borgne & d'un gardeur de troupeaux, c'est un avantage qu'on ne peut trop t'envier ; mais enfin qu'a t-il pu tant remarquer en toi, si ce n'est ta blancheur.....

GALATÉE.

Je serai aussi ridiculement blanche que vous voudrez ; mais j'ai un amant. Nommez-moi, toutes tant que vous êtes, un berger, un matelot, un batelier, qui vous ait dit un seul mot de galanterie. *Poliphéme* est de plus un musicien du premier ordre.

DORIS.

Tais-toi, *Galatée*. Nous entendîmes l'autre jour la sérénade qu'il te donnoit. Déesse de Cythère! nous crûmes

d'abord que c'étoit l'animal du bon *Silène* . . . . . . Plus il se passionnoit, plus nous éclations de rire, quelqu'effort que nous fissions pour nous retenir. *Echo*, qui répéte tout, ne répéta ni chant, ni paroles, soit qu'elle fût effrayée de la voix rugissante de *Polyphême*, ou qu'elle eût honte de redire une chanson si barbare & si ridicule. Pour comble de gentillesse, le charmant berger portoit dans ses bras un petit ours velu comme lui ; tu ne dois pas être surprise, *Galatée*, qu'on t'envie un pareil amant.

GALATÉE.

Mais, vous, *Doris*, montrez-nous enfin le vôtre. Voyons un peu s'il est plus beau, s'il a la voix plus mélodieuse, s'il joue mieux de la lyre que *Polyphême*.

DORIS.

Je n'ai point d'amant, je ne me crois pas faite pour en avoir ; mais, toi, *Galatée*, garde ton cyclope, cet amant parfumé comme un bouc & qui

qui mange ſes hôtes. Adieu, puiſſe-tu l'aimer autant qu'il t'aime »!

Après avoir traveſti en courtiſannes les divinités de la mer, il ne faut pas être étonné de voir *Lucien* vendre les philoſophes comme des eſclaves dans le dialogue intitulé *les Philoſophes à l'encan*. C'eſt une fiction très-heureuſe & ſingulièrement comique, imaginée pour faire ſentir le ridicule des différentes ſectes & l'abſurdité de leurs dogmes. *Lucien* ſuppoſe que *Jupiter* voulant ſe débarraſſer des philoſophes, les met en vente, *Mercure* fait l'office de crieur, & appelle les marchands. Quand ils ſont arrivés, on leur produit tour à tour les chefs des différentes ſectes, afin qu'ils puiſſent les examiner & voir ceux qui leur conviennent. *Pythagore* paroît le premier; il expoſe au marchand qui l'interroge ſes principes ſur les nombres, ſur la métempſycoſe, ſur l'abſtinence de la chair, &c. Le marchand plein d'admiration pour cette doctrine qu'il n'entend point, achete le philoſophe dix mines, c'eſt-à-dire, environ 400 l. On voit enſuite paroître le cynique

Diogène à demi-nud, avec son bâton & sa besace.

LE MARCHAND.

» Que veux-tu que je fasse de ce misérable & maussade animal ? il ne peut être que fossoyeur ou porteur d'eau.

MERCURE.

Fais-en un portier, il te gardera mieux qu'un chien, le nom qu'il porte en est garant.

LE MARCHAND.

D'où est-il ? que sait-il faire ?

MERCURE.

Tu n'as qu'à l'interroger, c'est le plus sûr.

LE MARCHAND.

Quel air triste & farouche ! Je crains qu'il n'aboye & ne me morde. Vois-tu comme il lève le bâton, comme il fronce le sourcil, & lance des regards menaçans & furieux.

MERCURE.

Ne crains point, il est apprivoisé.

LE MARCHAND.

De quel pays es-tu, mon ami?

DIOGÈNE.

De tout pays.

LE MARCHAND.

Que veux-tu dire?

DIOGÈNE.

Tu vois un citoyen de l'univers.

LE MARCHAND.

Qui te proposes-tu d'imiter?

DIOGÈNE.

Hercule.

LE MARCHAND.

Que n'as-tu la peau de lion; car ton bâton ressemble assez à la massue.

DIOGÈNE.

Ce manteau déchiré me sert de

peau de lion. A l'exemple d'*Hercule* je combats des monstres, non par force comme lui, mais volontairement & pour en délivrer la vie humaine.

LE MARCHAND.

L'entreprise est belle, mais que fais-tu, & quelle est ta profession ?

DIOGÈNE.

Je rends les hommes libres & les guéris des passions ; en un mot, je suis l'orateur de la vérité & de la liberté.

LE MARCHAND.

Hé ! bien, orateur, comment t'y prendras-tu pour m'instruire ?

DIOGÈNE.

D'abord je t'arracherai aux plaisirs ; je t'enfermerai avec la pauvreté, & te couvrirai de haillons ; ensuite je te ferai travailler à la terre, dormir sur la dure, boire de l'eau, manger toutes sortes d'alimens ; si tu as de l'argent, tu le jetteras dans la mer ; tu ne te soucieras ni de femme, ni

d'enfans, ni de patrie, tu quitteras ta maison pour habiter un sépulchre, une tour ruinée, un tonneau ; ta besace sera pleine de lapins...... Pour tout dire, voici les points principaux de mon instruction ; il faut être impudent, hardi, insulter tout le monde, rois & particuliers ; c'est le moyen de faire admirer ton courage ; avoir un son de voix rude, l'élocution barbare, le visage renfrogné, la démarche & tout le maintien agreste & farouche, n'avoir ni pudeur, ni décence, ni honnêteté, se faire un front qui ne rougisse point ; vivre dans les lieux les plus fréquentés. comme si tu étois seul, &c. ».

Le marchand peu flatté de l'espèce de bonheur que lui promet le cynique, consent cependant à l'acheter deux oboles. On produit ensuite *Aristippe*, chef de la secte cyrénaïque, qui fait consister le souverain bien dans la volupté des sens. Ce philosophe s'avance avec une démarche chancelante, parfumé d'essences, & tellement ivre qu'il ne fait que bégayer & ne peut répondre aux questions qu'on lui fait ;

Mercure prend pour lui la parole; il vante ſes talens pour la table & pour la débauche; mais aucun marchand n'eſt tenté d'en faire emplette. Le rieur d'Abdère & le pleureur d'Ephèſe, *Démocrite* & *Héraclite*, paroiſſent enſuite ſur la ſcène: dans un dialogue comique avec le marchand, ils expoſent leurs principes de phyſique & de morale, & les raiſons qui les engagent l'un à rire, l'autre à pleurer toujours. Le marchand qui les prend pour des fous ne veut point les acheter. On voit enſuite arriver *Socrate*. Que fais-tu, lui dit le marchand?

SOCRATE.

» Aimer, & j'en donne des leçons.

LE MARCHAND.

Je me garderai bien de t'acheter; j'ai beſoin d'un précepteur pour mon fils qui eſt un bel enfant.

SOCRATE.

Et qui feroit plus propre que moi à le former? je ne ſuis pas amoureux

du corps, mais de l'esprit; ne crains de ma part rien de déshonnête.

LE MARCHAND.

Je ne m'y fie pas..... Mais quel est ton genre de vie?

SOCRATE.

J'habite une ville que j'ai bâtie pour moi, j'ai formé une république d'une espèce nouvelle, & j'ai des loix qui me sont propres.

LE MARCHAND.

J'en voudrois bien savoir quelqu'une.

SOCRATE.

Voici la plus remarquable & qui regarde les femmes; elle sont communes, chacun peut user de celle d'autrui.

LE MARCHAND.

Tu as donc abrogé les loix contre l'adultère?

SOCRATE.

Ce sont des minuties que j'ai entièrement supprimées.

LE MARCHAND.

Et pour les garçons, qu'en penses-tu ?

SOCRATE.

Ils sont la récompense des belles actions.

Socrate expose ensuite sa doctrine singulière sur les idées, & le marchand enchanté de cette sublime métaphysique, l'achete mille écus.

Epicure à son tour est mis en vente. C'est, dit *Mercure*, le disciple du rieur & de l'ivrogne que nous avons déjà cités, plus impie encore que ses maîtres, mais au demeurant bon garçon & fort gourmand. Sur ce portrait, qui n'est pas flatté, *Epicure* trouve cependant un acheteur qui le paye 400 liv. On peut être surpris qu'*Epicure* soit vendu le même prix que *Pythagore* ; mais il faut se souvenir que *Lucien* étoit épicurien, & que pour faire honneur à son maître il a voulu le vendre un peu cher.

Mercure appelle ensuite *Chrysippe* un des principaux chefs de la secte des

stoïciens. L'entretien de ce philosophe avec le marchand est un des plus plaisans de tout le dialogue. On sait que les stoïciens mêloient à des principes & à des idées sublimes, des subtilités ridicules, des absurdités monstrueuses & une dialectique obscure & bisarre. On en voit des exemples fréquens dans les épitres de *Sénèque* un des héros de la secte. Jugez, Monsieur, si *Lucien* aura manqué de s'égayer aux dépens des sophismes, des raisonnemens faux & extravagans de l'*ergoteur Chrysippe*. En voici un exemple. *Chrysippe* piqué des plaisanteries du marchand, qui, avec un bon sens grossier, releve assez bien ses contradictions, lui dit :

» Tu plaisantes, mais prends garde que je ne te perce à jour d'un syllogisme..... Tiens, par exemple, si je veux, je vais te changer en pierre.

LE MARCHAND.

En pierre ! tu n'as pourtant pas l'air d'être un *Persée*.

CHRYSIPPE.

Voyons, une pierre est-elle un corps?

LE MARCHAND.

Sans doute.

CHRYSIPPE.

Un animal eſt-il un corps ?

LE MARCHAND.

Aſſurément.

CHRYSIPPE.

N'es-tu pas un animal ?

LE MARCHAND.

Je le crois.

CHRYSIPPE.

Donc tu es une pierre.

LE MARCHAND.

Tu en as menti. Cependant fais-moi redevenir homme.

CHRYSIPPE.

Cela n'eſt pas difficile, dis-moi ; tout corps eſt-il animal ?

LE MARCHAND.

Non vraiment.

CHRYSIPPE.

Une pierre eſt-elle un corps?

LE MARCHAND.

Non.

CHRYSIPPE.

N'es-tu pas un corps?

LE MARCHAND.

Oui.

CHRYSIPPE.

Etant un corps, n'es-tu pas auſſi un animal?

LE MARCHAND.

Sans doute.

CHRYSIPPE.

Donc tu n'es pas une pierre.

LE MARCHAND.

Grand-merci, je ſentois déja comme *Niobé*, du froid aux jambes elles ſe pétrifioient».

Ariſtippe, avec ſes ſophiſmes, e

vendu douze mines, c'eſt-à-dire, un peu plus de 500 liv. Le fameux *Ariſtote* ſe préſente enſuite ſur les rangs. Hâte-toi de l'acheter, dit *Mercure* au marchand, il t'apprendra combien de temps vit un moucheron, jusqu'à quelle profondeur les rayons du ſoleil percent la mer & quelle eſt l'ame des huitres. Le ſavant naturaliſte eſt adjugé pour vingt mines qui ſont environ 800 liv. Le ſceptique *Pyrrhon* paroît le dernier, & on le donne à très-bon marché. Hé! bien, l'ami, lui dit le marchand, » t'ai-je acheté?

PYRRHON.

La choſe eſt douteuſe.

LE MARCHAND.

Très-certaine, j'ai compté l'argent.

PYRRHON.

Je ne décide point encore & j'examine.

LE MARCHAND.

Suis-moi cependant, tu es mon eſclave.

PYRRHON.

Qui sait si tu dis vrai ?

LE MARCHAND.

Le crieur, l'argent & l'assemblée.

PYRRHON.

Est-ce qu'il y a quelqu'un ici ?

LE MARCHAND

Le moulin t'apprendra que je suis ton maître, & je t'en convaincrai par la plus mauvaise raison ».

Dans le dialogue suivant, intitulé *les Ressuscités*, on suppose que les philosophes irrités de l'insolence de *Lucien* qui les a vendus au marché comme des esclaves, reviennent sur la terre pour le punir. Ils l'attrappent à Athènes dans le céramique, & veulent le lapider. *Lucien* demande qu'on ne le condamne point sans l'entendre, & offre de plaider sa cause au tribunal même de la philosophie. La proposition est acceptée. La philosophie tient sa séance dans le temple de *Minerve*, assistée de la vertu, de la modéra-

tion, de la justice & de la science. *Diogène* fait les fonctions d'accusateur & expose brusquement le fait. *Lucien* répond que plein de respect pour les vrais philosophes, il n'a jamais eu dessein de les attaquer, qu'il a voulu seulement berner quelques fourbes qui deshonorent la philosophie par leurs vices & trompent le public; de là, il se répand en invectives contre les faux philosophes. D'une voix unanime il est déclaré absous. On propose ensuite de citer au tribunal de la philosophie ces imposteurs qui l'avilissent; mais on a beau les citer, ils ne comparoissent point. Pour les attirer, on promet de donner à chacun de ceux qui se présenteront deux mines & un gâteau de Sesame, & de plus un cabas de figues. A cette proclamation, ils accourent tous en foule, on ne voit que barbes, besaces, bâtons; ils se disputent & se battent les uns les autres, & demandent à grands cris l'argent & le gâteau; mais lorsqu'ils apprennent qu'il ne s'agit point d'être récompensés, mais d'être

jugés, ils prennent tous la fuite; un cynique laiſſe tomber ſa beſace pour courir plus vîte. On la ramaſſe, & l'on y trouve, au lieu des proviſions ordinaires aux philoſophes de cette ſecte, de l'or, des parfums, un petit couteau de ſacrifice, des dez & un miroir. Pour ramener les fuyards, *Lucien* prend une ligne, il attache à l'hameçon, comme un appât, de l'or & des figues; puis du haut de la citadelle il la plonge dans la ville. Pluſieurs philoſophes attirés par l'or ſe font pêcher comme des poiſſons. A meſure que *Lucien* en prend un il l'examine, & demande aux anciens philoſophes s'ils le reconnoiſſent pour leur diſciple. S'ils témoignent ne pas le connoître, le miſérable eſt précipité ſur le champ du haut des rochers.

Tel eſt, Monſieur, le fond de ce dialogue ingénieux, rempli de ſcènes charmantes & du meilleur comique. Je regrette que les bornes de cette lettre ne me permettent pas de vous en citer quelques traits.

Le voyage de *Rutilius* eſt un fragment précieux qui n'avoit point encore

paru dans notre langue, & dont M. *le Franc* vient d'enrichir notre littérature. Cet ouvrage, produit dans un siècle de barbarie, est cependant écrit dans le plus grand goût, & ne seroit pas indigne des bons écrivains du siècle d'*Auguste*. *Claudius Rutilius Numatien* étoit Gaulois de naissance & vivoit sous l'empire d'*Honorius* ; il avoit rempli les premiers emplois de l'état ; gouverneur de Rome, consul, prefet du prétoire, toutes les dignités étoient réunies sur sa tête ; jamais poëte ne joua un rôle plus important ; il avoit écrit en vers élégiaques, les différens lieux par où il passa en revenant de Rome dans sa patrie ; mais l'injure du temps nous a ravi la plus grande partie de ce voyage curieux & intéressant. Le début renferme l'éloge de Rome & les adieux du poëte à cette superbe ville. Ce morceau est plein de verve & de chaleur. La poésie en est riche & magnifique ; on y reconnoît le même enthousiasme dont *Virgile* étoit animé lorsqu'au second livre des *Georgiques* il faisoit l'éloge de l'Italie. » Lève ta tête triomphante,

» ô divine Rome, entrelaſſe de lau-
» riers tes cheveux blanchis par une
» vieilleſſe mâle & vigoureuſe. Se-
» coue fièrement les tours qui forment
» ton diadême ; que ton bouclier d'or
» répande des feux étincelans. Etouffe
» le ſouvenir de tes dernières pertes ;
» que tes plaies cicatriſées ne te cau-
» ſent plus de douleur. Tu as perdu
» des batailles, mais jamais le cou-
» rage ni l'eſpoir. Tes défaites même
» t'enrichiſſent ; c'eſt ainſi que les
» aſtres ne diſparoiſſent à nos yeux
» que pour rentrer plus brillans dans
» la carrière...... Il en eſt temps,
» immole à ta gloire une nation ſacri-
» lège. Que les perfides Goths flé-
» chiſſent enfin ſous le joug, que leurs
» terres conquiſes te payent d'abon-
» dans tributs ; que le Germain cultive
» pour toi ſes fertiles plaines, que le
» Nil inonde en ta faveur les cam-
» pagnes de l'Egypte ; mère & bien-
» faitrice de tous les peuples, accepte
» les bienfaits de tes enfans ; que
» l'Afrique entaſſe à tes pieds ſes
» moiſſons ; que tous les preſſoirs de
» l'Italie regorgent de vins délicieux,

» que le Tibre commande à ses ondes
» d'obéir à tes vaisseaux ; qu'il t'ap-
» porte d'un côté les trésors de la
» campagne , & de l'autre , les ri-
» chesses de la mer ».

Vous trouverez aussi , Monsieur ; dans ce recueil la traduction d'une lettre Angloise sur l'art des vers. L'auteur prétend avoir trouvé le secret de la versification de *Virgile*, & entreprend d'assigner les causes de cette harmonie admirable qui nous enchante dans les vers de ce grand poëte. L'art de *Virgile* consiste, selon lui, à mêler adroitement les pluriels avec les singuliers, à distribuer avec goût les particules *&* & *que* ; à répeter souvent dans le même vers, les mêmes lettres & les mêmes syllabes ; il observe que la lettre *a* est répétée jusqu'à quatorze fois dans deux vers qu'il cite. Enfin la rime qu'on regarde ordinairement comme vicieuse dans la poésie latine , lui paroît être dans *Virgile* une source de beautés. Toutes ces remarques sont plus subtiles que solides, plus curieuses qu'utiles. Il est certain que le nombre & l'harmonie

résultent d'un heureux choix de sons ; mais c'est le génie qui suggère ce choix. Jamais *Virgile* en composant n'a songé à ce mêlange de pluriels & de singuliers, ni à toutes les autres combinaisons auxquelles l'auteur Anglois attribue le charme de ses vers. Un poëte aura beau mêler les singuliers & les pluriels, multiplier & arranger artistement les particules, répéter les mêmes lettres & les mêmes syllabes, & ne pas épargner les rimes ; si le génie lui manque, ses vers ainsi combinés n'en seront pas beaucoup plus harmonieux. Il faut donc se pénétrer de l'esprit de *Virgile*, & non pas calculer les lettres & toiser les mots qu'il emploie. Jamais les secrets du génie n'ont été révelés aux commentateurs.

Ces Mêlanges sont terminés par la traduction de quelques poëmes de saint *Grégoire de Nazianze*, pleins de sentiment & d'une onction touchante. Cet illustre père de l'église né avec les plus heureux talens pour la poésie & pour l'éloquence, les consacra uniquement à la gloire de la religion ;

il ne cultiva les lettres humaines que pour se mettre en état d'opposer aux ouvrages des payens des productions capables de plaire & d'édifier en même temps. Pour détacher les premiers chrétiens de la lecture souvent dangereuse des écrivains profanes, son zèle ingénieux sut appliquer à des sujets pieux & utiles les différens genres de poésie souvent prostitués par les anciens à des objets licentieux & criminels.

Ces différens morceaux se lisent avec autant de plaisir dans la version françoise que dans l'original même. L'exactitude & la fidélité de la traduction ne nuisent jamais à l'élégance, aux graces libres & naturelles du style. Ce talent particulier de M. *le Franc* pour ce genre si difficile doit faire regretter au public d'être si long-temps privé d'une autre traduction bien plus importante, & plus propre à enrichir notre littérature *.

Je suis, &c.

Paris, ce 24 avril 1779.

* La traduction en vers des *Georgiques* de *Virgile*, achevée par l'auteur long-temps avant que celle de M. l'abbé *Delisle* parût.

LETTRE VI.

Les deux Amis, drame lyrique, en trois actes & en prose, mêlé d'ariettes, par M. de Rosoy, *membre de plusieurs académies. A Paris, au magasin de la comédie Italienne.*

Ce n'est pas la première fois, Monsieur, que j'ai occasion de vous entretenir des productions dramatiques & des chutes de M. *de Rosoy*, jadis CITOYEN DE TOULOUSE, aujourd'hui MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES. Le même génie qui a mis sur la scène *Henri IV*, la *Réduction de Paris*, les *Mariages Samnites*, vient de créer encore le drame des *Deux amis*, &, par une fatalité attachée à ce même génie, le même théâtre qui a vu tomber les deux derniers drames, retentit encore de la chute de celui-ci. Avouons-le, Monsieur, jamais peut-être amant n'a fait de tentatives plus malheureuses auprès de sa maîtresse.

Celle de M. *de Rosoy*, vous le savez, ou vous l'ignorez, c'est LA GLOIRE. Il s'est expliqué fort clairement sur son compte, & au risque de faire des jaloux, il a dit à tout l'univers qu'elle avoit eu son hommage dès sa plus tendre jeunesse, & que jusqu'à son dernier moment, il ne cesseroit de parer ses autels de ses chef-d'œuvres dramati-lyriques. Comme j'ignore de quel œil la déesse les reçoit, mais que je sais, à n'en point douter, que le public s'obstine à les rejetter, je vais faire en sorte d'en deviner la cause, en m'arrêtant sur le tableau des *Deux amis* que M. *de Rosoy* n'a pas cru indigne de son pinceau.

Le sujet offre deux hommes étroitement liés; le lord *Kinston* & *Melfort*. Celui-ci amoureux d'une jeune Angloise (*Fanni* est son nom) touche au moment de l'épouser, lorsqu'il s'apperçoit que son ami est également épris des charmes de sa maîtresse. L'amitié alors l'emporte sur l'amour; il abandonne *Fanni* à son ami, s'enfuit déguisé sous les habits d'un

vieillard, & ſous le nom de *Georges*, & arrive, comme peintre Arménien, chez *Richard*, bon gentilhomme retiré dans ſes terres.

Il y a déja un an qu'ils ſont enſemble lorſque le premier acte s'ouvre par l'entrée de *Melfort* & de *Richard* ſur la ſcène. Celui-ci ſe plaint de la triſteſſe de ſon ami; il s'eſt apperçu du chagrin qui le conſume; il lui en demande la raiſon. *Quand on ne dit pas tout ce qu'on penſe*, lui dit-il, *on n'a pas donné ſon ame toute entière, & ce ne ſont pas là nos conventions.*

MELFORT.

Eh! bien: ſois content, je vais.... mais qu'eſt-ce que j'entends?

Leur entretien eſt interrompu par l'arrivée de la fille de *Richard* qui entre en chantant,

O le beau jour! l'heureuſe fête!
Que de rubans! que de bouquets!
La bergère à danſer s'apprête,
Et le berger à chanter des couplets.

. . . .

La vieilleſſe chancelante
Vient au milieu des enfans
Ranimer ſa voix languiſſante
Et former des pas tremblans.

Il ſe prépare en effet, Monſieur, une fête à laquelle *Richard* & ſa fille ſont invités avec *Melfort* par le bailli que la ſcène ſuivante fait paroître. Mais le bailli n'eſt point celui de toutes les comédies connues. Il étoit réſervé à l'auteur qui deſſinoit le portrait des *Deux amis*, d'en peindre un différent des autres, & l'on feroit tenté de croire que M. *de Roſoy* a pu ſe dire à lui-même : » Bravons » les préjugés d'un parterre incapable » de m'apprécier, puiſqu'il me ſiffle ; » c'eſt en vain qu'il prétend bannir de » l'opéra comique le langage expreſſif » du ſentiment qui ſe trouve toujours » dans la bouche de mes perſonnages. » Encore un effort ; juſqu'ici l'on n'a » vu que des baillis ſots ou vicieux, » l'on en verra un vertueux, penſeur, » moraliſte, & que ſai-je ? . . . . philo- » ſophe peut-être ». C'eſt vraiſem- blablement

blablement après un pareil *soliloque* que M. *de Rosoy* a fait parler son bailli.

Il se plaint d'abord de ce que le lord *Kinston*, seigneur de la terre où il exerce ses fonctions, *ne marie point les enfans des paysans*, *de ce qu'il ne veille point lui-même à leurs besoins*, *enfin de ce qu'il n'est venu qu'une seule fois dans cette terre depuis six ans qu'elle lui appartient*. Pour le consoler, *Richard* lui répond : *mais il peut arriver d'un moment à l'autre.*

LE BAILLI.

Eh! bien, attendons, il ne faut jamais gâter les gens ; les louer pour le bien qu'ils doivent faire, c'est trop souvent les mettre dans le cas d'être blâmés pour celui qu'ils ne font pas.

RICHARD.

Toujours de la morale, M. le bailli?

LE BAILLI.

Et de la bonne, encore! De projetter à exécuter il y a si loin! Nous

autres, gens de loi, nous croyons plus à ce que l'on prend qu'à ce que l'on donne, &c.

C'est l'heure où l'on doit tirer le prix. Le bailli part, & s'adressant aux villageois qui l'ont suivi : » Allons, » Messieurs, de la décence, & sou- » venez-vous que lorsqu'on suit un » bailli, tout doit se faire avec le » respect dû à sa place.... & à sa » personne ».

Richard retiré seul, se promet bien d'aller rejoindre son ami, pour lui arracher son secret & le consoler ; il y court : dans ce moment *Melfort* reparoît, & dès qu'il croit être seul, il regarde le portrait de *Fanni* & lui dit : *sans toi la vie seroit un tourment trop affreux*, *Richard* revient ; il le trouve dépouillé de tous les attributs de la vieillesse, & les yeux attachés sur l'image de son amante, *Melfort* voyant la moitié de son secret découverte, lui fait l'aveu de la passion qui s'est allumée dans son ame, des mal-

heurs qui l'ont ſuivie, & des regrets qui déchirent ſon cœur; mais *Richard* qui croit qu'*on ne guérit une grande paſſion que par une autre*, lui propoſe *Jenni* ſa fille, ce qui amène un *duo* où *Melfort* dit à ſon ami:

Et comment mériter *Jenni*
Si je reſte toujours farouche?

Richard au reſte penſe en vain à la lui faire épouſer, *Melfort* eſt inviolablement attaché à *Fanni*. *Jenni* qui ſurvient, l'entretient auſſi de cet hymen chimérique, mais elle le trouve inébranlable.

Juſqu'à préſent, Monſieur, *Melfort* n'a eu que deux témoins de ſes peines, il en a bientôt un troiſième dans la perſonne de *Jarois* ſon ancien ſerviteur avec lequel il ſe trouve ſeul ſans être reconnu. Celui-ci, après lui avoir peint la douleur qu'il reſſent encore de la perte de ſon maître qu'il croit tué par des brigands, lui annonce que *Kinſton* & *Fanni* ſont arrivés & que la nôce eſt pour le lendemain,

Cette nouvelle plonge *Melfort* dans la triſteſſe la plus affreuſe, dans la mélancolie la plus noire ; il forme le projet de s'éloigner.

> Mais partir ſans l'avoir vue . . . . . .
> Souvenir qui le tue !

Le récitatif dans lequel il exprime ſa douleur termine ce premier acte.

Au ſecond, il reparoît avec *Richard* qui l'a arrêté dans ſa fuite. Ce dernier le prévient qu'il eſt convenu avec le lord *Kinſton*, jaloux d'avoir le portrait de ſa maîtreſſe, de lui donner un peintre, & que c'eſt ſur lui que le choix eſt tombé, ce qui laiſſe *Melfort* dans un trouble que je ne pourrois vous peindre qu'avec les couleurs de M. *de Roſoy*.

On voit paroître enfin le lord *Kinſton* avec le bailli qui apprend de lui le ſecret de ſon arrivée. C'eſt pour découvrir l'aſſaſſin de ſon ami que quelques effets vendus dans le canton font ſoupçonner caché dans le canton

même. Il remet donc tout ſon pouvoir au bailli, qui s'écrie avec un enthouſiaſme fort plaiſant : » Comme je vais » tout obſerver, tout examiner ! ah! » bailli, quelle bonne fortune pour » toi » !

Fanni paroît, & elle eſt bientôt prévenue en faveur de ſon peintre, par le récit que lui en fait *Jenni*. *Melfort* arrive à ſon tour. Il veut peindre, mais ſes yeux ont à peine rencontré ceux de ſon amante, que le pinceau lui tombe des mains. Le bailli ſurvient & dit en particulier au lord, qu'il a découvert l'aſſaſſin de ſon ami, ce qui oblige *Kinſton* de ſortir & de laiſſer *Melfort* ſeul avec *Fanni*. Le malheureureux *Melfort* apprend de la bouche même de ſa maîtreſſe qu'il étoit aimé, qu'il l'eſt encore ; mais un incident trouble cet entretien, c'eſt l'arrivée du lord & du bailli, ſuivis d'archers & de payſans. *Melfort* eſt arrêté comme aſſaſſin ; il eſt prêt à ſe découvrir ; par réflexion, il ſe remet lui-même entre les mains des archers

qui l'emmeneroient, si *Richard* ne répondoit de lui, & ne demandoit que sa maison lui serve de prison.

Au troisième acte, *Melfort* reparoît; & bientôt le lord *Kinston* vient lui faire subir un interrogatoire; dans ce moment on remet à son juge une lettre de la part de *Richard*, qui dévoile les secrets de *Melfort*. Cette scène qui pouvoit au moins devenir pathétique, puisque M. *de Rosoy* s'est voué à ce genre, se termine par une explication particulière entre les deux amis, dans laquelle *Kinston* prévient *Melfort* qu'il est résolu à lui rendre *Fanni*. *Je la perds*, dit-il, *mais tu me sacrifiois ta vie, c'est bien le moins que je te sacrifie un peu de jalousie.* Il va la lui envoyer, & il se retire avec son monde.

La reconnoissance de *Fanni* & de *Melfort*, qui eût pu également être intéressante, ne produit aucun effet; rien ne fait appercevoir à cette amante passionnée qu'elle est en pré-

ſence de ſon amant, ſon cœur même ne le lui fait pas ſoupçonner ; il faut que *Melfort* quitte ſon déguiſement, qu'il ſe jette à ſes pieds, qu'il ſe nomme enfin pour qu'elle commence à s'en douter. Quoi qu'il en ſoit, *Kinſton* revient avec le contrat d'union qui les rend l'un à l'autre, & *Jarvis* vient faire éclater les tranſports de la joie qu'il éprouve en retrouvant ſon maître, ce qui fait de bon compte trois reconnoiſſances dans un ſeul acte.

Le choix triſte du ſujet, la mauvaiſe conduite de cette pièce, le ridicule des incidens, l'amas choquant des invraiſemblances auroient ſuffi pour faire reconnoître le CITOYEN DE TOULOUSE, quand même le MEMBRE DE PLUSIEURS ADADÉMIES auroit eu la prudence de ne pas ſe nommer. La muſique, quoique formée d'un choix des meilleures ariettes des plus grands maîtres d'Italie, n'en a pas arrêté la chute.

Après le compte que je viens de

vous rendre, vous ne ferez nullement surpris, Monsieur, que l'on eût prédit quinze jours avant qu'elle fût représentée le mauvais succès de la pièce des *Deux amis*. Cette fatale prédiction fut même consignée dans une épigramme que je vous envoye. Elle est adressée à M. *de Rosoy*.

Toi, dont les drames périront,
S'ils ne sont morts, je plains ta destinée;
Je vois éclore la journée
Où tes *Amis* te trahiront.

Je suis, &c.

Paris, ce 27 avril 1779.



LETTRE VII.

Eloge de milord Maréchal, *par M.* D***. *A Paris, chez les marchands de nouveautés.*

L'AUTEUR de cet éloge, qui étale par-tout un mépris souverain pour la critique, qui va même jusqu'à prétendre que le plus grand malheur dont lui & ses confrères puissent être menacés, seroit le silence absolu de l'envie, n'épargne cependant aucun soin, aucun moyen pour enchaîner la plume & fermer la bouche de ses impitoyables censeurs. En attendant qu'il ait complettement réussi dans ce projet, essentiel à sa gloire, il a trouvé prudent de se mettre enfin à l'abri des traits dont il étoit assailli de toutes parts, & de s'envelopper du manteau de l'anonyme; mais le *petit bout d'oreille* échappé par malheur, l'a trahi; ce style flasque & mesquin, ces pointes, ces épigrammes, ces turlupinades perpétuelles sur différens objets qui touchent à la religion, décèlent assez

le grand référendaire de la philosophie, & je crains qu'il ne soit d'autant plus exposé à la risée publique, qu'il avoit pris plus de soin pour se cacher. Cependant le ton contrit & lamentable dont il demande pardon à ses lecteurs de tous les outrages qu'il a faits au bon goût & aux bons principes en tous les genres, la posture humble & suppliante qu'il prend au commencement & à la fin de ce panégyrique réclame quelqu'indulgence. Voici son début aussi modeste que touchant. « L'auteur de cet éloge en a » déjà fait beaucoup d'autres, & *ne* » *craint que d'en avoir fait un trop* » *grand nombre*, (crainte bien fondée) » cependant *il ose encore demander grace* » pour celui-ci ». Pardonnons lui donc, mais qu'il n'y revienne plus; quelle fureur, en effet, d'entasser éloge sur éloge, pour le seul plaisir d'y enchasser quelques pointes, quelque sarcasme contre les prêtres, les moines, les indulgences, &c? Quelle rage de proposer sans cesse à l'admiration publique des hommes dont la vie obscure & privée ne peut offrir

que quelques traits domeſtiques ſans authenticité, & par conſéquent ſans force ? *Milord Maréchal*, ou autrement le *maréchal Keith*, fut peut-être un homme de bien, (j'en voudrois cependant d'autres garans que ſon panégyriſte.) Mais qu'a-t-il fait pour mériter les honneurs de l'apothéoſe ? Je vais vous rapporter tous ſes geſtes mémorables, conſignés dans cet éloge; ce n'eſt pas ma faute s'ils ne piquent pas votre curioſité, s'ils n'excitent pas votre admiration.

Georges Keith, maréchal héréditaire d'Ecoſſe, fit ſes premières armes ſous le célèbre *Malborough*. M. *D**** aſſure qu'il s'y diſtingua par pluſieurs belles actions, que perſonne ne connoit, & que le diſcret panégyriſte ne cite pas. Le maréchal paroiſſoit les avoir lui-même oubliées & n'en parloit jamais ; *le ſilence opiniâtre qu'il gardoit ſur lui-même laiſſoit ignorer juſqu'à ſon âge*, circonſtance importante & bien digne de la majeſté d'un éloge public. Il fit pluſieurs tentatives inutiles & malheureuſes pour rétablir ſur le trône d'Ecoſſe *ce prince ſi connu ſous*

le nom de PRÉTENDANT, *qu'il n'a pu changer en celui de* ROI. Sa tête fut mise à prix ; après avoir erré longtemps de village en village, *de rochers en rochers*, il se retira d'abord à Avignon, séjour qui lui étoit cher parce qu'on y jouissoit de toute liberté, *à l'exception du seul article sur lequel il n'étoit pressé ni de parler ni d'écrire*, ... car *il étoit fort accommodant en matière de religion*, précieuse indifférence, qui peut-être plus que tout le reste de sa vie a pu lui mériter l'honneur d'être inscrit dans le martyrologe de la philosophie! Il fit plusieurs voyages à Rome, en Espagne, dont on ne sait d'autre particularité, sinon qu'il s'y *plaisoit beaucoup*, *parce qu'il y avoit de bons amis, à commencer par le soleil ;* & que le caractère noble & franc des Espagnols portoit le maréchal à leur pardonner *ce crédit qu'ils accordoient aux prêtres & aux moines . . . . & cette déplorable superstition qui en est la suite malheureuse*, crédit que dans aucun état on ne devroit accorder qu'aux seuls philosophes qui auroient bientôt détruit cette *déplorable superstition*-

tion qui afflige & dévaste l'Europe entière.

Les hauteurs du ministre d'Espagne obligèrent le maréchal de se retirer à Venise, où il vécut dans la retraite & l'obscurité encore plus qu'à Rome & en Espagne. Bientôt son frère l'attira auprès du roi de Prusse; c'est de ce moment qu'il commence à reparoître sur la scène du monde. Deux ambassades malheureuses, l'une en France, l'autre en Espagne, lui inspirent du dégoût *pour ce métier-là*; chargé du gouvernement de Neuf-chatel, il ne put appaiser l'intolérance *séditieuse & fanatique* de quelques théologiens protestans qui avoient l'audace de ne vouloir pas souffrir qu'un de leurs confrères prêchât publiquement contre *l'effrayante éternité des peines de l'enfer, hérésie très-pardonnable dans l'église protestante*, à ce qu'assure M. *D****, qui a fait, comme on fait, une profonde étude de la théologie. Le gouverneur très-philosophe, qui ne pouvoit souffrir que la paix fût altérée pour de pareilles niaiseries, affligé de ces querelles, honteux de ne

pouvoir les terminer, demanda sa retraite, & après avoir été réhabilité en Ecosse, par le crédit du roi de Prusse, se retira dans sa patrie; mais dans un âge aussi avancé, ne pouvant se faire à la dureté de ce climat, il revint en Prusse. Le roi lui fit bâtir une jolie maison très-commode auprès de *Sans-soucy*; tous les jours il pouvoit prendre place *à la table du prince, qui avoit soin de lui donner ce qui étoit le plus à son goût, & l'envoyoit se reposer ensuite dans un appartement du château*, circonstances de sa vie qu'il étoit bien essentiel de transmettre à la postérité!

Enfin la douleur de se voir séparé de ce grand prince, qui partoit pour aller commander *réellement* * en personne son armée, causa ** une fièvre violente au *sensible* milord. Dans les

* On sent toute la malignité de ce *réellement* mis en lettres italiques dans l'éloge, comme dans l'extrait fidèle que j'en fais.

** M. *D**** est bien sûr que la fièvre qui survint au *sensible* maréchal ne pouvoit provenir d'aucune autre cause que de la douleur de se voir séparé pour quelque temps du prince son bienfaiteur & son ami.

accès de sa douleur, il s'écrioit qu'*il se trouveroit heureux d'être né chez les Esquimaux, qui l'auroient tué au lieu de le laisser languir*, pratique vraiment philosophique, & que le petit sultan actuel de la philosophie voudroit sans doute établir dans son empire, puisqu'il dit que ces paroles étoient celles *d'un sage*. Ainsi, Monsieur, si vous aspirez à ce glorieux titre, dès que vous verrez un père, une mère tendres, ou une épouse adorée attaqués d'une *fièvre*, ou de quelque maladie semblable, n'ayez pas la cruauté de les laisser en proie à la douleur, tranchez, tranchez bien vîte le fil de leurs jours *avec le sang froid du sage*.

La douleur & *la nature* rendirent au maréchal le service que lui refusoient d'indignes amis, mille fois plus barbares que les *Esquimaux*; en peu de jours il vit dissoudre son être, & mourut, comme il avoit vécu, *en philosophe*, c'est-à-dire, *en homme très-accommodant en matière de religion*. C'est la formule qu'il faut désormais substituer dans les éloges publics à cette vieille formule, digne des siècles de fanatisme

& de superstition, *il mourut, comme il avoit vécu, en bon chrétien.*

Voilà les faits qui ont servi de canevas à cet éloge. Vous voyez que tout cela est bien peu intéressant; vous me demanderez à présent comment l'auteur a pu, d'un fonds si sec & si stérile, tirer un si long discours? En le semant d'historiettes controuvées, de sarcasmes, de bouffonneries; c'est là le secret de son génie; c'est par ces brillans ornemens qu'il supplée à l'intérêt, au pathétique, à l'éloquence, dont vous ne trouverez pas dans ce discours la moindre trace, & qu'il s'efforce de plaire à des lecteurs frivoles qui ne savent pas distinguer les *lazis d'Arlequin* des saillies de *Molière.*

Dès la première page, pour se mettre en belle humeur, il raconte, à propos de l'illustre origine du maréchal, l'historiette « d'un noble campagnard, qui, regardant un gentilhomme comme le plus précieux » ouvrage de la divinité, & sa perte » comme un des plus grands malheurs » de ce monde, définissoit la peste,

» *une calamité abominable pendant la-*
» *quelle un gentilhomme n'est pas sûr de*
» *sa vie* ».

Ailleurs il cherche à égayer son lecteur par » *l'histoire lamentable* d'un » capucin, qui, pour entrer dans » l'ordre séraphique avoit abdiqué la » place *de* doge, & mourut *de* chagrin » *de* n'avoir pas été élu gardien *de* son » couvent ». Et il a soin d'avertir que ces petits sarcasmes sont de la *plaisanterie la plus philosophique*. L'avis est sage. On auroit pu s'y tromper, & juger ces bouffonneries plus dignes des tréteaux de la foire, que de la gravité d'un panégyriste, chef des philosophes.

Plus bas, c'est le pasteur d'un village protestant, » qui, ayant quitté » sa paroisse pour se faire marchand » de lanternes, fut rencontré par une » de ses *ouailles*, fort étonnée de lui » voir débiter cette marchandise. *Mon* » *enfant*, lui dit le ministre, *je vous ai* » *conté autrefois bien des lanternes; au-* » *jourd'hui je voudrois vous en vendre* ».

Vous vous rappellez le bon mot d'une jeune dame qui, après avoir

entendu avec beaucoup de patience l'auteur de cet éloge détailler tous les ravages *qu'il avoit faits dans la forêt des préjugés*, lui répartit avec beaucoup d'esprit, *je ne m'étonne plus si vous nous débitez tant de fagots*. On a ri pendant long-temps de cette ingénieuse saillie aux dépens du *destructeur des préjugés*; il a voulu se venger en fabriquant l'historiette du curé qui las *de conter des lanternes veut en vendre*. Mais comment n'a-t-il pas vu que le mot de la jeune dame, charmant à cause de l'à-propos & de l'impromptu, n'est plus qu'un plat calembourg quand il est froidement médité dans le silence du cabinet, que ces légères saillies sont permises dans la conversation, mais qu'elles dégradent un ouvrage sérieux? Qu'il faut être bien dénué de ressources, & sentir vivement son incapacité pour avoir recours à de pareils moyens de plaire!

L'auteur s'étend sur-tout avec une complaisance singulière sur la *pieuse & orthodoxe délicatesse* de *Philippe V*, qui en 1735 ne voulut pas employer *Milord Maréchal* dans la guerre contre

l'empereur, quoique l'année précédente il l'eût nommé officier général dans une expédition contre les Maures. L'orateur s'agite, se tourmente pour trouver la raison de cette différence. Enfin, il croit l'avoir trouvée, & la propose en ces termes : » Sans doute, » ce prince, *scrupuleusement religieux » & de la conscience la plus timorée*, » craignoit, qu'en permettant à un » hérétique de se faire tuer à son ser- » vice, cette grace, jusqu'alors inouie » dans ses états, ne devînt pour l'hé- » rétique la cause, *au moins occasion- » nelle*, de sa damnation .... tandis » que la cour d'Espagne étoit peut- » être persuadée, qu'un chrétien, » orthodoxe ou non, qui périt dans » une guerre contre les infidèles, ob- » tient, *s'il est nécessaire*, le pardon » de ses erreurs, en acquérant la palme » du martyre ». Encore une fois, Monsieur, est-ce là le ton de l'éloge ? N'est-ce pas plutôt celui d'un bouffon qui ne cherche qu'à rire, peu lui importe aux dépens de qui ? Je vous fais grace des autres traits de cette force dont cet éloge fourmille. Dans

ſes autres diſcours l'auteur mettoit au moins quelquefois de l'eſprit, des penſées fines & ſpirituelles, on y remarquoit un ſtyle piquant, (quoique trop ſouvent alambiqué) par intervalle des parallèles ingénieux, &c. Mais pour cette fois, il n'a ſongé à rien de tout cela. Vous ne trouverez dans cet éloge rien de penſé, aucun trait de ſentiment ou d'éloquence, pas un morceau qui ſoit écrit avec chaleur, ni même avec grace, tout eſt également froid & plat ; apparemment l'auteur qui avoit beſoin de creuſer, de ſubtiliſer ſes idées, de les paſſer à l'alambic pour leur donner une tournure fine & piquante, n'a plus le temps de vacquer à ces opérations chymiques depuis qu'il tient le ſceptre de la philoſophie ; tout ſon eſprit s'exhale & s'évapore à préſent en intrigues, en perſécutions, & vous n'aurez plus dans ſes diſcours que le *caput mortuum* de ſon petit génie.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 29 avril 1779.

Lettre de M. l'abbé Royou *à M.* Bailly.

J'APPRENDS, Monſieur, que vous avez eu lieu de vous plaindre de l'extrait de vos lettres ſur l'*Atlantide de Platon*, inſéré dans le N° VI de l'*Année littéraire*. En effet, en reliſant cet article dont je ſuis l'auteur, je vois que dans le compte que j'ai rendu de cet ouvrage intéreſſant, j'ai peut-être été trop loin en interprètant vos penſées & en vous prêtant des intentions * que vous aſſurez n'être pas les vôtres. J'avoue que perſonne n'a le droit de ſonder les intentions, à moins que ce ne ſoit pour les préſenter ſous un jour favorable. Je ſuis fâché d'avoir tenté d'interprêter les vòtres, & je vous en fais mes excuſes, ſans changer cependant d'opinion ſur le fonds de l'ouvrage.

J'ai l'honneur d'être, avec l'eſtime due à vos talens, votre très-humble ſerviteur, l'abbé ROYOU.

* Voyez l'*Année littéraire 1779*, tom. II; N° VI, page 64.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

L'heureuse Rencontre. Estampe d'environ treize pouces de haut, sur dix de large, par M. *Marchand*, d'après le tableau de M. *Pierre*, premier peintre du Roi. A Paris, chez l'auteur, rue des Fossés Saint-Victor, maison neuve, vis-à-vis la Doctrine Chrétienne.

Ce sujet est enrichi de ruines dans le goût de *Pannini ;* un obélisque masque l'horison, & le devant est occupé par des moutons, & autres animaux domestiques, dont le caractère & les formes ont beaucoup de vérité; sur ce premier plan une jeune villageoise, assise sur un âne, paroît écouter avec intérêt un jeune berger dont le geste & le visage expriment les sentimens qu'il veut inspirer à la jeune fille. Ce sujet est agréable par la composition pittoresque, & par les soins que l'artiste s'est donné pour rendre les beautés de l'original.

Cette estampe est dédiée à Mgr le duc *de Chartres.*

Manuel de la jeunesse, ou *Instruction familière en dialogues sur les principaux points de la religion, ouvrage utile aux personnes qui disposent la jeunesse à la première communion, & qui peut faire suite au Magasin des adolescens de Madame* le Prince de Beaumont. *Nouvelle édition revue, corrigée & considérablement augmentée, 2 volumes brochés 4 liv. reliés 5 liv. A Paris, chez* Fournier, *libraire, quai des Augustins, près le Pont Saint-Michel, à la Providence.*

Le même libraire vient d'acquerir le reste des exemplaires des *Jardins*, poëme en quatre chants *, traduction libre, précédé d'un discours & d'une gravure, par M. *Gazon Dourxigné*, prix 24 f. broché, au lieu de 36 f. qu'il se vendoit.

M. *Bertrand*, professeur en mathématiques à Genève, a fait imprimer un ouvrage intitulé : *Développement nouveau de la partie élémentaire des Mathématiques prise dans toute son étendue.* On nous annonce cet ouvrage

* Du père *Rapin*.

comme remplissant bien l'objet de son titre, c'est-à-dire, comme traitant plus à fond qu'on n'a fait jusqu'à présent de tout ce qui est du ressort des élémens, & disposant les matières dans l'ordre le plus favorable à l'intelligence des unes par les autres. Cet ouvrage qui est en deux volumes in-4° avec quelques planches, vient d'être fini.

On en trouvera des exemplaires, *à Paris, chez la veuve* Tilliard *& fils, libraires, rue de la Harpe, au coin de celle Pierre-Sarrasin*, & *chez* Merigot *le jeune, libraire, sur le quai des Augustins, au coin de la rue Pavée. Prix rel. 42 l.*

Nous en rendrons compte lorsqu'il paroîtra.

Hyeroglyphes, dits d'Hérapole, ouvrage traduit du Grec, par M. Requier. *A Paris, chez* Bastien, *libraire, rue du Petit-Lion, fauxbourg Saint-Germain, in-12, 2 liv. 10 s. broché.*

Ouvrage plein d'érudition.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VIII.

Principes de morale, de politique, & de droit public, puisés dans l'histoire de notre monarchie, ou *Discours sur l'Histoire de France, dédiés au Roi, par M.* Moreau, *historiographe de France; tome VII, in-8°. A Paris, de l'imprimerie royale*, 1779.

Lorsque l'ouvrage de M. *Moreau* commença d'être annoncé dans le public, on étoit bien éloigné d'en avoir l'idée favorable qu'on s'en est formée depuis. Quelqu'étendues que fussent les connoissances de l'auteur, quelques droites que fussent ses intentions, on n'étoit point absolument sans inquiétude. L'autorité respectable,

sous les auspices de laquelle il entroit dans la carrière, étoit imposante, sans doute, mais cela même formoit contre lui un préjugé qui pouvoit paroître légitime. Travaillant par l'ordre & sous les yeux d'un prince destiné à monter sur le trône, pourra-t-il, disoit-on, pourra-t-il se défendre d'une partialité qui sera en quelque sorte un devoir pour lui? Chargé d'examiner les droits du monarque & des sujets, & de les peser scrupuleusement, tiendra-t-il la balance d'une main assurée? & s'il cherche à mériter le suffrage des peuples en plaidant leur cause, ne cherchera-t-il pas davantage à plaire au souverain en décidant en sa faveur? Ce ne fut donc qu'avec une certaine défiance qu'on reçut les premiers essais d'un écrivain qui publioit les leçons destinées à nos princes. Un parti puissant entretenoit même & augmentoit l'indisposition des esprits. Des gens qui affectent de confondre la subordination avec l'esclavage, & pour qui l'autorité la plus légitime est une tyrannie insupportable, répandirent

par-tout l'allarme. Prêchant aux peuples sans mission, & se croyant seuls en état d'instruire les rois, ils cherchèrent à rendre odieux un homme, qui, pour exercer ce glorieux emploi, avoit reçu l'ordre d'un supérieur éclairé, & n'avoit point pris l'attache de leur fausse philosophie. Ils publièrent que les intérêts de la nation alloient être trahis, & qu'un ouvrage autorisé par le gouvernement ne pouvoit être que la ruine de la liberté & l'apologie du despotisme.

La lecture des *Discours sur l'Histoire de France* a suffi pour dissiper ces impressions sinistres. Sûr de la bonté du plan qu'une main habile & respectable lui avoit tracé, M. *Moreau*, qui se sentoit en état de le remplir dans toute son étendue, a poursuivi son travail avec un succès égal à son courage. Il a dédaigné de repousser les attaques que lui portoit une cabale ténébreuse, & content d'éclairer ses lecteurs, il leur a laissé à eux-mêmes le soin de le défendre. C'est en développant ses principes qu'il en a fait voir la solidité; & les nouveaux détails

que la suite des siècles lui a fourni nous convainquent de plus en plus qu'il a parfaitement connu le vrai systême de notre gouvernement ; c'est-à-dire, du gouvernement le mieux combiné pour procurer le bonheur public. Non, François, nous l'avions publié d'abord, & nous le répétons avec confiance, non, vous ne devez point être effrayés de la doctrine que contient cet ouvrage. On vous y parle de vos devoirs, mais on y parle encore plus de ceux des souverains. Vous devez obéir, mais ils doivent vous défendre & vous protéger, & si ces conseils dictés par la sagesse sont exécutés fidèlement, toute la peine sera pour ceux qui vous commandent, & tout le bonheur sera pour vous, ou plutôt vous serez heureux les uns & les autres, parce que vos maîtres trouveront leur propre bonheur dans celui dont ils sauront vous faire jouir.

Tels sont les fruits que la méditation d'un sage produira parmi nous, & c'est ainsi que les lettres doivent servir l'état. Le plaisir d'analyser de pareils ouvrages nous dédommage bien du

dégoût que nous causent tant d'écrits insipides ou dangereux. Au lieu de ces songes frivoles, ou de ces assertions téméraires qui se publient avec tant d'audace, nous trouvons ici des observations justes, des exhortations touchantes, la religion vengée, le crime flétri, la vertu recommandée comme l'unique base de la félicité publique, & le fonds des choses nous attache tellement, & nous paroît si important, qu'à peine pensons-nous à faire l'éloge du style, dont la gravité & la noblesse sont relevées par tous les agrémens analogues à la matière.

Le tome VIIe qui paroît depuis peu ne contient qu'un seul discours qui roule sur le gouvernement & la législation de *Charlemagne*. L'auteur, pour gagner d'abord ses lecteurs, leur fait sentir éloquemment l'importance de la discussion à laquelle il va se livrer. Selon lui, on ne sauroit bien connoître nos gouvernemens modernes, sans avoir étudié avec soin celui de ce grand prince. » La France, l'Alle-» magne, l'Italie, n'ont été couvertes » pendant plusieurs siècles que des

» débris de ſon empire. *Guillaume* le
» conquérant porta en Angleterre tout
» ce qu'il en put recueillir, dans une
» province où le plus illuſtre de ſes
» ancêtres n'avoit été lui-même que
» le vaſſal d'un des plus foibles deſ-
» cendans de ce grand homme. Les
» deux premiers potentats de l'Europe
» ſont encore aujourd'hui les héri-
» tiers de ſa puiſſance ſuprême. Com-
» bien d'autres états indépendans ne
» remplacent aujourd'hui que les diſ-
» tricts qu'il aſſigna à l'autorité pré-
» caire de ſes repréſentans »?

Gouverner, ſelon M. *Moreau*, n'eſt que le devoir d'éclairer, de conduire & d'ordonner. Comment les rois qui n'ont qu'un pouvoir moral, & qui ne ſont que foibleſſe, ſi on fait attention à la puiſſance phyſique des peuples qui les environne, comment pourront-ils faire mouvoir à leur gré le vaſte corps dont ils ſont les chefs? Tout dépend des inſtrumens qu'ils employent, & c'eſt à nous les faire connoître que cet ouvrage eſt conſacré. Ce n'eſt qu'avec eux que les ſouverains feront de grandes choſes.

» mais qu'ils se gardent sur-tout d'en » dénaturer l'usage, en s'en servant » contre leur fin ; c'est le moyen de » les briser ; sans secours, sans appui, » premières victimes eux-mêmes de » leur orgueil & de leur imprudence, » c'est alors que les princes sentiront » leur impuissance absolue. Tel est » l'ordre de la nature, & lisez les » histoires ; telle est la cause, l'unique » cause de la chute & de la destruction » des empires ». Penserez-vous, Monsieur, que l'écrivain qui débute par des vérités si hardies tienne jamais le langage d'un vil flatteur, mais vous verrez dans la suite des preuves bien plus fortes de sa généreuse liberté. Maintenant observons la division de son discours. Il annonce trois parties. Dans la première il examinera le le titre & le caractère de l'autorité de *Charlemagne* ; dans la seconde, on verra les principes d'après lesquels ce prince en fit usage ; la troisième présentera le tableau de la réforme générale que *Pepin* son père & lui introduisirent dans toutes les parties de l'administration.

Dans la première partie, l'auteur réfute fort au long, & en joignant toujours aux raisonnemens les pièces justificatives, il réfute, dis-je, plusieurs publicistes qui ont prétendu qu'autrefois notre gouvernement avoit été républicain. Ces messieurs trouvent dans notre histoire des *comices* de la nation. Ils voyent *le champ-de-mai*, composé des *représentans du peuple*, possédant la *puissance législative*, & exerçant une telle autorité que le monarque lui-même ne se crut jamais exempt de lui *obéir*. Au commencement de la seconde race, le souverain n'étoit, selon eux, que le premier magistrat des François, chargé de publier & d'exécuter les loix d'une immense *démocratie*. Sujet lui-même d'une république, à laquelle il devoit rendre compte de sa conduite, il n'eut plus que le pouvoir de la consulter; mais le consentement du prince fut forcé puisque son devoir fut *l'obéissance*. Vous reconnoissez ici, Monsieur, les idées bisarres que quelques écrivains ont voulu accréditer depuis une vingtaine d'années, mais que

personne n'a débitées avec plus de confiance que M. l'abbé *Mably*. Elles ont étonné d'abord, elles ont même séduit certains lecteurs. Mais que peut l'esprit systématique contre la vérité? En vain ces opinions dangereuses ont été présentées avec un certain appareil d'érudition ; une érudition plus saine & plus exempte de préjugés nous rassure aujourd'hui, & nous démontre que nous pouvons nous en tenir à ce qu'on a toujours cru en France sur la nature de notre gouvernement. M. l'abbé *Mably* avoit dit, page vj de son *avertissement* à la tête des *observations sur l'histoire de France*, qu'en remontant aux sources, *il avoit découvert les erreurs grossières & sans nombre où il étoit tombé dans son parallèle des Romains & des François*. Cet aveu fait honneur à sa sincérité ; mais s'il travaille encore sur ces matières, il pourra en dire autant par rapport à *ces observations* mêmes, dans lesquelles il n'a fait que substituer une erreur à une autre. Au reste, en même temps qu'il sera éclairé par M. *Moreau*, il aura à ce savant l'obligation rare de

l'avoir été par la réfutation la plus honnête & la plus modérée qu'on puisse souhaiter.

Les Francs, dit-on, vivoient en république : *Clovis* & ses successeurs altérèrent un si beau gouvernement & ne travaillèrent qu'à établir leur puissance sur les ruines de la liberté. Mais *Pepin* & *Charlemagne* remirent les choses dans l'ordre, & rendirent à la nation tous les droits dont l'ambition de nos premiers princes l'avoient injustement dépouillée. Certainement une pareille entreprise eût été plus extraordinaire encore que la révolution même qui avoit placé *Pepin* sur le trône. En effet, pour que *Charlemagne* eût remis *l'autorité législative* aux assemblées de la nation, il faudroit ou qu'il y eût été contraint, ou qu'il l'eût fait volontairement. Or la première hypothèse est inconciliable avec l'histoire, & la seconde avec les sentimens ordinaires à tous les princes.

Un monarque foible & inattentif peut laisser perdre une partie de ce que ses ancêtres lui ont transmis ; livré à ses plaisirs, tandis qu'on ébranle son

autorité, il peut s'endormir dans les bras de la molleſſe, il peut ou ignorer le danger, ou n'être pas en état de le prevenir. Mais à ces traits reconnoît-on *Charlemagne*? » Jamais prince » ne ſe montra à la tête de la nation » avec tant d'empire, jamais monarque » ne jouit à un ſi haut degré de la » conſidération, du reſpect & de la » ſoumiſſion des peuples ». Et il méritoit tout cela par ſes rares talens & ſes grandes qualités. Cette ſuppoſition d'une abdication forcée n'eſt donc qu'une pure chimère.

Aura-t-il fait librement ce grand ſacrifice? En ce cas, il aura donné un exemple unique. On a vu des ſouverains augmenter la prérogative royale, on en a vu profiter des circonſtances pour abolir, ſoit la démocratie, ſoit l'ariſtocratie, que l'imprudence de leurs prédéceſſeurs avoient laiſſée germer & croître dans un état monarchique. Quelques-uns même ont renoncé perſonnellement à un titre gênant, qu'ils tranſmettoient néanmoins à leurs ſucceſſeurs; mais qu'un roi ait renoncé au privilège le plus flatteur

pour l'ambition humaine, qu'il ait anéanti pour lui & pour sa famille le premier attribut de la souveraineté, celui, dit M. *Moreau*, qui seul peut-être la caractérise, c'est une modération & un désintéressement romanesque, auquel personne ne croira. Consultez les souverains dont la puissance est enchaînée par certaines constitutions, & ils répondront sûrement que la force toute seule les a réduits à cet état de *magistrature* qu'on trouve si sagement établie, & que s'ils étoient libres d'introduire un nouvel ordre, ils aimeroient bien mieux donner des loix que d'en recevoir. Cette manière de penser n'a rien d'étonnant, & il est plus que probable qu'elle a été celle de *Charlemagne*, qui n'aura rien cédé librement d'une autorité dont il étoit en possession.

Comme c'est ici cependant une question de fait, elle ne doit être jugée que d'après les monumens. M. *Moreau* examine quels étoient ces *plaids* ou assemblées qu'on veut absolument changer en diètes de la nation. Ces *plaids* qui se tinrent d'abord aux

calendes de mars, & ensuite au mois de mai, n'étoient nullement le rendez-vous de tout le peuple François. Cela est évident, 1°. parce que vu la grandeur de l'empire, de pareils voyages eussent occasionné un mouvement continuel, & suspendu pendant long-temps toutes les fonctions que les magistrats devoient à leur district. 2°. parce que dans ce même mois de mai, il se tenoit plusieurs plaids à la fois, présidés par les *missi dominici*, chacun dans leur département, (*unusquisque in sua legatione*) donc le *plaids* royal n'étoit point composé de l'universalité de la nation.

Quels étoient maintenant ceux qui y avoient séance? C'étoient uniquement ceux que le roi y appelloit. Il en excluoit qui il vouloit. Voyez, Monsieur, *Louis le Débonnaire* au plaid de Nimègue; ce foible héritier de *Charlemagne*, que les circonstances devoient rendre si timide, ordonne à *Lambert*, comte de Nantes, de retourner dans sa province, & à *Vala* de rentrer dans son monastère de Corbie. Les officiers du roi, ses ministres,

ses fidèles assistoient au plaid, c'est-à-dire, ceux qui tenoient de lui quelque bénéfice, ou qui étoient obligés à quelque service militaire. Il n'y en avoit pas d'autres; nulle part ne paroissent les représentans de la nation. A plus forte raison n'étoit-il pas question du tiers-état, que M. l'abbé *Mably* prétend être désigné dans un passage d'*Hincmar*, par ces mots *cætera multitudo*, expression appliquée à la foule des assistans, mais pour nous apprendre qu'elle étoit formellement exclue des délibérations.

A l'égard des fonctions du plaid, c'étoit de juger les procès des grands, d'examiner & de discuter les matières du gouvernement, dont les chapitres étoient mis sous les yeux des seigneurs *en vertu des ordres du roi* &c. Les seigneurs ecclésiastiques & laïques ayant fait leur réponse, le prince alors *étoit le maître de choisir le parti qui lui étoit suggéré par la sagesse qu'il avoit reçue de Dieu, & d'exiger que tout le monde s'y soumît.* Ce sont les termes d'*Hincmar*, *Epist. de ord. Palat. c.* 34. De bonne-foi, voit-on là dedans la

moindre trace de cette souveraineté attribuée aux plaids ? N'est-il pas évident au contraire qu'ils éclairoient seulement le prince, qui, guidé par leurs avis, faisoit les réglemens qu'il croyoit les plus utiles à ses sujets. M. l'abbé *Mably* & les autres confondent perpétuellement la législation avec le pouvoir législatif. La première, à proprement parler, est l'ouvrage de tous ceux que le souverain consulte ou employe pour préparer & rédiger ses ordonnances ; mais le second appartient essentiellement à lui seul, & n'a jamais été exercé chez nous, ni par la nation, ni par ses prétendus députés. Nos rois assembloient alors leurs conseillers pour l'administration : il ne tiendroit qu'à eux d'en convoquer encore aujourd'hui un bien plus grand nombre. Faudroit-il en conclure qu'ils auroient abdiqué leur pouvoir législatif, en faveur de cette assemblée ? Non assurément, à moins qu'on n'appelle *obéissance* l'acquiescement à un conseil qu'on a demandé soi-même. *Charlemagne*, qu'on nous représente si soumis à la décision des plaids, ne laisse pas

de dire : *notre décision souveraine*, *la règle fixe émanée de notre décision suprême. Louis XIV*, dit M. *Moreau*, dans toute la splendeur de son règne vigoureux, eût-il parlé d'un ton plus absolu ? Ces loix saliques qu'on nous cite comme une preuve de la souveraineté de la nation, ces loix saliques, dis-je, réformées par *Charlemagne*, ne reçoivent que de lui leur sanction. *Hæc sunt capitula quæ dominus Carolus magnus imperator* JUSSIT *scribere in consilio suo, &* JUSSIT *ea ponere inter alias leges.* Peut-on s'y méprendre, & n'est-ce pas ainsi que les décisions des jurisconsultes insérées dans le digeste y forment de véritables loix, non à cause de ceux dont elles portent le nom, mais par la volonté du législateur qui les a revêtues de son autorité ? » Donc, con» clut M. *Moreau*, il n'est pas vrai » qu'alors la loi ne fût autre chose que » la volonté de la nation publiée sous » le nom du prince ; mais elle fut ce » qu'elle a toujours été, la volonté du » prince publiée d'après l'avis des » sages qu'il consulta *& dût consulter* ».

Ces dernières paroles sont bien remarquables, & font voir que l'auteur en nous soumettant au pouvoir des rois, n'a jamais entendu nous livrer à leurs passions ou nous assujettir à leurs caprices.

Les objections tirées de certaines expressions relatives à la promulgation de la loi, ne doivent faire aucune difficulté. M. *Moreau* explique d'une manière solide & naturelle, ce que signifioit *in cœtu*, *in conventu populi*, *cum omnium consensu.* Les bornes d'un extrait ne me permettent pas d'entrer dans ce détail. L'auteur répond avec autant de justesse & plus de force encore à une autre objection tirée de la forme actuelle du gouvernement Anglois, qui certainement n'est point aujourd'hui ce qu'il fut autrefois, & dont les altérations insensibles ont été produites par la *légereté de la nation*, ou *les imprudences de ses souverains*, ou la *perfidie de ses ministres.* Plusieurs de nos philosophes voudroient nous accoutumer à rêver comme eux sur cet article. » A quel dessein ont-ils, » depuis tant d'années, prodigué tant

» d'éloges outrés à la liberté de la na-
» tion Britannique, que plusieurs sages
» Anglois cependant ne demanderoient
» pas mieux que d'échanger contre la
» nôtre ? Pourquoi ces exagérations
» fanatiques de ce despotisme, sous
» lequel on nous reproche d'avoir
» courbé notre tête, autrefois altière
» & libre ? Pourquoi, dans des ou-
» vrages *applaudis* même par *nos cour-*
» *tisans*, a-t-on *osé* INVITER LE ROI A
» RENONCER A SA PUISSANCE, & à
» n'être que le premier MAGISTRAT
» de la nation, qu'il aura soustraite au
» JOUG que lui IMPOSÈRENT SES
» ANCÊTRES ? ... Et voilà, nous dit-
» on, ce que fit, & ce que fut
» *Charlemagne* ... Si telle fut la consti-
» titution françoise sous la seconde
» race, les descendans de *Hugues Capet*
» qui ont délivré leurs peuples de la
» tyrannie féodale n'ont rempli que la
» MOITIÉ de la justice qu'ils devoient
» à la nation. Nos philosophes Anglo-
» manes voudroient-ils achever l'ou-
» vrage ? Seroit-ce là le grand projet
» & les hautes espérances qu'ils pré-
» senteroient à la multitude » ? Mais en

vain l'on vante le gouvernement Britannique, dans la ſuppoſition qu'il eſt une image de celui de *Charlemagne*. M. *Moreau* démontre que cette prétendue reſſemblance n'exiſte que dans l'imagination échauffée de ceux qu'il réfute, pag. 202 & ſuivantes.

Dans la ſeconde partie de ce diſcours, on examine les principes du gouvernement de *Charlemagne*; trois mots ſuffiſent, dit notre auteur, pour en donner une juſte idée. Union de toutes les parties de l'état, liberté dans toutes, autorité ſur toutes. Ces trois articles développés par M. *Moreau* de la manière la plus intéreſſante nous rempliſſent d'admiration pour le grand prince qui avoit formé un ſi beau plan. Je ne puis, Monſieur, que vous en donner le réſultat, en empruntant les paroles mêmes de notre écrivain. » *Charlemagne* reçut le pouvoir tel » qu'il avoit été AUTREFOIS par la » conſtitution, mais environné d'obſ» tacles qu'il ſçut écarter, & gêné par » un méchaniſme néceſſaire à l'ambi» tion de ſes prédéceſſeurs, mais qu'il » ſimplifia pour affermir la couronne

» sur sa tête. Il conserva les ANCIENS
» principes, & y ramena tous ses éta-
» blissemens. Loin d'être le premier
» ministre d'une république, il fut le
» chef d'une puissante monarchie. Il
» n'y eut en France d'autre autorité
» que la sienne, & elle s'étendit à
» tout. Mais tous les sujets, de quel-
» qu'état qu'ils fussent, s'ils furent
» obligés d'obéir, eurent le droit de
» parler, de délibérer, de représenter.
» Il augmenta, il rendit plus éner-
» gique la liberté, mais ce fut en
» affermissant le pouvoir de la sou-
» veraineté, sans lequel la liberté sera
» toujours écrasée. Toutes ses loix
» furent le résultat des conseils, au-
» cunes loix ne furent les ordres de la
» multitude. Jamais on ne le vit traiter
» avec ses sujets, mais ils eurent tous
» intérêt de se soumettre aux règles
» qu'il leur prescrivit ».

Cet accord de la puissance du prince & de la liberté des peuples est une espèce de mystère politique, mais il ne paroît tel qu'aux esprits prévenus; M. *Moreau* fait disparoître tout ce qu'il a d'obscur. Il les maintient l'une &

l'autre avec une égale bonne-foi. Voici ce qu'il dit de la liberté, matière qui nous touche de si près, & sur laquelle nous sommes avec raison si délicats. » La liberté est indestructible, » la force peut l'enchaîner un moment, » mais le souverain, quel qu'il soit, » tenteroit en vain de l'anéantir ; elle » se porte où l'intérêt l'attire, elle dé- » libère, elle choisit, elle agit dans » tous les hommes... Un monarque » peut être despote, & sous son joug » de fer la liberté des peuples est en- » core inaltérable ; elle est garottée » par la crainte, endormie par l'igno- » rance, mais il lui sera plus facile de » briser ses chaînes qu'au despote de » les forger ; & elle sera terrible à son » réveil, car elle est alors sans règle, » puisque l'autorité n'en connoît au- » cune ». Que peuvent souhaiter les peuples, sinon que les souverains lisent souvent de pareilles maximes ? & entre les souverains, ceux qui ont régné sur la France ne semblent-ils pas en avoir fait la règle de leur conduite ? Qu'est-ce qui rappella la liberté parmi nous ? Ce furent les rois eux-mêmes.

Ont-ils dépouillé la nation de ses droits ? Lui ont-ils ôté l'autorité ? Non, ils ne l'ont ôtée qu'à ses chefs, qui l'avoient injustement usurpée, plus injustement exercée. Aimons donc notre constitution, conservons-la précieusement. Cependant il lui manque encore un point essentiel. Ce seroit que la puissance publique étant faite pour *ordonner*, ne soit plus réduite à la nécessité de *demander*, ce seroit que nos rois ayant un revenu sûr, pussent se passer de *l'arbitraire des contributions*. Le grand homme qui aura trouvé la solution de ce problême aura perfectionné l'ouvrage du cardinal de Richelieu ; mais » celui qui rendra à » la monarchie françoise ce grand, cet » important, ce mémorable service » ne sera point celui qui trouvera le » moyen de faire passer des édits bur-» saux, mais celui qui fournira au roi » le moyen de s'en passer ». C'est ainsi que M. *Moreau* en qui les sentimens patriotiques égalent les lumières, sert tout à la fois, & le gouvernement, en lui indiquant le bien qui reste à faire, & ses concitoyens, en faisant

voir que leur bonheur seul peut mettre le comble à la gloire de nos rois.

La 3e partie de ce discours offre un tableau de la législation de *Charlemagne* dans ses différens rapports avec toutes les parties de l'état qu'elle eut à régler. L'auteur commence par un exposé sommaire des monumens de cette législation. Il en distingue les différentes espèces, il en explique la forme, les souscriptions, &c. & par-tout il remarque ce qui constate la souveraineté du prince de qui ils étoient émanés. Il observe avec raison qu'à cette époque d'un gouvernement qu'on prétend avoir été républicain, on retrouve les mêmes formules dont nos rois se servent encore aujourd'hui. Pour faire des loix, *Charlemagne* consultoit, il eût dû consulter aussi pour accorder des graces & répandre des bienfaits. Ici M. *Moreau*, toujours ami du bien public, ne loue la libéralité des princes que lorsqu'elle est éclairée par la sagesse. Sans cela leur vertu même pourroit les égarer, tout contribuera à entretenir leur erreur. » Une loi injuste excite une réclama-

» tion, un acte inconsideré de bien-
» faisance, par lequel le luxe d'un
» grand sera augmenté au préjudice
» des récompenses dues au mérite,
» sera souvent secret, & fût-il connu,
» il sera applaudi par la reconnois-
» sance & par l'intérêt. Lorsque le
» prince abandonnera une partie de
» ses revenus, on dira qu'il est géné-
» reux; lorsque cédant une partie de
» sa puissance, il renoncera à l'inal-
» térable droit d'être, dans tous les
» cas, la ressource des opprimés, on
» fera l'éloge de ces égards pour la
» liberté; bientôt *à force de faire du*
» *bien aux particuliers*, *il se sera ôté le*
» *pouvoir de faire du bien à la nation*
» *entière* ». M. *Moreau* qui ne permet
pas aux rois de se livrer aveuglément
à un penchant honnête en lui-même,
& si propre à les faire aimer, leur
permettroit-il d'en suivre d'autres que
la raison désavoue, & qui les désho-
norent aux yeux de la nation, leur
font perdre à la fois l'estime & l'amour
des peuples? Ils conserveront ces
biens précieux, si, à l'exemple de
Charlemagne, ils laissent voir dans leur
législation

législation & leur administration, *l'empreinte profonde du sceau de la religion.*

La religion chrétienne protège & seconde tous les gouvernemens, *mais s'il est une monarchie qui lui doive tout, il faut convenir que c'est la nôtre.* Le plus grand intérêt des souverains est donc d'y demeurer attachés. Cette obligation est présentée avec une force & une éloquence qui vous frappera sans doute, Monsieur, & vous conviendrez que ceux-même qui par état doivent annoncer cette vérité importante, s'ils le font avec plus d'autorité que M. *Moreau*, ne le font pas avec plus de zèle & de liberté. Quelsque soient les déréglemens d'un prince, » tous les actes extérieurs de son » pouvoir, tout ce qui parle à la » nation de sa part & en son nom, » doit annoncer la sainteté des régles » dont il s'écarte; sa législation, s'il » veut régner, doit donner le démenti » à ses mœurs, & si par malheur il » n'étoit plus religieux, son gouver- » nement devroit l'être encore. Ce

» contraste est un grand mal sans
» doute, mais moindre cependant que
» la licence des peuples née de la sub-
» version des principes, & si par le
» plus grand des malheurs le monar-
» que étoit irréligieux, il vaudroit
» encore mieux pour son propre avan-
» tage qu'il fût généralement condam-
» né, qu'universellement imité. O
» rois ! daignez méditer cette vérité
» précieuse. Si la corruption se glisse
» dans votre palais, si elle gagne même
» votre personne, il est pour vous de
» la plus grande importance qu'elle ne
» puisse jamais être regardée que
» comme un effet de votre foiblesse.
» Tout seroit perdu, si vous aviez
» l'orgueil insensé de vouloir donner
» vos propres vices comme une suite
» de vos réflexions, & comme le ré-
» sultat d'un systême. Ces dogmes
» évangéliques, que vous croyez
» comme nous, & d'après les preuves
» les plus claires, cette foule de pra-
» tiques qu'exige de vous votre sou-
» mission aux loix de l'église, ces ob-
» servations que le fanatisme de l'irré-
» ligion vous peindra comme minu-

» tieuses, & qui, scrupuleusement » respectées par vos ancêtres sont de» venues la portion la plus précieuse » de l'étiquette de vos cours, voilà, » princes, ce que vous devez conser» ver avec soin. Tout cela, dût-il être » la condamnation de vos mœurs, » est peut-être la plus forte barrière » que vous ayez intérêt d'élever au» tour du trône ». Une réflexion qui ne vous échappera pas, Monsieur, après avoir lu ce superbe morceau, c'est que si cette noble hardiesse fait honneur à l'écrivain, elle tourne également à la gloire du monarque sous le règne duquel la vérité se montre avec tant de confiance. Il ne craint pas qu'on lui parle de ses devoirs, parce qu'il met son plaisir à les remplir : quand on loue la décence & la régularité des mœurs, il ne regarde pas ces éloges comme une censure indirecte de sa conduite, & le modèle des souverains les plus sages & les plus religieux, bien loin de le faire rougir ou de le décourager, ne lui offre que ce qu'il pratique tous les jours, & qu'il se fait gloire de pratiquer.

Après avoir parlé de la piété personnelle de *Charlemagne*, M. *Moreau* expose l'usage qu'il fit de son autorité par rapport, 1°. à la foi. 2°. au culte. 3°. à l'instruction & aux mœurs, & il en tire des principes généraux qui doivent diriger tous les princes. Par rapport à la foi, le souverain ne peut rien décider ; mais il assurera aux pasteurs la liberté dont ils ont besoin pour prêcher & enseigner. » Il dira » aux évêques, *annoncez clairement à* » *mes peuples les dogmes qu'ils doivent* » *professer*. Il dira en même temps à » ses sujets, *ce que l'église a défini, je* » *ne puis vous forcer à le croire ; mais je* » *vous forcerai de le respecter dans vos* » *discours publics & dans vos écrits* ».

Nous ne comprenons pas trop après cela pourquoi M. *Moreau* ne veut pas qu'une *loi dogmatique de l'église*, par exemple, la décision du concile de Francfort, sous *Charlemagne*, puisse devenir une *loi de l'état*. Selon lui, elle seroit *dénaturée*, & les tribunaux en la recevant *n'ajouteroient rien* à la seule autorité qu'elle puisse avoir, celle qu'elle exerce sur les consciences.

Mais l'auteur lui-même nous fournit de quoi répondre. Le prince appuyera la loi de l'église, il FORCERA ses sujets de la *respecter*, & ne leur accordera certains droits que quand ils l'auront acceptée. En faut-il davantage pour qu'elle devienne *loi de l'état*? Il n'ajoutera rien à l'autorité spirituelle, mais il l'aidera de l'autorité civile, en un mot, il protégera, & il ne *dénaturera* pas. N'exige-t-il pas aujourd'hui pour entrer dans les charges une adhésion publique à tous les dogmes catholiques? Nous ne voyons là dedans aucun inconvénient; nous croyons même qu'au fonds M. *Moreau* ne pense pas autrement que nous, mais seulement qu'il a argumenté un peu trop rigoureusement d'après des définitions de nom.

A l'égard du culte, *Charlemagne* laissa encore faire l'église; mais il étoit obligé de s'en mêler beaucoup plus que de ce qui regarde la foi, parce que le culte, étant extérieur, dépend en grande partie, quant à son exercice, de la puissance temporelle. Peut être même ce prince paroît-il avoir entamé

un peu le domaine de la puissance ecclésiastique. Mais M. *Moreau* observe très-bien que les ordonnances qu'il a publiées sur ces matières, ne sont, à proprement parler, que les arrêtés des évêques, membres essentiels du plaid royal, espèce de concile toujours subsistant, & qu'elles l'ont été souvent d'après leurs demandes, & & presque toujours d'après leurs conseils.

La discipline de l'église, la réforme du clergé attirèrent aussi l'attention de *Charlemagne*; mais il s'occupa spécialement de l'instruction générale & des mœurs publiques. Cette dernière partie de l'ouvrage de M. *Moreau* mériteroit elle seule un extrait tout entier, pour le grand nombre de choses utiles qu'elle renferme. Un des principaux moyens qu'employa ce prince pour éclairer ses sujets, fut cette fameuse société littéraire qu'il établit dans son palais, & dont il daigna être le chef. On en trouve ici une histoire abrégée. On voit *Charlemagne* chercher dans les lettres un délassement à ses grands travaux,

rassembler autour de lui des savans, *dont il ne faisoit ni des ministres, ni des magistrats, mais des amis*, en qui il vouloit trouver également la *science* & la *piété*; mais ce qu'il est essentiel de remarquer, c'est que tous les travaux de cette Académie impériale étoient rapportés à la religion; c'étoit pour la servir & pour la défendre qu'on cultivoit les arts & les sciences. Des littérateurs trop profanes trouveront sans doute que *Charlemagne* ne donnoit pas assez de liberté aux esprits, mais M. *Moreau* leur répondra que » si » une nation grossière qui ignore tout » est capable des plus grands forfaits, » une peuple insatiable de connois- » sances & trop avide de nouvelles » jouissances est presque toujours sus- » ceptible des plus grands vices. Le » siècle d'*Auguste* acheva de détruire » les vertus, & la Grèce étoit bien » proche de sa décadence, lorsque ses » peuples ne sentirent plus que le » besoin d'être réveillés par les arts ». Si l'on vouloit ajouter un troisième degré à cette énumération, vous sentez, Monsieur, quel seroit le peuple

qui figureroit ici avec les Grecs & les Romains. Afin de faciliter l'application, joignez encore ce passage. » Si » un génie tout-puissant eût offert à » *Charlemagne* de rendre tous ses sujets » aussi avides de connoissances & de » plaisirs que l'étoient les Grecs du » temps d'*Alexandre*, aussi habiles que » l'étoient les Romains sous *Tibère*, » aussi philosophes que nous le sommes » aujourd'hui, eût-il accepté, eût-il » dû accepter ses offres » ? Nous voilà donc, Monsieur, avec notre philosophie qui nous rend si fiers, dans le cas d'être assez mal accueillis par *Charlemagne*. En vérité, j'en suis un peu honteux pour notre siècle; car après tout, *Charlemagne* étoit un esprit très-solide, & M. *Moreau* a tellement étudié son caractère, que je ne doute pas qu'il ne le connoisse aussi bien qu'aucun de ceux qui ont vécu à la cour de ce prince.

Quoique nous soyons accablés sous une multitude de loix, notre auteur en propose encore d'une nouvelle espèce. Il voudroit qu'on rédigeât un corps de doctrine politique & morale,

qui repofât dans les dépôts & fous la garde de la magiftrature, comme la règle des mœurs publiques. Il y a des fymboles de religion, fur lefquels on examine les miniftres de l'églife, pourquoi n'y en auroit-il point de politique & de morale, qui feroient regardés comme la doctrine de l'état, & fur lefquels feroient examinés tous ceux qui fe deftinent à le fervir? » Quoi, » dit éloquemment M. *Moreau*, un » homme fe préfentera pour remplir, » à la décharge du prince, les devoirs » dont il eft tenu, & il fera convaincu » qu'il n'y a pas de devoirs! Il fera » nommé le repréfentant du fouve- » rain, & il croira que la fouveraineté » eft le plus grand des abus, & que » l'indépendance eft l'attribut effentiel » de tous les êtres intelligens! L'au- » torité royale le chargera de pro- » téger la religion & les mœurs, & » il dira, la religion eft une chimère, » & l'homme n'a de règle que fes » penchans »! De pareils abus font fi révoltans, Monfieur, que nous ne croirons guères qu'ils ayent jamais eu lieu parmi nous. Nous croirons encore

moins qu'ils puissent reparoître dans la suite, après qu'on en a présenté les dangers d'une manière si frappante. Le livre de M. *Moreau* contribuera sans doute à les prévenir, mais nous comptons beaucoup plus sur les bonnes dispositions d'un souverain, qui, commandant à une nation jalouse de plaire à ses maîtres en les imitant, connoît toute la force de l'exemple, & qui, depuis qu'il est sur le trône, ne cesse d'en donner un capable d'exciter dans tous les cœurs l'amour de l'ordre & l'enthousiasme de la vertu.

Je suis, &c.

Paris, ce 5 mai 1779.



LETTRE IX.

Les J'ai vu du jeune homme à la mort du vieillard, suivis de Didon à Enée, *héroïde nouvelle, dédiée à* J. J. Rousseau, *par M.* Aude; *brochure in* 8° *de 28 pages. A Paris, chez* Moureau, *libraire, rue Dauphine, près celle Christine, au grand* Voltaire. *prix 1 liv. 4 s.*

L'AUTEUR de cet *opuscule*, Monsieur, déclare naïvement, dans une épitre dédicatoire, adressée à un vicomte anonyme, qu'il traite aussi lestement que le public, qu'on ne doit pas s'attendre à trouver dans ses visions de *la suite*, de *la liaison*, de *l'ordre.* Ces pénibles ornemens, fruits d'un travail opiniâtre, doivent être abandonnés à de petits esprits dénués de moyens & de ressources; ce génie d'un ordre nouveau ne se pique pas même d'offrir au public *ce que les beaux esprits appellent du trait, du brillant, de la saillie*; frivoles agrémens que

dédaigne la gravité du philosophe. Notre *visionnaire*, qui ne rêve pas toujours *creux*, a trouvé le secret de suppléer également aux dons de la nature, & aux travaux de l'art, & de faire rapidement une petite fortune littéraire, sans aucune dépense d'esprit & de travail. Le commerce des muses, & le silence du cabinet offrent à ses yeux bien moins d'agrémens & d'avantages, que les assises bruyantes de la philosophie; & au lieu de se consumer tristement à limer, peut-être sans fruit, d'informes essais, il a trouvé plus sûr & plus court d'aller leur mendier des *prôneurs* zélés, parmi les dispensateurs de la gloire, aussi prodigues qu'avides d'encens. Le modeste auteur sait très-bien que son ouvrage fourmille de *fautes impardonnables*; mais *l'ennui*, dit-il, *ne lui vaut rien*, & s'il eût employé *une soirée de plus* à les corriger, *il se seroit ennuyé*; malheur affreux! qu'il falloit écarter avant tout.

Comme d'ailleurs il y a lieu de croire que le public doit être enfin aguerri contre l'ennui par les sombres

c'eſt ſur-tout par le *ſentiment*, *la candeur* & la *vérité* qu'il croit ſes viſions remarquables. Pour le ſentiment, on doit lui en ſavoir grand gré, s'il en a beaucoup mis dans cet opuſcule ; car ce n'eſt preſque qu'une ſatyre continuelle des mœurs de nos jours ; & ſi le ſentiment a pu ſe gliſſer juſques dans les ſatires de M. *Aude*, il faudra dire de ſes ouvrages comme de ceux de *Quinaut*,

Et juſqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

Il y a cependant à la fin de la pièce un endroit qui pouvoit être ſuſceptible de ſentiment, c'eſt le récit des amours du poëte. *Il a vu, même dans Paris*, une certaine *Joſephine*, *objet novice & tendre*, *dont l'humeur eſt libertine*, *& le cœur vertueux ; s'il avoit encore ſon cœur*, il y *graveroit* volontiers *l'image de Joſephine* ; mais, par malheur, ce cœur *eſt reſté ſur le rivage** où l'auteur a pris naiſſance, auprès d'une certaine *Galathée* dont il fut épris dès ſon enfance.

* On ne nous dit pas quel eſt cet heureux *rivage*. Je penſe que ce ſont les bords de la Garonne.

Au nom de cette *Galathée*, la première pensée qui se présente au poëte *plein de sentiment* & de passion, c'est de peindre *l'aimable séjour* de sa maîtresse, *c'est*, dit-il, *un devoir dont sa muse est flattée*; cela peut être; mais certainement aussi sa bergère eût été flattée qu'on songeât plus à elle & à ses aimables qualités qu'à *son toît couvert du feuillage d'un hètre*, & à son *aimable séjour*. Cependant après une peinture bien mesquine de ce séjour, l'auteur nous revèle le secret dont il s'est servi pour enchanter sa *Galathée*; après avoir dépeint le lieu de la scène, *c'est là*, dit-il,

C'est là, que *pénétré de mon amour extrême*,
J'allois, mon *Héloïse* * en main,
Lire mes vers à ce que j'aime;
Sur l'écrit de mon cœur, je consultois le sien.

Plaisant moyen de se faire aimer! vous

* N'allez pas croire que c'est l'*Héloïse* de *Jean-Jacques*, c'est quelque chose de bien meilleur. C'est un drame en vers de la composition de M. *Aude*, joué l'an passé sur le théâtre de Versailles, *avec un succès extraordinaire. Des circonstances*, bien malheureuses pour nous, *en ont empêché jusqu'ici l'impression.*

voyez que M. *Aude* sait inspirer l'amour à peu près comme il sait le peindre. Vous pouvez à présent juger du sentiment qui brille dans ses poésies : voulez vous aussi connoître sa candeur? lisez,

J'AI VU (mais qui le pourra croire?)
J'AI VU, quand le dieu de Fer*nei*
Sur son autel fut couron*né* *,
Par les ministres de sa gloire,
J'AI VU *deux êtres impudens*
Qui s'indignoient de la victoire
Et du triomphe des talens.

Voilà avec quelle aménité, quelle politesse M. *Aude* traite les gens de lettres qui n'ont pas les mêmes sentimens que lui. 1er trait de candeur. C'est avec la même urbanité qu'il parle des financiers.

* Il ne faut pas s'amuser à critiquer la rime de *Fernei* & *couronné*; M. *Aude* sait qu'elle est vicieuse, & qu'il y a bien d'autres *fautes impardonnables* dans son ouvrage; il vous l'a dit; mais aussi il a daigné ajouter que pour ôter ces fautes, il lui en eût coûté quelques momens d'ennui. Et pouvez-vous exiger que M. *Aude* aille *s'ennuyer* pour vous plaire? Ainsi trève de critique.

Dans les chars de l'*arrogance*,
J'ai vu de *larges Midas*,
Orgueilleux & vil amas
D'embonpoint & d'ignorance.

Mais c'est sur-tout dans le portrait qu'il fait des grands seigneurs que vous connoîtrez la *candeur aimable*, toute l'ingénuité de ce jeune poëte, aussi modeste que savant.

J'ai soupé chez nos seigneurs,
Et j'ai ri de leur langage.
Je fus un impertinent,
Car j'eus la coupable audace
D'examiner leur surface,
Et de péser leur néant.

. . . .

A leur table qu'on assiège,
N'ont-ils pas le privilège
D'être sots impunément?
J'ai vu ces petits sultans,
Entourés de mille esclaves,
Qui, *mendiant des entraves*,
Leur prêtoient mille talens;
Mon *inquiète* jeunesse,
Qu'irritoit tant de fadeur,

Se vengeoit de leur grandeur
En obſervant leur baſſeſſe.

Voilà, Monſieur, le ton de morgue & d'inſolence que l'on apprend dans les écoles de la philoſophie. Que les chefs audacieux d'une ſecte orgueilleuſe oſent ainſi inſulter à cette claſſe brillante de la ſociété qui fait la gloire & la force de l'état, je n'en ſuis pas ſurpris; par les excès auxquels ils ſe portent, ils nous ont en quelque ſorte accoutumés à les ſupporter; mais qu'un jeune étourdi, à peine ſorti de la pouſſière des écoles, inconnu dans la ſociété, comme dans la république des lettres, vienne fronder & outrager publiquement ce qu'il y a de plus reſpectable dans l'état, c'eſt ce qu'on ne ſauroit pardonner même à ſon *inquiete jeuneſſe* qui s'agite & ſe tourmente pour exciter un peu de bruit : & il oſe encore parler de *candeur!* Seroit-il mieux fondé à ſe vanter de n'employer que le langage de la vérité? Voyons.

Ce grand *Ariſtarque*, qui s'arroge le droit *d'examiner la ſurface & de*

peser le mérite ou le *néant* des auteurs comme celui des grands seigneurs, prononce hardiment que *jamais écrivain n'a su rendre la langue françoise plus liante & plus douce que M. Marmontel! O blasphême impie*!* Puis-je m'écrier: quoi! *Massillon*, *Fénelon* & le divin *Racine* n'ont pas su donner à leurs compositions plus d'aisance & de douceur que le froid & pesant auteur de *Bélisaire* & des *Incas*! quelle fade louange! quel encens grossier! Mais si le scrutateur des *surfaces* n'est pas heureux dans le choix des éloges qu'il prodigue à ses patrons, il est un peu plus adroit quand il s'agit de décrier leurs ennemis.

Vous connoissez M. *Gilbert*, l'un des plus terribles fléaux de la philosophie moderne, & qui a imprimé sur ses coriphées un ridicule ineffaçable; savez-vous quel moyen a pris le poëte

* Cette expression est celle de l'auteur; on peut remarquer qu'il a toujours le mot propre, l'épithète caractéristique. On auroit pu croire qu'il y avoit des blasphêmes pieux. Mais il n'y a plus moyen de s'y tromper, puisque M. *Aude* nous avertit qu'il faut dire *blasphême impie*.

véridique, pour dénigrer ce redoutable satyrique? c'est d'assurer que le *recueil de ses œuvres* consiste uniquement dans un petit volume intitulé *débuts poëtiques* & de l'apprécier d'après les pièces contenues dans ce volume : comme M. *Aude*, qui a droit d'avoir le goût difficile, trouve toutes ces pièces *détestables*, il part de là pour verser sur ce pauvre M. *Gilbert* le mépris & l'injure. La manœuvre est adroite & tout-à-fait philosophique. En effet, quoique dans ces essais, fruits de la première jeunesse de l'auteur, les vrais connoisseurs, feu M. *Fréron* surtout, eussent déjà distingué des étincelles de génie, & le germe de ce rare talent qui s'est depuis si heureusement développé, cependant il faut avouer que si on ne jugeoit M. *Gilbert* que sur ces premières productions, il ne mériteroit pas la haute réputation qu'il s'est acquise ; mais la superbe ode sur le *jugement dernier*, une autre sur le *combat d'Ouessant*, digne de la première ; mais deux excellentes satires où l'on retrouve le pinceau vigoureux de *Juvénal*, ne se

rencontrent pas dans ce recueil, imprimé il y a dix ans, & la *véracité* de M. *Aude* devoit le porter à ne pas les exclure de la prétendue collection des œuvres de M. *Gilbert*. Seroit-il juste de juger du mérite de *Racine* par *les Frères ennemis* & *Alexandre?*

Nous avons parcouru, Monsieur, les trois qualités brillantes que M. *Aude* admire dans son style, *candeur*, *sentiment*, *vérité*; vous pouvez juger à présent à quel degré il les possède. J'ai mis sous vos yeux des échantillons dans les trois genres. Il me reste encore à vous donner une idée de l'objet des visions de ce profond observateur. D'abord,

Au sein des dieux domestiques
Il a vu dix printemps finir;
Puis, loin des murs patriotiques,
Il en a vu dix refleurir.
Il a vu l'aigle du génie,
Il a vu l'auteur de *Julie*
Enlevés à nos regards;
Il a vu le temple des arts,
Couverts de voiles funèbres

A l'aſtre brillant du jour,
Qui régnoit dans ce ſéjour,
Il voit } ſuccéder les ténèbres ;
Il fait }

. . . .

S'il a vu périr le goût,
Il a vu naître bien des modes.
Bardus qui prononce ſur tout,
Et *Zoïle* qui fait des odes.

. . . .

Il a vu des bouches, des yeux
Où reſpiroit la tendreſſe;
Mais dans le repli des ames
Quand il voulut pénétrer,
Loin d'y voir *brûler* des *flammes*,
Il y vit le caprice errer.

. . . .

Il a vu les combats de *Mars*
Dans le courier politique,
Enchaîner tous les regards.

Voilà les objets importans & nouveaux qui ont frappé les yeux perçans de l'obſervateur ; mais parmi toutes ces viſions il en eſt une d'une vérité frappante, & dont le modèle

& l'archetype n'étoit pas difficile à trouver. C'eſt le portrait

D'un rimeur impitoyable,
Qui, froidement agréable,
Fatigue le genre humain
De ſa muſe *infatigable*;
Quoique le pinde équitable
Lui prodigue le dédain;
. . . .
Qui conſume ſes momens
A raſſembler en cadence
Quelques mots vuides de ſens;
Mais le rimeur éphémère,
Loin de cultiver les champs,
Devient la fable du temps.

C'eſt probablement dans ſon miroir que l'obſervateur a vu ce *rimeur éphémère*; quoi qu'il en ſoit, il eſt impoſſible de mieux voir, mais il eſt facile de mieux peindre; & je conſeille à M. *Aude*, dût-il *s'ennuyer un peu*, de mettre plus de *quatre ſoirées* à compoſer les *ſeconds j'ai vu* qu'il deſtine au public. Car, Monſieur, vous ſaurez que ce n'eſt encore ici qu'un léger échantillon des viſions de l'auteur. Malgré la multitude, la variété des ob-

jets qui sont aujourd'hui soumis à ses observations, il en recèle encore un plus grand nombre, mais dont il se propose de vous gratifier incessamment. On ne peut donc assez l'exhorter à faire quelque sacrifice en faveur du public, & à *travailler* un peu plus ses ouvrages, pour mettre plus de liaison, plus d'ordre dans ses idées; plus de coloris, plus de brillant dans son style; plus de vérité dans ses jugemens; plus de modestie dans son ton; en un mot, plus de bon sens & d'intérêt dans ses productions. Sans cette précaution, il faut absolument qu'il réserve ses sublimes *j'ai vu* pour ces *sociétés* choisies & indulgentes qui ont le bonheur *de les goûter*. Pour moi, s'il ne veut point soigner davantage ses écrits avant de les publier, je lui prédis, non pas qu'il sera toujours *loin de cultiver les champs*; car je n'ai pas le talent de deviner ce que cela veut dire, mais qu'infailliblement il *deviendra la fable du temps*.

Je suis, &c.

Paris, ce 8 mai 1779.

P. S. Je ne comptois vous entretenir

tenir que des visions de M. *Aude*, parce que l'héroïde de *Didon* à *Enée* étant de la même plume & du même temps, me paroissoit devoir être de la même force que les *j'ai vu*; mais je viens de m'appercevoir dans un petit coin de l'épitre dédicatoire que le prudent M. *Aude* abandonnoit presque aux railleurs ses *j'ai vu*, & qu'il ne fondoit l'espoir de sa réputation que sur l'héroïde qui suit. Il faudra donc un autre jour, pour apprécier son mérite à sa juste valeur, examiner l'héroïde.



LETTRE X.

L'autorité des livres de Moïse *établie & défendue contre les incrédules, par M. l'abbé* Duvoisin, *docteur & professeur de Sorbonne, censeur royal, & vicaire général de Monseigneur l'évêque de Laon. A Paris, chez* C. P. Berton, *libraire, rue Saint-Victor, près le séminaire de saint Nicolas-du-Chardonnet, au soleil levant, in-12 de 512 pages, prix 2 l. 10 s. broché.*

La confiance avec laquelle nos incrédules modernes ne cessent de répéter & de reproduire sous mille formes des objections cent fois détruites, oblige, Monsieur, les défenseurs de la religion à multiplier aussi leurs apologies, pour dissiper tous les nuages que l'ignorance & la mauvaise foi ont pu répandre sur les objets de notre croyance. Les livres de *Moïse* ont fourni sur-tout matière aux sarcasmes, aux dérisions impies & cyniques du patriarche de la philosophie. Ses

bévues sans nombre ont été relevées avec force dans un excellent ouvrage de M. l'abbé *Guénée*, qui, sur les objets qu'il a traités, n'a laissé aux lecteurs rien à desirer, & à M. *de Voltaire* rien à répliquer. Mais la honte de cette défaite, au lieu d'abattre le courage, n'a fait que redoubler la fureur de cet infatigable ennemi de *Moïse*; & s'il n'a plus osé reproduire ces objections pulvérisées par l'auteur des *Lettres de quelques juifs*, il en a recueilli d'autres dans l'espoir qu'il lasseroit peut-être la patience des apologistes du christianisme. C'est à réfuter ces nouvelles objections que M. l'abbé *Duvoisin* consacre des talens qui vous sont déjà connus par d'autres bons ouvrages * qu'il a publiés pour la défense de la religion. Mais il ne s'est pas borné à réprimer ces derniers efforts d'un ennemi déjà terrassé & qui ne trouvoit plus de force que dans sa rage, il a cru devoir faire une apologie complette des livres de *Moïse*, exposer

* Dissertation historique & critique sur la vision de *Constantin*, & l'autorité des livres du Nouveau testament.

les preuves solides de leur divinité contre lesquelles toutes les objections viennent échouer, & seulement à la fin de chacun de ses chapitres, il applique ces principes lumineux à l'éclaircissement des misérables subtilités de M. *de Voltaire.*

Après une courte introduction sur la dispersion des Juifs, sur leur attachement à un culte impraticable depuis deux mille ans, & qui les rend odieux au reste du genre humain, sur l'antiquité de leur législateur, M. l'abbé *Duvoisin*, divise son ouvrage en trois parties. Dans la première, il prouve que *Moïse* est vraiment l'auteur du Pentateuque. Il le prouve, 1° parce que tous les livres postérieurs font mention expresse, ou des allusions marquées à cet ouvrage. M. *Duvoisin* rapporte plusieurs témoignages des différens écrivains sacrés postérieurs à *Moïse* & qui tous le reconnoissent pour l'auteur du Pentateuque, & on ne peut, dit-il en terminant ce chapitre, » assez » admirer la hardiesse avec laquelle » M. *de Voltaire* avance *qu'aucun pro-* » *phête n'a cité les livres du Pentateuque...*

» qu'il n'*est jamais parlé ni du Bereſith*, » *ni du Véelléshémot*, *ni du*, &c. . . . . .
» Non, ſans doute, les écrivains de » l'Ancien teſtament n'ont point cité » diſtinctement & nommément les cinq » livres que nous comprenons ſous la » dénomination de Pentateuque. Et » comment l'auroient ils fait, puiſque » cette diviſion de l'ouvrage de *Moïſe*, » en cinq livres, eſt bien poſtérieure » aux auteurs ſacrés. Pendant long- » temps le Pentateuque ne fut connu » & cité que ſous les noms de livre de » la loi, ou livre de *Moïſe*; ce n'eſt » qu'après la diviſion des livres que » les rabbins les déſignèrent par les » noms *Bereſchit*, *Veelle-shemot*, &c. » (qui ſont les premiers mots de » chaque livre) . . . . . . Ce qu'il y a » d'étonnant en ceci, ce n'eſt pas que » les auteurs ſacrés n'aient pas em- » ployé, dans leurs citations des livres » de *Moïſe*, des noms inconnus de leur » temps, c'eſt que M. *de Voltaire* ait » ignoré des choſes ſi triviales & ſi » ſouvent rebattues par les commen- » tateurs & les auteurs des prologo- » mènes ſur l'écriture ».

Dans le second chapitre, l'auteur s'appuye, pour établir la même vérité, du témoignage des Samaritains, secte ennemie des Juifs ; qui cependant conserve précieusement le Pentateuque, & l'attribue à *Moïse*. A ces témoignages domestiques, il joint ceux même des historiens profanes, *Diodore*, *Strabon*, *Tacite*, *Juvénal*, *Longin*, &c. Et il finit par relever encore la témérité de M. *de Voltaire*, qui ose avancer *qu'aucun auteur Grec avant Longin n'a cité Moïse*. Les assertions les plus fausses & les plus hardies ne coûtent rien à M. *de Voltaire*. Est-ce ignorance, est ce mauvaise foi ? Je laisse le choix à ses adorateurs.

Mais il ne seroit pas besoin de ces témoignages extérieurs pour révendiquer à *Moïse* les livres du Pentateuque ; la main, le nom de leur auteur y sont gravés, si je puis parler ainsi, en caractères ineffaçables : l'histoire, les mœurs & les coutumes décrites dans la Genèse, les loix, les cérémonies, les faits rapportés dans les livres suivans, le style même, tout décèle le véritable auteur & réclame

Moïse. Il faut lire dans le troisième chapitre cette excellente *preuve* bien développée, & fortifiée par M. *Duvoisin*, de quelques idées nouvelles.

Dans le quatrième chapitre, il s'attache à réfuter brièvement les misérables chicanes de nos esprits-forts. Voici une des plus graves objections que M. *de Voltaire* ait proposée contre le récit de *Moïse* *. » Il est dit » que *Moïse* écrivit le Décalogue sur » deux tables de pierre ; il auroit donc » aussi écrit cinq gros volumes sur des » pierres, ce qui étoit assez difficile » dans un desert ». La réponse de M. *Duvoisin* n'est pas longue, mais elle est plaisante & péremptoire. » On » a gravé sur le marbre les inscrip» tions des monumens érigés sous le » règne de *Louis XV* : sans doute que » l'on ne connoissoit pas d'autre ma» nière d'écrire, & que l'Encyclo» pédie, & les soixante volumes des » œuvres & des redites de M. *de Vol*» *taire* se trouvent dans nos biblio» thèques gravés sur des tables de

* Chapitre 22 de l'ouvrage intitulé *Dieu & les hommes*.

» marbre ; ce raiſonnement doit pa-
» roître concluant à quiconque admet-
» tra celui de M. *de Voltaire* ». Je ne puis vous rapporter les autres objections qui ſont ici réfutées ; elles ſont toutes de la même force que la précédente. Pouvez-vous concevoir comment un homme de bon ſens a la témérité, l'audace de prétendre renverſer avec de pareilles armes des vérités conſacrées par la croyance de l'univers entier depuis tant de ſiècles ?

Enfin, pour achever de démontrer l'authenticité du Pentateuque, l'auteur parcourt les différentes époques qui ſe ſont écoulées entre *Moïſe* & nous, & il fait voir qu'il n'en eſt aucune où l'on puiſſe placer la prétendue ſuppoſition des livres de *Moïſe*. M. *de Voltaire* cependant *conjecture qu'Eſdras forgea tous* CES CONTES *au retour de la captivité, qu'il les écrivit en lettres chaldaïques, dans le* JARGON *du pays, & que* Jérémie *put l'aider dans la compoſition de ce roman*. Voilà le *jargon* ordinaire de nos philoſophes. A des preuves de fait, à des témoignages poſitifs, ils n'oppoſent que leurs fri-

voles conjectures. Il ne faut pas heureusement, pour les détruire, de grands raisonnemens. Il existe dans toutes nos bibliothèques des exemplaires du Pentateuque écrits en caractères beaucoup plus anciens que les lettres chaldaïques que les Juifs adoptèrent pendant leur captivité ; ce n'est donc pas *Esdras*, qui, au retour de cette captivité, a forgé ces livres. *Jérémie* étoit mort plus d'un siècle avant le retour d'*Esdras* à Jérusalem ; celui-ci n'a donc pas eu pour coopérateur dans la composition de son *roman*, le prophête *Jérémie*. C'est toujours avec cette force & cette facilité que M. *Duvoisin* renverse le fragile amas des conjectures du patriarche de la philosophie.

La seconde partie de ce volume est destinée à prouver la véracité des livres de *Moïse*. Cette partie de l'ouvrage est peut-être la plus importante, & celle aussi que l'auteur a le mieux traitée. La multitude des objets qu'il embrasse, des preuves & des raisonnemens qu'il accumule, & sa précision ne permettent pas de faire une analyse

exacte ; il sera plus curieux, plus satisfaisant pour nos lecteurs de voir l'apologiste de la religion aux prises avec son plus vigoureux ennemi. Ce vaillant champion fait armes de tout. Ce qu'ont dit les auteurs les plus décriés, ce qu'ils n'ont pas dit, tout lui est bon dès qu'il croit pouvoir s'en servir pour combattre les livres saints. C'est peut-être du silence des payens qu'il tire son plus fort argument contre la vérité des faits rapportés dans l'exode. Citons d'abord ses propres paroles tirées du ch. 19 de la Philosophie de l'histoire.
» *Hérodote*, dit-il, racontoit ingé-
» nuement aux Grecs ce que les Egyp-
» tiens lui avoient dit; mais comment,
» en ne lui parlant que de prodiges,
» ne lui dirent-ils rien des fameuses
» plaies d'Egypte, de ce combat ma-
» gique entre les sorciers de *Pharaon*,
» & les miracles du Dieu des Juifs, &
» d'une armée entière engloutie au
» fond de la mer Rouge, sous les eaux
» élevées à droite & à gauche, pour
» laisser passer les Hébreux, lesquelles
» en retombant submergèrent les
» Egyptiens. C'étoit assurément le plus

» grand événement dans l'histoire du » monde : ni *Hérodote*, ni *Manéthon*, » ni *Eratostène*, ni aucun des Grecs, si » grands amateurs du merveilleux, & » toujours en correspondance avec » l'Egypte, n'ont parlé de ces mi- » racles qui devoient occuper la mé- » moire de toutes les générations : » assurément, ajoute le religieux phi- » losophe, je ne fais pas cette réflexion » pour infirmer le témoignage des » livres des Hébreux, que je révère » comme je dois *, je me borne à » m'étonner du silence de tous les » Egyptiens & de tous les Grecs ». Voilà certainement une des plus fortes objections de l'incrédulité, & j'avoue qu'elle a quelque chose de spécieux qui peut frapper des esprits superficiels. Mais écoutez la réponse de

* Voilà comme M. *de Voltaire* lui-même, en combattant nos écritures, affecte pour elles un *respect* ironique & insultant ; qu'on apprenne par là à se défier des protestations insidieuses de tous ceux qui disent qu'ils respectent la tradition de *Moïse*, & qui la combattent par des romans absurdes, & en établissant des faits chimériques, absolument incompatibles avec le récit de *Moïse*.

M. *Duvoisin.* » L'objection se réduit » à ceci ; les auteurs profanes n'ont » rien écrit sur les miracles de *Moïse*, » ou du moins les livres où ils en fai- » soient mention, ne sont pas venus » jusqu'à nous ; donc les miracles at- » tribués à *Moïse*, sont des faits con- » trouvés. S'il m'étoit permis d'em- » ployer la logique de M. *de Voltaire*, » je dirois : les druides n'ont pas écrit » l'histoire de la conquête des Gaules » par *César*, ou s'ils l'ont écrite, leurs » livres ne se trouvent plus : donc il » est faux que *César* ait subjugué les » Gaules après dix ans de combats, & » ce que nous lisons dans ses commen- » taires n'est qu'une fable imaginée à » plaisir : il seroit difficile d'apperce- » voir quelque différence entre ce rai- » sonnement & celui de M. *de Voltaire* ; » mais il faut répondre sérieusement.

» Le silence des auteurs profanes » touchant les miracles de *Moïse*, n'est » pas un phénomène aussi étonnant » qu'on le suppose : demander pour- » quoi les Egyptiens ne s'empressèrent » pas de raconter aux Grecs les pro- » diges opérés par le Dieu des Juifs,

» c'est demander pourquoi la nation la
» plus vaine & la plus superstitieuse
» de l'antiquité, dissimuloit aux étran-
» gers des faits qui la couvroient de
» honte, qui démontroient l'impuis-
» sance de ses dieux. Les prêtres Egyp-
» tiens qu'*Hérodote* consulta, étoient
» encore plus jaloux de la gloire de
» leur pays, qu'amateurs du merveil-
» leux; & l'on peut croire qu'il leur
» en coûtoit moins de feindre des
» prodiges, que de raconter aux Grecs
» une histoire qui dévoiloit l'imposture
» de leur religion. Mais quand on sup-
» poseroit de la bonne-foi dans ces
» prêtres Egyptiens, devroit-on s'é-
» tonner qu'au temps d'*Hérodote*, de
» *Manéthon*, d'*Eratosthène*, tant de
» siècles après *Moïse*, l'Egypte eût per-
» du le souvenir de *Moïse* & de ses
» prodiges? L'objection de M. *de Vol-*
» *taire* auroit quelque force, si l'on
» pouvoit montrer que les premiers
» auteurs des annales Egyptiennes
» n'ont pas connu l'histoire de *Moïse*;
» mais puisque leurs écrits se sont
» perdus, ni les ennemis, ni les apo-
» logistes de la religion ne peuvent

» se prévaloir de leur autorité. » *Il*
» *est triste*, dit M. *de Voltaire*, car c'est
» presque toujours par lui-même qu'on
» peut le réfuter, *il est triste que dans*
» *la guerre de* César, *la moitié de la*
» *fameuse bibliothèque des* Ptolomées *ait*
» *été brûlée, & que l'autre moitié ait*
» *chauffé les bains des Musulmans quand*
» Omar *subjugua l'Egypte; on eût con-*
» *nu du moins l'origine des superstitions*
» *dont ce peuple fut infecté, le cahos de*
» *leur philosophie, quelques-unes de leurs*
» *antiquités & de leurs sciences* ».

Ces raisons prouvent assez que le silence des payens touchant les miracles rapportés dans le Pentateuque ne seroit d'aucun poids. Cependant M. *Duvoisin*, aussi versé dans la connoissance des anciens, que dans l'art du raisonnement, cite plusieurs témoignages des historiens profanes, *Artapan*, *Diodore*, *Hérodote*, *Justin*, *Tacite*, *Pline*, *Apulée*, *&c.* qui confirment la vérité du récit de *Moïse*. C'est toujours avec la même supériorité qu'il triomphe des difficultés même les plus spécieuses, de son antagoniste. Je vous exhorte sur-tout à

lire ce qu'il dit au sujet de cette double colonne de nuée & de feu où résidoit le seigneur lui-même, & qui, pendant quarante ans que les Juifs furent errans dans les déserts, précédoit toujours leur armée, & s'arrêtoit où il falloit camper. Vous n'imagineriez jamais quel moyen nos sublimes philosophes ont imaginé, pour atténuer, anéantir ce grand prodige. » Ce feu, suivant eux, n'étoit » autre chose qu'un grand fanal élevé » au haut d'une perche ; un officier le » portoit devant la première ligne de » l'armée ; ce signal dirigeoit d'autres » signaux semblables, qu'on multi» plioit selon les besoins & le nombre » des troupes. Ces paroles de l'*Exode*, » *le seigneur marchoit devant eux*, (les » Juifs) signifient seulement que Dieu » les précédoit par ses ministres, par » les chefs de l'armée, *Hobab*, beau » frère de *Moïse*, &c. » Telle est la merveilleuse découverte, la sublime explication longuement détaillée dans une dissertation qui enrichit ce vaste & précieux dépôt de toutes les connoissances humaines, ces archives

uniques & immortelles de la raison & du bon goût, le chef-d'œuvre de l'esprit humain, l'Encyclopédie, pour tout dire en un mot. C'est à M. le chevalier *de Jeaucourt* à qui nous devons cette précieuse découverte. N'allez pas croire néanmoins qu'il l'ait imaginée. L'imagination & le don de la pensée n'étoient pas les qualités dominantes de son esprit, mais il *compiloit*, *compiloit*, *compiloit*, & voilà tout ce que demandoient les architectes en chefs du colosse encyclopédique. Mais dans quelle source croyez-vous que ce brave chevalier de l'Encyclopédie ait puisé cette explication? c'est, dit-il, dans *une dissertation fort rare*, *écrite dans une langue étrangère*; mais il n'ose en citer l'auteur. Il est bon qu'on sache que c'est *Toland*, apôtre de l'athéisme, écrivain bisarre & cynique, méprisé & détesté de ses compatriotes; il faut voir le ridicule & les raisons solides que M. *Duvoisin* oppose tour à tour à cette absurde explication, qui devroit faire rougir ceux qui l'ont adoptée, s'ils étoient capables de honte.

Après avoir discuté tout ce qui regarde les prodiges racontés dans l'Exode, l'auteur s'étend dans un chapitre particulier sur les faits de la Genèse. Il répond bien longuement à une objection que les incrédules proposoient en effet autrefois avec beaucoup de confiance. Comment, disoient-ils, comment *Moïse* a-t-il pu avoir connoissance de faits si éloignés de lui, dont il ne restoit aucun témoin, aucun monument. C'étoit là jadis un des plus forts remparts de l'incrédulité. Mais heureusement, voilà que M. *Bailly* vient de le détruire ; &, comme nous l'avons déjà dit *, puisque ce savant homme a bien pu déterrer un peuple qui a toujours existé en corps de nation peut-être depuis plus de vingt mille ans, peuple, dont personne avant lui n'avoit soupçonné l'existence, & dont cependant il décrit, non pas l'origine, car qui pourroit y remonter ? mais les

* Voyez l'Année Littéraire, 1779, tom. II, N° VI, pag. 39 & suiv. où tout est démontré, excepté ce qui regarde les *intentions* de M. *Bailly*, page 64.

progrès, les émigrations, les campemens, les guerres, les loix, les arts, &c. avec plus de détails que nous n'en avons sur le règne de *Clovis*, quelqu'un pourra-t-il demander encore comment *Moïse*, plus ancien que M. *Bailly* de quatre mille ans, a pu connoître un petit nombre de faits éclatans dont il n'étoit séparé que par quatre ou cinq générations. Ainsi nous n'aurions pas même besoin des excellentes réponses que M. *Duvoisin* donne à l'ancienne objection des incrédules, s'ils n'étoient accoutumés à changer de principes, & si le ridicule du systême de M. *Bailly* que nous avons ruiné sans ressource, ne les forçoit à quitter ce retranchement que M. *Bailly* leur avoit élevé, sans y penser, & *avec les meilleures intentions du monde.*

Dans la troisième partie, qui étoit la plus difficile, l'auteur prouve l'inspiration des livres de *Moïse*. Pour y réussir il trace un très-beau tableau des loix de *Moïse* en général, puis il en discute séparément les plus importantes; il en fait voir la sagesse, & prouve par la sublimité de la doctrine,

par la profondeur des vues politiques, & sur-tout par la singularité des moyens dont plusieurs sembloient contraires à ce que suggéreroit une prudence purement humaine, que c'est la main même de Dieu qui a tracé toutes ces loix, & que *Moïse*, en les publiant, n'a été que l'organe de la divinité. Des détails si nombreux & si importans ne sont pas susceptibles d'analyse. Je vous exhorte à les lire dans l'ouvrage même. C'est une des meilleures & des plus complettes apologies de la religion juive. Les preuves sont frappantes, & les objections détruites sans ressource; l'érudition & les faits, sans être trop prodigués, viennent à l'appui des raisonnemens; la clarté & l'élégance du style, de légères plaisanteries, telles que peut en employer un grave apologiste de la religion, rendront la lecture de cet ouvrage aussi agréable aux gens du monde pour qui la lecture n'est qu'un amusement, que la force des raisonnemens, la solidité des preuves & des réponses le rendront utile aux jeunes théologiens, & à tous ceux qui veu-

lent étudier la religion, en connoître les preuves & les défenſes.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 10 mai 1779.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

M. *de Vezou*, écuyer, ingénieur-géographe-hiſtoriographe & généalogiſte du roi, de l'Académie royale des ſciences, belles-lettres & arts de Rouen, auteur de pluſieurs ouvrages, ayant commencé, par l'ordre du roi, le tableau des rois de France de la ſeconde race, avec toutes les branches maſculines & féminines qui en deſcendent, prie les perſonnes intéreſſées à cet ouvrage de lui faire paſſer gratis les mémoires généalogiques de leur filiation, afin qu'il puiſſe les y inſérer. La grande quantité des mémoires qu'il a reçus trop tard pour le tableau des rois de France de la première race, eſt cauſe du retard que ſouffre actuellement cet ouvrage, qui ſera cependant bientôt fait.

* Ce tableau des rois de France de la seconde race est le développement de celui des trois races des rois de France, exécuté en une feuille par M. *de Vezou*, & dont on a déjà rendu compte dans le temps; il sera, comme les autres tableaux généalogiques de cet auteur, en lignes ascendantes & par degré de parenté, orné d'écussons & de couronnes. Il offrira à la vue tous les descendans du fameux *Charles Martel* & conséquemment les illustres rejettons du sang de *Charlemagne*; ce qui produira beaucoup de branches de l'un & de l'autre sèxe, toutes intéressantes pour l'histoire de France & pour celles de l'empire d'occident & de l'Italie. Les familles nobles qui sortent de ce grand prince auront le bonheur de voir leurs descendances jusqu'à présent, pourvu toutesfois qu'elles fassent parvenir gratis leurs filiations bien écrites & correctes, avec leurs armes peintes suivant l'art héraldique. M. *de Vezou* ne fixe pas le temps où il ne pourra plus recevoir des mémoires, se réservant dans une autre occasion de le fixer par un nou-

vel avertiſſement, afin de donner aux perſonnes intéreſſées à cet ouvrage utile, le temps de faire les recherches néceſſaires, pour prouver avec exactitude leurs deſcendances des chefs de cette race de laquelle ſortent les rois de France de la troiſième race, & ceux de Portugal par *Childebrand*, frère de *Charles Martel*, ſelon pluſieurs auteurs : ceux d'*Aquitaine*, d'*Arles*, de *Bourgogne*, de *Germanie*, de *Bavière*, d'*Italie* & de *Lombardie*. Les empereurs d'Occident ou d'Allemagne ; les célèbres maiſons de *Savoye*, de *Lorraine*, d'*Autriche*, de *Courtenay*, de *Bourbon-l'Archambaud*, & de *Heſſe* ; les ducs de *Guyenne*, de *Brabant* & de *Méranie* ; les comtes de *Poitiers*, d'*Anjou*, de *Vermandois*, de *Mons*, de *Namur*, de *Flandres*, d'*Andeſchs*, de *Chiny*, de *Los*, du *Châtelet*, de *Salm* ; & les ſeigneurs de *S. Simon*, de *Ham*, de *Vienne*, de la *Vieſville*, de *Montferrat*, de *Mont-d'or*, & autres qu'il ſeroit trop long de rapporter.

M. *de Vezou* demeure à Paris, rue Princeſſe, fauxbourg Saint-Germain.

Tableau analytique des combinaisons & des décompositions de différentes substances, ou Procédés de chymie pour servir à l'intelligence de cette science, par M. Brongniart, *membre du collège de pharmacie de Paris, démonstrateur de chymie, de physique, d'histoire naturelle, &c. A Paris, chez* P. F. Gueffier, *libraire-imprimeur, au bas de la rue de la Harpe, in-8° de 524 pages; prix 5 liv. broché, 6 liv. relié.*

Une analyse de cet important ouvrage n'est pas du ressort de ces Feuilles. La réputation de l'auteur est un sûr garant de la bonté de l'ouvrage, & vaut mieux que tous les éloges.

Histoire des fêtes de l'église & de l'esprit dans lequel elles ont été établies. A Paris, chez Bastien, *libraire, rue du Petit-Lion, fauxbourg Saint-Germain, in-12 de 440 pages. Prix 2 liv. 10 s. broché.*

Cet ouvrage sera sur-tout utile à MM. les curés & vicaires, lorsqu'ils annoncent les fêtes aux prônes, ainsi qu'à tous les catéchistes, mais de plus

il est instructif & curieux pour tous les fidèles en général.

Législation orientale, ouvrage dans lequel, en montrant quels sont en Turquie, en Perse & dans l'Indoustan, les principes fondamentaux du gouvernement, on prouve, 1°. Que la manière dont on a jusqu'ici représenté le despotisme, qui passe pour être absolu dans ces trois états, ne peut qu'en donner une idée absolument fausse. 2°. Qu'il y a dans ces pays un code de loix écrites qui obligent le prince ainsi que les sujets. 3°. Que les particuliers y ont des propriétés dont ils jouissent librement; par M. Anquetil Duperron, *de l'Académie royale des inscriptions & belles-lettres, & interprête du roi pour les langues orientales, in-4° grand papier, 7 liv. 4 s. chez* Leclerc, *libraire, quai des Augustins.*

Nous rendrons incessamment un compte détaillé de cet ouvrage important & neuf.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XI.

Histoire universelle des théâtres de toutes les nations, depuis Thespis jusqu'à nos jours, par une société de gens de lettres, dédiée à MONSIEUR, *frère du roi. A Paris, chez les auteurs, rue Ticquetonne, la seconde porte cochère à gauche, en entrant par la rue Montmartre, & chez la veuve* Duchesne, *libraire, rue Saint-Jacques, au temple du goût.*

L'ART dramatique, Monsieur, est le premier des arts d'agrément, parce que c'est celui qui produit l'illusion la plus forte, & qui se rapproche le plus de la nature. La peinture, pour nous séduire, emploie les couleurs,

la musique les sons, la poësie dramatique nous offre, non pas une simple imitation des objets, mais les objets eux-mêmes.

Ce n'est pas un portrait, une image semblable,
C'est un amant, un fils, un père véritable.

Les fêtes, les jeux publics, les cérémonies religieuses établies dans tous les temps, & chez toutes les nations, prouvent que le goût des spectacles est naturel aux hommes. Mais comment une fête grossière a-t-elle donné lieu au spectacle dramatique? comment cet art, inconnu à tous les peuples pendant plus de trois mille ans, a-t-il été tout à coup inventé & perfectionné dans un petit coin de l'univers? comment cette invention si noble & si agréable, est-elle demeurée si long-temps renfermée dans le lieu de son origine, sans être adoptée par les autres nations? Athènes pendant plusieurs siècles fut la seule ville du monde qui eût un théâtre régulier. On accouroit en foule des différens cantons de la Grèce pour y voir représenter les chef-d'œuvres de *Sophocle*

& d'*Euripide*, & le plaisir qu'éprouvoient ces spectateurs étrangers ne les engageoit point à imiter dans leur patrie l'exemple des Athéniens. Le seul *Epicharme* introduisit la comédie à Syracuse.

Après la mort d'*Alexandre*, lorsque la Grèce, déchue de son ancienne splendeur, fut contrainte de subir le joug des rois de Macédoine, la magnificence des *Ptolémées* appella les arts à Alexandrie ; un theâtre fut élevé dans cette ville superbe ; mais les pièces qu'on y représenta furent toujours composées par des Grecs. Dans la suite, lorsque les Romains devenus maîtres de la Grèce, furent subjugués à leur tour par les arts du peuple vaincu, Rome eût des représentations théâtrales, mais elle ne produisit point d'auteurs dramatiques. *Accius* & *Pacuvius*, *Plaute* & *Térence* se contentèrent de traduire les tragédies & les comédies grecques. Le génie du théâtre resta dans la Grèce sa patrie, & ne passa point chez les latins. Lors même que les lettres refleurirent en Italie, tous les arts y

furent cultivés avec succès, à l'exception de la poësie dramatique. Des imitations foibles ou des traductions serviles des tragédies grecques, des pastorales galantes, des opéra, des farces & des *imbroglio*, voilà à quoi se réduit le théâtre des Italiens modernes; le seul *Goldoni* guidé par les grands maîtres de la scène françoise, a donné dans ces derniers temps quelque lustre à la comédie Italienne.

L'Angleterre, que les lettres n'avoient jamais éclairée & dont le climat est bien moins favorable aux arts que celui de l'Italie, vit cependant éclore dans son sein, dès le seizième siècle, des productions dramatiques, où l'on découvroit à travers une foule de défauts grossiers, des traits sublimes & des beautés originales. Le génie tragique né chez un peuple fier & passionné pour la liberté, se trouva dans la grande Bretagne comme dans son pays naturel, mais ces insulaires portèrent dans leurs ouvrages le goût effréné pour l'indépendance qui avoit si souvent troublé leur gouvernement. S'ils eussent pu s'asservir aux règles de

l'art ; & joindre à la hardiesse de l'imagination la raison & la décence, peut-être l'eussent-ils emporté sur tous les autres peuples.

Un caractère romanesque, porté à la galanterie & à l'intrigue, produisit chez les Espagnols une sorte de comédie qui consiste moins dans la peinture des mœurs & des ridicules, que dans le merveilleux des incidens & des situations. Cette nation si grave & si fière, dont les idées sont si pompeuses, le langage si majestueux, n'a cependant presque point cultivé le genre tragique, elle a seulement formé du mêlange de la tragédie & de la comédie une espèce de drame qui lui a été propre. Les Espagnols ont été long-temps nos maîtres dans le temps que le théâtre françois étoit encore barbare, & nos auteurs traduisoient leurs pièces comme les latins traduisoient celle des grecs ; c'est aux Espagnols que nous devons le *Cid* & le *Menteur*, les deux premiers modèles que nous ayons vu en France de la bonne tragédie & de la bonne comédie. Ces deux pièces ont beaucoup

chaque théâtre une forme, &, si l'on peut parler ainsi, une physionomie particulière. On suivra la marche de l'esprit humain dans les différentes révolutions de l'art dramatique ; les analyses d'une foule de pièces étrangères ou nationales, absolument inconnues à nos auteurs, pourront leur fournir des sujets heureux, & suppléer à la stérilité de leur imagination.

Les deux premiers tomes de cette collection qu'on a déjà donnés au public, divisés en quatre volumes, renferment une notice de la tragédie grecque & des trois poëtes qui s'y sont le plus distingué. Les auteurs, dans cette partie, ont beaucoup profité de l'excellent ouvrage du P. *Brumoy* sur le théâtre des Grecs ; ils ont même presque copié les analyses & les jugemens des pièces, & certainement ils ne pouvoient pas suivre un meilleur modèle. Ils débutent par un traité sur les jeux & les fêtes en usage chez les Grecs. On y trouve rassemblé avec choix tout ce que les savans ont dit de meilleur & de plus curieux

sur cette matière, qui n'est pas absolument étrangère à l'histoire du théâtre, puisque c'est une de ces fêtes qui a donné naissance à la tragédie & à la comédie.

Les inventions les plus sublimes & les plus importantes sont souvent dues au hasard & à des circonstances très-frivoles. Un vigneron de l'Attique, nommé *Icarius*, rencontre un jour un bouc qui faisoit du dégât dans ses vignes; il immole au dieu du vin cet animal nuisible; des paysans se rassemblent, & dansent autour de la victime en chantant les louanges de *Bacchus*. Ce divertissement rustique devient une fête annuelle, qui s'introduit même dans Athènes. Bientôt aux chants grossiers des paysans succédèrent des hymnes composés par les plus fameux poëtes, & dont *Bacchus* étoit toujours l'objet; il y eut un prix de poésie établi à cette occasion, & un bouc étoit la récompense du poëte le plus habile. Ces hymnes étoient chantés par des chœurs, & relevés de tous les ornemens que pouvoient leur donner la musique & la danse.

De la *chanson du bouc* à la tragédie telle que nous la voyons dans *Sophocle*, l'intervalle est immense. Il n'y avoit encore aucune trace de spectacle dramatique dans ces éloges de *Bacchus* qui roulant toujours sur le même sujet devinrent enfin froids & monotones, & fatiguèrent les auditeurs. *Thespis* essaya le premier quelques changemens heureux qui réveillèrent le goût du public; il imagina de faire paroître dans cette fête un acteur qui interrompit le chœur par quelque récit. Cette innovation, qui fut très-goûtée de la multitude, trouva cependant des censeurs. *Solon* la regarda comme dangereuse à la république, & fit une sévère réprimande à *Thespis*, qui n'en continua pas moins à faire réciter ses monologues. Le sujet en étoit pris dans les anciennes fables, & il n'y étoit plus question de *Bacchus*; ainsi la tragédie se perfectionnoit à mesure qu'elle s'éloignoit de son origine. Mais du récit au dialogue il y avoit encore un grand pas à faire. Plusieurs poëtes successeurs de *Thespis*, se bornèrent à marcher

servilement sur ses traces; enfin *Eschyle* vint, & créa proprement la tragédie en y introduisant le dialogue qui en est l'ame. Il semble d'abord qu'une pareille invention n'a pas dû coûter beaucoup à l'auteur ; les poëmes d'*Homère* étoient pleins de scènes vraiment dramatiques, auxquelles il ne manquoit qu'un théâtre & des acteurs ; mais il n'en falloit pas moins un génie créateur pour mettre en action ce qui étoit en récit, pour montrer au public les personnages qui n'existoient que dans l'imagination d'*Homère*, & réaliser les entretiens qu'il avoit supposés dans ses poëmes ; cependant les plus judicieux critiques conviennent qu'*Homère* est le véritable inventeur, & l'épopée la véritable origine de la poésie dramatique.

Eschyle, né dans les beaux jours d'Athènes, & dans le temps où l'amour de la liberté faisoit des citoyens de cette république autant de héros, fit éclater sa valeur dans les guerres que les Grecs eurent à soutenir contre les Perses, & se signala particulière-

ment à la bataille de Marathon ; il y étoit accompagné de son frère le fameux *Cynegyre* qui ayant eu les deux mains coupées l'une après l'autre en voulant arrêter un vaisseau ennemi, malgré la douleur que devoit lui causer cette double blessure, eut le courage de saisir le vaisseau avec ses dents. *Eschyle* n'avoit pas plus de vingt-cinq ans lorsqu'il se présenta pour disputer le prix de poësie, & ses rares talens le distinguèrent bientôt de tous ses rivaux. Ses vers étoient animés d'un certain enthousiasme guerrier qui devoit plaire beaucoup aux Athéniens. Souvent dur & gigantesque dans ses expressions, fougueux & emporté dans ses idées & dans sa marche, il réparoit ces défauts par des traits sublimes, & par une mâle énergie ; il est à présumer qu'il composa plusieurs récits dans le goût de *Thespis*, avant d'introduire le dialogue dans ses pièces. Mais tous les auteurs conviennent qu'il fit paroître le premier sur la scène deux personnages ; c'est ce qui lui assure le titre glorieux de père de la tragédie.

Eschyle avoit composé 90 pièces dont il ne nous reste que sept. Après avoir été couronné vingt-huit fois, confus de se voir vaincu dans sa vieillesse par le jeune *Sophocle*, il se retira chez *Hiéron*, roi de Sicile, où il vécut encore trois ans. On rapporte sur sa mort une anecdote assez singulière. Une aigle, dit-on, ayant enlevé en l'air une tortue, & ne pouvant tirer la chair cachée sous l'épaisseur de l'écaille, apperçut la tête chauve d'*Eschyle* qui se promenoit alors dans la campagne, & croyant que c'étoit une pointe de rocher, elle y laissa tomber la tortue & tua le poëte. Quoi qu'il en soit de cette fable, on fit à *Eschyle* de superbes funérailles dans la ville de Gela en Sicile. Vous trouverez, Monsieur, dans le premier tome de cette histoire, une gravure très-curieuse qui représente le tombeau de ce grand poëte exactement dessiné d'après l'antique. Athènes sa patrie lui rendit aussi les plus grands honneurs; on lui érigea une statue d'airain. Ses pièces furent déposées dans le trésor public, & l'on établit un

ſcribe dont l'emploi étoit de les lire ſouvent aux comédiens. Les Athéniens portèrent même leur enthouſiaſme pour ce poëte au point de publier par un decret que l'état s'engageoit à fournir les frais du ſpectacle à quiconque voudroit repréſenter les pièces d'*Eſchyle*. Ce n'eſt pas que ces pièces ne ſoient très-inférieures à celles de *Sophocle* & d'*Euripide*, mais on réveroit dans *Eſchyle* l'inventeur de l'art dramatique & le créateur du théâtre, & on aimoit à revoir dans ſes ouvrages groſſiers & informes les traces de l'origine de la tragédie.

Pour vous donner, Monſieur, une juſte idée de la manière d'*Eſchyle*, & des progrès qu'il a faits dans ſon art, je vais vous préſenter une eſquiſſe de la plus mauvaiſe & de la meilleure de ſes pièces.

Le *Prométhée* d'*Eſchyle* eſt un ouvrage monſtrueux, où l'on reconnoît la rudeſſe antique de la tragédie naiſſante. Le ſujet en eſt extrêmement biſarre ; c'eſt *Prométhée* enchaîné ſur un rocher par l'ordre de *Jupiter* pour

avoir dérobé le feu céleste & en avoir fait part aux hommes. La conduite n'en est pas moins bisarre que le sujet.

La force & *la violence*, enfans du *Styx*, arrivent avec *Vulcain* dans un desert affreux de la Scythie, au pied du rocher qui est le lieu de la scène ; ils réitèrent à *Vulcain* l'ordre de *Jupiter*, & le forcent à l'exécuter malgré sa répugnance. *Vulcain* déploye ses chaînes & attache l'infortuné *Prométhée*, il lui enfonce même de gros clous de diamans dans la poitrine. La vue de ce supplice devoit glacer d'horreur tous les assistans. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le patient ne pousse pas un soupir & ne profère aucune plainte ; mais quand ses bourreaux sont partis, il exhale librement sa douleur & s'emporte contre la tyrannie de *Jupiter*, représenté dans cette pièce comme un usurpateur. Des oiseaux viennent voltiger autour du rocher de *Prométhée*, ce sont des nymphes filles de l'*Océan* & de *Thétis*, qui, du fond de leur grotte, ayant entendu de grands coups de marteau,

ont eu la curiosité de savoir ce qui se passoit. Surprises de l'état où elles trouvent *Prométhée*, elles lui en demandent la cause, & ce malheureux, à qui la douleur ne peut guères permettre de faire de longs récits, raconte cependant à ces oiseaux-nymphes qui composent le chœur, toute l'histoire de sa disgrace. C'est le premier acte.

Dans le second, l'*Océan*, oncle de *Prométhée*, arrive monté sur un animal aîlé, & tâche de consoler son neveu; il lui conseille d'essayer si par sa soumission il ne pourra pas fléchir le courroux de *Jupiter*, il lui offre sa médiation. *Prométhée* rejette ses conseils & ses offres. L'*Océan* s'en retourne comme il étoit venu, & les oiseaux du chœur recommencent leurs plaintes sur le sort de *Prométhée*. Voilà en quoi consiste le second acte.

Le troisième n'est qu'un entretien de *Promethée* avec le chœur, dans lequel il vante beaucoup ses talens & ses connoissances, & fait le détail des faveurs qu'il a prodiguées aux mortels.

Un nouveau personnage ouvre le

quatrième acte, c'est *Io* qui, persécutée par la jalouse *Junon*, & tourmentée par des accès continuels de phrénésie, est errante dans tout l'univers, & arrive par hasard en Scythie. M. *Dacier* prétend qu'elle paroît sur la scène en forme de génisse ; mais le P. *Brumoi* trouve cette imagination trop ridicule pour être fondée. *Io* apperçoit *Prométhée* sur son rocher, & lui demande en quel pays elle se trouve ; tout à coup elle est attaquée d'un de ses accès ordinaires de folie, & dans les transports de sa fureur elle se plaint éloquemment de la cruauté de *Junon*. Revenue à elle-même, elle fait de nouvelles questions à *Prométhée*, qui ne veut point lui répondre qu'elle n'ait raconté elle-même ses aventures aux nymphes marines. *Io* se soumet à cette condition. Son récit achevé, *Prométhée* lui annonce les autres voyages qui lui restent à faire, & s'engage dans une longue description géographique de tous les pays qu'elle est condamnée à parcourir. Il vient ensuite à ce qui le concerne personnellement, & déclare que son

ſupplice ne finira que lorſque *Jupiter* ceſſera de régner ; il inſinue que ſon libérateur ſera un fils de *Jupiter* plus puiſſant que ſon père, & les traits ſous leſquels il eſt repréſenté ſemblent déſigner *Hercule*. La prophétie eſt interrompue par un nouvel accès de fureur qui ſaiſit *Io* & la fait ſortir de deſſus la ſcène.

Prométhée au cinquième acte recommence ſes prédictions. *Jupiter* qui ſans doute les a entendues de l'olympe, envoie *Mercure* ſommer *Prométhée* de découvrir quel eſt cet ennemi dont il annonce l'uſurpation ; mais quelque menace que lui faſſe le meſſager des dieux, *Prométhée* reſte inflexible, il brave le courroux de *Jupiter*, & s'obſtine à ne point dévoiler ſon ſecret. Alors on entend un bruit épouvantable dans les airs, le tonnerre gronde, la terre tremble, & *Prométhée* diſparoît.

Dans cette pièce ſingulière il n'y a de vraiment tragique que le caractère de *Prométhée*, toujours ferme & inébranlable dans ſa diſgrace, qui aime mieux ſouffrir toujours que de ſupplier un moment. Vous trouverez dans

la tragédie *des Perses* un plan plus raisonnable, des scènes mieux liées, & beaucoup plus d'intérêt. Le sujet est la désolation de la cour de Perse, & le retour de *Xerxès* dans ses états après la défaite de Salamine, spectacle qui devoit être bien flatteur pour les Athéniens; l'événement étoit récent, & la pièce fut jouée huit ans après la bataille de Salamine, à laquelle *Eschyle* s'étoit trouvé.

La scène est à Suze devant un temple, près du tombeau de *Darius*, pere de *Xerxès*. Les vieillards choisis pour gouverner la Perse en l'absence du roi, sont assemblés en conseil & se communiquent leurs inquiétudes sur le sort de *Xerxès*, dont ils ne reçoivent point de nouvelles. D'un côté, si le nombre prodigieux de ses troupes & de ses vaisseaux leur inspire de la confiance; de l'autre, ils craignent la puissance du destin & les revers trop fréquens de la fortune. Cette scène remplit seule le premier acte.

La reine *Atossa*, mère de *Xerxès*, commence le second acte. Elle raconte aux vieillards un songe terrible, qui

ſemble lui préſager le déſaſtre de ſon fils. Pendant que les vieillards eſſayent de calmer ſes frayeurs, un courier arrive & annonce la perte de la bataille. Son récit eſt admirable ; quoique fort long, il eſt habilement ménagé & coupé avec beaucoup d'art par les queſtions d'*Atoſſa*, les plaintes & les exclamations des vieillards.

Le troiſième acte conſiſte beaucoup plus en action & en ſpectacle qu'en paroles. C'eſt une cérémonie magique dans laquelle *Atoſſa* évoque l'ombre de *Darius* pour l'interroger ſur les calamités publiques : il y a dans tout cet appareil quelque choſe de ſombre & de lugubre très-propre à inſpirer la terreur.

L'ombre de *Darius* ſort tout-à-coup de ſon tombeau ; les vieillards ſaiſis de crainte & de reſpect à la vue de leur ancien roi, oſent à peine l'enviſager & lui parler. *Atoſſa* lui expoſe les malheurs de l'état, *Darius* blâme l'imprudence & la témérité de ſon fils ; il annonce les autres diſgraces qui doivent ſuivre celle de Salamine, & recommande aux vieillards d'ex-

horter leur jeune roi à ne plus s'engager dans des guerres ruineuses ; il rentre ensuite dans son tombeau.

Xerxès arrive au cinquième acte avec un appareil & une suite convenable à sa situation. Les vieillards déchirent leurs vêtemens, s'arrachent les cheveux, se frappent la poitrine, & après avoir présenté quelque temps aux spectateurs l'image du deuil & de la consternation, ils conduisent *Xerxès* dans son palais.

Cette courte analyse suffit, Monsieur, pour vous faire sentir les beautés de cette pièce. Le trouble y croît de scène en scène, tout y marche d'une manière si aisée & si naturelle qu'il semble, dit le père *Brumoi*, *qu'on assiste, non pas à une pièce de théâtre, mais à un conseil de satrapes qu'on accable coup sur coup d'affreuses nouvelles*. Il est vrai qu'il y a fort peu d'action dans cette tragédie, & que l'artifice en est très-simple ; c'est le défaut d'*Eschyle* qui abonde en récits, en descriptions, en monologues, qui prodigue les ornemens épiques, tandis qu'il est fort avare de situations

& d'incidens. Chez lui, l'art dramatique se sent toujours de sa première origine. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ses pièces, c'est la pompe du spectacle & l'énergie des chœurs, c'est là sur-tout qu'*Eschyle* se plaît à étaler toute la richesse & la magnificence de la poësie lyrique.

Sophocle son successeur donna un ton plus naturel à la tragédie, plus de ressorts à l'intrigue, plus de vivacité à l'intérêt, & en général, il mit beaucoup plus d'art & de délicatesse dans la conduite & la marche du drame; il perfectionna ce qu'*Eschyle* avoit inventé. Son *Œdipe* sur-tout a été regardé dans tous les temps par les plus habiles connoisseurs comme un modèle qui n'a point encore été surpassé: ainsi pensoient *Boileau* & *Racine*. M. *de Voltaire*, meilleur juge sans doute, est d'un sentiment tout à fait opposé. Auteur d'un *Œdipe* dont toutes les beautés sont empruntées de *Sophocle*, il lui a plu d'avilir le poëte auquel il avoit tant d'obligations, & de s'égayer aux dépens d'un chef-d'œuvre qu'il devoit admirer plus

que personne. J'ai cru, Monsieur, qu'au lieu de m'étendre sur les pièces de *Sophocle* déjà connues, & dont j'ai déjà eu occasion de vous parler, il valoit mieux réfuter les injustes critiques que M. *de Voltaire* a faites de l'*Œdipe* grec, & vous montrer combien il est supérieur à l'*Œdipe* françois.

Après quelques plaisanteries assez fades sur M. *Dacier* & sur *Aristote*, M. *de Voltaire* entre en matière, & blâme d'abord l'ouverture de *Sophocle*, une des plus belles & des plus magnifiques qu'on ait jamais vues au théâtre; & cela parce que n'entendant point le grec, il a été choqué de quelques phrases triviales de la traduction de M. *Dacier*. Une foule de Thébains, ayant à leur tête des sacrificateurs, & entr'autres le prêtre de *Jupiter*, sont rassemblés à l'entrée du palais d'*Œdipe* pour lui demander du secours contre la peste. Attiré par leurs cris *Œdipe* sort de son palais : *c'est votre roi*; leur dit-il, *c'est* Œdipe *si célèbre dans cette contrée, qui, sensible à vos maux, vient lui-même les partager & vous consoler.*

Le prêtre de *Jupiter* prenant la parole, lui dit : *vous voyez prosternés aux pieds des autels ces enfans, ces vieillards, ces sacrificateurs, pour moi, je suis le grand prêtre du souverain des dieux*, &c. M. *de Voltaire* trouve mauvais qu'*Œdipe* se nomme & qu'il se vante ; mais s'il se nomme, ce n'est point par nécessité, ni pour se faire connoître ; toute la suite de son discours annonce assez que c'est le roi de Thèbes qui parle ; s'il se vante, la célébrité qu'il s'étoit acquise en expliquant l'énigme du sphinx, la manière extraordinaire dont il étoit monté sur le trône excusent cette franchise. Quant au sacrificateur de *Jupiter*, s'il se nomme, c'est pour se distinguer des autres prêtres qui l'accompagnent, & non pour informer *Œdipe* de sa qualité. La description de la peste qui déplaît aussi au critique est cependant très bien placée, non pour apprendre à *Œdipe* que la peste régnoit à Thébes, mais pour le toucher par une vive peinture des maux de son peuple. Voilà les grands défauts qui effacent aux yeux de M. *de Voltaire* les beautés de cette superbe

exposition

expoſition dont il a profité lui-même; voilà ce qui lui fait dire : » qu'il ne » paroît pas qu'on ait ſi grand tort » dans ce ſiècle de refuſer ſon admira- » tion à un poëte qui n'employe d'autre » artifice pour faire connoître ſes per- » ſonnages que de faire dire à l'un, *je* » *m'appelle* Œdipe *ſi vanté par tout le* » *monde*, & à l'autre, *je ſuis le grand* » *prêtre de Jupiter*. Cette groſſiéreté » n'eſt plus regardée aujourd'hui com- » me une noble ſimplicité ». Une pareille critique eſt d'une abſurdité révoltante; car quand *Œdipe* & le grand prêtre ne ſe nommeroient point, ils n'en ſeroient pas moins reconnus très-aiſément des ſpectateurs.

Il eſt contre la vraiſemblance qu'*Œdipe*, qui règne depuis ſi long-temps, ignore comment ſon prédéceſſeur eſt mort; c'eſt un reproche qu'*Ariſtote* avoit fait à *Sophocle* avant M. *de Voltaire*; mais c'eſt une faute ſans laquelle le ſujet ne pouvoit ſubſiſter, & qu'on peut reprocher au critique lui même.

Il n'eſt point auſſi abſurde qu'il le paroît à M. *de Voltaire* que *Phorbas*,

témoin de l'aſſaſſinat de *Laius*, & qui étoit revenu ſeul de tous ceux qui accompagnoient ce prince, ait rapporté que ſon maître avoit été tué par des brigands, quoiqu'un ſeul homme eût fait le coup Il a dû craindre qu'on ne l'accuſât de lâcheté ou de perfidie, & qu'on le regardât comme un impoſteur, s'il diſoit qu'un ſeul homme en avoit tué cinq. Il n'eſt point étonnant qu'*Œdipe*, qui attend des éclairciſſemens plus ſûrs de l'oracle de Delphes, n'envoye pas ſur le champ chercher ce *Phorbas*, qui ſans doute ne ſe démentira pas, & dont le rapport ne peut donner aucune lumière.

La ſcène entre *Œdipe* & *Tyréſias* eſt pleine de chaleur, d'intérêt & de pathétique; M. *de Voltaire* s'efforce de la tourner en ridicule. » Le roi & le » devin, dit-il, commencent par ſe » mettre en colère l'un contre l'autre ». Cela eſt faux. *Œdipe* ne s'irrite que ſur le refus que fait *Tyréſias* de répondre à ſes queſtions. M. *de Voltaire* prétend auſſi fauſſement que *Tyréſias* dit au roi en s'en allant; *c'eſt vous qui êtes le meur-*

trier de Laius ; vous vous croyez fils de Polybe, *roi de Corinthe, vous ne l'êtes point . . . vous avez tué votre père, vous avez épousé votre mère.* Le critique se récrie sur la clarté d'un pareil oracle, il veut que la pièce soit finie à cet endroit, & s'emporte contre la maladresse de *Sophocle*, mais c'est contre la mauvaise foi de M. *de Voltaire* qu'il faudroit s'emporter ; l'oracle est de sa façon, il s'en faut bien que dans *Sophocle* il soit conçu en termes si clairs. La seule chose que *Tyrésias* dise nettement à *Œdipe*, c'est qu'il est le meurtrier de *Laius* ; mais cet oracle, tout clair qu'il est, a si peu de vraisemblance qu'il est impossible qu'on y ajoute foi, & bien loin de terminer la pièce, il en resserre le nœud & augmente l'intérêt. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que M. *de Voltaire* a pris toute cette scène qu'il n'a presque fait que traduire, & qui est une de celles qui produit le plus d'effet dans sa pièce.

Œdipe soupçonne avec beaucoup de fondement son beau-frère *Créon* d'avoir

corrompu le devin ; le trône après la mort de *Laius* appartenoit de droit à *Créon*, il pouvoit voir avec peine qu'un étranger l'eût obtenu par sa sagacité à pénétrer le sens d'une énigme. C'étoit d'ailleurs *Créon* lui-même qui avoit conseillé à *Œdipe* d'envoyer chercher *Tyrésias*. Voilà des raisons plus que suffisantes pour le rendre suspect à *Œdipe*. Cependant M. *de Voltaire* prétend qu'*Œdipe* soupçonne *Créon sans aucune raison, sans aucun fondement, sans que le moindre jour puisse autoriser ses soupçons, & puisqu'il faut appeller les choses par leur nom, avec une extravagance dont il n'y a guères d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.* Il n'y a guères d'exemples d'une critique aussi injuste, sur-tout de la part d'un homme qui, dans sa pièce fait soupçonner *Philoctète* avec bien moins de fondement.

Il semble que M. *de Voltaire* s'attache précisément à censurer les plus belles scènes de *Sophocle*, les scènes qu'il a copiées lui-même, & qui font le plus d'honneur à sa pièce. La double con-

fidence d'*Œdipe* & de *Jocaste* qui est si intéressante lui paroît un artifice grossier qui choque le sens commun ; il prétend que le rapport qui se trouve entre les oracles rendus à *Œdipe* & à *Jocaste*, & dont ils se font part mutuellement, est une démonstration de leurs malheurs, qu'après cela la pièce est finie ; mais il ne fait pas attention que malgré les justes sujets d'allarmes que donne à *Œdipe* la confidence de *Jocaste*, il se croit toujours fils de *Polybe* & de *Mérope* ; & tant que ce point n'est pas suffisamment éclairci, il n'y a point de démonstration. *Œdipe* est agité, consterné, mais non pas convaincu.

Autre injustice du censeur. Il trouve mauvais qu'*Œdipe*, au quatrième acte, ne commence pas par interroger *Phorbas* sur le meurtre de *Laius* ; il accuse à ce sujet *Sophocle* de n'entendre rien à son art, mais il ne veut pas songer que dans ce moment *Œdipe* est occupé d'un soin bien plus important pour lui, il vient d'apprendre que *Polybe* n'est pas son père,

il veut ſavoir s'il eſt fils de *Laius* ; il interroge donc *Phorbas* ſur ſa naiſſance, qui eſt encore douteuſe, & non pas ſur un meurtre, dont il ne doute preſque plus qu'il ne ſoit l'auteur. Le même critique, toujours impartial, trouve ridicule qu'*Œdipe*, dans *Sophocle*, n'envoye pas chercher *Phorbas* dès le commencement de la pièce. J'ai déjà fait voir pourquoi ; mais ce qui eſt effectivement fort ridicule, c'eſt que dans la pièce de M. *de Voltaire*, *Œdipe* dès le premier acte mande *Phorbas* & doit naturellement le mander, & cependant ce roi eſt ſi mal obéi que *Phorbas*, ainſi que chez *Sophocle*, n'arrive qu'au quatrième acte. Voilà une faute aſſez groſſière pour un auteur qui ſe mêle de condamner *Sophocle* ſans l'entendre.

Selon M. *de Voltaire*, la pièce eſt finie au quatrième acte, puiſque le ſort d'*Œdipe* eſt dévoilé, & le cinquième eſt poſtiche. Cette critique que M. *de Voltaire* ne fait que répéter, n'a aucun fondement. Le ſupplice que s'impoſe le malheureux *Œdipe* pour

dès crimes involontaires, & l'accomplissement des imprécations qu'il avoit faites lui-même contre le meurtrier de *Laius*, entre néceſſairement dans l'action de la pièce ; mais ce qu'il y a de particulier à M. *de Voltaire* dans cette cenſure, c'eſt la mauvaiſe foi avec laquelle il ſuppoſe que le récit de la mort de *Jocaſte tient tout le cinquième acte*, tandis qu'il en occupe à peine la moitié, & que le reſte eſt rempli par ces ſcènes pathétiques ou le poëte, d'*Œdipe tout ſanglant fait parler les douleurs*, & repréſente ce malheureux père embraſſant ſes deux filles, & leur faiſant les adieux les plus touchans.

Remarquez, Monſieur, qu'en s'appéſantiſſant ſur les prétendues fautes de *Sophocle*, M. *de Voltaire* ne dit pas un mot des beautés admirables répandues en foule dans cette pièce, du vif intérêt qu'elle inſpire, de l'art avec lequel les ſcènes ſont liées, & l'intrigue conduite juſqu'au dénouement, ſans interruption, & ſans que le ſpectateur puiſſe reſpirer un mo-

ment. Il joint l'ingratitude à l'injustice, & s'efforce de diminuer les obligations qu'il a à *Sophocle*. *Je lui dois*, dit-il, *l'idée de la première scène de mon quatrième acte*; il devoit ajouter, & l'exécution; car cette scène, à quelques changemens près, est la même que celle du poëte grec; seulement elle n'est pas, à beaucoup près, si heureusement amenée. *La scène du grand prêtre qui accuse le roi est entièrement de lui*; *la scène des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrois lui avoir d'autres obligations*. M. *de Voltaire* peut-il donc ignorer qu'il lui en a d'autres? Par exemple, la seconde & la troisième scène du premier acte, où le grand prêtre suivi du peuple implore le secours du roi; la seconde scène du cinquième acte entre *Œdipe* & *Icare* vieillard de Corinthe. Il est bon de savoir que si l'on retranche les scènes empruntées de *Sophocle*, il ne reste à M. *de Voltaire* qu'un épisode ridicule qui roule sur les amours du fanfaron *Philoctète* & de la vieille *Jocaste*. On sera sans doute surpris & indigné de

la présomption d'un auteur qui affecte le plus injuste mépris pour un grand poëte chez lequel il a puisé toutes les beautés de sa pièce. Ce n'étoit pas ainsi que l'illustre *Racine* exprimoit sa reconnoissance envers les tragiques grecs qu'il avoit embellis en les imitant. *J'avoue*, dit-il en parlant d'*Euripide*, *que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été le plus approuvés dans ma tragédie, & je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime & dans la vénération que j'ai toujours eue pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité.* Dans un autre endroit, en parlant de certains critiques qui avoient traité *Euripide* comme M. *de Voltaire* a traité *Sophocle*, *Je conseille*, dit-il, *à ces Messieurs de ne plus décider si légérement sur les ouvrages des anciens.* Quelle eût été l'indignation de ce grand homme s'il eût entendu M. *de Voltaire* s'épuiser en mauvaises plaisanteries sur l'*Œdipe* de *Sophocle*, le chef-d'œuvre de l'antiquité, reprocher à ce poëte de la grossiereté, de l'extravagance, des

abſurdités, dire qu'*on peut ſans péril louer tant qu'on veut les grecs, mais qu'il eſt dangereux de les imiter*. Que l'on compare les ouvrages de *Racine* & de *Voltaire*, à la différence du goût qui y règne, on reconnoîtra que ces deux écrivains n'ont pas dû avoir les mêmes ſentimens ſur les anciens, & l'on ne ſera plus ſurpris que le premier ait porté ſon art au plus haut degré de perfection, tandis que le ſecond a beaucoup contribué à ſa décadence.

Il me reſte à jetter un coup-d'œil ſur les tragédies d'*Euripide*; comme elles ſont moins connues que celles de *Sophocle*, & qu'elles n'ont point été traduites en françois, je me propoſe de vous en rendre compte dans une autre lettre.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 13 mai 1779.



LETTRE XII.

Annales poëtiques, ou Almanach des Muses, depuis l'origine de la poésie Françoise, tom. 3. A Paris, chez Delalain, *libraire, rue de la Comédie Françoise, hôtel de la Fautrière.*

CET ouvrage intéressant se continue toujours avec un succès qui justifie, Monsieur, les éloges que nous avons donnés aux deux premiers volumes. Les auteurs mettent dans cette rédaction autant de célérité que de soins & de goût. Ils ont déjà publié neuf volumes ; on ne peut qu'applaudir au zèle qui les anime. Ce n'est point ici une de ces compilations communes qui n'ont coûté que la peine servile de copier au hasard des morceaux entiers pris dans d'autres ouvrages, & qui n'exigent que de la patience de la part de celui qui les met en œuvre. Le choix de toutes nos anciennes poésies, tel que nous l'offre le recueil que je vous annonce,

demandoit un jugement exercé, un tact sûr, une connoissance profonde de la langue & du style poétique, un goût sévère & délicat, une sage impartialité, & même le talent d'écrire, puisqu'il étoit nécessaire de nous faire connoitre par un précis historique la vie de chaque auteur cité. Les rédacteurs des *Annales poétiques* réunissent toutes ces qualités, si l'on en juge par le recueil lui-même, & par les morceaux de prose très-bien faits qui précédent toujours le texte. En un mot, cet ouvrage ne laisse rien à desirer & doit être regardé comme un véritable service rendu aux lettres, tant pour son objet, que par son exécution.

Le troisième volume renferme les meilleurs vers de treize poëtes, à la tête desquels est *Mellin de Saint-Gelais*, dont on voit le portrait au frontispice du livre. Avant de faire connoître *Saint-Gelais*, les rédacteurs ont cru devoir publier un discours sur l'art dramatique, qui retrace vivement son origine & ses progrès en France, depuis le règne de *Charlemagne* jusqu'à

nos jours; c'est-à-dire, pendant l'espace de mille ans. On y trouve des réflexions judicieuses. C'est une chose étonnante que les ténèbres épaisses dans lesquelles étoit enseveli le théâtre avant le grand *Corneille*; il est vrai que *Jodelle*, *Hardi*, *Garnier*, *Théophile*, *Duryer*, & principalement *Rotrou*, avoient déjà commencé à donner un peu plus de régularité aux productions dramatiques. Ces auteurs étoient nés avec du génie, ils connoissoient les anciens, mais ils n'étoient point éclairés par le goût, ou plutôt ils sacrifioient à celui de leur siècle. Voici une découverte qui fait honneur à celui des rédacteurs des *Annales poétiques*. » Parmi les successeurs de *Hardi*, on trouve *B. J. Nérée*, auteur du *Triomphe de la Ligue*, tragédie qui paroît n'avoir pas été inconnue à *Racine*, car il en a emprunté quelques traits. Outre ce vers

Je ne crains que mon Dieu, lui tout seul je redoute,

que *Racine* a refait ainsi :

Je crains Dieu, cher *Abner*, & n'ai point d'autre crainte.

ÉRAIRE.
ans la tragédie
u pour son père;
rrit les corbeaux,
passereaux,
près & des mon-
le ces vers là
ins au besoin;
ne la pâture;
a nature.
est imité de
possible que
vienne de la
ont puisé ces
est vraisem-
it en vue les
u'il en soit le
ancien poëte,
is paroît bien
Racine.
la nature.
arler un enfant

On trouve encore dans la tragédie de *Nérée*

Celui n'eſt délaiſſé qui a Dieu pour ſon père ;
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux,
Il donne la viande aux petits paſſereaux,
Aux bêtes des forêts, des près & des montagnes.
Tout vit de ſa bonté.

Il eſt probable que de ces vers là *Racine* a fait ceux-ci :

Dieu laiſſa-t-il jamais ſes enfans au beſoin ;
Aux petits des oiſeaux il donne la pâture,
Et ſa bonté s'étend ſur toute la nature.

Comme ce morceau eſt imité de l'écriture ſainte, il eſt poſſible que cette reſſemblance provienne de la ſource commune où ont puiſé ces deux auteurs ; mais il eſt vraiſemblable que *Racine* avoit en vue les vers de *Nérée* ; quoi qu'il en ſoit le dernier hémiſtiche de l'ancien poëte, *tout vit de ſa bonté*, nous paroît bien ſupérieur au vers de *Racine*.

Et ſa bonté s'étend ſur toute la nature.

Mais *Racine* faiſoit parler un enfant

& il connoissoit trop bien les convenances pour mettre dans sa bouche une expression si poétique. Le vers qu'il lui fait prononcer a toute l'élégance & la noblesse qu'il falloit, sans être pour cela hors de la portée du personnage ».

Vous n'avez peut-être jamais eu, Monsieur, le courage de lire une tragédie de *Garnier*; les auteurs vous en ont évité la peine. Voici un fragment d'une scène intéressante de sa tragédie intitulée *la Troade*.

ANDROMAQUE.

Redouter un enfant!

ULYSSE.

Un enfant héritier
Des sceptres, des vertus d'un prince si guerrier.

ANDROMAQUE.

En un âge si tendre!

ULYSSE.

Il est tendre à cette heure;
Mais toujours à son âge un enfant ne demeure.
Ainsi l'enfant foiblet d'un taureau mugissant,
A qui ne sont encor les cornes paroissant,

Incontinent accrû d'âge & force, commande
Au haras ancien, sa paternelle bande ;
Ainsi d'un tronc de chesne un scion renaissant,
Qui va dans un hallier imbécile croissant,
Egal, en peu de temps, de hauteur à son père,
Élève dans le ciel sa tête bocagère.

Avez-vous jamais entendu parler, Monsieur, d'un certain poëte Champenois nommé *Pierre de la Rivey*, qui a autant illustré la comédie que *Garnier* avoit répandu d'éclat sur la tragédie? Croiriez-vous que *Molière* & *Regnard* ont fait l'honneur à ce *la Rivey* de lui emprunter plusieurs traits? c'est cependant l'exacte vérité. Ce poëte *la Rivey* avoit plusieurs qualités essentielles, mais la plus importante lui a manqué, celle de tracer fidèlement des caractères.

Je pourrois vous citer des vers superbes de *Duryer*, pris de sa tragédie de *Thémistocle*; ainsi que les fragmens d'une pastorale charmante sur la mort des *Guises*, mais j'aime mieux vous renvoyer au discours même qui est un morceau très-piquant & très-estimable. Je me hâte, Monsieur, de

paſſer en revue avec vous les treize poëtes que je vous ai annoncés ; je me bornerai aux citations qui me sembleront devoir le plus intéreſſer votre curioſité.

Mellin de Saint-Gelais, quoique poëte, fut ami de *Clément Marot* ; il nâquit à Angoulême, d'*Octavien de Saint-Gelais*, évêque de cette ville ; l'hiſtoire de ſa vie eſt peu remarquable. Il mourut en 1558, & il fut enterré à Paris, dans l'égliſe de ſaint Thomas-du-Louvre. C'eſt lui qui le premier introduiſit le ſonnet en France. Il eſt élégant, pur & ingénieux dans ſa poéſie. Il n'écrivoit que ſur des ſujets de galanterie, quoiqu'il fût abbé de *Notre-Dame de Reclus*, ordre de Citeaux, diocèſe de *Troyes*, & aumônier du dauphin, depuis roi de France ſous le nom d'*Henri II*. Son penchant le portoit à la raillerie, il avoit un goût vif pour le plaiſir, & ſes ouvrages en font foi. Vous jugerez de ſon talent par ce huitain.

Amour me fit, auquel je ſuis tenu,
Offre de trois, & me donna loiſir

De les connoître, avant que les choisir;
Puis quand je suis au jugement venu,
Toutes les trois ai pris & retenu
Secrétement, en égale fortune:
Comme *Pâris* je n'en eusse aimé qu'une;
Mais trop de mal lui en est advenu.

La pièce sur *douze baisers gagnés au jeu* est pleine d'esprit & d'images poétiques. Avez-vous jamais rien lu d'aussi délicat que ce quatrain écrit sur le pseautier de Madame *de Nemours*?

Si Dieu mettoit les dons en vous & moi
Qu'avoit l'auteur de cette œuvre parfaite,
Pour votre part seriez femme d'un roi,
Et par souhait, j'en serois le prophête.

Vous connoissez la fable de *la Fontaine* qui commence par ce vers:

Un homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux;

on pourroit croire qu'il a eu connoissance de ces quatre vers de *Saint-Gelais*.

On dit que tu es amoureux,
Mais que c'est de ta fantaisie;
S'il est vrai, tu es bien heureux,
Nul ne te porte jalousie.

Un sel piquant assaisonne l'épigramme suivante :

Un maître-ès-arts, mal chaussé, mal vêtu,
Chez un paysan demandoit à repaître,
Disant qu'on doit honorer la vertu,
Et les sept arts dont il fut passé maître.
Comment sept arts ! répond l'homme champêtre,
Je n'en sais nul, hormis mon labourage ;
mais je suis saoul, quand il me plaît de l'être ;
Et si nourris ma femme & mon ménage.

Après *Saint-Gelais* paroît *Antoine Heroet*, natif de Paris, évêque de *Digne*, & parent du chancelier *Olivier*. Sa poësie, quoiqu'en général sans caractère, n'est pas absolument sans mérite ; il avoit peu d'imagination, mais il est facile & intéressant.

Amour peut plus en beauté que nature.
Ne cherchez point les onguents ni les eaux
Pour maintenir vos visages tant beaux.
Aimez ; après assurément pensez,
Que de beauté les autres surpassez ;
Qui aime bien, pour le moins devient telle ;
Qui n'aime point ne sauroit être belle.

La naissance, la vie & la mort de *la*

Borderie sont absolument inconnus ; il a laissé un poëme intitulé *l'Amie de cour*, dont la lecture est plus amusante que celle de la *Parfaite amie*. Celle-ci ne ressent qu'un amour purement métaphysique, au lieu que l'*Amie de cour* est une femme qui veut plaire à tous les hommes, sans en aimer aucun, en un mot, une franche coquette. Vous trouverez dans les morceaux qu'on nous cite de ce poëme des détails piquans & ingénieux. Pour vous donner une idée de la manière de l'auteur, je prends ces vers au hasard. C'est toujours l'amie de cour qui parle.

Toujours vertu me saura faire aller
Par-tout sans crainte & franchement parler.
Il y en a qui font tant les sucrées,
Qui contrefont des vestales sacrées,
Tant qu'à parler à peine ouvrent la bouche ;
Et si quelqu'un du petit doigt les touche,
Vous jugerez à voir leur mine étrange
Qu'on a touché quelque précieux ange.
Mais au dehors femmes si difficiles,
Par le dedans, je les crois plus faciles.

La richesse des rimes est ici remar-

quable, mais les six dernières sont toutes féminines ; on ne s'étoit point encore asservi à l'alternative des rimes masculines & féminines. L'article de *la Borderie* est terminé par une épitre fort gaie de cet auteur sur les avantages qu'on retire d'être cocu. A l'entendre, il s'est marié exprès dans l'intention de l'être, parce que cet état le menera droit en paradis; s'il l'ignore, il est innocent, or tous les innocens seront sauvés. S'il le sait, malgré lui, il sera martyr ; si sa femme est sage & honnête, il est très-heureux, & les bienheureux, si l'on en croit l'écriture, iront au ciel,

Regarde donc si je ne suis pas sage;
D'avoir au ciel assigné mon partage,
Que fusses-tu, pour le bien qu'il m'en semble,
Bien marié, & cocu tout ensemble !

Charles Fontaine élève de *Marot* est resté bien dessous de son maître, il est froid, mais il a de la facilité, & il réussit dans le style didactique. Ce poëte naquit à Paris le 13 juillet 1515, d'un commerçant honnête homme ; son père s'opposa au goût irrésistible

qui le portoit à la poésie ; mais ses conseils ne furent point écoutés. *Fontaine* voyagea dans plusieurs villes de l'Italie. A Lyon, en 1540, il épousa une personne qu'il appelle *Marguerite* dans ses vers, & dont il eut deux fils ; celle-ci étant morte, il épousa en secondes nôces une femme à laquelle il donne le nom de *Flora*, & qu'il paroît avoir tendrement aimée. Ce mariage fut le sujet d'un procès que lui intenta la famille de sa femme ; il fut obligé de venir plaider à Paris ; il sollicitoit ses juges par de petites épigrammes assez mauvaises, & dont on ignore le succès. Du reste, *Fontaine* annonce dans ses ouvrages une ame honnête & un cœur sensible & reconnoissant. On voit qu'il étoit excellent père par les vers qu'il adresse à ses enfans nouveaux nés ; vous distinguerez cette stance, l'auteur parle à son fils *Jean*.

Jean, petit *Jean*, viens voir ce tant beau
monde,
Ce ciel d'azur, ces étoiles luisantes,
Ce soleil d'or, cette grand' terre ronde ;

Cette ample mer, ces rivières bruyantes,
Ce bel air vague, & ces nues courantes,
Ces beaux oiseaux, qui chantent à plaisir;
Ces poissons frais & ces bêtes paissantes,
Viens voir le tout à souhait & desir.

Vous goûterez ces vers à son rapporteur, la chûte en est plaisante.

Je suis fondé en droit & équité
Par texte & glose, ainsi qu'il est notoire :
Mais on m'allegue une formalité,
Que je suis mal fondé au possessoire.
Qu'il soit ainsi, je ne le puis pas croire
Pour grand raison : mais encor, qu'ainsi soit;
Le possessoire ou bien le petitoire,
Me feront-ils avoir tort, si j'ai droit ?

Jean Bouchet, *Pierre Gringore*, *Jacques Colin*, *Eustorge de Beaulieu*, *Claude Collet*, *Jacques Gohorry*, *Bonaventure des Perriers*, *Victor Brodeau*, paroissent ensuite. Le premier fut procureur; ses épitres forment la plus considérable partie de ses œuvres, & sont fort ennuyeuses; » il y a des sermons » pour tous les arts & métiers, & il » n'y a pas jusqu'au bourreau qui n'ait

» ſa petite leçon de morale ». *Pierre Gringore* ne l'épargne pas davantage dans ſes vers, dont la lecture eſt fort inſipide. Son premier ouvrage fut publié en 1500. On ignore la date de ſa naiſſance & de ſa mort, il fut héraut d'armes du duc de Lorraine. Les éditeurs n'ont recueilli de lui que deux pièces très-courtes, que je me diſpenſe de vous citer. J'en uſerai de même à l'égard de *Jacques Colin*, poëte fort galant, malgré ſa qualité d'abbé de ſaint *Ambroiſe de Bourges*, & fort loué par ſes contemporains, malgré ſa médiocrité; mais le véritable motif des éloges dont on l'accabloit, c'eſt qu'il jouiſſoit de la plus grande faveur auprès de *François I*, qui le conſultoit pour répandre ſes bienfaits ſur les gens de lettres. Il finit par être diſgracié; il a traduit en vers françois quelques endroits des métamorphoſes d'*Ovide*; M. *Fariot de Saint-Ange* en a fait autant, *voilà la reſſemblance*; il ne ſera jamais loué par perſonne, M. *de la Harpe* excepté, *voilà la différence.*

Euſtorge de Beaulieu étoit organiſte de

de l'église de *Leictoure* ; il fut depuis ministre à Genève. Il est auteur de quelques chansons à trois & à quatre parties. Les vers qui nous sont parvenus de *Claude Collet* sont très-foibles ; il paroît avoir eu quelqu'emploi à la cour, c'est à quoi se réduit tout ce qu'on sait sur sa vie. *Jacques Gohorry* a plus de mérite, & est cependant plus inconnu que le précédent. Il fut philosophe & grand chymiste. Il mourut à Paris le jeudi 15 mars 1576. Les vers qui nous restent de lui sont fort agréables. *Bonaventure Desperriers* fut valet de chambre de la célèbre *Marguérite de Navarre*, & ami de *Clément Marot.* Ce n'étoit pas un bon poëte, mais il avoit de la gaîté & de l'agrément. Sa prose est supérieure à sa poésie. *Victor Brodeau* eut aussi la même qualité auprès de *Marguerite de Navarre.* Il mourut au mois de septembre 1540. Il laissa un fils, *Jean Brodeau*, qui se distingua par son érudition.

J'ai glissé légérement sur tous ces auteurs, afin d'arriver plus vîte à

Gilles d'Aurigny, excellent poëte, dont la vie est peu connue, mais dont les ouvrages méritent un meilleur sort. Tout ce que les rédacteurs nous offrent de lui est marqué au coin du bon goût. La petite pièce de *Vénus & de son fils* est digne de *Marot* pour la grâce & la délicatesse.

Vénus un jour vit son fils revenir,
L'arc en la main, & en son col la trousse;
Si le regarde, & lui va souvenir
Des maux qu'il fait quand un peu se courrouce.
Lors d'une voix plus fâcheuse que douce,
Lui dit ainsi: enfant plein de courroux,
Ne veux-tu point être aux humains plus doux,
Sans les navrer de plaie mortifère?
Il répondit, ma mère, taisez-vous,
Ce que j'en fais, vous me le faites faire.

Mais un ouvrage absolument inconnu jusqu'ici, un ouvrage qui annonce le talent le plus distingué de la part de son auteur, & duquel nous sommes redevables aux recherches des rédacteurs, c'est le petit poëme

en quatre chants du *Tuteur d'Amour* par *d'Aurigny*.

L'auteur feint qu'ayant surpris l'*Amour*, il se détermine à affranchir le monde que ce dieu a tyrannisé trop long-temps. Il l'emprisonne, le dépouille de ses armes ; mais *Vénus* trouve le moyen de délivrer son fils, & l'*Amour* se venge en faisant aimer au *Tuteur* une beauté insensible.

Il faut lire dans l'ouvrage même les détails ingénieux dont ce poëme est rempli. Les rédacteurs ont raison de dire qu'ils sont fiers d'une pareille découverte, & qu'ils croyent faire un riche présent à leurs lecteurs. Voici le jugement qu'ils portent du *Tuteur d'Amour*. » L'idée en est heureuse & » intéressante ; & le poëme est plein » d'imagination. Le style est aussi pur » & aussi clair qu'il puisse l'être ; il » y a de la mollesse, de la grace & de » la fécondité ; les vers en sont phrasés » avec beaucoup d'intelligence ; l'es» prit s'y exprime toujours dans la » langue poëtique, c'est-à-dire, par » le sentiment & par les images. La » poésie dramatique y est fort bien

» entendue, & l'on voit que le poëte » s'étoit nourri de la lecture des an» ciens ». Cet éloge ne vous semblera point exagéré, Monsieur, dès que je vous aurai fait connoître ce poëme.

Dans le premier chant, le *Tuteur* surprend l'*Amour*, le saisit, s'empare, malgré sa résistance, de ses flêches & de son carquois, & l'emmène dans un château; les discours de l'*Amour* pour toucher son vainqueur sont d'une adresse admirable; il lui promet son secours dans toutes ses entreprises amoureuses, mais le *Tuteur* est inébranlable, alors le petit dieu s'irrite, il menace, il jure de se venger, il appelle sa mère.

O vous, *Vénus*, ma mère tant aimée,
Oyez-vous point le bruit & renommée
De votre enfant, prisonnier à grand tort?
Vous a-t-on point encore fait rapport
De mes douleurs en ma captivité?
Vous a-t-on point encore récité
Par quel moyen, pourquoi ce fut & comme
Je suis sujet au vouloir d'un seul homme?
Vénus, *Vénus*, pas ne savez ceci,
Si le saviez, bientôt seriez ici,

Et avec vous Cyclopes & Vulcains,
Pour consumer & brûler les humains.
Me lairez-vous, puissant dieu *Jupiter*,
Par un mortel si durement traiter ?
Permettrez-vous, quand en aurez nouvelle,
Que malgré moi on me tienne en tutelle ?

Le *Tuteur* se propose d'appaiser *Jupiter* & *Vénus*, & de justifier sa conduite auprès d'eux. Il écrit une lettre à la mère de son pupille, & il sort après l'avoir bien enfermé; son dessein est de chercher quelqu'un qui puisse se charger de sa commission; il entre dans un bois, & au moment qu'il alloit se livrer au sommeil, il entend la voix d'un homme qui chantoit, il se lève, & il apprend que c'est *Mercure* qui vient des enfers. Il le charge de sa lettre, & *Mercure* le quitte avec promesse de lui donner réponse dans la huitaine. Alors *d'Aurigny* retourne auprès de l'*enfant-dieu*; il le mène promener avec lui dans un jardin, & ils s'entretiennent de l'art d'aimer.

Après qu'*Amour* m'eut au long récité
Tout ce qu'il fait, quand il est dépité;

Pour à son point d'heure en heure appro-
cher,
Me demanda son arc pour décocher
Un trait ou deux, au blanc, ou au plus droit:
Mais connoissant que par ce tour adroit,
Il ne songeoit qu'à se mettre à l'écart,
Lui répondis qu'il étoit déjà tard,
Et que le temps se montroit tout changé
Par le soleil en l'océan plongé :
Dont de dépit son couloré visage
M'a de son cœur manifesté la rage.

C'est ainsi que finit le premier chant. Dans le second, *Mercure* arrivé dans l'olympe, plaide devant tous les dieux la cause de *d'Aurigny*. Il expose éloquemment les cruautés de l'*Amour*, & l'abus qu'il fait de son pouvoir, & recommande son protégé à la divine assemblée. Fureur de *Vénus*, *Jupiter* l'arrête au moment qu'elle s'élançoit sur son char pour voler à la délivrance de son fils. *Apollon* qui ne peut pardonner à l'*Amour* la métamorphose qu'il fit de *Daphné* en laurier, *Vulcain* qui se rappelle l'affront que le dieu *Mars* lui a fait par l'entremise de l'*Amour*, *Pan* qui n'a point oublié

que l'enfant malin changea *Syrinx* en roseaux, au moment que ce dieu l'embrassoit, donnent leur approbation à l'entreprise de *d'Aurigny*. Ecoutez, Monsieur, la harangue du dieu *Pan*, & le récit du tour que l'*Amour* lui joua ; la versification en est très-agréable.

Un jour étant sur les hauts monts d'Arcade,
N'ayant l'esprit qu'à sonner quelqu'aubade
De mes flageols, pour moutons rejouir,
Me vint navrer, sans me faire jouir,
En l'amitié de *Syrinne* la belle,
Et qui pis est fit fuir la pucelle
Dedans des eaux & lieux marécageux,
Auxquels j'entrai ardent & amoureux,
Pensant avoir de son corps le plaisir ;
Mais quand je vins pour son gent corps saisir
Entre mes bras ne trouvai que roseaux.
Voilà les dons & gracieux joyaux
Que les hauts dieux ont de ce traitre là !
Donc pour donner bon ordre à tout cela,
Commettre faut gens forts & furieux
Pour l'engarder de navrer les hauts dieux.
Gardez-vous bien d'y mettre des humains
Mais mettez-y Cyclopes & Vulcains,

Gens endurcis & plus que diables pires.
Si vous voulez, j'y mettrai mes Satires.
Mais ce ſont gens plus âpres à cela
Que les mortels. N'y mettez ces gens là;
Car pour *Amour* ceſſeroient leur office,
Et pour le ſien lairoient notre ſervice.

Junon s'emporte auſſi contre l'*Amour*, & eſt du même avis; *Jupiter* impoſe ſilence à tous les dieux, & prononce que l'enfant de *Vénus* ne pourra plus monter dans l'olympe, qu'on y portera ſes dards, ſon arc & ſon carquois, & que *Mercure* aura ſoin de veiller ſur lui, pour qu'il ne s'échappe point des mains de ſon *Tuteur*.

Au troiſième chant, *Mercure* remplit les ordres de *Jupiter*, & joint le *Tuteur* d'*Amour*. Ils vont enſemble lui rendre viſite dans une tour épaiſſe & bien gardée, où il étoit détenu; *Mercure* lui arrache les aîles; il prend auſſi ſes armes, & promet au *Tuteur* de revenir le même jour.

Et cependant demeurai près d'*Amour*,
Non ſans avoir à ſon maintien égard:
Mais lui étant de plus en plus hagard,

Avoit les yeux ardens en face nue,
Comme un faucon tiré hors de la nue,
Un geste froid, un dépité maintien,
La face pâle, & rude l'entretien;
Puis on n'eût su, tant il étoit farouche,
Un seul propos tirer hors de sa bouche.

Trois années s'écoulent ainsi, *Mercure* faisant sa résidence au château du *Tuteur*. Cependant *Vénus* trouve le moyen de quitter les cieux; elle descend aux enfers, elle excite *Pluton* à prendre sa défense, à la venger; *Pluton* lui promet son secours; il assemble les Cyclopes.

Leur commandant faire, pour l'amour d'elle,
Que son enfant fut mis hors de tutelle;
Et ce faisant, s'offroit les appaiser,
A leur retour, d'un gracieux baiser,
Qui en ce temps étoit prisé trop plus
Que la richesse ou trésor de *Crésus*.

Ils provoquent au combat tous les dieux. *Jupiter* descend lui-même pour faire la guerre à *Pluton*.

Au quatrième chant, dès que *Vénus* fait que tous les dieux & déesses ont quitté l'olympe, elle y monte, &

s'empare des armes de son fils ; elle revient sur la terre, & emprunte les traits rudes d'un chasseur, & se rend, ainsi déguisée, dans un bois tout près du lieu où son fils est prisonnier ; elle poursuit un cerf qui vient mourir, percé de traits, sous les yeux de *Mercure* & du *Tuteur*. Au lieu de sonner la curée, elle leur adresse la parole & leur fait présent du cerf, en leur offrant de le porter dans leur château ; eux, sans méfiance, acceptent ce don fatal. *Vénus* entre dans le château ; ils vont tous trois voir le triste enfant ; *Vénus* ne se fait point reconnoître à son fils, qui la prend pour un nouveau geolier qu'on lui a donné ; après cette entrevue chacun se retire. *Vénus* alors prend sa forme divine, se rend auprès de *Mercure*, se saisit de son caducée, en frappe les deux surveillans, & les plonge dans un sommeil profond ; cela fait, elle court délivrer son fils, & ils s'échappent tous deux.

Mercure alors du profond de son cœur
Me dit ces mots : « Hélas ! ami *Tuteur*,

» Non plus tuteur, mais homme condamné
» A plus de maux qu'à lui n'en as donné !
» Que feras-tu ? Las ! que ferai-je aussi ?
» D'avoir laissé *Vénus* entrer ici.
» Contraint serai de prendre forme humaine,
» La plus étrange & la plus incertaine
» Que je pourrai en ce monde choisir,
» Afin qu'*Amour* ne me puisse saisir.
» Adieu. Il faut que m'absente de toi ;
» Car il est temps que je regarde à moi.

Le *Tuteur*, abandonné par *Mercure*, se livre à la douleur. L'*Amour* se venge de lui en lui inspirant une vive passion pour un objet charmant, mais insensible. Il passe le reste de ses jours, à brûler, à desirer, à verser des larmes, & l'*Amour* s'applaudit avec sa mère de sa vengeance.

Telle est, Monsieur, la marche de ce poëme, qui est un chef-d'œuvre dans son genre ; on ne peut lui assimiler que le *Jugement de Pâris* de M. *Imbert*, & le *Narcisse* de M. *Malfilastre*.

Ce volume est terminé par une notice précise des ouvrages de tous les auteurs dont on n'a pu recueillir aucuns vers dignes d'être transmis à la

postérité. Je ne dois pas oublier de vous dire que l'on voit à la tête de chaque volume un portrait du meilleur poëte, gravé par M. *Gaucher*, dont les talens sont si connus ; la finesse, l'exactitude & la vérité caractérisent ces portraits, qui formeront eux-mêmes une collection intéressante, une galerie de grands hommes dont les traits étoient jusqu'ici inconnus. Je vous rendrai compte très-incessamment des volumes suivans de ce recueil fait pour être accueilli avec distinction & reconnoissance de la part de tous les gens de lettres.

Je suis, &c.

Paris, ce 17 mai 1779.



LETTRE XIII.

Il est temps de parler, & il est temps de se taire, précédés de la lettre au public, sur l'établissement d'une école dramatique, protégée par les Comédiens François. A Paris, chez Ruault, *libraire, rue de la Harpe, & chez les marchands de nouveautés ; brochure de 14 pages.*

De quelle calamité nous sommes menacés, Monsieur ! Quoi ! le charmant auteur du *Poëme du luxe*, du *Malheureux imaginaire*, de *l'Egoïste*, du *Théâtre de famille*, & de tant d'autres agréables productions qui font depuis si long-temps les délices du public, va peut-être fermer pour jamais les sources des ris & des graces dont lui seul sembloit avoir encore le secret & la possession ! Ah ! Monsieur, je serois inconsolable si je n'avois quelqu'espoir que ces terribles menaces ne seront point exécutées ; ce qui m'autorise dans cette conjecture, c'est la

répugnance & la lenteur avec laquelle l'auteur, plein de compassion & de bonté pour le public, procède à l'exécution de sa cruelle résolution. Semblable à l'*Intimé* dont *Dandin* disoit :

Qu'il auroit plutôt fait de dire tout vingt fois,
Que de l'abréger une,

M. le chevalier *Ducoudray* met aussi plus de temps à dire qu'il *va se taire*, qu'un autre n'en auroit mis à parler & à disserter fort longuement. Trente fois dans cette brochure la sentence fatale, *il faut se taire*, lui échappe ; mais trente fois aussi, pour le bonheur des amis de la gaîté, il casse lui-même l'arrêt qu'il a porté, & c'est heureusement après avoir dit qu'*il faut se taire*, qu'il recommence à parler plus fortement.

L'objet de cette lettre est d'établir la nécessité d'un second spectacle pour les tragédies & comédies. L'auteur entre en matière en disant *qu'il est temps de se taire*, & voici son début. » J'ai parlé au-» trefois, & j'ai véhémentement parlé, » parce que c'étoit le temps de parler.

» Mais je me tais aujourd'hui, parce » qu'il est temps de se taire... J'entre » en matière... Je vénère le talent ; » mais je siffle le mauvais acteur. Voilà » ma façon de penser ; qu'on me juge, » après je me tairai, *vu qu'il est temps* » *de se taire* ». C'est là le refrain de l'auteur, & la fin de chaque *alineá*. Les raisons qu'il apporte pour établir la nécessité d'un second théâtre François sont, 1°. qu'on a supprimé l'année dernière le jeu de la BELLE, & qu'il n'y a pas de milieu entre le jeu de LA BELLE & un second théâtre. 2°. Que, *politiquement parlant*, le nombre des spectacles actuels n'est point suffisant pour contenir la jeunesse indocile, ni *le fougueux militaire*. 3°. Que dans le siècle dernier, où *le génie n'enfantoit point autant de chef-d'œuvres*, où l'art dramatique n'étoit pas *parvenu à ce degré éminent*, où l'on n'avoit à représenter ni *Egoïste*, ni *Malheureux imaginaire* *, aucune de ces pièces sublimes dont nous regorgeons aujourd'hui ; il y avoit cependant huit théâtres différens dans la

* Chef-d'œuvres de M. *Ducoudray*.

capitale, qui étoit alors moins considérable de moitié. 4°. *Qu'il y a plusieurs jeux de paume & de billard dans Paris, pourquoi n'y auroit-il pas plusieurs jeux scéniques?* 5°. Que ces *messieurs & ces dames** exercent un empire absolu, un pouvoir tyrannique sur les *débutans & les débutantes*, qui sont forcés de passer les nuits pour apprendre des rôles qui leur ont été *distribués dédaigneusement & sans politesse quelconque; ô temps! ô mœurs! quelle abominable menée!*

M. *le chevalier* alloit en dire davantage, mais, en chemin faisant, il apperçoit un autre abus, & aussi-tôt il quitte ces *messieurs* & ces *dames* pour courir sus aux *employés*, qui, les jours des premières représentations, *vendent les billets le double & même le triple.*

Vous voyez qu'il n'y a rien de mieux prouvé, de plus solidement & de plus élégamment démontré que la nécessité d'un second théâtre François. Le seul défaut qu'on puisse trouver dans cette brochure, c'est que dans l'application des deux refreins, *il est temps de parler*,

* Les comédiens & comédiennes.

il est temps de se taire, l'auteur se brouille quelquefois, & employe l'un à la place de l'autre. Je ne puis assez l'exhorter, pour l'amusement public, à supprimer l'*il faut se taire*, à parler toujours *à tort & à travers*. Je suis persuadé qu'il n'y a pas jusqu'à ces *messieurs & ces dames* qui ne rient aux larmes quand il leur arrive de lire les gentillesses de M. le chevalier *Ducoudray*.

Je suis, &c.

Paris, ce 19 mai 1779.

PROSPECTUS.

Traduction des Fastes d'Ovide.

DEPUIS quelque temps notre littérature s'est enrichie des traductions de la plus part des poëtes de l'antiquité. En voici une encore que je vous annonce ; ce sont les *fastes d'Ovide* que l'on a fait passer dans notre langue. De tous les ouvrages de ce poëte, il n'en est point de plus intéressant. Il y

chante d'une manière digne de son sujet, les détails de cette théologie riante qui, enveloppant la vérité du voile enchanteur de l'allégorie, & présentant au vulgaire des fables ingénieuses dans ses dogmes, des fêtes brillantes dans ses devoirs religieux, ouvroit à la poésie, qui nâquit pour elle, le champ le plus fertile.

Les agrémens du style & la richesse des fictions sont cependant le moindre mérite de cet ouvrage, le moins connu de ceux qui nous restent d'*Ovide*. » Profondément instruit de tous les » usages de son pays & de ceux des » peuples voisins, il a répandu sur les » stériles indications du calendrier les » trésors de la plus riche érudition ; il » remonte aux sources du culte pour » vous rendre raison de ses moindres » détails, pénètre jusqu'au fond du » sanctuaire, interroge les dieux sur » leur essence, déchire le voile de la » superstition, & nous révèle les mys- » tères de cette théologie enchante- » resse qui savoit animer toute la » nature, &, la peuplant de divi- » nités, répandre dans chacune de ses

» parties un souffle de cet esprit uni-
» versel qui règle & entretient l'har-
» monie des mondes. Ainsi les fastes
» chantés par *Ovide* présentent le vaste
» tableau de la religion Romaine, les
» attributs de ses dieux, les fonctions
» de ses prêtres, le rit de ses sacrifices
» & l'ordre de ses fêtes, &c. ».

Il est étonnant que les beautés de ce poëme n'aient point encore été transmises dans notre langue ; car il faut compter pour rien les versions barbares de *Martignac* & de *Marolles*. L'immensité des recherches nécessaires pour faire entendre cet ouvrage a sans doute arrêté jusqu'à présent les traducteurs. » En effet, une » traduction des fastes d'*Ovide* seule, » ne *présenteroit*, dans tout ce qui » constitue particulièrement cet ou- » vrage, qu'un amas confus de pra- » tiques superstitieuses, destituées de » sens, d'objet & de liaison. Souvent » même elle *offriroit* des détails parfai- » tement inintelligibles...... Pour » percer la nuit que dix-sept siècles » ont épaissie sur ces matières ; pour » faire entrevoir dans ce cahos de

» fêtes & de cérémonies un ſyſtême
» conſtant & raiſonnable ; pour déve-
» lopper enfin dans toutes ſes branches
» la religion Romaine, ſur laquelle
» on a ſi peu de choſes, & qu'*Ovide* a
» ſi bien connue, il faut remonter
» aux ſources, chercher dans les
» légendes des peuples antérieurs &
» voiſins, des points de rapproche-
» ment, ſuivre la filiation des opi-
» nions religieuſes de peuple en peuple
» & de ſiècle en ſiècle, &c. remuer
» les décombres de l'antiquité, inter-
» roger les monumens, les rapprocher
» du ſentiment des auteurs, &, ce
» premier pas fait, diſſiper par degrés
» à la lueur de l'allégorie, les ténè-
» bres qui enveloppent la mythologie
» ancienne ».

Enfin on a eu le courage d'entreprendre cette longue & pénible tâche, & l'on propoſe par ſouſcription une nouvelle *traduction des faſtes d'Ovide*.

Cette édition ſera enrichie d'eſtampes, de vignettes & de culs-de-lampes compoſées des ſujets les plus brillans de chaque livre, & des principales médailles & pierres gravées

citées dans l'ouvrage. Les deſſins composés par M. *Cochin*, dont le nom ſeul fait l'éloge, & par M. *le Barbier* l'aîné, ſeront gravés par les plus célèbres artiſtes de Paris.

On ne paiera point en ſouſcrivant, mais on donnera une ſoumiſſion de prendre l'ouvrage lorſqu'il ſera annoncé, qui ſera en quatre volumes *in*-8°, pour le prix de 24 liv. On ſe flatte qu'il ſera achevé d'imprimer au mois de décembre prochain. Les perſonnes qui n'auront pas donné leur ſoumiſſion paieront l'ouvrage 30 liv. L'on peut s'adreſſer pour la ſoumiſſion

à Paris, chez
- M. *le Barbier* l'aîné, rue Bergère.
- M. *Gaucher*, de l'Acad. des Arts de Londres, rue Saint-Jacques, vis-à-vis ſaint Yves.
- La Ve *Ballard* & fils, imprimeur du roi, rue des Mathurins.
- *Barrois* l'aîné, libraire, quai des Auguſtins.

Si l'auteur de ce précieux travail

a rempli, comme on a lieu de l'espérer, le plan qu'il a si bien développé, son ouvrage, digne de l'applaudissement des savans & des hommes de goût, sera placé parmi les meilleurs monumens de notre haute littérature. Nous n'avons pas cru devoir faire un éloge plus flatteur de son style, que de rapporter les deux passages de son *Prospectus* que vous venez de lire.

Je suis, &c.

Paris, ce 20 mai 1779.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

De viris illustribus urbis Romæ à Romulo ad Augustum, ad usum sextæ scholæ; ou *Abrégé des hommes illustres de la ville de Rome depuis Romulus jusqu'à Auguste, à l'usage de la classe de sixième. A Paris, chez* Pierre-Michel Nyon, *libraire, place des Quatre-Nations, à sainte Monique.*

Rien de plus difficile que de se mettre à la portée des enfans qui commencent à étudier la langue latine. Les

auteurs les plus clairs & les plus aisés sont encore au-dessus de leur âge & de leur intelligence. On a essayé de remedier à cet inconvénient par différens extraits qui n'ont rempli qu'imparfaitement l'objet qu'on s'étoit proposé. M. l'abbé *Lhomon*, auteur de cet *Abrégé*, professeur distingué dans l'Université de Paris par ses talens pour l'instruction de la jeunesse, & qu'une longue expérience a éclairé sur les moyens les plus propres à écarter les épines qui rebutent les enfans à l'entrée des études, vient de donner au public un abrégé de l'histoire Romaine, qui réunit le double mérite de l'agrément & de l'utilité. Les faits curieux, intéressans & bien choisis dont il a rempli ce recueil pourront fixer l'attention des commençans & piquer leur curiosité ; les expressions tirées des meilleurs auteurs ne leur présenteront qu'une latinité saine & pure, mais en même temps l'habile instituteur a eu soin d'applanir toutes les difficultés que pouvoit offrir le style, en coupant les phrases trop longues & en dérangeant un peu

l'ordre des mots latins quand il s'éloignoit trop du génie & de la marche de notre langue. Cet ouvrage eſt donc le meilleur qu'on puiſſe mettre entre les mains de ceux qui commencent. Auſſi l'univerſité de Paris s'eſt-elle empreſſée de l'adopter ; il eſt devenu claſſique dans tous les collèges de la capitale, & cela ſeul ſuffit pour faire ſon éloge.

Le même auteur, toujours plein de zèle pour l'avancement des jeunes gens, eſt ſur le point de publier une nouvelle méthode, où les principes de la langue latine ſont préſentés avec plus de ſimplicité, d'ordre & de clarté que dans tous les rudimens connus juſqu'ici, la plupart pleins de règles fauſſes, inutiles, énoncées dans un jargon obſcur & rebutant pour des enfans. Je ne doute point que tous les maîtres, chargés de l'inſtruction, ſoit publique, ſoit particulière, ne faſſent uſage de ces deux ouvrages, qui ſont le fruit des travaux & des réflexions d'un homme conſommé dans l'art d'enſeigner.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIV.

Caii Plinii secundi historiæ naturalis libri XXXVII, quos recensuit & notis illustravit Gabriel Brotier ; ou *l'Histoire naturelle de* Pline, *en 37 livres, revus & enrichis de notes par le P.* Gabriel Brotier, *6 volumes in-12. A Paris, de l'imprimerie de* J. Barbou, *rue des Mathurins.*

CETTE nouvelle édition de *Pline* est destinée, Monsieur, à servir de suite à la magnifique collection des auteurs latins qui fait tant d'honneur au zèle & aux talens typographiques de M. *Barbou*. Le plus célèbre interprète & le plus digne rival de *Tacite*, le P. *Brotier*, célèbre par cette union

ſi rare du génie & de l'érudition, du goût & des connoiſſances, a revu lui-même le texte, & l'a conféré avec les plus anciens manuſcrits & les meilleures éditions. Les notes qu'il a miſes à la fin de chaque volume ſont courtes, dégagées de ce fatras pédanteſque de citations, & de paſſages inutiles qui fatiguent le lecteur ſans l'inſtruire. On y trouve les éclairciſſemens néceſſaires ſur les endroits vraiment obſcurs, & les ſources où l'on peut puiſer des explications plus amples y ſont indiquées avec le plus grand ſoin.

L'hiſtoire naturelle de *Pline* eſt le monument le plus précieux qui nous reſte de l'antiquité. L'infatigable auteur, dévoré pendant toute ſa vie du deſir inſatiable d'apprendre, a raſſemblé dans cet ouvrage toutes les connoiſſances qu'il avoit acquiſes par une immenſe lecture, & par une étude opiniâtre. Son livre eſt comme le dépôt de tout ce qu'avoient ſu & penſé avant lui les écrivains les plus célèbres ſur les objets qui intéreſſent le plus la ſociété & la vie humaine. C'eſt un extrait judicieux & précis qui nous

offre l'eſprit & la ſubſtance d'une foule innombrable de volumes que l'injure des temps nous a ravis. Il n'y a point d'homme ſenſé qui ne puiſſe, par une lecture de quelques mois, s'approprier des lumières qui avoient coûté à *Pline* quarante ans de travaux. Enfin ce qui doit relever infiniment à nos yeux le prix de cette encyclopédie, c'eſt qu'elle fixe l'état des ſciences & des arts dans le ſiècle de *Pline*, & marque préciſément le point auquel les anciens étoient parvenus preſque dans tous les genres.

Vous n'attendez pas de moi, Monſieur, que je m'engage dans l'analyſe de cette compilation ſavante : quelques détails ſur la vie & la perſonne de l'auteur ſeront plus curieux & plus utiles ; je vous offrirai enſuite un leger tableau des immenſes richeſſes que ſon ouvrage renferme, & des morceaux choiſis, vous donneront une juſte idée du caractère de ſon éloquence.

Pline, né à Vérone l'an 23 de J. C. fut élevé à Rome dans ces temps malheureux où l'empire gémiſſoit ſous la

plus cruelle tyrannie. Pendant le cours de ſon enfance & de ſa jeuneſſe, il eut devant les yeux les cruautés de *Tibère*, les extravagances de *Caligula*, l'imbécillité de *Claude*. Au milieu de la corruption, il conſerva des mœurs pures; & le goût naturel qu'il avoit pour les ſciences, le garantit de la contagion. L'amour des lettres ne lui fit point oublier ce qu'il devoit à la patrie; il ſervit en Germanie ſous *Pomponius ſecundus*; l'art militaire devint pour lui un objet d'études, & pendant qu'il commandoit une compagnie de cavalerie, il compoſa un traité ſur l'art de lancer le javelot à cheval. La mort de *Pomponius* ſon général lui fournit un nouveau ſujet d'exercer ſon ſtyle; il compoſa la vie de cet illuſtre ami, diſtingué par ſes talens militaires & par ſon génie poëtique, mais plus recommandable encore par ſes vertus.

De retour à Rome, il fit ſuccéder aux occupations tumultueuſes des camps, les travaux non moins pénibles & non moins bruyans du barreau. Les Romains ne connoiſſoient point cette diſtinction gothique &

barbare de l'épée & de la robe, & l'on vit un colonel de cavalerie devenu avocat, défendre les citoyens par son éloquence, après avoir défendu la patrie par sa valeur. Les commencemens du règne de *Néron* faisoient alors concevoir aux gens de bien les plus heureuses espérances ; l'élève de *Sénèque* se montroit sur-tout le protecteur & l'ami des lettres ; c'est dans ces circonstances favorables que *Pline* composa un traité de rhétorique, dans lequel prenant l'orateur dès le berceau, il le formoit par tous les préceptes propres à le conduire à la perfection. Nous sommes bien dédommagés de la perte de cet ouvrage par celui de *Quintilien*, exécuté sur le même plan, & sans doute bien supérieur au traité de *Pline*, qui n'avoit pas autant de goût que d'érudition, & qui n'avoit pas fait de l'art oratoire une étude si longue & si profonde que *Quintilien*. L'histoire des guerres de Germanie qu'il écrivit vers le même temps, étoit un sujet plus convenable à son caractère & à ses talens. Il y rappelloit la mémoire des exploits de *Drusus* & de

Germanicus, héros si chers au peuple Romain, & dont la gloire sembloit rejaillir sur l'historien, puisqu'aux expéditions éclatantes de ces illustres généraux, il pouvoit joindre ses propres actions & les victoires qu'il avoit remportées lui-même dans la Germanie.

A Rome, les gens de lettres n'étoient point concentrés dans la solitude du cabinet, & ne cessoient pas d'être citoyens; les succès littéraires conduisoient même aux emplois publics. *Pline* fut envoyé en Espagne en qualité d'intendant de l'empereur; mais les fonctions de sa charge ne purent le détourner de l'étude; tous ses momens libres étoient consacrés à la composition ou à la lecture, qu'il accompagnoit toujours de notes & d'extraits. Il avoit jusqu'à 160 volumes remplis de remarques sur les auteurs qu'il avoit lus; & telle étoit alors l'estime qu'on avoit pour son érudition, qu'un certain *Lartius Licinius* voulut acheter ces remarques, & offrit de les payer 77812 liv., somme prodigieuse qui feroit aujourd'hui la fortune d'un

compilateur. *Pline*, qui étoit riche, & qui préféroit la ſcience à la fortune, n'accepta point le marché, & dit à l'enchériſſeur que ſes connoiſſances n'étoient point à vendre. Il l'empêcha par ce refus de faire une grande ſottiſe; car en achetant ſi cher les remarques de *Pline*, *Licinius* ne pouvoit acheter l'eſprit, les lumières, l'amour du travail & toutes les autres qualités ſans leſquelles ces remarques lui devenoient abſolument inutiles. Elles paſſèrent en de bien meilleures mains, & *Pline* le jeune en hérita ainſi que des talens & des vertus de ſon oncle.

Néron n'avoit pas tardé à lever le maſque; ſes paſſions retenues quelque temps par les ſages conſeils de ſes inſtituteurs avoient enfin rompu toutes les digues qu'on leur oppoſoit, lorſque *Pline* revint d'Eſpagne à Rome, il la trouva en proie aux cruautés d'un monſtre que les lettres & les arts n'avoient pu apprivoiſer. Jaloux de toute eſpèce de mérite, ſa ſombre défiance s'étendoit juſques ſur les auteurs célèbres, capables de lui diſputer

la palme du génie. *Pline* qui craignoit ſans doute de bleſſer l'amour-propre du prince par quelqu'ouvrage d'éclat, crut devoir traiter une matière ſèche, obſcure & peu propre à faire briller l'eſprit de l'auteur. Il publia des diſcuſſions grammaticales que le tyran ne jugea pas dignes de ſa colère, mais qui enflammèrent la bile des grammairiens. *Pline*, très-peu allarmé du courroux de ces pédans, les laiſſa clabauder, & partit pour l'Afrique, comme pour ſe dérober au ſpectacle des guerres civiles qui affligèrent l'Italie après la mort de *Néron*. *Galba*, *Othon*, *Vitellius* ſe montrèrent tour à tour ſur le trône, & en furent auſſi-tôt précipités. *Veſpaſien* rendit enfin la paix à l'empire, fit renaître les loix, les vertus & les arts. C'eſt alors que *Pline* revint dans ſa patrie, dont le malheur des temps l'avoit preſqu'exilé, & qu'il compoſa une hiſtoire Romaine pour ſervir de ſuite à celle d'*Aufidius Baſtus*; il fut admis dans la familiarité intime de *Veſpaſien*, & c'eſt ſous les auſpices de ſon fils *Titus* qu'il fit paroître ſon hiſtoire naturelle. Il ne

ſurvécut que deux ans à la publication de cet ouvrage, le ſeul qui ait échappé à l'injure des temps, & qui ait aſſuré l'immortalité à ſon auteur.

Le 23 d'août, l'an 79 de J. C., *Pline* étant à Misène, où il commandoit la flotte; environ à une heure après midi, on l'avertit qu'il s'élevoit dans le lointain un nuage d'une grandeur & d'une figure extraordinaire. Extrêmement avide de tous les phénomènes, il ſe hâte d'aller obſerver ce nuage, dont la forme approchoit de celle d'un pin, & qui paroiſſoit tantôt blanc, tantôt noirâtre, tantôt de diverſes couleurs; l'éloignement ne permettant pas de diſcerner de quelle montagne il ſortoit, *Pline* fait équiper quelques galères & ſe met en mer, afin d'examiner de plus près un prodige qui picquoit ſa curioſité. Cependant une cendre épaiſſe & chaude couvre les vaiſſeaux à meſure qu'ils approchent du véſuve, & on voit tomber une grèle de pierres calcinées. *Pline* ordonne alors au pilote de tourner du côté de Stabie, où demeuroit ſon ami *Pomponianus*; il le trouve

ſur le rivage prêt à s'embarquer pour s'éloigner du péril. Il l'embraſſe, le raſſure, ſoupe avec lui gaiement, quoiqu'on vît reluire de grandes flammes de pluſieurs endroits du mont Véſuve; il ſe couche enſuite, & dort ſi profondément qu'on l'entendoit ronfler de l'antichambre. Mais enfin la cour par où l'on entroit dans ſon appartement commençoit à ſe remplir ſi fort de cendres & de pierres calcinées, que pour peu qu'il eût tardé davantage, il ne lui auroit plus été libre de ſortir. On l'éveille, il ſort, & va rejoindre *Pomponianus* & les autres que la crainte avoit tenus éveillés. Ils s'avancent tous enſemble vers le rivage, la tête couverte de couſſins pour ſe garantir des pierres qui tomboient en grande quantité. La mer, alors fort groſſe & fort agitée, ne leur permit pas de s'embarquer, *Pline* fait étendre par terre un tapis ſur lequel il ſe couche; bientôt des flammes qui parurent plus grandes, & une odeur de ſouffre qui annonçoit leur approche, mirent tout le monde en fuite. Il ſe lève, appuyé

sur deux esclaves, & dans le moment tombe mort. Il est probable qu'une fumée trop épaisse le suffoqua d'autant plus aisément qu'il avoit la poitrine foible & étroite, & souvent la respiration embarrassée. Lorsque l'on commença à revoir la lumière, ce qui n'arriva que trois jours après, on retrouva au même endroit son corps entier, couvert de la même robe qu'il portoit quand il mourut, & dans la posture plutôt d'un homme qui repose que d'un homme qui est mort. C'est ainsi que *Pline* fut la victime de cet amour pour les sciences dont il avoit été tourmenté pendant le cours de sa vie.

Jamais homme n'a su mieux que *Pline* connoître le prix du temps & en mettre tous les instans à profit; c'est un prodige presque unique d'application & de vigilance, & l'on ne peut lire sans étonnement le détail de ses occupations, que son neveu nous a laissé dans une de ses lettres. Les momens même que la nature le forçoit d'accorder aux besoins du corps, étoient employés utilement pour son

esprit ; on lui lisoit alors quelque bon livre, dont il dictoit sur le champ des extraits. Un jour le lecteur ayant mal prononcé quelques mots, un de ceux qui étoient à table l'obligea de recommencer. Quoi ! ne l'avez-vous pas entendu, dit *Pline*? Pardonnez-moi, répondit son ami. Et pourquoi donc, reprit-il, le faire répéter? Voilà une interruption qui nous coûte plus de dix lignes. Lorsqu'il sortoit du bain & qu'il se faisoit essuyer, ou il entendoit lire, ou il dictoit. C'étoit là dans ses voyages sa seule occupation ; alors, comme s'il eût été plus dégagé de tous les autres soins, il avoit toujours à ses côtés son livre, ses tablettes & son copiste. C'étoit par cette raison qu'à Rome il n'alloit jamais qu'en voiture ; il reprit un jour son neveu de s'être promené : vous pouviez, dit-il, mettre ces heures à profit ; car il comptoit pour perdu tout le temps que l'on n'employoit pas aux sciences. Quand on considère d'un côté, le nombre prodigieux d'ouvrages qu'il a composés, on est tenté de croire qu'il a mené une vie retirée sans jamais

exercer aucune fonction publique ; de l'autre , quand on songe aux emplois dont il a été revêtu , aux embarras, aux distractions de toute espèce dont sa vie a été remplie , on ne peut comprendre comment il a pu trouver du temps pour l'étude.

Les Romains au siècle de *Pline* avoient porté au plus haut point de perfection l'éloquence , la poésie, l'histoire & même la philosophie morale. Mais ils avoient fait peu de progrès dans la science de la nature. Les Grecs étoient encore leurs maîtres en ce genre. *Pline* entreprit d'enrichir sa nation d'un ouvrage qui manquoit absolument à la littérature latine. Il ne se borna pas, comme les écrivains qui l'avoient précédé, à traiter quelques parties de l'histoire naturelle, son génie vaste & hardi embrassa la nature entière. Avant d'abaisser ses regards sur la terre, il s'élance vers le ciel , il examine la structure & la forme de l'univers, il trace le cours des astres & leurs différentes révolutions , il rend compte de tous les phénomènes célestes , il recherche

l'origine des vents, la cause du flux & reflux de la mer, des tremblemens de terre & des volcans; il donne en un mot, un traité complet d'astronomie & de physique générale, où l'on retrouve toutes les erreurs accréditées de son temps. Il promène ensuite sa vue sur la surface de la terre, il marque la situation, & assigne les bornes des différentes régions, il nomme avec beaucoup d'exactitude les provinces, les villes, les fleuves, les montagnes, les îles; mais il n'entre dans aucun détail sur la nature des pays & sur les mœurs des peuples, & sa géographie n'est qu'une nomenclature un peu sèche & aride.

Après avoir décrit la terre, *Pline* envisage ses habitans, & l'homme, le plus noble & le plus parfait de tous, est le premier objet de ses recherches. De là il passe aux différentes espèces d'animaux quadrupèdes, volatiles, insectes, poissons; & lorsqu'il a fini l'énumération des êtres animés, il entre dans le règne végétal, il parcourt les différentes productions de la terre, les fruits, les fleurs, les

arbres, les plantes; il indique leurs propriétés, il insiste beaucoup sur les secours que tire la médecine, non-seulement des animaux, mais encore de tous les végétaux. Pénétrant ensuite dans le sein même de la terre, il considère les métaux qu'elle renferme & l'usage que les hommes en ont fait. Dans la description de la nature, *Pline* n'oublie pas les arts destinés à l'imiter, & c'est par là qu'il termine son ouvrage; il traite particulièrement de la peinture, & en parlant des différentes espèces de marbre & de pierres précieuses, il fait remarquer ce que l'art & l'industrie humaine ont ajouté à leur valeur, & les divers ornemens que la sculpture & la gravure ont su leur donner.

Tel est, Monsieur, le fonds de cet ouvrage immense, & presque aussi varié que la nature elle-même, qui offre une érudition plus vaste & plus étendue, plus d'observations, de connoissances & de recherches, qu'on n'en trouve dans aucun des monumens littéraires que l'antiquité nous ait laissés. Cependant l'auteur aussi

ſavant que modeſte, n'a point imité la ſotte vanité, & le faſte puérile des Grecs, qui, à la tête des plus médiocres productions, ſe plaiſoient à mettre des titres brillans & pompeux. » Les Grecs, dit *Pline* lui-même dans » ſon épitre dédicatoire à *Titus*, les » Grecs ſont merveilleuſement heu- » reux dans leurs titres. L'un intitule » ſon livre *le rayon de miel*, l'autre, » *la corne d'Amalthée*, celui-ci, *les* » *violettes*, celui-là, *les muſes*, un » autre, *le pré;* on ouvre avec empreſ- » ſement le volume que décore une » inſcription ſi agréable, mais le plus » ſouvent on n'y trouve rien, & ce » qu'il y a de meilleur dans tout l'ou- » vrage, c'eſt le titre ». *Pline* beaucoup plus ſage a donné à ſon livre, qui renferme tant de richeſſes, le titre ſimple d'*Hiſtoire naturelle*; c'eſt le plus convenable, & celui qu'ont adopté dans la ſuite tous ceux qui ont travaillé ſur cette matière. La même modeſtie ſe fait voir encore dans l'exactitude avec laquelle il indique les ſources où il a puiſé. » Il eſt juſte & » honnête, dit-il, qu'un auteur faſſe

» connoître ceux qui lui ont donné » des secours & fourni des matériaux; » cependant la plupart des écrivains » que j'ai eu occasion de parcourir, » n'ont pas rempli ce devoir; car en » confrontant les ouvrages, j'ai remar» qué qu'un grand nombre de mo» dernes avoient copié presque mot » pour mot les anciens sans les nom» mer ». Le désir d'être utile à ses contemporains & à la postérité soutenoit le courage de *Pline* dans une entreprise si longue & si pénible. Il étoit persuadé qu'un auteur devoit plus songer en écrivant à l'honneur de sa nation, & à l'utilité publique, qu'à sa propre réputation. » Je suis étrange» ment surpris, dit-il, que le célèbre » historien *Tite-Live* ait osé dire dans » un certain endroit de son ouvrage » *qu'il avoit déja assez écrit pour sa gloire,* » *& que s'il continuoit ce n'étoit que pour* » *son amusement.* Certes, *Tite-Live* en » composant son histoire, ne devoit » pas envisager sa gloire propre, mais » plutôt celle du nom Romain, & du » peuple roi de l'univers; on lui auroit » plus d'obligation s'il eût achevé cet

» ouvrage pour honorer la patrie & » non pour s'amuser ». C'est ce zèle patriotique qui faisoit dévorer à *Pline* les difficultés sans nombre que lui offroit un sujet aussi vaste & aussi épineux que le sien. Il faut cependant convenir que dans son épitre dédicatoire, il exagère un peu ces difficultés, & affoiblit en quelque sorte par une charlatanerie de rhéteur le mérite de son travail. » Ce sujet, dit- » il, en parlant de son histoire natu- » relle, est peu propre à faire briller » le génie; il n'admet point les digres- » sions, les discours, les dialogues, » les incidens merveilleux, les faits » & les anecdotes qui peuvent égayer » le style & amuser le lecteur. C'est la » nature, c'est l'histoire de la vie hu- » maine, encore dans ce qu'elle a de » plus commun & de plus ignoble; de » sorte qu'en plusieurs endroits je suis » obligé de me servir d'expressions » rustiques, étrangères & même bar- » bares. Qu'il est difficile de rajeunir » des idées anciennes & d'en intro- » duire de nouvelles, de donner de » l'éclat à des choses communes, &

» de la clarté à des choses obscures !
» Comment prêter de la grace à des
» objets qu'on dédaigne, établir &
» accréditer des opinions douteuses ;
» quelle entreprise que d'expliquer la
» nature & les propriétés particulières
» de tout ce qui existe » !

Ou *Pline* se défioit trop de ses forces, ou il vouloit augmenter sa gloire en grossissant les obstacles dont il avoit triomphé. L'histoire de la nature n'est pas un sujet aussi aride & aussi ingrat que l'auteur voudroit nous le faire croire ; le naturaliste François a prouvé que cette matière n'étoit point étrangère à l'éloquence & aux graces du style ; *Pline* lui-même, quoiqu'en général moins brillant & moins orné, a semé son ouvrage de grands traits, d'idées sublimes & profondes, de réflexions neuves & hardies ; il peint toujours la nature en beau, ce n'est pas un compilateur qui rassemble ce qu'on a écrit & pensé avant lui, c'est un écrivain original, c'est un homme de génie qui s'approprie les matériaux qu'il emprunte par la manière dont il sait les employer.

Les préfaces de la plupart de ses livres sont des morceaux admirables, où l'auteur déploye toute la force & toute l'énergie de l'éloquence. Tel est entr'autres le début du septième livre, où il déplore les malheurs attachés à la condition de l'homme. « Il » semble, dit-il, que la nature ait » tout produit pour l'homme ; mais » qu'elle lui a vendu cher ses dons ! » D'un côté, mère tendre, de l'autre, » marâtre cruelle. Tous les autres ani» maux ont un habillement naturel, » l'homme seul n'est couvert que de » voiles étrangers ; seul il est jetté nud » sur la terre nue, le jour de sa naissance ; » seul de tous les animaux il semble » dès le commencement de sa vie » destiné à la douleur & aux larmes, » & ce n'est qu'au bout de quarante » jours qu'un sourire léger succède » enfin aux pleurs. Après un si cruel » essai de la lumière, il est emprisonné » dans des liens dont les animaux » même domestiques sont affranchis. » Cet être né pour jouir de tant d'a» vantages, & pour commander à » toute la nature, est tristement

» couché pieds & mains liés, il pleure,
» il crie ; ſa vie commence par des
» ſupplices, & ſa naiſſance eſt cepen-
» dant le ſeul crime qu'on puiſſe lui
» reprocher. Hélas ! une pareille en-
» trée dans le monde peut-elle inſpi-
» rer aux hommes tant d'orgueil ? Dès
» que l'enfant commence à faire uſage
» de ſes forces naiſſantes, ſon premier
» état eſt celui de quadrupède ; com-
» bien de temps ne faut-il pas pour
» qu'il ſache marcher, parler, prendre
» de la nourriture ? combien de temps
» ſa tête n'eſt-elle pas chancelante, ce
» qui dans tous les animaux eſt le ſigne
» de la plus grande foibleſſe ? Que
» dirai-je de cette foule de maladies
» & de remèdes, inventés pour les
» guérir, mais qui cèdent ſouvent à
» des maux extraordinaires & incon-
» nus. Les autres animaux connoiſſent
» à quoi la nature les deſtine. On les
» voit d'eux-mêmes courir, voler,
» nager, ſelon l'inſtinct qui le guide.
» L'homme ſeul ne ſait rien ſans qu'on
» le lui apprenne ; il ne ſait ni parler,
» ni marcher, ni ſe nourrir ; pleurer

» eſt la ſeule choſe qu'il faſſe de lui-
» même ».

Le goût étoit déjà corrompu du temps de *Pline*, le public n'étoit plus ſenſible aux beautés ſimples & naturelles: on exigeoit dans les penſées comme dans le ſtyle une fineſſe & une profondeur affectées, une certaine ſubtilité propre à exercer la ſagacité du lecteur, une préciſion bruſque & ſouvent obſcure, qui ſembloit annoncer que l'auteur penſoit plus de choſes qu'il n'en diſoit. *Sénèque* & *Lucain* avoient aiſément fait adopter ce nouveau genre aux Romains raſſaſiés de leurs chef-d'œuvres & dégoûtés de l'antique ſimplicité de *Cicéron* & de *Virgile*. *Pline* a payé le tribut à ſon ſiècle, porté par ſon caractère à un genre d'éloquence fort, hardi & nerveux, il eſt quelquefois dur, faux & outré; ſes penſées ſont ſouvent plus brillantes que ſolides, il eſt ſouvent obſcur, guindé, déclamateur. Vous aurez occaſion de le remarquer, Monſieur, dans les morceaux que je vais vous citer.

Au commencement du dix-neuvième livre, *Pline* dit, en parlant du lin dont on fait les voiles des vaiſſeaux. » Quel prodige étonnant qu'il y ait » une plante qui approche l'Egypte de » l'Italie, qui, dans l'eſpace de ſept » jours, réuniſſe Gader & les colonnes » d'*Hercule* au port d'Oſtie! Que n'a » point toute l'induſtrie audacieuſe & » téméraire des hommes! Ils ſement » une plante deſtinée à recevoir les » vents & les tempêtes; il ne leur » ſuffit pas d'être le jouet des flots, » une ſi petite ſémence, une tige ſi » foible & ſi courte les tranſporte » dans toutes les parties de l'univers, » & ce n'eſt pas par ſes propres forces » qu'elle produit de ſi grands effets, » c'eſt lorſque par l'outrage & la har» dieſſe des hommes elle a été briſée » & broyée, & qu'elle eſt devenue » auſſi molle que la laine. On ne peut » trouver d'imprécations aſſez fortes » contre l'inventeur de cet art perni» cieux, qui, peu content que l'homme » mourût ſur la terre, a voulu qu'il » pérît dans les flots ſans ſépulture. » J'avertiſſois dans le livre précédent

» combien les pluies & les vents
» étoient nuisibles aux semences &
» aux moissons ; & voilà que la main
» des hommes seme & leur art moissonne une plante, qui, sur la mer,
» a besoin des vents. Rien ne croît
» plus facilement que le lin, ce qui
» prouve combien les maux abondent ;
» le lin brûle la terre & détruit sa fécondité, ce qui fait voir que la
» nature le produit à regret ».

Il y a dans toutes ces idées plus d'éclat que de justesse & de vérité ; on y remarque une vaine ostentation de subtilité & de finesse, l'esprit y brille aux dépens de la raison & du bon sens ; l'auteur insiste sur des circonstances frivoles & minutieuses. Y a-t-il rien de plus petit & de plus puérile que cette réflexion : *le vent nuit aux semences, & cependant il y a une semence qui a besoin des vents.* Le lin broyé & filé a plus de force que lorsqu'il est dans son état naturel, il est plus propre à former un tissu solide, & la surprise de *Pline* au sujet de la préparation du lin est ridicule & mal fondée. Le morceau suivant n'est pas moins brillant,

brillant, mais il est plus judicieux & plus sensé, *Pline* y défend la nature contre les hommes qui l'accusent de produire des choses nuisibles.

» La nature a produit des poisons, » mais c'est la malice des hommes qui » les a trouvés & mis en œuvre. Les » oiseaux & les bêtes se contentent de » s'en garantir ; l'éléphant & le bœuf » sauvage aiguisent leurs dents contre » un arbre, le rinocéros contre un » rocher ; le sanglier se sert de ces » deux instrumens pour acérer ses » dards ; tous les animaux savent pré» parer leurs armes, aucun ne les em» poisonne, excepté l'homme. L'hom» me seul envenime les flêches, & sait » rendre plus dangereuses les atteintes » du fer. L'homme empoisonne les » fleuves & les alimens qu'offre la na» ture, l'air même destiné à conser» ver la vie, devient entre ses mains » l'instrument de la mort. Les animaux » n'ignorent pas ces funestes ressour» ces. J'ai déjà dit comment ils se pré» parent à combattre le serpent, quels » remèdes ils emploient pour se gué-

» rir après le combat, mais aucun
» d'eux n'attaque son ennemi avec un
» poison étranger. Avouons donc
» notre injustice. Peu contens des
» poisons naturels, nous en composons
» un bien plus grand nombre de nos
» propres mains; que dis-je? combien
» d'hommes eux-mêmes sont plus
» dangereux que les plus mortels
» poisons; combien d'hommes dar-
» dent une langue aussi venimeuse que
» celle des serpens; leur ame corrom-
» pue répand sur-tout ce qui les ap-
» proche un souffle empesté, ils em-
» poisonnent tout. Semblable à ces
» oiseaux funèbres, qui par d'horribles
» cris, seul chant que leur ait donné
» la nature, interrompent le silence de
» la nuit, & semblent jaloux du repos
» dont jouissent alors tous les êtres
» animés. On peut les comparer à ces
» animaux de mauvais augure, dont
» l'aspect nous empêche de vaquer à
» nos affaires, & de nous rendre
» utiles à la société. Le fiel & la haine
» dont ils se nourrissent est le seul
» fruit qu'ils recueillent de tous les

» maux que produit leur haleine empoisonnée. Mais en cela même éclate » encore la majesté bienfaisante de la » nature ; les bons sont en bien plus » grand nombre que les méchans, » comme les alimens utiles sont en » bien plus grande quantité que les » poisons. Je laisse donc en proie à » leur méchanceté ces hommes pernicieux, qui ressemblent aux ronces » & aux épines dont le feu purge la » terre. Livré tout entier à la joie & » à la reconnoissance que m'inspirent » les bienfaits de la nature, je continue » à les décrire avec d'autant plus de » courage & de constance, que c'est » l'espoir d'être utile à l'humanité, » plutôt que le desir d'une vaine gloire, » qui m'anime ».

Je terminerai, Monsieur, cet article par une déclamation de *Pline* au sujet des jeux funèbres que *Curion* fit célébrer à la mort de son père, l'an de Rome 701. Il fit construire en bois 2 théâtres très-vastes, qui, quoique joints ensemble, pouvoient se séparer & tourner chacun sur un pivot. Le

matin, il faisoit représenter des pièces sur chacun de ces théâtres en même temps ; mais ils étoient adossés l'un à l'autre de manière que les spectateurs n'étoient point incommodés sur un théâtre du bruit qui se faisoit sur l'autre ; le soir, ces deux théâtres, tournant sur leur pivot, se rejoignoient & formoient un amphithéâtre pour les combats de gladiateurs. Ces jeux extraordinaires durèrent plusieurs jours, pendant lesquels le peuple Romain fut exposé au danger continuel de périr ; c'est à cette occasion que *Pline* s'écrie : » Qu'est ce qui doit le » plus nous étonner, l'inventeur ou » l'invention ? Celui qui a conçu l'idée » de cette machine ou l'artiste qui l'a » construite ? Est-il possible qu'un » homme ait imaginé & commandé » un pareil ouvrage ? qu'un homme » ait osé s'en charger & l'exécuter ? » Mais ce qu'il y a de plus surprenant » encore, c'est la folie du peuple qui » a osé s'asseoir sur un siège si perfide » & si fragile. Le voilà ce vainqueur » des nations, ce conquérant de l'u-

» nivers, qui distribue les royaumes » & les empires, donne des loix à » toute la terre, & pour le reste des » mortels est un peuple de dieux ; le » voilà suspendu sur une machine, qui » applaudit au péril de ses jours. » Est-ce ainsi qu'on se joue de la vie » des hommes ? avoit-on droit alors » de se plaindre du massacre de Cannes ! » quel affreux désastre pouvoit être la » suite de cette imprudence ! Lorsque » la terre engloutit quelques villes, » c'est un malheur public qui afflige » l'humanité entière ; & voilà que tout » le peuple Romain porté comme sur » deux vaisseaux & soutenu par deux » pivots fragiles, est spectateur de ses » propres dangers, toujours prêt à » périr si la machine trop foible » vient à se rompre. C'étoit donc en » suspendant en l'air les tributs que » *Curion* se flattoit de gagner leurs suf- » frages & d'obtenir le tribunat. Que » n'osera-t-il point sur la tribune aux » harangues ? que ne persuadera t-il » point à la multitude, après avoir pu » l'engager dans une pareille folie ?

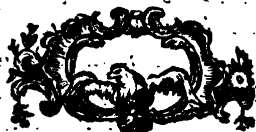
» Avouons la vérité, dans ces jeux
» funèbres, tous les Romains faisoient
» la fonction de gladiateurs, & hono-
» roient par leur péril la mémoire du
» père de *Curion* : & cependant ce
» *Curion* n'étoit ni roi ni chef d'au-
» cune nation, il étoit pauvre & n'a-
» voit d'autre revenu que la discorde
» qui régnoit entre les grands de
» Rome ».

Il y a dans ce morceau, d'ailleurs fort éloquent, un ton de rhéteur & une certaine emphase qui n'échapperont point, Monsieur, à votre pénétration. *Pline* vouloit toujours penser en grand, il dédaignoit les idées communes, & les graces de l'expression qui leur donnent de la valeur, il ne vouloit point devoir ses succès à une heureuse combinaison de mots ; âpre & dur dans son style, il vouloit étonner par des conceptions neuves, hardies, extraordinaires ; mais il alloit souvent au-delà du but. Au lieu d'être sublime, il étoit ampoulé & gigantesque ; sa finesse & sa profondeur n'étoient souvent qu'une subtilité pré-

cieuse, guindée, énigmatique, & ses pensées qui éblouissoient au premier abord, examinées de plus près, se réduisoient souvent à un sens faux, puérile & trivial; n'en admirons pas moins l'éloquence mâle & vigoureuse, les grandes vues, la précision énergique & les traits de force qui distinguent l'ouvrage de *Pline* & caractérisent sa manière d'écrire; ses défauts sont de son siècle, & son génie n'étoit qu'à lui.

Je suis, &c.

Paris, ce 24 mai 1779.



ne pas nommer les véritables auteurs & le vrai séjour des abus qu'ils veulent extirper, &, pour l'instruction de leurs concitoyens, de prêcher des peuples qui ne les entendent pas, c'est qu'il n'est pas temps encore de faire retentir clairement aux oreilles des rois & des ministres de la religion les vérités terribles qu'on se propose de leur annoncer. » Les organes de la » prudence & de la raison, (dit M. » *d'Alembert* dans la préface de ses » éloges) ne doivent faire entrer de » lumière dans les yeux des peuples » que ce qu'il en faut pour ne pas les » blesser ; il leur importe de ne ré» pandre ces vérités que peu à peu » & par transpiration insensible, & au » lieu de les jetter brusquement au » milieu de la multitude qui les re» pousseroit avec violence, ils se con» tent de lever doucement & par de» grés le voile qui les couvre, afin » qu'elles puissent insensiblement & à » petit bruit, s'établir & s'accréditer » malgré les efforts de ceux qui pourroient avoir quelque raison de les craindre & de les combattre.

Ainsi, Monsieur, si l'on s'est plu à nous faire des peintures affreuses du despotisme oriental, c'est qu'on s'est promis, qu'après avoir inspiré une horreur forte & universelle pour ces *gouvernemens arbitraires*, on la feroit aisément rejaillir sur les monarchies Européennes, qui ont peut-être plus de conformité qu'on ne pense avec ces *établissemens contre nature*, que nous n'envisageons qu'avec horreur, parce que nous ne les voyons que sous de fausses couleurs. Voilà, Monsieur, pourquoi l'on s'est efforcé d'étouffer la voix de cet écrivain judicieux qui, pour resserrer les liens qui nous attachent à nos maîtres, entreprit de venger l'honneur des prétendus *despotes* de l'orient, qui, pour nous faire aimer les douces chaînes que nous portons, voulut nous persuader que celles même des Asiatiques étoient moins pesantes qu'on ne l'imagine. Des cris de fureur s'élevèrent de toutes parts contre lui, bien-tôt il ne fut plus connu que sous les noms odieux d'apologiste de *Néron*, & de fauteur du despotisme, qu'on l'accusa de vouloir

introduire parmi nous. Il eut beau représenter qu'ayant tonné plus fortement qu'aucun autre écrivain contre la tyrannie & les tyrans, il ne devoit pas être soupçonné de favoriser, de louer le despotisme, & qu'il prétendoit uniquement que c'étoit une forme chimérique de gouvernement qui n'avoit jamais existé que dans l'imagination de *Montesquieu* & de ses successeurs ; on affecta de ne pas l'entendre, on lui chercha des crimes, & quoique le public ne lui en ait connu d'autres que des talens supérieurs & un zèle ardent, la France a perdu le plus éloquent, comme le plus courageux défenseur de l'innocence opprimée ; perte irréparable, si la liberté dont il jouit aujourd'hui ne lui permettoit de déployer toute la vigueur de son ame & de son génie contre ces faux philosophes, fléau de l'humanité plus dangereux encore que les oppresseurs même de l'innocence, & plus redoutables peut-être à la société qu'ils corrompent, que les brigands même qui la ravagent.

Enfin, Monsieur, voici un témoin

oculaire, dont les lumières & la sincérité sont également reconnues, qui va réformer les fausses idées qu'on avoit affecté de répandre sur les gouvernemens des orientaux, venger également & leur honneur & celui de leur célèbre apologiste (M. *Linguet*). Ayant long-temps habité les différentes contrées de l'Asie, aussi versé dans la connoissance des mœurs, que dans celle des langues orientales, aussi incapable de se laisser aveugler par le préjugé, que de se livrer à l'esprit de parti, M. *Anquetil* mériteroit d'en être cru sur sa parole, & son affirmation seule devroit avoir sur tout esprit raisonnable plus de poids & d'autorité que cette nuée d'écrivains, qui, comme un troupeau de moutons, ont, sur la foi d'un seul homme, peint avec des couleurs aussi fausses qu'odieuses tous les empires de l'Orient. Mais ce n'est pas son autorité seule, ce sont des faits, des actes, des monumens sans nombre, des témoignages historiques, que ce sage historien oppose aux frivoles conjectures, aux rêves de *Montesquieu*,

qui, dans son cabinet, avoit tracé un portrait d'imagination, plutôt qu'un tableau d'après nature. Faste démesuré, despotisme absolu, cruauté, conquêtes arbitraires, régime sanguinaire, telle est l'idée que d'après *Montesquieu* l'on s'étoit formée jusqu'ici de ces prétendus *despotes* de l'Orient, qui, s'ils étoient peints fidèlement, ressembleroient moins à des souverains qu'à de grands brigands, qui se plairoient à détruire tour à tour tout ce que la nature se hâte en vain de produire.

M. *Anquetil* au contraire établit & prouve incontestablement, 1°. que l'agriculture, les sciences, les arts, le commerce cultivés dans l'Orient; la communication que l'on donne au peuple même des décisions du conseil par des registres que tout le monde a la liberté de consulter, & par des gazettes qui sont publiées tous les deux jours, que le libre exercice des différentes religions permises dans la Turquie & dans l'Inde, sont autant de témoins irréfragables qui déposent que le despotisme oriental n'est pas tel

que le repréſente l'oracle des publiciſtes philoſophes, M. *Monteſquieu.*

2°. Qu'en Turquie, en Perſe & dans l'Inde, il exiſte des codes de loix écrites, ou des coutumes ayant force de loix, qui forment la règle des jugemens; que ces loix obligent les ſouverains eux-mêmes, qui à leur ſacre, jurent, comme en France, de les obſerver, ou qui du moins s'y engagent par la profeſſion même de la religion qu'ils ſuivent, & dont ces loix ſont partie eſſentielle.

3°. Que dans les mêmes contrées il y a des propriétés en fonds de terre, maiſons, jardins, &c. des titres honorifiques, des principautés, des charges qui paſſent par héritage du père au fils. Tel eſt le fonds & le plan de cet ouvrage.

A ces traits, Monſieur, reconnoiſſez-vous ces contrées barbares en proie à l'ignorance, aux malheurs qu'entraîne le deſpotiſme abſolu & illimité de M. *Monteſquieu*? Reconnoiſſez-vous ces hommes abrutis, diſons mieux, ces *bêtes de ſomme* écraſées ſous un ſceptre de fer? Mais

entrons dans quelques détails. Je passe tout ce qui concerne l'état des sciences, des arts, du commerce, & la politique extérieure des Orientaux, articles d'autant plus curieux qu'ils présentent des idées aussi vraies que nouvelles; je ne m'arrêterai, dans la première partie, qu'à ce qui concerne la politique intérieure des Orientaux.

Ces princes, qu'on nous représente comme des hommes stupides, entièrement énervés & abrutis par la mollesse & la débauche, ont cependant la prudence de tenir toujours prêts des trésors pour les guerres qui peuvent survenir; ils savent, comme les anciens Indiens, *brider* l'autorité des gouverneurs par un officier qui leur rend compte de tout ce qui se passe, & ils ont trouvé le moyen de faire que l'argent entre dans leur état, & n'en sorte jamais. » Si les Européens, » dit *de la Boullaie* *, se servoient aussi » bien de la politique des Indiens que » de leurs drogues, tout en iroit » mieux. L'autorité des rois seroit

* Voyages, pag. 143 & 144.

» plus affermie, & les sujets seroient » plus contens ».

Dans l'Inde & en Perse, il y a, de même que dans la Chine, des historiens du palais qui consignent dans des archives tout ce qui a le moindre rapport au prince, tout ce qui concerne sa vie privée, ainsi que son administration. Dira-t-on que ces archives étant déposées dans le palais même du prince ne peuvent être que des monumens de flatterie ? la réponse du chef des historiens à *Aureng-zèbe* fait évanouir ce soupçon. Ce prince ordonnoit à l'historien de faire l'histoire de ses conquêtes ; *quelles couleurs*, répondit celui-ci, *pourrai-je donner à l'emprisonnement de votre père, au massacre de vos trois frères ?* Dans un état libre, une réponse aussi hardie eût été suivie de la mort. Le prétendu despote Indien se contenta d'excuser sa conduite sur les circonstances & par le cours de la Providence.

Akbar lui-même dit à son fils *Djehanguir*, en lui pardonnant sa révolte, » A jamais on lira dans les chroniques » de la nation que le premier des

» petits fils de *Tamerlan*, *Djehanguir*,
» attenta fur les jours de fon père ».

Thomas Rhoe, envoyé du roi d'Angleterre chez le *Mogol*, attefte que les réfolutions les plus importantes *s'y prennent en public & s'enregiftrent de même ;* que chacun, *pour la plus petite pièce de monnoie a la liberté de confulter & de cenfurer les délibérations .... que le prince eft obligé de fe rendre lui-même au dorbar pour y entendre les plaintes de fes fujets ;* que *s'il manquoit de s'y rendre deux jours de fuite, fans raifon, le peuple fe fouleveroit.*

Voilà des pratiques bien étranges pour un defpote, & bien douces pour des efclaves. Mais voici des monumens bien plus finguliers encore qui dépofent contre le prétendu defpotifme de l'Orient. Ce ne font plus des regiftres enfermés dans le palais ; ce font des gazettes répandues dans tout l'empire, qui marquent jour par jour tout ce qui fe paffe d'important à la cour & dans les provinces. On rend compte au public même des *requêtes préfentées & des réponfes qu'on y a faites*. M. *Anquetil*, dans les notes

curieuſes qu'il a miſes à la fin de ſon ouvrage, donne la traduction littérale d'une de ces gazettes & des extraits de quatre autres; parmi les articles qu'on y lit, il s'en trouve ſans doute de minutieux, & qui ne prouvent rien; mais il en eſt d'autres où l'on rend compte des mouvemens intérieurs des provinces, des délibérations de la cour, des affaires étrangères qui intéreſſent l'état. Je le demande à tout homme raiſonnable, ſi des princes qui ſe ſoumettent à de pareils uſages ſont ces deſpotes ſi terribles, autour deſquels, ſuivant M. *Monteſquieu*, les ſoupçons & la crainte forment une barrière impénétrable à tous les ſujets, ſi un gouvernement régi ſuivant de pareilles loix & de pareils uſages, eſt ce monſtre inquiet & dévorant, appellé *deſpotiſme*, que M. *Monteſquieu* peint avec des couleurs ſi fortes, & dont en effet, l'idée ſeule feroit horreur, ſi l'on ne ſavoit que c'eſt un pur phantôme dont on a voulu nous effrayer.

Dans la ſeconde partie de l'ouvrage, qui eſt la principale, l'auteur fait

voir qu'il exiſte en Turquie, en Perſe, & dans l'Indouſtan, un code de loix écrites qui font la règle des ſouverains, & la ſûreté des particuliers; l'écueil du deſpotiſme, & la ſauvegarde de la liberté publique; la baſe des jugemens & la borne de l'autorité. Si l'exiſtence de ces loix eſt certaine, il faut renoncer à tout ce qu'on nous a débité juſqu'ici ſur le deſpotiſme oriental, & convenir que toutes les idées qu'on nous en a données ne font que des chimères & des viſions. Mais avant de rapporter les faits & les autorités, établiſſons le vrai point de la queſtion; car il en eſt de cette diſpute, comme de preſque toutes les autres, où il n'y a partage d'opinions que parce qu'on ne veut pas s'entendre.

Quand vous avancez que le deſpotiſme eſt la forme des gouvernemens orientaux, que voulez-vous dire? Eſt-ce ſeulement qu'on y voit ſouvent la fortune des particuliers devenir la proie de l'ambition des grands, & la vie même des grands livrée quelquefois aux caprices des ſouverains?

Non, sans doute; car alors la Turquie, l'Inde & la Perse ne feroient que ressembler aux gouvernemens les plus modérés de l'Europe. Ce sont là de ces calamités inévitables, mais passagères, qu'il faut supporter, disoit le profond *Tacite*, comme on supporte les tempêtes, la guerre, la peste & la famine. Quel est donc, ou quel doit être le sens de votre assertion? Il s'agit de savoir si le despotisme absolu, si la puissance illimitée, sans bornes & sans loix est érigée dans l'Orient *en principe*, en *systême de gouvernement*; il s'agit de savoir, non pas si la force sait quelquefois s'y mettre au-dessus des loix, mais s'il n'y existe point un code de loix qui soient le rempart du peuple; il s'agit de savoir, non pas si le prince, abusant de son autorité, immôle les particuliers à ses passions, mais si les peuples soumis à ce joug odieux lui mettent en main le sceptre de fer dont il les opprime; en un mot, il s'agit de savoir, non pas si le prince exerce souvent des actes d'oppression & de tyrannie, mais s'il le fait en vertu d'une con-

vention autorisée par la nation elle-même. Voilà le véritable état de la question ; & c'est faute d'avoir fait cette distinction, que des voyageurs ignorans, plus occupés de commerce que de politique, confondant les faits avec le droit, les excès passagers du prince avec son *autorité légale*, nous ont assuré que tous les peuples de l'Orient gémissoient sous la tyrannie la plus insupportable, & que le despotisme étoit la seule forme de gouvernement qu'on y reconnût. Mais voyons les faits, & les témoignages des historiens instruits.

Le solitaire Turc, *Thévenot*, *Ricault*, *Tavernier*, *Portker*, tous nous disent qu'en Turquie, lors de l'avénement d'un prince à la couronne, il existe une cérémonie assez semblable à celle du sacre de nos rois, que le souverain jure d'observer les loix de *Mahomet*, & ces loix, comme on sait, ne concernent pas seulement les dogmes & le culte religieux, mais encore l'ordre civil ; aussi la forme des tribunaux, les loix sur les inventaires, les testamens, les tuteurs, les contrats

de vente, les mariages, &c. tout y est il traité d'une manière peut-être plus fixe que dans nos gouvernemens Européens ; & *Ricault* lui-même, favorable cependant au systême du *despotisme oriental*, dit que *les plus grands procès ne durent que quatre ou cinq jours, encore cette prolongation n'arrive que quand l'affaire est bien difficile.*

Mais écoutons sur-tout M. *Porther*, qui a résidé plusieurs années en Turquie en qualité de ministre plénipotentiaire de sa majestè Britannique. » Les Turcs, dit-il, ont des loix qui » assurent la propriété & le com» merce ; ils en ont aussi pour punir » les crimes & réprimer le vice. Ces » loix sont une forte barrière contre » le despotime & l'oppression ». Il s'élève contre ceux qui supposent le gouvernement Turc *absolument dépendant du caprice, de l'avarice, & de la cruauté d'un tyran qui ne respire que l'oppression de ses sujets.* » Il faut, dit» il, pour épouser de pareilles préven» tions, n'avoir jamais jetté les yeux » autour de soi ; car pour peu qu'on » veuille examiner avec impartialité

» les corps politiques dont nous sommes environnés, on trouvera que » le sultan n'est pas plus despotique » que plusieurs souverains chrétiens, » & moins peut-être que quelques-» uns d'entr'eux ».

Il ne faut pas s'arrêter à ce qu'on nous débite de l'abominable tyrannie du prince qui sans aucune forme de procès envoye le fatal cordon au malheureux qu'il veut immoler à ses passions, & de l'aveugle soumission des sujets qui se résignent avec joie, à cet ordre cruel, *croyant même obtenir la couronne du martyre*: ce sont là des faits particuliers qui prouvent l'abus, mais non pas l'usage & le droit; ils sont d'ailleurs beaucoup exagérés. *Thevenot* nous dit que ces ordres ne sont plus si fidèlement exécutés, qu'ils excitèrent très-souvent des rébellions. Les révoltes d'*Aaly-bey*, de *Scheikh-Daher & de ses enfans* encore récentes, & tant d'autres plus anciennes, prouvent plus en faveur du systême de MM. *Linguet* & *Anquetil*, que la soumission forcée de quelques particuliers en faveur du systême de *Montesquieu*.

Pour

Pour ce qui regarde la Perse, c'est *Chardin* qui a débité les fausses idées qui se sont depuis si fort accréditées. M. *Anquetil* discute tout ce qu'il en a dit, explique les passages du voyageur qui paroissent contraires à son systême, en rapporte d'autres qui lui sont évidemment favorables, & il résulte de cette discussion précisément ce que M. *Linguet* avoit avancé & que la nature indique assez, que le despotisme qui règne en Perse, comme dans le reste de l'Orient, ne regarde que les grands & plus particulièrement les favoris du roi, ses *mignons*, parce que le prince qui les a élèvés de rien, les regarde comme ses esclaves; mais que le peuple y est heureux & libre; que, hors les cas extraordinaires, *le gouvernement Persan se règle par les loix du droit civil, & observe ses coutumes, auxquelles les sujets prétendent qu'il se tient constamment attaché. De manière,* (c'est *Chardin* qui parle) *que le mal qu'il y a n'est pas si grand que le bruit qu'on en fait.*

Dans la troisième partie de son ouvrage, l'auteur traite de la propriété

des biens, & prouve d'une manière non moins inconteftable que ces *barbares loix de l'Orient qui anéantiffent la propriété des biens*, n'y ont jamais été en vigueur, & ne font éclofes que du cerveau de nos philofophes François.

Pour ce qui concerne la Turquie, le fage & favant académicien s'appuye du témoignage de M. *Porther*. Ce miniftre plénipotentiaire de la Grande Bretagne à la Porte, qui avoit examiné particulièrement & à fond cette matière, ne peut affez marquer fon étonnement fur les affertions de l'auteur de l'*Efprit des Loix*. » L'illuftre préfident *de Montefquieu*, dit-il, trompé » par des autorités équivoques, femble » ôter aux Turcs le droit de propriété, » le droit d'hérédité & de fucceffion ». Puis après des réflexions judicieufes fur la foibleffe de l'efprit humain, il ajoute : » fi M. *de Montefquieu* avoit » ouvert l'*Alkoran*, le feul chapitre » des femmes lui eût fait connoître » avec quelle précifion le prophête » a fixé & déterminé l'ordre des fuc» ceffions dans les familles, combien

» les propriétés des particuliers sont
» assurées par la loi, combien elles
» sont hors des atteintes & au-dessus
» du pouvoir du sultan..... Il y a
» tout lieu de croire qu'il eût pris dans
» ces livres une idée du despotisme de
» la Turquie tout-à-fait différente de
» celle qu'il a adoptée ».

Si nous osions proférer de notre autorité de pareils blasphêmes, on nous appelleroit *apologistes de Néron*, *fauteurs du despotisme*; mais c'est un témoin oculaire, c'est le ministre de l'état dont le gouvernement est le plus beau de l'univers, suivant *Montesquieu* lui-même; c'est lui qui vient détruire les songes de M. *de Montesquieu*. On nous permettra de préférer un témoin véridique qui a vu les choses de près, à un homme, qui, de son cabinet, & par des raisonnemens, vouloit deviner quel étoit l'état & la constitution des gouvernemens Orientaux.

Le témoignage de M. *Porther* est d'autant plus fort, qu'il a soin de l'appuyer par des faits constans. En 1755, le palais du grand visir fut détruit par

un incendie; pour garantir le nouveau bâtiment d'un pareil malheur, on eut besoin de laisser autour un grand espace vuide, & pour cela d'acheter plusieurs maisons contigues. La plupart des propriétaires consentirent à vendre leur terrein; il n'y eut qu'une vieille femme qui s'y refusa, disant qu'aucune somme ne la pouvoit dédommager d'un bien qui s'étoit conservé dans sa famille depuis plusieurs générations. Prières, menaces, mauvais traitemens de la part des subalternes; mais le sultan interrogé s'il ne la forceroit pas, répondit: *cela ne se peut faire, c'est sa propriété.* En croira-t-on du moins un pareil témoin? Un sultan qui reconnoît les propriétés de ses sujets & l'heureuse impuissance où il est de les leur enlever.

Je n'entrerai pas dans un plus grand détail sur cet important ouvrage, qui doit, s'il est bien médité, produire une révolution dans nos idées sur les gouvernemens Orientaux. Ce n'est pas que je prétende garantir tous les faits & approuver toutes les conséquences que l'auteur en tire. Il en est

parmi les premiers qui me paroissent exagérés ; & parmi les dernières, qui sont peu justes ; mais la masse & l'ensemble des preuves & des résultats sont frappans. Un des meilleurs effets que produira cet ouvrage, c'est de diminuer ce respect aveugle pour l'*Esprit des Loix* dont étoient saisis des gens qui ne l'ont peut-être jamais lu, & qui ne sont pas en état de l'entendre, ouvrage où se trouvent sans doute d'excellentes vérités, mais beaucoup plus de rêves & de chimères, comme l'avoit bien jugé feu Monseigneur le dauphin, qui appelloit l'*Esprit des Loix*, *quelques vérités noyées dans un déluge d'erreurs*. Quoique l'auteur n'ait pas eu le courage de nommer M. *Linguet*, on diroit que c'est autant par le desir de le venger, que par amour de la vérité, qu'il a composé cet ouvrage, qu'on pourroit intituler : *Pièces justificatives des ouvrages de M.* Linguet *sur le despotisme Oriental.*

Je suis, &c.

Paris, ce 29 mai 1779.

POST-SCRIPTUM.

L'auteur, dans son avant-propos, dit, en passant, un mot de l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, *par M.* Guérin du Rocher, qui prétend que toute l'histoire ancienne n'est presque que l'histoire sainte défigurée. M. *Anquetil* ne paroît pas faire un grand cas de cette opinion; mais il ne la réfute que par son autorité seule. Si l'on veut en voir une réfutation plus solide, il faut consulter l'ouvrage de M. *Duvoisin*, *sur l'autorité des livres de Moyse*, dont je vous parlois dernièrement. Il est le seul jusqu'ici qui ait entrepris de combattre par des raisons le systême du savant auteur de *l'Histoire véritable*, &c. Vous applaudirez également à la solidité & à la modération de ses critiques. Si je ne vous ai point parlé de cette importante partie de son ouvrage, c'est qu'elle n'est qu'une espèce de digression, & que je serai d'ailleurs obligé de revenir sur cette matière, lorsque les nouveaux volumes de M. *Guérin du Rocher* paroîtront.

LETTRE XVI.

Le Tombeau de Voltaire, *estampe. A Paris*, *chez* Alibert, *marchand d'estampes*, *au Palais royal ; & chez* Lenoir, *marchand du cabinet des estampes du roi*, *au Louvre.*

De toutes les folies auxquelles l'arrivée de M. *de Voltaire* dans la capitale, & sa mort ont donné naissance, en voici, Monsieur, sans contredit une des plus risibles, & des plus propres à couvrir d'un ridicule ineffaçable le parti philosophique. C'est, à mon avis, un monument précieux qui sert à caractériser l'esprit de la philosophie moderne; il est bon de le faire connoître,

Auprès du portique d'un monastère on voit un tombeau & une pyramide élevés à la gloire de *Voltaire*, dont le buste est placé sur le tombeau. Les quatre parties du monde, personnifiées, savoir, l'Europe, par *l'illustre*

d'Alembert; l'Aſie, par *Catherine II, impératrice des Ruſſies*; l'Afrique, par le ſouverain *& ſavant* prince *Oronoco*; & l'Amérique, par *le docte & libérateur Francklin*, viennent pour orner ce tombeau de couronnes & de palmes; mais un génie infernal, *le téméraire & impitoyable préjugé de l'ignorance*, accourt armé de verges, & met en fuite les adorateurs. Tel eſt le ſujet & le fond de la gravure.

Voilà certainement *l'illuſtre d'Alembert* en bonne compagnie. Des eſprits bornés, qui ne peuvent atteindre à la hauteur des projets ſublimes de nos philoſophes, s'imaginent que le grand *Frédéric* devoit repréſenter l'Europe, & que le roi de Pruſſe eût figuré, en cette qualité, à côté de l'impératrice des Ruſſies, un peu plus dignement qu'un ſimple géomètre. Mais ils ne ſavent pas, ces petits génies, que la dignité de chef ſuprême du corps philoſophique, dont M. *d'Alembert* eſt revêtu, doit, aux yeux de tout *penſeur*, mettre cet *illuſtre* perſonnage au-deſſus même des plus grands potentats. D'ailleurs s'il y avoit encore des corſaires

assez audacieux pour attaquer le pavillon du *grand d'Alembert* *, ne falloit-il pas le mettre à l'abri de toute insulte, en lui conférant un titre qui le rendît respectable à l'univers entier ? & rien assurément de plus propre à lui attirer les hommages, les adorations de toute la terre, que de le constituer représentant de l'Europe. Mortels, qui que vous soyez, courbez humblement vos têtes altières, prosternez-vous devant LE GRAND, L'ILLUSTRE D'ALEMBERT, REPRÉSENTANT DE L'EUROPE ENTIÈRE !

Mais si j'ai entrevu une politique profonde dans le choix du *représentant de l'Europe*, j'avoue que je n'ai pas également applaudi à la manière dont il soutient l'éclat d'une si haute dignité. *L'imbécille & téméraire préjugé*

* Cette expression n'est point figurée ; il est entré dernièrement dans le port de Brest un bâtiment nommé le *grand d'Alembert*. C'est le corps encyclopédique qui a été parrein, & le pavillon est formé des feuilles de l'Encyclopédie. On fait construire actuellement à Paris une boutique qui aura pour enseigne *au grand d'Alembert* ; nous en verrons bientôt qui seront consacrées *au grand la Harpe* !

Ce qui me fâche, Monsieur, c'est que ce monument du délire philosophique n'est pas de nature à passer jusqu'à la postérité, & à

Faire siffler *Cotin* chez nos derniers neveux.

Cette gravure en effet par son mérite ne me paroît pas propre à éterniser la mémoire du représentant de l'Europe. Heureusement nous allons en voir paroître une autre, qui sera, je pense, un chef-d'œuvre. C'est le couronnement de *Voltaire* au théâtre François; le dessein est de M. *Moreau* qui en a fait de si beaux, & qui s'est surpassé dans celui-ci. La perfection de ce dessein a échauffé le génie d'un graveur également célèbre, M. *Gaucher*, de l'Académie des beaux-arts de Londres, qui s'étudie à rendre toutes les beautés de l'original, & donne à cette composition des soins particuliers; ainsi, graces uniquement à ses talens, (car les *Muses rivales* sont mortes depuis long-temps) le vertige philosophique sera transmis à la postérité.

Je suis, &c.

Paris, ce 30 mai 1779.

LETTRE XVII.

Vous me ſaurez gré, ſans doute, Monſieur, de vous envoyer de très-jolis vers de M. *Vigée*. C'eſt un juſte hommage rendu aux talens & aux vertus d'une actrice charmante, qui, au ſon de voix le plus enchanteur, à la ſenſibilité la plus vraie, unit la nobleſſe des ſentimens, & ſe diſtingue autant par le charme de ſon jeu que par la ſageſſe de ſa conduite; vous devinez, Monſieur, que c'eſt Mademoiſelle *Doligny* dont je veux parler, il n'y a qu'elle en effet à qui tous ces traits puiſſent convenir.

Vers à Mademoiſelle Doligny, *après l'avoir vue jouer dans* Eugénie.

Ce n'eſt pas toi, c'eſt Eugénie
Qui vient de parler à mon cœur.
Oui, c'eſt elle dont la douleur
A touché mon ame attendrie;

C'eſt ſur elle que j'ai pleuré
Lorſque j'ai vu couler tes larmes,
Avec elle j'ai ſoupiré
Quand d'un bonheur ineſpéré
Elle goûtoit enfin les charmes.
Que ton art eſt donc enchanteur !
DOLIGNY ! Peins-tu la pudeur....
Ah ! ſur ton front qu'elle colore
On voit monter une rougeur
Qui ſemble t'embellir encore.
Si tu nous peins ce ſentiment
Que ton cœur ne connoît qu'à peine,
Mais qu'au théâtre en te voyant
Nous éprouvons ſi vivement,
Tu nous fais envier la chaîne
Qui te lie au ſort d'un amant.
Eh ! dans la pénible carrière
Où chaque jour t'offre un ſuccès,
Qui mieux que toi connut jamais
Le don d'émouvoir & de plaire.
Pourſuis, en nous laiſſant jouir,
De tes talens pare la ſcène ;
Va, le deſir qui nous y mène
Ne s'éteint point par le plaiſir.
Pour mériter notre ſuffrage
Ton art au reſte eſt ſuperflu ;

Il ſuffit d'aimer la vertu
Pour rendre un culte à ſon image.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 31 mai 1779.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles.

MONSIEUR,

En liſant dans le N° V de votre *Année littéraire* de cette année le compte que vous rendez de l'Eloge de *Jean-Baptiſte Rouſſeau*, par M. *Demaux*, ſecrétaire de l'intendance de Picardie, j'ai vu qu'à la page 293 vous dites : *Rouſſeau naquit en 1669, & l'orateur fait à cette occaſion cette note vraiment intéreſſante.*

» Quelle brillante époque que celle
» où naquit ce poëte ! Athènes &
» Rome n'en offrent pas qui méritent
» autant les regards de la poſtérité.
» Loix ſages, conquêtes rapides, chef-
» d'œuvres du génie en tout genre,

» voilà ce qui rend CETTE ANNÉE à
» jamais mémorable ».

D'après ce récit, j'obſerve que ſi le héros de la pièce de M. *Demaux* n'eſt pas né en 1669, tout ce que dit l'orateur tombe à faux. Or le célèbre *Jean-Batiſte Rouſſeau* n'eſt pas né en 1669 comme l'ont dit *Moreri*, *l'Advocat*, *Chaudon*, & tous les biographes qui ſe copient ſucceſſivement comme ſervilement.

D'après les regiſtres de S. Etienne-du-Mont, vous verrez que... *l'an 1671, le 12 avril fut baptiſé*, Jean-Baptiſte, *fils de* Nicolas Rouſſeau, *maître cordonnier*, *& de* Geneviève Siac *ſa femme, né lundi dernier* (6 avril) *à onze heures du ſoir, tenu ſur les fonts par* Me Jean Valentin, *fils de M.* Valentin, *ſecrétaire du roi, & par* Marguerite Deshayettes, *fille de M.* Deshayettes, *procureur au châtelet de Paris.*

J'ajouterai encore, puiſque l'occaſion s'en préſente naturellement, que l'on voit dans la rue des Noyers la maiſon où naquit le *Pindare* François; c'eſt la troiſième après la rue des

Anglois ; elle vient d'être reconstruite par les soins de MM. les maîtres, gouverneurs & administrateurs-patrons de l'église royale de saint Yves ; après avoir été occupéé depuis 1669, c'est-à-dire pendant 110 ans sans interruption par un cordonnier, elle l'est actuellement par un loueur en chambres garnies, qui l'a intitulée *Hôtel Rousseau*.

Ne prenez pas pour une critique de l'Eloge l'observation que je vous fais parvenir ; l'ouvrage de M. *Demaux* est digne de tous les éloges que vous lui donnez ; mais je pense que vous ne priverez pas le public de mon anecdote ; elle servira au moins à fixer à jamais l'époque de la naissance du premier poëte lyrique de la France, sur laquelle aucun auteur n'a dit vrai. Il en résulte que *J. B. Rousseau* n'est pas mort âgé de 72 ans, mais de 70 ans accomplis, moins vingt jours ; étant mort le 17 mars 1741.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 30 avril 1779.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Traités ſur les Coutumes Anglo-normandes, publiés en Angleterre, depuis le onzième juſqu'au quatorzième ſiècle, par M. Houard, *avocat au parlement, correſpondant de l'Académie royale des inſcriptions & belles-lettres, & aſſocié libre de celle des ſciences, belles-lettres & arts de Rouen, tomes 3e & 4e. A Rouen, chez* le Boucher *le jeune, libraire, rue Ganterie; & à Paris, chez* Durand *neveu, rue Galande, les deux vol. 18 l. broćhés; & 22 l. reliés.*

Cet ouvrage eſt déjà connu trop avantageuſement pour avoir beſoin d'être analyſé, & comme les matières ſèches & arides, quoiqu'inſtructives, dont il traite, n'intéreſſent que la moindre partie de nos lecteurs, nous nous bornons à exhorter l'auteur, au nom des juriſconſultes, à ſe hâter d'achever l'entrepriſe pénible qu'il a commencée avec tant de ſuccès; les ſavantes notes dont il enrichit le texte méritent ſur-tout les plus grands éloges.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE TROISIÈME VOLUME.

Fin de la Table des matières contenues dans ce troisième Volume.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIX.

Par M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS

Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXIX.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Œuvres complettes de M. de Belloy, *de l'Académie françoise, citoyen de Calais. A Paris*, *chez* Moutard, *imprimeur-libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, à l'hôtel de Clugny.* Premier extrait.

Il semble, Monsieur, que les auteurs dramatiques, qui, dans la composition de leurs pièces, n'ont envisagé que l'effet théâtral, & qui ont sacrifié à l'illusion de la scène, la vraisemblance, le naturel & les charmes de l'élocution, devroient, pour l'intérêt de leur gloire, ne point montrer de trop près au lecteur des tableaux, qui, pour paroître dans un jour avantageux,

ont besoin de la perspective du théâtre Les applaudissemens des spectateurs ne suffisent-ils pas pour satisfaire leur amour-propre ? Que gagnent-ils en se faisant imprimer, si ce n'est de découvrir au public des défauts grossiers, que les prestiges de la déclamation & du jeu des acteurs ne lui avoient pas permis d'appercevoir ?

Depuis M. *de Voltaire*, aucun poëte n'a paru avec plus d'éclat que M. *de Belloy* sur le théâtre de *Melpomène*; quatre piéces heureuses & qui sont restées en possession des honneurs de la scène lui assurent un rang distingué parmi nos tragiques modernes ; mais on ne le comptera jamais parmi les poëtes qu'on aime à relire dans le silence du cabinet ; ses ouvrages accueillis au théâtre ne trouveront point de place dans la bibliothèque des gens de goût.

Une tragédie est faite pour être jouée ; c'est au théâtre qu'il faut la juger ; si elle intéresse & touche les spectateurs, son objet est rempli ; c'est un bon ouvrage. Voilà le dangereux sophisme qui a dénaturé parmi nous

l'art dramatique, & qu'il est d'autant plus important de réfuter que les prétendus chefs de notre littérature l'appuient de tout leur crédit, & qu'il a été dernièrement répété dans l'Académie Françoise en faveur de M. *de Voltaire.*

Le mérite des productions de l'art est toujours en proportion de la difficulté vaincue & de la vérité de l'imitation. Plus l'imagination se rapproche de la raison & de la nature, plus ses inventions sont estimables. Il est facile de trouver des situations frappantes, mais très-difficile de les enfermer dans un plan sage & régulier, plus difficile encore de les développer avec une éloquence naturelle & vraie, & de prêter aux interlocuteurs les sentimens qui leur conviennent. Il y a des coups de théâtre qu'il suffit de présenter aux spectateurs pour les émouvoir; qu'on introduise une mère prête à égorger son fils qu'elle ne connoît pas, un vieillard qui, après avoir langui dans une longue captivité, reconnoît ses enfans qu'il croyoit morts; un fils & une fille qui tuent leur

père sans le connoître ; un Espagnol qui, par principe de religion, pardonne sa mort à son meurtrier & à son rival : il faudroit être de la dernière maladresse pour ne pas faire fondre en larmes ou glacer de terreur toute l'assemblée.

Il n'y a dans toutes les pièces de *Racine* aucune situation aussi forte, & qui puisse donner à l'ame de si violentes secousses. Croira-t-on qu'il n'avoit point assez de génie pour les inventer, assez d'adresse pour les prendre dans quelque roman & les insérer dans ses pièces ? Non sans doute ; mais il a jugé que ces incidens merveilleux, qui laissent si peu de chose à faire à l'art du poëte, s'écartoient trop de l'ordre naturel des choses, & s'accordoient rarement avec une vraisemblance exacte & rigoureuse ; il a préféré les situations plus simples qui naissent du contraste des passions & des intérêts, & qui, prêtant davantage au développement du cœur humain, sont aussi bien plus délicates, bien plus difficiles à traiter, & tirent leur principal mérite de la manière dont le poëte les met en œuvre.

Qu'on donne au plus médiocre écrivain le plan de *Zelmire*, & même celui de plusieurs pièces de M. *de Voltaire*, avec ses situations & ses coups de théâtre tout arrangés, il réussira sûrement & fera sur les spectateurs une impression très-vive. Qu'on donne à ce même homme le plan d'une tragédie de *Racine*, il ne fera qu'une pièce froide, sans mouvement & sans intérêt; c'est ce qu'on a déjà vu dans la *Phèdre* de *Pradon*, qui, pour le plan & les idées, est presque la même que celle de *Racine*. Une tragédie n'est donc vraiment estimable au jugement des connoisseurs, qu'autant qu'elle réunit le mérite de l'intérêt & des situations à celui de la régularité, de la vraisemblance & du style.

Britannicus, où il n'y a ni reconnoissance, ni tombeau, ni poignards, ni aucune de ces pantomimes théâtrales qui séduisent le vulgaire, *Britannicus*, qui n'est que la peinture vraie & fidèle d'une intrigue de cour, est un ouvrage bien supérieur à tous ces romans dramatiques, pleins de fracas, & chargés d'incidens extraordinaires. Aussi *Bri-*

tannicus, dans la nouveauté, fut-il accueilli très-froidement du public; tandis que *Camma*, *Timocrate* & vingt autres pièces oubliées aujourd'hui, ont eu un ſuccès prodigieux : les drames de M. *Mercier* ont la plus grande vogue dans les provinces; le *Déſerteur*, *l'Indigent*, font verſer autant de larmes que *Zaïre* & *Tancrède*, & ſi cet illuſtre dramaturge eût ſu manier avec plus d'adreſſe les eſprits des comédiens de Paris, il partageroit aujourd'hui avec M. *de Belloy*, & avec M. *de Voltaire* lui-même l'honneur de faire évanouir les femmes, & de faire frémir le parterre de la capitale. Si les ſituations & l'effet théâtral conſtituoient le mérite eſſentiel d'une pièce, nous n'aurions pas lieu de nous préférer à nos voiſins; les Anglois & les Eſpagnols nous répondroient qu'ils ſont auſſi vivement affectés des pièces informes & monſtrueuſes de *Shakeſpéare* & de *Calderon* que nous le ſommes nous-mêmes de nos meilleures tragédies.

Le public, dit-on, eſt blaſé ſur les ſentimens ſimples & naturels, il lui

faut des émotions fortes ; il n'y a que les situations outrées, & les incidens singuliers & merveilleux qui puissent encore lui faire quelqu'impression. Pourquoi calomnier le goût du public ? Ce sont les auteurs qui le corrompent. Quand *Molière* donna le *Misantrope*, quand *Racine* fit jouer *Britannicus*, le mauvais succès de ces deux chef-d'œuvres prouva que leurs auteurs avoient plus consulté leur génie & les principes de l'art que le goût de la nation ; ces grands hommes moins jaloux des vains applaudissemens de la multitude, que de la perfection de leurs ouvrages, ont enfin appris à leurs compatriotes à sentir le vrai beau ; mais les modernes trop foibles pour suivre les traces de ces maîtres célèbres, ont voulu plaire par la nouveauté ; sous prétexte de reculer les limites de l'art, ils se sont écartés de la nature ; ils ont accoutumé le public à de faux brillans, & aujourd'hui, ils se plaignent que l'antique simplicité n'est plus à la mode.

Le goût n'est pas plus corrompu aujourd'hui qu'il ne l'étoit avant que Cor-

neille & *Racine* paruſſent, on eſt même beaucoup plus éclairé qu'on ne l'étoit alors ; que les auteurs ſoient aſſez courageux pour expoſer ſur la ſcène des pièces dont le plan ſoit régulier, le dialogue juſte & naturel, des pièces où les ſcènes ſoient liées, les incidens motivés, & qui réuniſſent à un intérêt ſolide & vrai, l'éloquence du cœur & des paſſions ; je réponds du ſuccès. Mais ſi les auteurs trouvent qu'il eſt plus ſûr & plus facile d'étourdir l'aſſemblée par un grand fracas, d'étonner les ſpectateurs par des machines extraordinaires, s'ils ſont perſuadés qu'au theâtre il vaut mieux, ſuivant l'expreſſion de M. *de Voltaire*, *frapper fort que juſte* ; s'ils n'ont point aſſez de génie pour intéreſſer par des moyens raiſonnables & des reſſorts naturels, qu'ils ne s'en prennent qu'à la médiocrité de leurs talens ſans accuſer le goût du public.

Pourquoi *Richardſon* s'eſt-il élevé au-deſſus des romanciers, pourquoi s'eſt-il placé parmi les poëtes ? c'eſt parce qu'il a dédaigné les fictions abſurdes, les événemens biſarres & peu vraiſemblables ; en un mot, tout

ce merveilleux qui, dans les romans, attache & amuse des lecteurs superficiels, & sur-tout les femmes; c'est parce qu'il s'est enfermé dans les bornes de la raison & de la nature, qu'il a peint les mœurs de la société & les événemens de la vie civile; c'est enfin parce qu'il a trouvé le secret d'intéresser avec des incidens communs & ordinaires, beaucoup plus que les autres écrivains par les aventures les plus étonnantes. Les auteurs dramatiques qui réussissent avec des situations romanesques dégradent leur titre de poëtes, & se réduisent au rang des romanciers. Ils sont applaudis, il est vrai, leurs pièces mêmes font plus d'effet que d'autres bien plus parfaites, comme les romans de l'abbé *Prevost* sont lus avec plus de plaisir & d'avidité que ceux de *Richardson*, qui leur sont infiniment supérieurs; mais qu'est-ce que cela prouve? que le merveilleux est en possession de séduire les hommes, qu'il y a très-peu de connoisseurs délicats, & que dans tous les genres la perfection de l'art échappe à la

multitude, parce qu'elle a l'air simple & facile, & qu'elle se rapproche trop de la nature, parce qu'elle plaît sans étonner, & ne laisse pas même soupçonner les efforts qu'elle a coûtés. Ces principes qui sont incontestables vont nous guider dans l'examen que nous allons faire des œuvres dramatiques de M. *de Belloy*.

Pierre-Laurent Buirette, qui, selon l'usage des poëtes ses confrères, crut s'illustrer davantage sous le nom plus sonore de *Belloy*, naquit à Saint-Flour en Auvergne le 17 novembre 1727, & fut élevé à Paris chez un de ses oncles, célèbre avocat au Parlement; après avoir fait ses études avec distinction au collège *Mazarin*, il entra dans la carrière du barreau, pour se conformer à la volonté & aux vues de son bienfaiteur; mais entraîné par une passion violente pour les lettres, & désespérant de pouvoir fléchir un oncle sévère & absolu, il prit le parti de s'expatrier, & alla en Russie exercer la profession de comédien, pour n'être pas forcé d'exercer à Paris celle d'avocat.

Dans un état si favorable au goût dominant qu'il avoit pour la poësie dramatique, M. *de Belloy* composa la tragédie de *Titus*, & revint à Paris pour la faire jouer en 1758.

Titus est une imitation de *la clemenza di Tito* de *Métastase*, pièce qui est elle-même imitée de *Cinna*. Cette copie d'une copie assez foible, fut très-mal reçue des spectateurs, qui n'y trouvèrent qu'une ébauche très-légère des traits mâles de *Corneille*. Le rôle de *Vitellie* calqué sur celui d'*Emilie* est bien moins intéressant. *Emilie* veut se venger d'un tyran qui a fait lâchement assassiner son père. *Vitellie* conspire contre *Titus* le meilleur des princes, parce que son père *Vespasien* a vaincu & fait mourir par le droit de la guerre *Vitellius* l'opprobre de l'empire Romain. *Emilie* aime *Cinna*, *Vitellie* aime *Titus*, & parce que ce prince ne l'épouse pas, elle veut le faire assassiner. *Sextus* est le même personnage que *Cinna*; mais le poëte a dessiné son caractère d'après celui de *Titus* dans le *Brutus* de M. *de Vol-*

taire. Les irréſolutions éternelles de ce jeune homme qui, dans tout le cours de la pièce, ne ſait à quoi ſe déterminer, fatiguent plus qu'elles n'intéreſſent ; d'ailleurs il n'y a que ſa paſſion pour *Vitellie* qui le porte à poignarder ſon ami & ſon bienfaiteur, & par là même il eſt plus odieux que *Cinna* qu'on peut regarder comme le vengeur de la liberté. *Titus* a bien moins de grandeur & de dignité qu'*Auguſte*. A force de le rendre bon l'auteur l'a preſque rendu imbécille ; il eſt trompé & pris pour dupe par un ſcélérat dont il eſt le jouet ; ſa clémence aveugle & exceſſive a quelque choſe de fade & n'eſt point théâtrale, parce qu'elle paroît être une foibleſſe plutôt qu'une vertu. Son entretien avec *Sextus* au cinquième acte, qui eſt preſque traduit mot à mot de *Métaſtaſe*, eſt attendriſſant & pathétique ; mais il n'égale pas la converſation d'*Auguſte* avec *Cinna* ; on n'y trouve aucun trait qui vaille le *ſoyons amis*, *&c.* *Lentulus* le ſecond conjuré reſſemble beaucoup à *Maxime* ; mais chez M. *de Belloy* il a

plus de noblesse & d'énergie, c'est le rôle le plus théâtral de la pièce. Le style en est un peu plus naturel que dans les autres ouvrages de l'auteur, mais il est encore bien loin de la correction & de l'élégance qu'on exige dans une tragédie.

L'auteur, suivant l'usage, n'attribua point sa disgrace à la médiocrité de son ouvrage, il se plaignit des fureurs de la cabale & du zèle imprudent de quelques amis qui avoient trop vanté sa pièce long-temps avant qu'elle fût jouée. Les précautions qu'il prenoit pour empêcher qu'on ne connût son nom & sa famille occasionnèrent aussi plusieurs fables qu'on débita sur son compte, & lui donnèrent une célébrité qui lui rendit plus sensible la honte de sa chute. Les uns sur la foi du nom qu'il avoit choisi le croyoient un bâtard de l'ancienne & noble maison *de Belloy*; d'autres lui donnoient une origine romanesque, qu'ils enveloppoient des ombres du mystère. On racontoit qu'une femme inconnue venoit, à des termes fixes, lui payer, soit comme don, soit

comme dette, une ſomme proportionnée à ſes beſoins ; elle ne mettoit qu'une condition à cette libéralité, c'eſt que la main qui la faiſoit ſeroit toujours ignorée, & qu'on ne feroit aucune tentative pour pénétrer ce ſecret. La condition fut remplie pendant quelque temps ; mais enfin la curioſité l'emporta, & cette femme venant un jour de porter ſon tribut, s'apperçut qu'elle étoit ſuivie ; elle s'arrête, elle appelle M. *de Belloy*, lui reproche ſon infidélité, lui déclare que le traité eſt rompu, & part avec tant de précipitation, qu'elle échappe aux yeux qui l'obſervoient.

M. *de Belloy* ſe perſuada auſſi que ſa pièce avoit tombé parce qu'elle étoit trop ſimple, que le public vouloit plus de mouvemens & de fracas, un plus grand appareil de ſpectacle. Il s'eſt trompé doublement. D'abord ſa pièce n'eſt pas auſſi ſimple qu'il ſe l'imagine ; on y trouve une complication de reſſorts plus ſpécieux que ſolides, qui prouvent que le talent principal de l'auteur étoit pour les combinaiſons théâtrales. Enſuite, ſi

le public paroît aimer les pièces à grandes machines, c'eſt que les auteurs ne ſavent plus faire de tragédies qui ſoient en même-temps ſimples & intéreſſantes.

Zelmire. L'auteur accumulant dans cette pièce les ſituations les plus violentes & les coups de théâtre les plus frappans, ſemble avoir voulu forcer les ſpectateurs à l'applaudir. Quelque ſuccès que cette pièce ait eu dans ſa nouveauté, j'oſe dire, & je vais prouver, Monſieur, que c'eſt un abſurde roman qui ne peut qu'intéreſſer qu'autant que l'illuſion de la ſcène ne permet pas d'en ſentir l'extravagance.

Polydore, roi de Lesbos, eſt détrôné & mis en priſon par ſon fils *Azor*, qui veut le faire mourir de faim. *Zelmire* inſtruite de ce deſſein, s'ouvre un accès dans la priſon, y nourrit ſon père de ſon propre lait; elle trouve enſuite le moyen de le tranſporter dans le tombeau de ſes ancêtres, & pour donner le change à *Azor*, elle lui fait accroire que ſon père s'eſt réfugié dans le temple de *Cerès*. *Azor*,

y fait mettre le feu & croit avoir réduit *Polydore* en cendres. Quelque temps après *Azor* est assassiné la nuit dans sa tente par *Antenor*, prince de la race royale. Le lendemain matin, la pièce commence, & la scène est sur le rivage de la mer, près de Mitylène; le théâtre représente, d'un côté, le temple de *Minerve* & le tombeau des rois de Lesbos; de l'autre, on voit entre des arbres & des rochers le chemin de la ville.

Tous ces faits qui précédent l'action sont déjà fort incroyables. Cet usurpateur, qui veut faire mourir son père de faim, tandis qu'il a tant d'autres moyens plus courts & par conséquent plus surs pour s'en défaire: cette *Zelmire* qui s'introduit on ne sait comment dans une prison qui doit assurément être bien gardée, qui transporte son père au tombeau de ses ancêtres avec le secours d'un seul soldat, & à l'insu des autres gardes; enfin ce tombeau situé près d'un temple, lieu très-fréquenté, dans lequel cependant *Zelmire* descend très-souvent, sans que les prêtres, sans que les habitans qui

viennent au temple s'en apperçoivent, sans qu'on s'informe à la ville pourquoi *Zelmire* est sans cesse aux environs de ce tombeau, enfin sans que le fourbe *Antenor*, le plus rusé & le plus clairvoyant des hommes, conçoive le moindre soupçon ; il faut l'avouer, toutes ces inventions sont bien creuses & n'ont guères de fondement ; mais comme elles constituent l'avant-scène, elles peuvent paroître plus excusables, voyons si l'action de la pièce est plus raisonnable & plus sensée.

Il falloit d'abord exposer la longue histoire qui précede. L'auteur suppose une certaine *Ema* nouvellement arrivée à Lesbos, dont elle avoit été quelque temps absente. *Zelmire* lui fait un long détail de tout ce qui s'est passé pendant son voyage. Cette scène est d'autant plus maladroite que *Zelmire* ne devroit rien avoir de plus pressé que d'informer son père du meurtre d'*Azor*. Cependant elle n'y songe qu'après avoir fait à sa confidente, ou plutôt aux spectateurs, un récit très-prolixe ; elle fait ensuite

ſortir ſon père du tombeau ; il ſeroit plus ſage & plus ſûr de lui parler dans le tombeau même. Quoiqu'*Ema* faſſe ſentinelle, il ſemble que la tendreſſe même de *Zelmire* devroit lui faire appréhender quelque ſurpriſe dans un endroit ſi découvert, ſi fréquenté, auprès d'un temple fameux ; mais il il eſt bien plus théâtral & bien plus agréable pour les ſpectateurs de voir ſortir du tombeau un vénérable vieillard, dont les yeux ſont éblouis du jour qu'il revoit. Ce qui prouve combien l'auteur eſt peu occupé de la vraiſemblance, c'eſt que *Zelmire* & *Polydore* délibèrent long-temps ſur le parti qu'ils prendront après la mort d'*Azor*, ſans ſonger que ce jour même on doit apporter dans le tombeau les cendres d'*Azor*, & par conſéquent qu'on découvrira l'aſyle de *Polydore*. Voilà cependant le danger qui devroit le plus les frapper.

Dans la ſcène ſuivante, *Antenor* eſt proclamé roi par les chefs de l'armée, on ne ſait à quel titre. Il reſte un fils de *Zelmire* à qui le trône appartient ; l'armée dont *Azor* étoit l'idole

doit ſouhaiter que ſon neveu lui ſuccède. Auſſi *Antenor* refuſe-t-il la couronne ; il conſent ſeulement à ſe charger de l'éducation du jeune prince. Cet *Antenor* eſt un ſcélérat & un hypocrite ; c'eſt lui qui a fomenté la révolte d'*Azor* contre ſon père ; c'eſt lui qui a égorgé *Azor* la nuit dans ſa tente ; s'il refuſe la couronne, c'eſt pour ſe préparer une excuſe, s'il arrivoit qu'on le ſoupçonnât d'être le meurtrier du roi. Que, dans un camp, la tente du roi ſoit ſi mal gardée qu'on puiſſe l'aſſaſſiner ſans que perſonne s'en apperçoive, cela eſt fort extraordinaire ; mais qu'un ſcélérat profond, qu'un hypocrite rafiné tel qu'*Antenor*, faſſe, ſans néceſſité, l'aveu de tous ſes crimes à un officier qui peut le trahir, c'eſt ce qui eſt abſolument contraire à ſon caractère & à la raiſon. Qu'un ambitieux refuſe le trône, pour lequel il a commis tant de forfaits, c'eſt un rafinement de politique tout à fait inſenſé ; car *Antenor* devenu roi, n'en aura que plus de moyens d'empêcher que ſon crime ne ſoit découvert ; d'ailleurs peut-il eſpérer de reſter

maître de la perſonne du fils de *Zelmire*, tandis qu'*Ilus*, père de ce jeune prince, peut arriver à chaque inſtant, & rompre tous ſes projets? Ce premier acte eſt donc abſurde d'un bout à l'autre.

Dans le ſecond, *Zelmire*, contre toutes les règles de la prudence, fait encore ſortir *Polydore* de ſon tombeau & s'entretient avec lui fort long-temps. Un ſoldat vient leur apprendre qu'étant entré la nuit dans la tente d'*Azor*, il l'a trouvé mourant, & que ce prince lui a remis un billet tracé de ſon ſang, dans lequel il déclare qu'*Antenor* eſt ſon meurtrier. On lui demande ce billet, il répond qu'il ne l'a pas apporté, & qu'il l'a laiſſé *dans un aſyle où il ſe retire ſeul*, dans la crainte que *les brigands & les traîtres dont il eſt entouré* ne le lui ſurpriſſent. Voilà encore une de ces combinaiſons qui révoltent le bon ſens. Pourquoi ce ſoldat eſt-il *entouré de traîtres & de brigands*? Quel ſoupçon peut-on avoir ſur lui? Si on en avoit, il ſeroit déjà arrêté. Quel eſt *cet aſyle où il ſe retire ſeul*? Le billet y eſt-il plus en

sûreté que dans ses poches? Un soldat a-t-il la liberté de *se retirer* ainsi *seul dans un asyle*, ne se rend-il pas suspect par là même, & cet asyle est-il si difficile à découvrir? Pourquoi ce soldat, en entrant dans la tente d'*Azor*, n'a-t-il pas, par un mouvement naturel, appellé du secours, à la vue de son roi expirant? *Azor* qui a eu le temps & la force d'écrire avec son sang un billet de six lignes, auroit pu nommer son meurtrier en présence de ceux qui seroient survenus.

Ilus, prince Troyen, époux de *Zelmire*, absent de Lesbos depuis deux mois, arrive au moment que *Zelmire* s'entretient avec *Antenor*; celui-ci lui apprend que *Polydore* a été détrôné par *Azor*, & il ajoute que *Zelmire* a livré son père à la cruauté de l'usurpateur. *Zelmire* ne pouvant se justifier de cette accusation devant *Antenor*, de peur d'exposer son père, devroit demander à son époux un entretien particulier; rien de si simple, rien de si naturel; elle peut, sans se rendre suspecte, exiger qu'il n'y ait pas de témoins du compte qu'elle doit rendre

de ſes actions à ſon époux ; mais une conduite ſi ſage n'entroit point dans le plan de l'auteur. *Zelmire* paſſe pour coupable aux yeux de ſon époux qui s'éloigne d'elle avec horreur ; cela eſt plus théâtral, mais cela n'a pas le ſens commun.

Il eſt bien extraordinaire que dans l'intervalle du ſecond au troiſième acte *Zelmire* n'ait pas trouvé le moyen de déſabuſer *Ilus*, ſoit par elle-même, ſoit par ſa confidente *Ema*. *Antenor* ſeul arrive ſur la ſcène ſans néceſſité & ſans motif, en rêvant aux moyens de ſe défaire d'*Ilus* qui dérange tous ſes projets. *Ilus* accompagné de ſon confident entre de l'autre côté du théâtre ſans en avoir une meilleure raiſon. *Antenor* l'apperçoit & va ſe mettre en embuſcade entre les arbres qui environnent le temple, pour épier le moment où il ſera ſeul. *Ilus* envoye ſon confident chercher ſon fils ; prétexte ridicule. *Ilus* qui eſt ſi preſſé de partir, devroit, au lieu de ſe promener ſur le rivage fort inutilement, veiller lui-même ſur ſon fils, le conduire ſur ſon vaiſſeau & s'embarquer promptement.

Il est vrai que M. *de Belloy* y perdroit un fameux coup de théâtre. *Antenor* voyant *Ilus* seul & plongé dans une rêverie profonde, s'approche doucement, lève le bras armé d'un poignard; mais au moment qu'il va porter le coup, *Zelmire* paroît & lui arrache le poignard; *Ilus* tourne la tête, il voit *Antenor* qui veut reprendre son poignard de la main de *Zelmire*: *que vois-je*, s'écrie-t-il? *Antenor* répond froidement,

Vous voyez une épouse perfide
Qui sans moi consommoit un nouveau parricide.

A cette accusation imprévue *Zelmire* s'évanouit. Voilà, Monsieur, le coup de théâtre qui a le plus frappé les spectateurs dans cette pièce; & cependant, vous avouerez avec moi que ce n'est qu'un tour d'adresse digne tout au plus des tréteaux d'un joueur de gobelets. Comment *Zelmire* se trouve-t-elle là à point nommé? On répond qu'elle cherchoit *Ilus* pour le désabuser. Mais où le cherchoit-elle? Auroit-elle dû

le perdre de vue, depuis le moment où elle s'en est séparée ? N'auroit-elle pas dû le suivre à la ville, s'attacher à ses pas ? Si elle le cherchoit dans le voisinage du temple & du tombeau, comment ne l'a-t-elle point apperçu depuis le temps qu'il est sur le rivage ? Cela ne se conçoit pas. Comment a-t-elle pu arracher le poignard des mains *d'Antenor* ? ce poignard dont le manche est étroitement serré & couvert tout entier par la main de l'assassin ne laisse point de prise. Cette pantomime doit être fort difficile à exécuter heureusement. Lorsqu'*Antenor* s'est retiré, *Zelmire* revient de son évanouissement ; au lieu de profiter de cet instant pour éclaircir *Ilus* en quatre mots, elle ne dit que des phrases vagues, équivoques & entrecoupées ; *Antenor* revient avec des soldats & la fait arrêter avant qu'elle ait détrompé son époux. *Ilus* resté seul veut entrer dans le tombeau ; à sa voix, *Polydore* sort de sa retraite & lui révèle tout le mystère. Dans ce moment on vient annoncer à *Ilus*,

d'un côté, qu'*Antenor* a enlevé son fils, d'un autre, qu'un soldat veut lui remettre l'écrit d'*Azor*, qui déclare qu'*Antenor* est son meurtrier. *Ilus* se dispose à prendre les armes pour délivrer *Zelmire* & se faire rendre son fils. *Polydore*, malgré sa vieillesse, veut aussi être de la partie. Il y a dans ce projet une extravagance risible. *Ilus* avec l'équipage de six vaisseaux, croit qu'il va résister à toutes les forces du royaume de Lesbos; il eût été plus sensé de se rembarquer promptement & d'aller à Troyes chercher des troupes plus considérables. L'écrit d'*Azor*, il est vrai, pouvoit lui être d'un grand secours, mais lorsqu'il l'a entre les mains, il n'en fait aucun usage, comme nous l'allons voir.

Ilus sentoit bien que *Polydore* lui seroit plus incommode qu'utile dans le combat, il l'avoit fait embarquer, avec ordre aux matelots de le conduire à Troyes. Si cet ordre prudent eût été exécuté, il n'y avoit plus de pièce; mais cet obstiné vieillard n'est pas plutôt à quelque distance de Lesbos,

qu'il force les matelots de rentrer dans le port. On s'oppose à sa descente, & le bon-homme à la tête de ses matelots fait des prodiges de valeur, mais ses forces épuisées ne lui permettent pas d'aller plus loin ; il va s'asseoir sur l'escalier du temple, & lorsqu'il entend venir des soldats, il rentre dans son tombeau. Le reste de ce quatrième acte est plein de tumulte & de fracas ; *Zelmire*, d'abord délivrée par *Ilus*, est reprise par *Rhamnès* confident d'*Antenor* ; ce *Rhamnès*, aussi fin que son maître, trompe *Zelmire*, & lui fait découvrir l'asyle de son père. *Antenor*, qui revient vainqueur d'*Ilus*, est fort surpris de trouver *Polydore*, il le fait arrêter avec sa fille, comme auteur du meurtre d'*Azor*, & ils doivent être jugés par le peuple. On est étonné qu'*Ilus*, qui sans doute a reçu des mains du soldat l'écrit d'*Azor*, ne s'en serve pas contre *Antenor*, au lieu d'avoir recours à la ressource foible & incertaine des armes contre un ennemi plus fort que lui ; mais l'auteur avoit arrangé que cet écrit

ne paroîtroit qu'au dénouement.

Ce dénouement, Monſieur, eſt encore un des plus ſinguliers & des plus étonnans qu'il y ait au théâtre. *Polydore* & *Zelmire* ſont condamnés par le peuple à être immolés aux mânes d'*Azor*. *Rhamnès*, créature d'*Antenor*, doit faire le ſacrifice en qualité de général de l'armée ; il lève le fer, mais au lieu de frapper ſes victimes, il ſe retourne, & poignarde *Antenor* lui-même ; il montre enſuite l'écrit d'*Azor*, & tout le peuple admire la manière dont les dieux ont puni le crime & ſauvé l'innocence. D'abord ce dénouement n'eſt point aſſez préparé, il n'y a pas un ſeul trait dans la pièce qui puiſſe rendre probable cette ſoudaine converſion de *Rhamnès*; ſecondement, il n'eſt point aſſez motivé. *Rhamnès*, qui, dès le premier acte, s'eſt annoncé comme un ambitieux déterminé à tout ſacrifier à la fortune, eſt ſûr du ſuccès en ſervant *Antenor*, & n'a qu'une eſpérance incertaine en ſe tournant du côté de *Polydore* ; il peut manquer ſon coup.

Le peuple, à qui *Polydore* & *Zelmire* font odieux, peut regarder l'écrit d'*Azor* comme fuppofé, & *Rhamnès* comme un fourbe : il y a donc plufieurs rifques à courir de ce côté là ; de l'autre, il n'a plus qu'un pas à faire pour fe placer près du trône. Troifièmement enfin, ce dénouement eft appuyé fur un incident peu vraifemblable, c'eft la manière dont l'écrit d'*Azor* a paffé des mains d'*Ilus* en celles de *Rhamnès*. Voici comment *Ilus* lui-même expofe le fait au commencement du cinquième acte.

Les Thraces & *Rhamnès* comblant leurs perfidies,
Ont fur moi dans leur camp porté des mains hardies.
Le lâche m'a ravi l'écrit victorieux
Qui des peuples trompés eût deffillé les yeux.

Croira-t-on que *Rhamnès*, général de l'armée ait fouillé lui-même dans les poches du prince Troyen ? Ce procédé l'eût trop avili ; il aura laiffé fans doute cette fonction aux

soldats ; par là l'écrit d'*Azor* passant entre les mains des soldats avant d'arriver dans celles du général, doit être déjà public & connu ; le crime d'*Antenor* est déjà révélé, & par conséquent le dénouement ne peut avoir lieu.

On pourroit encore, en y regardant de près, relever plusieurs autres défauts dans cette tragédie, dont le plan n'est qu'un tissu d'absurdités & d'invraisemblances. Je me suis étendu exprès sur cette pièce, quoique déjà ancienne, parce qu'elle est fameuse par ses situations & ses coups de théâtre, & qu'elle a servi de modèle à plusieurs compositions monstrueuses de ce genre, & sur-tout parce qu'il est important de faire voir qu'un ouvrage qui n'a pas le sens commun, peut quelquefois être fort applaudi. En réfléchissant sur la médiocrité & sur le succès de cette célèbre *Zelmire*, peut-être les jeunes auteurs rougiront-ils de chercher des applaudissemens par la même voie ; peut-être le public se tiendra-t-il plus en garde contre les

prestiges qu'on employe pour le séduire au théâtre. Je n'ai rien dit de l'élocution de cette pièce, le style de M. *de Belloy* est assez connu, ses partisans même passent condamnation sur cet article. *Zelmire*, à l'exception d'un très-petit nombre d'endroits, est à peine lisible. J'avertis ceux que la critique engageroit à relire la pièce que je l'ai jugée d'après les corrections faites par l'auteur & insérées dans cette édition.

Je me propose, Monsieur, de continuer dans une seconde lettre l'examen des autres productions de M. *de Belloy*.

Je suis, &c.

Paris, ce 10 juin 1779.



LETTRE II.

Description de la Lorraine & du Barrois, par M. Durival *l'aîné, tome premier,* in-4°. *A Nancy, chez la veuve* Leclerc, *Imprimeur de l'Intendance ; à Paris chez* Gogué *&* Née de la Rochelle, *Libraires, rue du Hurepoix, près le pont Saint-Michel, 1778, prix 6 livres broché.*

IL y a long-temps, Monsieur, que les hommes travaillent à acquérir une connoissance complette du globe qu'ils habitent. Rien de plus naturel qu'un pareil desir, ce sont des propriétaires qui voudroient avoir un plan exact de leur domaine ; mais il y a apparence que leur curiosité ne sera jamais pleinement satisfaite à cet égard ; dans cette immense demeure, sur laquelle nous sommes dispersés, combien de régions où l'on n'a point encore pénétré ? Combien qui n'ont été vues qu'en courant, ou par des observateurs superficiels ? Celles-mêmes

qu'on a été à portée de visiter librement, ont-elles été fidèlement représentées, & l'inattention ou la maladresse ne défigurent-elles pas tous les jours les objets les plus faciles à saisir ? Au reste, s'il étoit possible que ce grand ouvrage fût jamais achevé, ce ne seroit qu'après qu'on auroit recueilli un nombre suffisant de mémoires particuliers, qui n'embrasseroient qu'un espace borné, & dont les auteurs, décrivant ce qu'ils auroient sous les yeux, sauroient choisir ce que chaque pays contient d'intéressant, le rassembleroient sans confusion, le détailleroient sans prolixité, & mériteroient la confiance du public par un goût sage, qui préfere le vrai au merveilleux, & ne cherche à plaire qu'en instruisant.

M. *Durival* l'aîné nous paroît avoir travaillé suivant ces principes, & les traits qu'il nous offre aujourd'hui contribueront sans doute à la perfection du tableau général de l'univers, si ceux qui traiteront les autres parties s'en acquittent aussi bien que lui. Il réunit tout ce qui peut donner de l'authen-

ticité au témoignage d'un écrivain. C'eſt un citoyen qui fait la deſcription de ſa patrie ; ainſi le zèle l'aura ſoutenu dans cette pénible carrière , & il n'aura rien oublié de ce qui peut contribuer à l'illuſtration de ſon pays. A portée par ſa place d'obſerver les changemens arrivés en Lorraine, relativement à l'ordre civil & politique, il aura été inſtruit de bien des choſes qu'on ignore dans une claſſe inférieure : jouiſſant de l'eſtime & de l'amitié de ſes compatriotes, il aura trouvé chez eux tous les ſecours qu'on peut attendre d'hommes éclairés, & ſa province en fournit beaucoup : enfin membre de l'Académie de Nancy, il aura été jaloux de juſtifier un choix honorable pour lui ; comme ſon ouvrage entre dans le plan des travaux de cette compagnie célèbre, il n'aura rien épargné pour le rendre digne d'elle, d'autant plus que la matière paroît être tout-à-fait du goût de M. *Durival*. Il s'en eſt occupé depuis 1748, & retiré aujourd'hui à la campagne, il partage ſon

heureux loisir entre la contemplation de la nature, & un genre de composition pour lequel il a une vocation décidée.

La description de la Lorraine ne sauroit manquer d'être intéressante pour nous, sur-tout depuis que cette province est réunie à l'empire François, auquel elle fut jointe d'abord, & dont elle a été séparée pendant tant de siècles. Les prodiges d'administration qu'a produits le gouvernement du roi *Stanislas* exciteront en nous l'envie de bien faire connoître le pays qui en a été le théâtre, & qui d'ailleurs décoré récemment par l'érection des deux évêchés de Nancy & de Saint-Diey, ne manque d'aucune des distinctions qu'il pouvoit desirer.

Le premier volume que je vous annonce, Monsieur, commence par une introduction historique, continuée jusqu'à la mort de *Stanislas*, en 1766. Quelqu'abrégée qu'elle soit, M. *Durival* nous répond qu'elle peut suffire à ceux qui n'ont pas besoin d'approfondir cette matière, sur laquelle, dit-il, on a beaucoup écrit depuis

quatre-vingt ans. Nous devons ſavoir gré à l'auteur de nous épargner la peine de lire tant d'ouvrages, & nous admirerons ſans doute l'art avec lequel il a réduit ce que d'autres avoient étendu, peut-être avec excès; car un ſeül hiſtorien a donné ſur la Lorraine, juſqu'à neuf volumes *in-folio*. Une conſolation pour nous, c'eſt de croire que tout n'y eſt pas eſſentiel.

Cette province vers le commencement du dixième ſiècle fut gouvernée par des ducs *bénéficiaires*, auxquels cent ans après ſuccédèrent des ducs *héréditaires*, qui réunirent ſucceſſivement à leurs états les comtés de Bar & de Vaudemont. L'auteur parcourt les règnes de ces ſouverains, en marquant ce qui a rapport aux loix, aux mœurs, à l'adminiſtration, c'eſt-à-dire; ce qu'il y a de véritablement intéreſſant chez une nation.

Le premier duc héréditaire fut *Gérard d'Alſace*, dont les ancêtres étoient illuſtres dès le 7e ſiècle. Il commença la maiſon de Lorraine, il avoit pour proche parent *Gontran d'Alſace*, qui fut la tige de la maiſon d'*Autriche*.

Les deux branches de cette ancienne maison d'Alsace, après une révolution de huit siècles, se sont de nos jours réunies sur le trône impérial.

Les princes Lorrains paroissent en général avoir été fort attachés à la France. *Thiébaut II* combattit près de *Philippe-le-Bel* à Mons en Puelle. *Ferri IV* son fils périt à la bataille de Cassel en Flandres. *Raoul* ou *Rodolphe* fils de ce dernier combattit & mourut en héros à celle de Crécy. On eût dit que ces ducs magnanimes regardoient comme la partie la plus précieuse de leur héritage l'honneur de combattre pour nos rois.

Les affranchissemens commencèrent en Lorraine en même temps qu'en France, & s'établirent par les mêmes voies. M. *Durival* remarque très-bien là dessus que les peuples étoient devenus serfs & attachés à la glèbe, non au temps de la conquête, mais depuis, par les usurpations & les violences des seigneurs. » Ce n'est point, ajoute-t-il, » de l'anarchie & de la révolte, c'est » de la bienfaisance de nos princes, » que naquit chez nous le bien inef-

» timable de la liberté, de cette liberté
» qui consiste dans le pouvoir de faire
» tout ce que permet la loi ». L'auteur
pense sans doute, comme M. *Moreau*
dont nous avons exposé le systême,
que l'autorité des souverains a toujours
été avantageuse à la nation, & que
celle-ci est devenue plus libre & plus
heureuse, à proportion que ceux-là
sont devenus plus puissans. Dans cette
révolution, qui ne s'opéra que lentement, on eut à lutter contre une infinité de petits tyrans subalternes,
qui ne relâchèrent que malgré eux
tant d'esclaves qu'ils tenoient enchaînés; » plusieurs se réservèrent des
» services qu'on ne doit qu'à la patrie,
» & des droits plus ou moins onéreux,
» souvent frivoles ou indécens, même
» ridicules ; mais quand ces tristes
» restes d'une servitude opposée à la
» nature se présentent aux yeux de la
» justice ou aux pieds du trône, on les
» anéantit, ou ils sont convertis en
» argent ». Vous conviendrez, Monsieur, que cela est pensé avec justesse,
& exprimé avec force. Mais M. *Durival* est sans doute du nombre de ces

bons citoyens, qui, en gémissant sur les abus, ne souhaitent cependant, & ne proposent que le bien possible. Les droits des seigneurs ont quelque chose de défavorable en apparence ; mais une réforme générale à cet égard entraîneroit peut-être des inconvéniens que nous autres particuliers ne saurions prévoir. On n'aime pas à se dessaisir de ce qu'on possède, & jusqu'à ce que les seigneurs trouvent leur intérêt à le faire, ou que l'exemple de quelques particuliers pique les autres d'une noble émulation, il faudra regarder une liberté parfaite des personnes & des biens comme l'état de pure nature, qui est très-beau en spéculation, mais dont on ne doit pas espérer de voir la réalité.

La Lorraine a eu plusieurs souverains distingués par leurs exploits & leurs vertus. Je n'entreprendrai point de vous en donner l'idée d'après M. *Durival*, ce seroit faire l'abrégé d'un abrégé, & les objets y seroient tellement en racourci que rien ne s'appercevroit distinctement. Il suffira de parler de quelques-uns des plus célèbres.

René II s'est illustré par les victoires remportées sur le duc de Bourgogne, & plus encore par sa bonté & son amour pour ses peuples. La Lorraine ayant été dévastée par la famine & par la peste, il remédia à ces maux en diminuant considérablement les impôts. » Etant, dit naïvement un an-» cien auteur, étant à la vérité ce » moyen le plus sortable & conve-» nable de tous ceux qu'on sauroit » imaginer pour bientôt faire repren-» dre haleine à un peuple las & recreu, » de tant de misères & calamités ». Il s'occupa des embellissemens de sa capitale, & fit travailler en différentes villes. Il étoit très-instruit dans les lettres & dans les arts, il s'y exerçoit, & y réussissoit. Il se plaisoit fort à la lecture, & appelloit les livres des *conseillers muets*, qui instruisent & qui corrigent sans aigreur & sans flatterie. Il s'intéressoit aux progrès des sciences, *Améric Vespuce* lui avoit dédié la relation de ses découvertes.

Charles III régna long-temps & heureusement. M. *Durival* lui donne un éloge dont nous connoissons tout le

prix, & dont tous nos lecteurs feront aisément l'application à un souverain que nous ne nommerons point » *Charles* » régla les mœurs publiques & parti» culières dont il donnoit le bon » exemple ». Heureux les peuples qui trouvent dans leurs princes, & des lègiſlateurs, auxquels ils doivent obéir, & des modèles qu'ils peuvent imiter!

Notre annaliſte rapporte de temps en temps des loix anciennes qui ſemblent avoir été dictées par la ſageſſe, mais que la malice a trouvé le moyen d'éluder, & même de faire oublier entièrement. *Henri le-Bon*, qui régnoit au commencement du ſiècle paſſé, avoit ordonné que le gouverneur & autres perſonnes en autorité, eſſayeroient de mettre les parties d'accord, avant de leur permettre de s'adreſſer à la juſtice. Là deſſus, M. *Durival* dit ingénieuſement que c'étoient là véritablement des *juges de paix*. Comment une ordonnance ſi ſage eſt-elle devenue inutile? Eſt-ce par la négligence de ceux qui étoient chargés de maintenir l'union entre les citoyens? Eſt-ce

que les plaideurs acharnés se sont indignés qu'on ait voulu leur arracher les armes des mains, & que leur obstination invincible a enfin rebuté ces sages pacificateurs? Conservons au moins la mémoire d'une institution louable en elle-même, & admirons ce que nous ne pratiquons pas.

» *Charles IV* porta les armes dès » l'âge de 16 ans, ce fut sa passion & » l'occupation de presque toute sa » vie. La fortune trahit quelquefois » son courage, jamais elle ne l'abbatit, » il a un rang distingué entre les fa» meux guerriers. Ses amours seroient » la matière de vingt romans; il eut » des talens pour bien gouverner, » & ses loix furent aussi sages que sa » conduite le fut peu ». Ce portrait est très-ressemblant, & fait voir que l'auteur est tout-à-fait impartial dans ses jugemens. L'amour de son pays ne lui fait pas dissimuler les fautes de ceux qui l'ont gouverné. *Charles IV* étoit brave, mais il n'étoit pas en état de lutter contre le génie de *Richelieu*, contre la politique de *Mazarin*, & contre la fortune de *Louis XIV*. Il

perdit ſes états plus d'une fois, il perdit ſa liberté, mais jamais l'amour de ſes peuples. En 1641, étant venu au château de la Malgrange avec la princeſſe de *Cantecroix*, le peuple de Nancy & des environs s'y trouva en grande foule; chacun exprimoit à ſa manière la joie qu'il avoit de le revoir, & de bonnes femmes crioient : *que Dieu veuille le conſerver, avec ſes deux femmes & ſon enfant.* Ces deux femmes étoient la ducheſſe *Nicole* ſon épouſe légitime, & la princeſſe *de Cantecroix*, avec laquelle il s'étoit marié du vivant de la ducheſſe.

Charles V s'eſt immortaliſé par ſes victoires en Hongrie. Un mot de *Louis XIV* ſur ſon ſujet lui fait plus d'honneur que les plus brillans panégyriques. *Louis* ayant appris la mort de ce duc dit : *Je viens de perdre le plus ſage & le plus généreux de mes ennemis.* Qu'il eſt beau de rendre ainſi juſtice à un prince avec qui on eſt en guerre ! cette grandeur d'ame faiſoit le caractère de *Louis XIV*, & lui aſſure une gloire qu'il n'étoit pas au pouvoir de la fortune de lui faire

perdre, comme elle flétrit celle de ses victoires par des disgraces égales à ses succès. C'est à *Charles V* que l'aga des janissaires adressa une harangue, au moins aussi authentique que celles qu'on trouve dans *Tite-Live* & dans *Quint-Curce*. Vous la verrez, Monsieur, avec plaisir, sans doute, & elle vous donnera une idée de l'éloquence turque. *Bude* ayant été prise d'assaut en 1686, l'aga qui avoit inutilement cherché la mort dans ces affreux combats, fut amené au duc de Lorraine, & après s'être prosterné à ses pieds il lui dit : « Grand » & victorieux capitaine, étant con» duit par tes ordres en présence de » ta grandeur, trouve bon que je te » dise, que te voyant aujourd'hui » plus heureux que tant d'empereurs, » de rois, de princes, à qui Dieu a » refusé cette place pour la réserver à » toi seul, tu dois être content de la » grace qu'il t'a faite, & satisfait de » toi-même. C'est pourquoi je crois » que tu n'abuseras pas du pouvoir » qu'il t'a donné sur moi, & sur les » autres esclaves, qui sont ses créa-

» tures comme toi. Je te demande de » nous ôter plutôt la vie par le droit » que tu en as, que de nous rendre » l'opprobre de tes gens. Quoique » tu nous aie vaincus, nous sommes » tous soldats, c'est une qualité que » tu aimes dans les tiens, & dont tu » fais profession toi-même. Ainsi, » j'espere que tu ne permettras pas » que nous soyons abandonnés à un » traitement indigne d'un homme de » guerre, c'est la seule grace que je » te demande ». M. *Durival* ne nous dit point quel fut le succès d'un discours aussi noble qu'il étoit flatteur pour *Charles*; mais sans doute que cette occasion fut une de celles où le duc de Lorraine mérita le bel éloge de *Louis XIV*.

Léopold fut singulièrement aimé de ses peuples, qui encore aujourd'hui ne prononcent son nom qu'avec attendrissement. Il mérita cet attachement par tout ce qu'il fit pour les rendre heureux. Il vouloit liquider les dettes de l'état en dix années. La mort l'empêcha d'exécuter une chose que tous les souverains devroient au

moins tenter. Adminiſtrer la juſtice étoit pour lui un devoir ſacré, il aſſiſtoit toujours au conſeil, & ſignoit non-ſeulement ſes édits & ordonnances, mais encore tous les actes & les décrets ſur requête. Afin de ſe décider plus ſurement dans les affaires importantes, il avoit pris une précaution que l'amour de la vérité pouvoit seul inſpirer. Il avoit à Paris un conſeil compoſé de ce qu'il y avoit de plus célèbre dans l'ordre des avocats, il les conſultoit avec confiance, & les effets juſtifioient la haute idée qu'il avoit de leur capacité? C'eſt ainſi qu'un prince étranger rendoit hommage à un corps dont la gloire ſe ſoutient parmi nous avec un éclat toujours nouveau. C'étoit déclarer hautement qu'en Europe il n'y avoit pas de ſource plus pure & d'oracle plus infaillible. Cette eſpèce d'exportation de connoiſſances & de doctrine enrichit l'état qui a la ſageſſe de les demander, ſans appauvrir celui qui a la complaiſance de les accorder, & certainement en cas de guerre un pareil commerce ne ſeroit jamais pro-

hibé. Le bon exemple que *Leopold* avoit donné à cet égard fut imité par son successeur, & lorsque le duc *François III*, qui fut depuis empereur, vint à Paris en 1730, pour rendre hommage au roi, il donna une audience particulière à Mrs *Lerny*, *Deblaru* & *Lenormand*, ses avocats. Dans ce voyage, où il garda l'*incognito*, sous le nom du comte *de Blamont*, il vit toutes les curiosités de Paris & de Versailles, & le 12 Mai il prit congé du roi, avec lequel il s'entretint long-temps. « Ces deux jeunes » princes qui se voyoient pour la » dernière fois, n'imaginant pas qu'un » jour ils se feroient la guerre à ou» trance, qu'ils seroient ensuite étroi» tement alliés, & qu'une princesse » adorée, fille de ce comte *de Bla-* » *mont* seroit reine de France, seroit » la félicité de son auguste époux & » l'admiration des peuples ». C'est ainsi qu'à l'occasion des évènemens qu'il raconte M. *Durival* jette de temps en temps un coup-d'œil sur l'avenir, & cause à ses lecteurs une vraie satisfaction, en rapprochant des faits, d'autant

d'autant plus piquans, qu'ils paroissent avoir moins de liaison.

Le dernier des souverains particuliers de la Lorraine est *Stanislas*, roi de Pologne : son règne occupe une grande partie de ce volume, & ce morceau a été travaillé avec soin par l'auteur. Il commence par un récit curieux de la manière dont se fit, en 1737, la prise de possession au nom du nouveau duc, par M. *de la Galaizière*, chancelier, garde des sceaux, chef des conseils, rassemblant tous les pouvoirs, & chargé de toute l'administration : « Il étoit dans la force » de l'âge, aimoit le travail ; il remplit ses fonctions avec dignité, ne » refusant jamais audience. De toutes » les places considérables de Lorraine, » la sienne fut la seule qui n'ait point » été renouvellée sous le règne de » *Stanislas*. Il eut beaucoup d'assauts à » soutenir, & sa constance fut mise à » de grandes épreuves, mais ses mains » étoient pures ». C'est ainsi que les gouverneurs Romains, qui s'étoient bien conduits, emportoient l'estime

des provinces, & prouvoient du témoignage irrévocable des gens pays, la sagesse de leur administration. Au reste, *Stanislas*, avant de devenir le maître de la Lorraine, avoit déjà paru plusieurs fois à la cour de Nancy. Il lui arriva même en ce pays, en 1714, une chose qui mériteroit d'être rapportée par un *Plutarque* françois, & qui feroit très-bien le pendant de certains traits que nous croyons ordinairement n'appartenir qu'à des Grecs ou à des Romains. « Il » avoit passé par Lunéville, & peu de » temps après il fut obligé de faire » vendre secretement des bijoux de » de grand prix. Le marquis *de Beau-* » *vau*, depuis prince de *Craon*, ayant » sçu à qui ils appartenoient, le dit » au duc *Leopold*, qui les renvoya » avec leur valeur en argent. *Stanis-* » *las* se plaisoit à rappeller cette cir- » constance de sa vie, comme un » motif de sa reconnoissance envers » la maison de Lorraine, & de son » attachement pour celle de Beau- » vau ». Parler avec plaisir d'un pareil bienfait, c'étoit payer dignement le

bienfaiteur. Dans des circonstances différentes ; ces deux grands princes eussent aisément rempli le rôle l'un de l'autre. *Stanislas* eût été généreux comme *Leopold*, & *Leopold* auroit eu bonne mémoire comme *Stanislas*.

Vous savez, Monsieur, qu'il y a aujourd'hui un procès qui fait beaucoup de bruit, c'est un Juif qui veut se séparer de sa femme. Je trouve dans M. *Durival*, que le 18 août 1737, le rabbi *Nahemioz Raicher* indiqua, avec la permission de *Stanislas*, une assemblée générale des Juifs de Lorraine à Morhange, & que là ils convinrent de règlemens qui font loi entr'eux. Les parties plaidantes auront soin de consulter ces règlemens pour voir s'ils n'y trouveroient pas quelques autorités, l'un pour changer de femme, & l'autre pour ne pas changer de mari.

A mesure que l'histoire se rapproche de notre temps, elle devient plus intéressante; on l'éprouve ici, & on voit avec plaisir un grand nombre d'évènemens récents, placés sous leur date précise; les actions ou la mort

de plusieurs personnages célèbres, la généalogie, les alliances d'hommes illustres, l'érection des terres en titres plus distingués, en un mot une infinité d'anecdotes, ou qui ont pour nous le mérite de la nouveauté, ou que nous sommes bien aise de voir confirmer par un auteur digne de foi. La variété des matières est étonnante. Les guerres du feu roi y sont rappellées, toutes les opérations, soit de finance ou d'administration y sont indiquées, sur-tout les établissemens de manufactures, les projets ou entreprises de canaux, de chemins, de bâtimens y sont présentés avec une critique sage, qui en blâmant l'imprudence & la témérité des charlatans, loue & encourage ceux qui joignent les lumières au patriotisme.

M. *Durival* est sur-tout exact à citer les savans & les artistes qui peuvent faire honneur à la Lorraine, c'est-à-dire, ceux qu'elle a produits, & qui en général avoient cet amour de leur pays si vif & si commun chez les Lorrains; par exemple, il n'oublie pas que le fameux *Jacques Callot*, affligé des mal-

teurs de sa patrie, refusa noblement à *Louis XIII* de graver le siège de Nancy. Il fait aussi mention des étrangers, hommes de lettres ou distingués dans les arts, que les ducs de Lorraine attiroient dans leurs états. *Stanislas* en accueillit favorablement un grand nombre. Ils trouvoient à sa cour la considération qui est due aux talens, ils trouvoient dans le prince un juge éclairé & un protecteur généreux.

Seroit-ce en moi une vanité de penser, & une indiscrétion de dire, que si M. *Durival* eût été instruit des bontés dont sa majesté Polonoise daignoit honorer mon père, il l'eût compté parmi ceux dont il cite les noms avec éloge. Si *Stanislas* eût accordé sa protection avec moins de discernement, on seroit moins tenté sans doute de prouver qu'on l'a obtenue; mais sa faveur étoit toujours éclairée; c'est donc un titre glorieux dont il doit être permis de se parer. Oui il appella près de lui l'auteur de *l'Année Littéraire*, & le retint six mois; il le proposa lui-même à l'Académie de Nancy, lui fit présent, avant son départ, d'un

de ces bijoux, moins précieux par la matière que par le portrait du prince chéri dont il étoit orné. Les feuilles ayant été arrêtées plusieurs fois, il s'intéressa autant de fois à dégager des entraves un ouvrage auquel il prenoit quelquefois plaisir. A l'occasion d'un éloge que mon père avoit fait de ses vertus, « il faudroit, disoit-» il, dans un billet écrit de sa main, » il faudroit avoir votre plume pour » vous exprimer mes sentimens sur la » feuille que vous m'avez fait le plaisir » de m'envoyer. Je vous en remercie, » tout ce qu'elle contient excite autant » mon admiration que ma reconnoissance. Croyez que je vous suis très-» affectionné. STANISLAS, ROI ».

Celui qui avoit pour lui un pareil suffrage y trouvoit sans doute de quoi se consoler des persécutions qu'il éprouvoit quelquefois; sur-tout le cœur du prince lui laissant voir des sentimens beaucoup plus flatteurs encore, que le cas qu'il paroissoit faire de ses talens. Cette protection constante, si le respect l'eût permis, eût pu être appellée d'un nom plus tendre. Je lui dois

l'honneur d'avoir eu pour parrein *Stanislas* le bienfaisant, & ce beau titre n'a pas été stérile à mon égard. Outre des caresses dont je n'avois pas le bonheur de sentir tout le prix, un don fixe de 600 liv. marqua tant qu'il vécut chaque année de mon enfance, & sa généreuse libéralité dont j'ai recueilli les fruits, même lorsqu'il n'étoit plus, n'a cessé entièrement qu'à la mort de la feue reine, qui mit le comble au bien qu'elle faisoit, en continuant celui que son auguste père avoit commencé de faire. Mais je ne m'apperçois pas que je me suis écarté de mon sujet : quel cœur à ma place s'en seroit plus apperçu plus que moi ?

L'accident funeste qui termina les jours de ce prince est raconté par M. *Durival* d'une manière simple & tout à fait touchante. » Le 5 de février » 1766, *Stanislas* s'étant levé vers les » six heures & demie du matin, il » passa seul une demi-heure à fumer » assis dans son fauteuil ; il se leva » pour voir l'heure de près à la pen- » dule qui étoit sur la cheminée. Le » feu étoit ardent, sa robe de chambre,

» présent de la reine sa fille, d'une » étoffe très-légère, & doublée d'une » ouatte de soie, flotta & fut attirée par » la flamme ; le feu s'y mit, & la » fumée s'éleva. *Stanislas* crut que » c'étoit celle de la cheminée, il resta » un moment tranquille ; mais s'ap» percevant enfin que le feu le gagnoit, » il appella. Dès que ses gens eurent » ouvert la porte, l'air donna plus » d'activité aux flammes, qui s'éle» vèrent tout à coup jusqu'au dessus » de la tête. On arrachoit les vêtemens » en se brûlant les mains, mais le feu » étoit en trop d'endroits pour être » étouffé par deux personnes. On » coucha le prince, & on réussit à » éteindre le feu qui le dévoroit. Il » eut tout le côté gauche & la main » brûlés depuis le genou jusqu'à la » joue & au dessus de l'œil ». La consternation fut générale, on espéra pendant quelques jours, mais le prince mourut le 23 du même mois. Il avoit plus de 84 ans, & il étoit le plus ancien de tous les monarques du monde. Il fut le dernier de son nom, mais il l'a rendu immortel.

Après l'*introduction historique*, l'auteur fait connoître la situation du pays, les cartes qu'il faut consulter, les rivières, & principaux ruisseaux ; il donne la liste des eaux minérales & salées. Une curiosité de la Lorraine, c'est qu'on pêche des perles dans une de ses rivières, la Vologne ; mais ce n'est qu'une curiosité aujourd'hui, autrefois c'étoit quelque chose de considérable : on les trouve dans de petits coquillages ou moules d'environ trois pouces de long sur deux de large.

L'auteur fait d'excellentes réflexions sur l'agriculture. Par exemple, il observe que la Lorraine produit moins de bled qu'autrefois, quoiqu'on ait défriché beaucoup de forêts, & qu'on laboure beaucoup plus de terrein. La raison qu'il donne, c'est qu'on cultive trop. On perd son temps & sa peine à promener la charrue sur des côteaux stériles, & dans des prés humides. Les engrais trop dispersés ne servent de rien à de mauvaises terres, & produiroient l'abondance s'ils étoient mieux ménagés. Il veut qu'on perfectionne la manière de cultiver la vigne,

& de faire le vin, qu'on n'épuiſe pas les forêts pour faire toujours de nouveaux tonneaux. Après avoir montré que la température de la Lorraine a éprouvé de grands changemens, il rend compte des obſervations qu'il a faites à ce ſujet depuis 1766 juſqu'en 1778.

M. *Durival* traite enſuite des habitans, de la population, il marque l'étendue des diocèſes, l'origine du parlement de Nancy, dont les magiſtrats ne ſont point à finance, mais rendent la juſtice gratuitement, &c. Il montre les ſources des revenus, les dépenſes annuelles, les reproductions, les rentrées. L'article des monnoies, ſoit réelles, ſoit fictices, démontre la néceſſité d'en faire ceſſer la confuſion. On trouve enſuite un morceau très-intéreſſant ſur les meſures; la lieue, dit M. *Durival*, qu'il ſeroit aiſé de rendre uniforme par tout le royaume, varie cependant encore de province à province. Il inſiſte fortement pour que tous les ponts de la Lorraine ſoient conſtruits en pierres; premièrement, pour la conſervation des

chemins ; & en ſecond lieu, parce que les ponts de bois ſont preſque toujours emportés par les inondations, qui ſont fréquentes dans la province.

Notre auteur n'eſt pas tellement borné à ce qui regarde la Lorraine, qu'il ne propoſe quelquefois des choſes qui tourneroient à la gloire du royaume en général. En voici une qui étonnera ſûrement nos lecteurs. » Ce ſeroit une belle & magnifique » entrepriſe de *fixer à jamais*, ſous le » règne de *Louis XVI*, la *méridienne* » de *Louis XIV*, & la *perpendiculaire* » de *Louis XV*, par une voie royale, » conſtruite à l'inſtar des chauſſées » romaines. Les monumens, les édi» fices, les ſignaux qui ont ſervi aux » opérations trigonométriques ſe dé» truiſent inceſſamment, & le temps » les effacera un jour. La voie royale » qui ſuivroit la méridienne ſur plus » de deux cens lieues de Dunkerque » aux Pyrénées, & la perpendiculaire » de pareille longueur depuis le Rhin » juſqu'à l'Océan, à l'extrêmité de la » Bretagne, ſeroient plus faciles à » faire, qu'aiſées à détruire. L'inter-

» ruption de quelque centaines de
» toises, où sont les villes, villages,
» rivières, montagnes, n'empêche-
» roient pas de suivre la voie royale;
» on la quitteroit, on y reviendroit
» suivant les facilités & les obstacles,
» & on auroit sous les yeux ces *lignes*
» *droites uniques dans le monde*, bor-
» dées de beaux arbres. La dépense
» & le terrein seroient payés par
» l'état, comme doit l'être tout ce qui
» se fait pour l'utilité, l'ornement &
» la gloire du royaume : les sommes
» à y employer monteroient à beau-
» coup moins qu'on ne s'imagine ».
Une voie royale dans ce goût là feroit plus utile & plus belle que la grande muraille de la Chine; si jamais la France faisoit une chose qu'aucune nation n'a osé concevoir, elle ne feroit qu'exécuter le *projet de M. Durival*.

Vous sentez, Monsieur, par l'extrait que nous venons de faire, que nous attendons avec la plus vive impatience la suite d'un ouvrage si intéressant.

Je suis, &c.

Paris, ce 14 juin 1779.

LETTRE III.

Abrégé méthodique de la Géographie ancienne & moderne, avec des cartes de six pieds de hauteur, pour l'instruction publique de la Jeunesse, par M. l'abbé Boutillier, *professeur de Belles-Lettres en l'Université de Paris, chez l'Auteur, au collège de Louis-le-Grand ; & se trouve chez* Brocas, *rue Saint-Jacques ; &* Barbou, *rue des Mathurins.*

La Géographie, née à la suite des beaux arts, ne paroît, au premier coup-d'œil, qu'une connoissance d'agrément ; mais les peuples qui ont eu le plus de réputation, ont tous reconnu son utilité. C'est elle qui a étendu le commerce, & rendu la navigation florissante, comme le commerce & la navigation l'ont perfectionnée à leur tour. Elle est sur-tout le flambeau de l'histoire. Dans le tableau rapide des révolutions que celle-ci nous présente, elle peut seule

peindre les vertus, les vices, les vues politiques de ceux qui les ont opérées; mais les faits entrent pour beaucoup dans l'hiſtoire; & la deſcription des marches, des campemens, des ſièges, des batailles, ſi néceſſaire pour nous donner une idée exacte du génie de ces hommes qui ont ſi ſouvent changé la face de notre globe, dépend entièrement de la connoiſſance de la Géographie; ſans cela tous ces faits ſont perdus pour celui qui étudie l'hiſtoire. Son imagination n'a aucun point fixe où elle puiſſe s'arrêter, & elle eſt obligée de ſe créer, pour-ainſi-dire, un univers, afin d'y placer ces ſcènes dont il eſt le témoin; mais alors il n'apperçoit plus ſes perſonnages ſous leur vrai point de vue. Auſſi le grand *Condé* avouoit-il que jamais *Céſar* ne lui avoit paru plus habile général, que lorſque ſes Commentaires à la main, il ſuivoit ſes marches & ſes campemens aux environs de Lérida.

Depuis quelque temps on a regardé la Géographie comme une ſcience utile qu'il ſeroit honteux à un homme bien

né d'ignorer. Des artistes célèbres se sont empressés de donner d'excellentes cartes pour faciliter cette étude. Le moyen le plus sûr d'étendre promptement cette connoissance, étoit de la faire entrer dans l'instruction publique; mais au milieu de nos richesses géographiques, nous étions presque dans la disette pour cet objet. Les cartes générales & les mappemondes ordinaires, surchargées d'une infinité de noms de rivières, de villes, de fleuves, de provinces, qui se pressent, se réunissent, pour-ainsi-dire, dans un seul point, à cause de leur trop peu d'étendue, fatiguent souvent la vue, & les jeunes gens ne se forment presque jamais une idée exacte de ce qu'elles représentent. Si, pour obvier à cet inconvénient, on vouloit rapprocher des cartes particulières, la difficulté d'en trouver dont les méridiens & les latitudes se rapportassent exactement, la finesse du caractère trop menu pour être apperçu par un grand nombre de personnes à-la-fois, étoient encore un obstacle à l'enseignement public de la Géographie. Il

falloit, pour remplir cet objet, des cartes d'une certaine grandeur, où les objets bien espacés, bien distingués, se présentassent d'un premier coup-d'œil, & imprimassent, dans la mémoire des jeunes gens un plan racourci de notre globe, qui ne s'effaçât jamais. Tel est l'ouvrage que présente aujourd'hui M. l'abbé *Boutillier*, & son travail a été couronné du succès. La carte qu'il donne au public, est un hémisphère oriental de six pieds de hauteur. Les objets y sont présentés avec la plus grande clarté. Le nom des fleuves, des caps, des villes principales y est marqué en gros caractère, qu'on lit aisément à une grande distance.

L'auteur a présidé lui-même à cet ouvrage, qui s'est fait entièrement sous ses yeux. Cette carte est pour la netteté, la correction & la grandeur, ce que nous avons de mieux dans ce genre. M. l'abbé *Bouiillier* va donner incessamment une carte de l'ancienne Grèce & de la même grandeur, il annonce qu'elle sera la plus détaillée de toutes celles qu'il doit publier,

comme elle eſt la plus intéreſſante pour l'explication des auteurs claſſiques, & l'hiſtoire de la plupart des anciens peuples.

Ces deux cartes ne ſeront qu'un eſſai pour preſſentir le goût du public. L'auteur ſe propoſe de donner ſucceſſivement, & de même grandeur, la deſcription des pays anciens. Nous exhortons l'auteur à continuer cet ouvrage qui nous manquoit abſolument; nous ne doutons point qu'il ne ſoit accueilli favorablement. L'Univerſité de Paris l'a approuvé pour ſervir dans ſes collèges. Nous ſommes perſuadés que ſon exemple ſera imité par les autres collèges du royaume. L'étude de la Géographie, bien loin de retarder celle des belles-lettres, dans les écoles publiques, ne fera qu'en hâter les progrès. Il y a dans tous les auteurs des deſcriptions de ſièges, de campemens, de batailles. Un coup-d'œil jetté rapidement ſur de grandes cartes rendra la lecture de ces morceaux plus claire & plus utile. L'auteur a donné en même-temps un petit traité de Géographie de 500 pag.

in-12, où sont indiqués tous les endroits qui se trouveront sur les cartes, c'est un abrége méthodique très simple & très-court. Il en a banni l'érudition, parce que son seul but est d'être utile. Cet abrégé est divisé en deux parties; la première sur-tout qui traite de la Géographie ancienne nous a paru très-bien faite. Aux secours que l'auteur avoit entre les mains, il a joint ses propres réflexions, qui sont le fruit de l'étude approfondie des anciens auteurs. La Picardie, Monsieur, nous a déjà donné plusieurs excellents Géographes. Elle est aussi la patrie de M. l'abbé *Boutillier*. Je pense que ses belles cartes géographiques, aussi exactes, & plus utiles pour l'éducation publique, que celles des *Sanson*, des *Duval*, des *Briel* ses compatriotes, le feront mettre au rang des plus célèbres Géographes.

Je suis, &c.

Paris, ce 15 juin 1779.

Lettre à M. Fréron.

MONSIEUR,

Un citoyen de Genève, artiſan diſtingué, & d'autant plus digne d'être connu qu'il ne cherche point à l'être, M. *Argant*, plein d'admiration pour les talens & les vertus de feu ſon concitoyen, *Jean Jacques Rouſſeau*, lui a fait élever une ſtatue qui repréſente allégoriquement, la révolution que cet homme célèbre a faite, ou voulu faire, dans l'éducation des enfans.

La principale figure eſt celle de M. *Rouſſeau*, un peu plus que de grandeur naturelle, avec le coſtume antique. Il s'appuye ſur un bas-relief, où eſt repréſenté l'intérieur d'une école, avec les abus barbares de l'éducation ſcholaſtique : l'on voit pluſieurs enfans à qui l'on inflige divers châtimens. Les pleurs, la triſteſſe, la déſolation de ces enfans ſont exprimées avec la plus grande vérité.

La colère, la dureté, l'inhumanité des pédagogues y sont rendues de manière à inspirer de l'effroi aux spectateurs; la grande figure tient un livre à une main (on suppose que c'est *Emile*) & s'appuye de cette même main, sur le bas-relief, qui est rompu par le milieu, & qui paroît l'avoir été par l'effort du bras qui porte dessus.

L'on voit, un peu à la droite, la figure d'un enfant de neuf à dix ans, le dos tourné à la grande figure. Il est occupé à fabriquer un traîneau, un genou en terre, le bras droit élevé, avec un marteau à la main, pour enfoncer une cheville. Cette figure exprime toute la liberté naturelle, elle est nue, excepté une fort légère draperie, de dessous laquelle sortent, vaguement, deux ou trois petites chaînes; elles vont aboutir à un anneau qui est au bas de la jambe droite de la grande figure, à la manière des esclaves. Les chaînes passent dans une guirlande de fleurs, que la grande figure tient dans la main droite. Elle paroît soutenir ces chaînes

avec le plus grand intérêt, tellement que l'enfant ne les aperçoit point & n'en sent pas le poids.

Le grand *principe* de M. *Rousseau*, que l'on sait être *une soumission absolue à la nécessité*, est représenté par une chaîne plus grosse que les chaînes morales dont j'ai parlé, elle rampe sur un piédestal, & se divise en plusieurs bouts, qui ont chacun des formes différentes; mais qui tous peuvent être arrêtés par des obstacles plus ou moins faciles à vaincre; comme ces obstacles ne doivent venir que de la nature, aussi sont-ils attachés au piédestal, qui représente la terre; Cette chaîne sort, comme les autres, de dessous la draperie, & au lieu de la rendre légère & insensible comme les autres, la grande figure a le pied dessus, avec un air de vouloir l'appesantir encore, & pourtant de manière que l'enfant en sente l'effet, sans s'appercevoir de l'action qui le cause.

Tout cela est très-ingénieux, & fait également honneur à M. *Argant*, qui a imaginé ce monument, & au

ſculpteur qui l'a exécuté ; il ſera placé dans la grande chambre de la bibliothèque de *Genève*, eſpèce de réparation des torts que de malheureuſes circonſtances ont fait avoir à la république, envers un citoyen qui l'a ſi fort honorée.

J'ai l'honneur d'être,

Genève, le 8 janvier 1779.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Portrait de Charles Linné, *chevalier de l'ordre de l'Etoile Polaire, &c.* gravé par M. *Bervie*, d'après le tableau original de M. *Roſlin*, conſeiller de l'académie royale de Peinture, chevalier de l'ordre royal de Vaſa.

Cette eſtampe ſe vend à Paris chez *Roſlin*, aux galleries du Louvre ; & chez l'Auteur, rue Saint-Etienne-des-Grès, au collège de Montaigu, prix, 2 livres.

Le portrait de cet homme célèbre, auquel la Botanique, & pluſieurs au-

tres parties de l'Histoire Naturelle ont tant d'obligation, est représenté à mi-corps & enfermé dans une bordure de six pouces de haut sur sept de large. On y remarque l'heureux accord d'un burin pur, brillant, souple & moëlleux, avec un effet piquant & un très-bon goût de dessin. Les différentes parties de ce portrait sont traitées avec cette variété qui fait l'essence de la gravure, & qui distingue l'artiste instruit par l'étude de la nature & les secrets de l'art, qui se pénètre des beautés de son original, & sait les traduire avec intelligence, d'avec le froid copiste guidé par une présomptueuse ignorance, & qui sans goût comme sans principes, outrage & défigure le maître qu'il croit reproduire.

Livres nouveaux.

La Louiséide, ou Histoire de l'expédition de Saint-Louis *à la Terre-Sainte, poéme épique*, in-8°. *chez* Nyon *l'aîné, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.*

Les Œuvres de Pascal, *nouvelle édi-*

tion, même format, chez le même, 5 vol.

Manuel de la Jeunesse, par Madame Leprince de Beaumont, *nouvelle édition, 2 volumes. A Paris, chez* Fournier, *Libraire, quai des Augustins.*

Les Exercices du corps chez les anciens pour servir à l'éducation de la jeunesse, par Ch. Sabathier, *professeur au collège de Châlons-sur-Marne, & secrétaire perpétuel de l'Académie de la même ville, 2 volumes. A Paris, chez* Delalain, *Libraire, rue Saint-Jacques; & chez* Hérissant *fils, rue des Fossés M. le Prince.*

Principes philosophiques de consolation fondés sur la raison, avec figures, 2 volumes. A Paris, chez Cailleau, *Libraire-Imprimeur, rue Saint-Severin.*

Cours élémentaire d'Education des sourds & muets, par M. l'abbé Deschamps, chapelain de l'église d'Orléans. A Paris, chez les frères Debure, *Libraires, quai des Augustins.*

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Lettre de M. l'abbé Royou *à M.* Fréron *au sujet de l'Eloge de* Milord Maréchal, *par un anonyme*, (*M.* D***).

VOUS paroiſſez, Monſieur, dans votre N° 12, page 140, craindre la maligne influence des vapeurs émanées d'un cerveau *qui déſormais s'exhale tout entier en intrigues & en perſécutions.* J'ai cru, en effet, appercevoir les ſuites fâcheuſes de cette crainte dans votre extrait ſur l'éloge de *Milord Maréchal*, où je n'ai pas retrouvé la vigueur ordinaire de votre critique. Mais cette retenue qui, je l'avoue, vous eſt devenue néceſſaire, iroit-elle juſqu'à vous empêcher de publier,

ſous mon nom, un ſupplément que j'ai fait à vos obſervations, perſuadé que s'il eſt des ménagemens preſcrits par la prudence, il eſt auſſi des excès que la vérité ne permet pas de tolérer.

Voyez d'abord avec quelle indécence notre *ſage philoſophe* parle du reſpectable & malheureux *Jacques II.* » *Milord Maréchal*, dit il, tout *révolté* » qu'il étoit de la conduite *odieuſe* & » *abſurde* qui avoit précipité du trône » le roi *jéſuite* & *intolérant Jacques II*, » n'en reſta pas moins attaché à la » *déplorable* maiſon des *Stuarts* ». Et dans une note deſtinée à l'éclairciſſement de ce texte, l'auteur ajoute: » *on ſait* que le roi d'Angleterre » *Jacques II* étoit en effet *jéſuite*, ainſi » que l'ont été pluſieurs ſouverains » qui n'ont *pas rougi de ſe dégrader par* » *une ſi imbécille ſuperſtition* . . . Nous » nous croirions coupables d'ajouter » ce que les réfugiés François ont oſé » imprimer à ce ſujet contre la mé- » moire de *Louis XIV*, & qu'il *faut* » *repouſſer avec indignation* ». Et plus bas, le prétendant eſt appellé fils du COUPABLE *Jacques II.* Que d'erreurs,

de mensonges, de calomnies dans ce peu de paroles!

Et d'abord, dirai-je au rusé panégyriste, » Avez-vous bien envie d'en » être cru, quand vous nous dites » *qu'il faut repousser avec indignation* » les calomnies des protestans réfugiés, » qui reprochent à *Louis XIV* de s'être » *degradé par une imbécille superstition*, » en adoptant, sinon l'habit, du moins » l'esprit jésuitique? Quand, d'un » côté, l'on sait que *le jésuitisme &* » *l'intolérance* sont aux yeux des phi- » losophes deux crimes irrémissibles » qu'ils ont puni cruellement dans la » personne même de *Louis XIV*; » quand, d'une autre part, on voit ce » prince adroitement rapproché des » souverains que vous déclarez *avilis*, » & déchus de leur dignité, pour s'être » livrés à cette *imbécille superstition*, » n'est-on pas, malgré soi, tenté de » croire que vous avez voulu enve- » lopper le monarque François dans la » même proscription? Et si vous pa- » roissez *repousser avec indignation les* » *calomnies des protestans réfugiés*, si » souvent adoptées par des philo-

» ſophes régnicoles, n'eſt-ce pas un
» pur effet de cette prudence qui vous
» caractériſe, & qui, en vous per-
» mettant de décharger toute votre
» bile ſur le roi *jéſuite & intolérant*
» *Jacques II*, dont les malheureux
» héritiers ne vous paroiſſent pas à
» craindre, vous a forcé de reſpecter
» l'ombre de *Louis XIV* qui trouveroit
» encore des vengeurs »?

Mais quand on pourroit pardonner au panégyriſte le trait malin qu'il lance contre la mémoire de *Louis XIV*, en paroiſſant la défendre, comment ſouffrir les injures bien plus *odieuſes* & plus *révoltantes* * qu'il vomit contre la mémoire de *Jacques II*?

Je ne lui reprocherois pas d'avoir affilié ce prince à l'ordre jéſuitique, s'il n'appelloit cette aſſociation une

* Ces qualifications paroîtront dures au panégyriſte; mais je le prie d'obſerver que ce ſont celles même qu'il emploie vis-à-vis du roi *Jacques*. J'ignore quel eſt le rang qu'il tient dans la ſociété; mais fût-il le *repréſentant de l'Europe entière*, ſans doute il n'exige pas qu'on ait envers ſon *illuſtre perſonne* plus d'égards qu'il n'en a lui-même pour les têtes couronnées.

ſuperſtition imbécille dont un prince ſenſé *devroit rougir*; mais, puiſqu'à ſes yeux c'eſt un auſſi grand crime, pourquoi donc l'imputer auſſi gratuitement à un prince qui n'en eſt pas coupable? En effet, le jéſuitiſme du roi *Jacques* eſt une de ces opinions populaires enfantée par la haine, adoptée par la malignité crédule, mais qui ne fut jamais conſtatée par aucun témoin digne de foi. *Hume* n'en parle pas; *Sanders* jéſuite, confeſſeur de ce prince, dont il a fait la vie, & qui n'auroit pas manqué de s'honorer d'un pareil proſélyte, garde le même ſilence ſur cette anecdote. *Burnet* ennemi perſonnel du roi *Jacques* ne mérite aucune croyance, puiſqu'il ne cite aucun témoin. Cependant le ſatirique dit, avec un ton d'aſſurance capable d'en impoſer, QU'ON SAIT *que le roi Jacques étoit jéſuite;* il ſemble que ce ſoit une vérité notoire & reconnue; eh! bien, tout tranchant qu'il eſt ſur cet article, je le défie de citer, à l'appui de ſon aſſertion, un ſeul témoin dont l'autorité puiſſe faire quelqu'impreſſion; mais ce trait jovial

présentoit à l'esprit caustique du panégyriste une trop belle occasion de verser tout son fiel, & sur cette malheureuse société dont il a juré de poursuivre les restes dispersés jusqu'au dernier soupir, & sur tous les princes qui ont cru servir la religion en protégeant une compagnie qui en fit si long-temps la gloire; & il y auroit eu trop de cruauté à exiger de son enjouement naturel le sacrifice d'une si précieuse anecdote. Pardonnons-lui donc *le roi jésuite.*

Mais de quel front ose-t-il avancer que *Jacques II* fût *intolérant?* Je ne puis citer tous les faits qui démentent cette calomnie; un seul suffira; je le puise dans une source qui ne sera pas suspecte au satirique, dans les *Mémoires de Burnet*, (t. 3, p. 92 & 93,) le plus fanatique des protestans. » *Le* » *roi Jacques*, dit-il, condamnoit hau- » tement les *persécutions* qu'il disoit » être *aussi opposées aux loix de la reli-* » *gion chrétienne qu'à celles de la poli-* » *tique* .... Il parloit quelquefois des » dragonades de France avec tant de » feu qu'il sembloit y avoir de l'affec-

» tation. Il fit plus que parler. Paroissant touché du triste sort de ces pauvres gens, il en assista plusieurs de sa bourse, & fit faire, dans toutes les paroisses de l'Angleterre, en faveur de tous ces malheureux, une collecte qui produisit de grosses sommes, que l'on déposa en mains sûres, & qui furent bien distribuées. Les réfugiés qui demandèrent d'être reconnus régnicoles, obtinrent aussi *gratis* les provisions, *de même que d'autres immunités importantes*. Cette foule de fugitifs se montoit à près de cinquante mille personnes ». Les réflexions sont inutiles quand les faits sont aussi décisifs. Est-ce là, je le demande, la conduite d'un roi persécuteur & intolérant? Eût-il accueilli avec tant de bonté cinquante mille protestans étrangers, s'il eût voulu détruire ceux de son royaume?

Qui ne sait d'ailleurs que la vraie cause de la chûte du roi *Jacques II* furent ses édits du 4 avril 1687 & du 4 mai 1688 en faveur de la *tolérance universelle*. S'il avoit favorisé les loix atroces & sanguinaires de la secte

Anglicane, il eût joui, & sa famille jouiroit encore de tout l'amour que ses vertus lui méritèrent d'abord de la part de ses sujets. Mais il voulut *accorder à toutes les sectes de son royaume une entière liberté de conscience*, & adoucir la rigueur des loix pénales portées contre les catholiques, sans cependant, comme il le protesta jusqu'à la mort *, *toucher aux privilèges & prérogatives des protestans*, voilà la source de ses malheurs ! Voilà ce que l'orateur ne rougit pas d'appeller du nom *d'intolérance*, qualification odieuse, sur-tout dans la bouche des philosophes ! On peut juger par ce seul trait de la sincérité de leurs déclamations sur la tolérance. Que dans un royaume catholique, l'autorité publique soit forcée de s'armer contre des novateurs séditieux, on les voit aussi-tôt reclamer la liberté de conscience ; ils crient hautement à *la tyrannie*, au *fanatisme* ; mais ces mêmes rigueurs qui allument leur courroux, tournez-les contre des catholiques, vous êtes sûr de leurs suffrages & de

* *Hume*, t. 6, p. 536.

leurs éloges : vouloir les abolir ou même les adoucir, c'est à leurs yeux une *intolérance*, *odieuse*, *absurde*, *révoltante* & COUPABLE. Opposons à ce portrait vraiment *odieux* & *coupable* de la conduite du roi *Jacques* celui qu'en a tracé M. *Hume** : protestant d'origine, incrédule de profession, sujet & partisan de la maison d'*Hanovre*, son autorité ne doit pas être suspecte au panégyriste. Voici comme il termine l'histoire de *Jacques II*, t. 6, p. 535. » Ainsi finit le règne de ce » prince... Il avoit plusieurs des qualités qui forment un excellent citoyen, & quelques-unes même de » celles qui, lorsqu'elles ne sont pas » éclipsées par les principes arbitraires » & le zèle aveugle de religion, » servent à former un bon souverain. Dans la vie privée, sa conduite » fut irréprochable & mérite notre » approbation. Ardent, mais ouvert

*Je ne puise exprès mes autorités que parmi les protestans les plus ennemis du roi *Jacques*. Mais ceux qui voudront savoir l'exacte verité, n'ont qu'à consulter les *Révolutions d'Angleterre*, par le P. *d'Orléans*, t. 3, l. X.

» dans ses inimitiés, ferme dans ses » vues & ses résolutions, exact dans » ses plans, brave dans ses entreprises, » sincère, fidèle & plein d'honneur » dans les affaires ; tel étoit le carac- » tère avec lequel le duc d'*Yorck* étoit » monté sur le trône Anglois. Dans ce » haut degré, son économie fut re- » marquable, son industrie exem- » plaire, ses encouragemens judicieux » pour le commerce, & sa jalousie » louable pour l'honneur de la nation. » *Que lui manqua-t-il donc pour faire un* » EXCELLENT ROI D'ANGLETERRE ? » *de l'affection & du respect pour la* » *religion de son peuple* ».

Ainsi, selon M. *Hume*, *Jacques II* réunissoit toutes les qualités nécessaires pour en *faire un excellent roi* de tout autre pays que de l'Angleterre ; & pour être même constamment adoré de la nation Britannique il ne lui manqua qu'un zèle aveugle pour la religion protestante, qu'un attachement inviolable pour les loix de sang qu'elle avoit établies contre les catholiques. Et c'est ce monarque si sage que le prince des apôtres du

tolérantiſme nous dépeint comme un deſpote *intolérant*, qui mérita ſa diſgrace par une conduite *abſurde, odieuſe, révoltante*, & COUPABLE. *Burnet* lui-même, le plus cruel ennemi du roi *Jacques*, auroit rougi d'employer de ſemblables expreſſions. Voyez comme il termine ſes *Mémoires ſur la Grande Bretagne*. » Par leurs imprudens & fu» neſtes avis, ce prince (*Jacques II*) » qui monta ſur le trône, tout brillant » de gloire, en deſcendit en peu de » temps couvert de honte & de » chagrins. Mais briſons là-deſſus, de » peur qu'on ne m'accuſe d'*ériger le* » *malheur en crime, ou d'inſulter aux* » *malheureux* ».

Notre philoſophe ſatirique eſt, comme on voit, moins timide; la crainte d'être juſtement taxé *d'ériger le malheur en crime, & d'inſulter aux malheureux*, n'a pas été capable de l'arrêter; & ce que *Burnet*, animé par la vengeance perſonnelle, par le fanatiſme de ſa religion, par la préſence de l'uſurpateur avec lequel il avoit tramé la révolution, ce que *Burnet*

auroit rougi d'avouer, ce que la nation Angloise ne s'est jamais permis de dire, notre doucereux philosophe le publie avec une intrépidité vraîment philosophique, dans un pays encore plein du souvenir des hautes qualités & des malheurs de ce héros militaire & chrétien. Etoit-ce donc chez une nation généreuse & sensible, dans un royaume qui se fit toujours gloire d'être l'asyle & comme la cour des souverains détrônés qu'on devoit s'attendre à voir déchirer avec autant d'injustice que de cruauté la mémoire d'un prince également respectable par ses vertus & par ses malheurs?

Milord Maréchal, si l'on en croit le véridique panégyriste, ne resta constamment attaché aux intérêts de la maison des *Stuarts*, *que parce qu'il ne pensoit pas que les fautes du pere dussent être punies dans les enfans*, & quand on lui objectoit l'exemple *de la justice suprême qui fait expier le péché d'*Adam *à toute sa postérité*, il répondoit, dit-on, *que la pauvre espèce humaine est aussi peu faite pour imiter que pour comprendre les décrets impénétrables de la*

justice suprême *. Quelque sublimes que fussent les sentimens de son héros, le panégyriste cependant n'a pas cru devoir les suivre, & pour cette fois il a mieux aimé se ranger du côté de la *justice suprême*; car il punit, & de la manière la plus cruelle, dans la personne du prince *Edouard le jésuitisme & l'intolérance* de son aïeul. Rapportons les calomnies qu'il n'a pas rougi d'imprimer contre ce prince infortuné; elles ne peuvent nuire qu'à

* J'ai peine à croire qu'il se soit trouvé quelqu'un assez imbécille pour venir, dans une conversation, tirer du péché originel un argument contre le prince *Edouard*. Encore moins croira-t-on que quelqu'un ait été assez admirateur de cette objection théologique & de la réponse très-philosophique du *Milord*, pour les conserver pendant cinquante ans, & venir en raconter les propres termes à M. *D****, afin qu'il les transmît à la postérité. Ainsi l'on ne peut guères s'empêcher de faire honneur à son imagination de ce joli pamphlet, & de reconnoître, dans le sacrifice qu'il en fait à *Milord Maréchal*, un effet de sa prudence ordinaire, & de la crainte des critiques que pourroit lui attirer la petite impiété à demi-voilée que renferme ce prétendu bon mot.

celui qui ose les publier & les garantir. « Milord Maréchal, dit-il, plus » homme que jacobite, étoit témoin » avec douleur *de la vie peu digne d'un* » *roi* que le Prétendant menoit dans » sa retraite. Il se rappelloit sur-tout, » le peu d'intérêt qu'avoit marqué ce » prince aux citoyens malheureux » qui avoient enduré pour lui la mort » & les supplices. Notre *sage & digne* » *philosophe* jugea qu'il n'étoit *ni juste* » *ni raisonnable* de s'immoler en pure » perte pour un prince qui ne *se mon-* » *troit pas assez digne de ce dévouement* ». Et comme si cette accusation n'étoit pas assez claire, assez forte, il l'explique dans une note qu'il faut citer encore pour vous faire connoître toute la bonté d'ame de ce sensible philosophe. « Tout Paris a été témoin, » en 1747, que dans le tems où les » malheureux partisans du prince » *Edouard* étoient livrés au supplice » en Angleterre, lorsqu'on recevoit, » *à chaque courier*, la nouvelle de » quelque tête coupée pour sa cause, » il se montroit *tous les jours* aux » spectacles & aux promenades....

» On assure qu'un véritable ami de ce
» prince ne lui laissa pas ignorer l'opi-
» nion publique sur son apathie pour
» tant de sujets fidèles & infortunés.
» Nous *n'osons rapporter la réponse*
» *qu'on lui attribue, nous ne voulons*
» *pas même la croire* ».

Voyez, Monsieur, comme sous les dehors trompeurs de la modération & de l'indulgence le Tartuffe ténébreux se livre à la diffamation la plus lâche & la plus cruelle ! Voyez avec quelle complaisance il revient à plusieurs reprises & dans le texte & dans les notes, sur les faits qu'il croit pouvoir articuler ! Avec quel art, par des réticences atroces, il laisse beaucoup à penser quand il n'a plus rien à dire ! Quel excès de hardiesse ! Attaquer, sur des bruits populaires, jusques dans ses mœurs, un prince malheureux, qui a toujours fait paroître l'ame d'un héros, tant qu'il a pu figurer avec éclat sur la scène du monde, & qui, par un héroïsme peut-être plus grand, court s'ensevelir dans la retraite, dès qu'il ne peut plus soutenir la grandeur de son rang. Vouloir arracher à ce

prince infortuné, chaſſé de ſes états par ſes propres ſujets, abandonné de toute la terre, réduit à cacher ſon nom & ſa demeure, vouloir lui arracher le ſeul bien qui lui reſte, après la perte de tous les autres, l'honneur & la réputation, quel excès de cruauté ? Quand il ſeroit vrai que ce prince eût goûté quelque plaiſir en ſe montrant à un peuple généreux & ſenſible, qui ne le voyoit jamais qu'avec attendriſſement, parce qu'il ne paroiſſoit jamais que la douleur peinte ſur le front, falloit-il lui reprocher avec tant d'amertume cette unique conſolation, dont la politique peut-être lui faiſoit encore un devoir ? En effet, quoi de plus important pour le ſuccès de ſes deſſeins, que de nourrir ſans ceſſe par ſa préſence l'enthouſiaſme que ſa valeur & ſes qualités aimables avoient ſçu inſpirer à la nation ?

Mais combien plus grande ne ſera pas l'indignation des ames honnêtes & ſenſibles, quand elles connoîtront toute l'injuſtice de cette violente accuſation ! Vous croiriez, au récit du ſatirique, que chaque jour de l'année

1747, fut marqué par l'exécution de quelque partiſan du prince *Edouard*, & qu'après avoir reçu par *chaque courier* la nouvelle de cette ſanglante tragédie, ce prince couroit *chaque jour aux ſpectacles & aux promenades* en témoigner ſa joie. Eh bien ! Monſieur, apprenez que dans l'année 1747, dans cette ſeule année, où le prince *Edouard parut aux ſpectacles*, il n'y eut qu'un ſeul de ſes partiſans, le lord *Lovat*, qui fut décapité. J'ai actuellement entre les mains une collection complette des ſentences de mort portées en Angleterre pendant l'année 1747, & je n'y trouve que le ſeul lord *Lovat* qui ait péri du dernier ſupplice pour la cauſe du Prétendant. Jugez, Monſieur, de la bonne foi & de l'humanité de nos philoſophes.

Mais quel a donc pu être le motif d'une ſi affreuſe diffamation ? C'étoit, Monſieur, de pallier la défection honteuſe de *milord Maréchal*. Ce *Caton* moderne, qui proteſtoit que jamais il ne reconnoîtroit *Georges*, *non-ſeulement pour ſon maître (parce qu'il ne vouloit avoir d'autre maître que la loi) mais pas même pour ſon ſouverain*; eh

bien ! *ce ſage & digne philoſophe* qui avoit toujours règlé ſa conduite ſur ſes eſpérances, quand il voit *Edouard* ſans reſſource, rompt auſſi-tôt tout commerce avec lui ; & bientôt oubliant la foi qu'il lui avoit jurée, ſacrifiant ſon honneur à l'eſpoir de recouvrer ſes biens, il va mendier aux genoux de celui qu'il traitoit *d'uſurpateur* la gloire d'être compté parmi ſes ſujets les plus dévoués. Cette lâcheté fut punie à Londres même, quand il y parut pour prêter le ſerment, par des pamphlets imprimés dans tous les papiers publics. C'eſt pour faire paroître *juſte & raiſonnable* cette défection honteuſe qu'on a transformé le mâle courage, l'immobilité du prince *Edouard* dans ſes revers, en une féroce inſenſibilité qui le *rendoit indigne du nom de prince & de la fidélité de ſes ſujets.*

Mais le philoſophe ſatirique y a-t-il bien penſé ? Eh ! quoi ! Les liens qui attachent le ſujet ſont-ils donc ſi foibles que la moindre faute du prince puiſſe les rompre ? Ah ! qu'ont-ils donc fait, ces généreux citoyens de

l'Ecosse & de l'Irlande, qui ont sacrifié leur patrie, leur fortune & leur vie à la fidélité qu'ils croyoient devoir à leur prince? Que n'ont-ils été formés à l'école de nos philosophes? Ils auroient appris que s'attacher à la destinée d'un prince malheureux, & braver pour sa querelle les dangers, l'indigence & la mort, c'est le comble de *l'injustice & de la folie*. Ils auroient senti qu'il est bien plus *juste & plus raisonnable* de voler au devant du joug de *l'usurpateur*, & d'acheter, par une prompte soumission le droit de mener une vie douce & tranquille dans le sein de sa patrie. Voilà les leçons que leur auroient donné nos philosophes.

Il semble que le satirique ait fait serment d'immoler à la philosophie, & d'exposer à la risée publique tous les souverains qui se sont distingués par leur attachement à la religion. La bonté, la modération, l'équité de *Philippe V*, la sagesse des loix & des règlemens qu'il prescrivit à l'Espagne, ses nombreux établissemens en faveur du commerce, des sciences & des arts, le rétablissement de la ma-

rine & de la discipline militaire, qui rendront à jamais son nom cher & respectable aux Espagnols, rien n'a pu le soustraire aux traits du mordant satirique ; & même en faveur de ces rares qualités, la piété du monarque n'a pu trouver grace aux yeux de l'impitoyable censeur. Il va fouiller jusques dans le cœur du prince, il lui prête les intentions les plus ridicules, c'est, dit-il, par une *superstition absurde* qu'il a refusé d'employer *Milord Maréchal* dans la guerre de 1733, comme si l'incapacité reconnue du *Milord* n'avoit pas suffi pour motiver son refus. Ce n'est pas au reste le monarque seul, c'est la nation Espagnole entière qu'il veut tourner en dérision. Moins indulgent que son héros, il ne peut *lui pardonner le crédit qu'elle accorde aux prêtres & aux moines*, & qu'elle refuse aux philosophes. Il essaye de l'en punir par ses epigrammes, par ses sarcasmes contre la police & les mœurs de cette nation, dont l'alliance est, dans ce moment sur-tout, si précieuse à la France. Si l'auteur de cet éloge étoit, comme

on le dit, mais ce que je ne puis croire, le *représentant de l'Europe*, il faudroit avouer qu'il abuse étrangement de la procuration qu'il a reçue des deux nations alliées.

Après l'avoir entendu traiter avec autant d'indécence les souverains régnans ou détrônés, on ne sera pas surpris de le voir *déchirer à belles dents* un célèbre écrivain, qui d'abord affilié à la secte encyclopédique, l'a fui bientôt avec horreur, dès qu'il en a reconnu les manéges & les excès. Cependant c'est une chose vraiment curieuse que de voir l'art avec lequel cet écrivain ténébreux s'est glissé dans la tombe de *Jean-Jacques* pour y fouler aux pieds le cadavre de cet ennemi redoutable dont l'ombre seule le fait encore trembler.

Après une liste, que je n'ai pu vérifier, des bienfaits dont *Milord Maréchal* avoit gratifié *Rousseau*, le véridique & candide orateur ajoute: » *la* » *vérité nous oblige de dire* (*& ce n'est* » *sans un regret bien sincère*) que le » bienfaiteur eut depuis fort à se » plaindre de celui qu'il avoit si

» noblement obligé. Mais la mort du » COUPABLE & les justes raisons que » nous avons eu de nous en plaindre » nous-mêmes, *nous obligent de tirer* » *le rideau sur ce détail affligeant dont* » *malheureusement* les preuves sont » consignées dans des lettres authen» tiques ». Et dans une note : » *il est* » *triste* qu'après tant de marques d'es» time & d'intérêt, le bienfaisant & » paisible *Milord* qui auroit pu s'at» tendre à l'amitié, n'ait pas même » éprouvé la reconnoissance ».

Voyez, Monsieur, avec quelle perfide adresse l'orateur satirique en feignant d'épargner la mémoire de l'infortuné *Rousseau*, s'efforce de le couvrir d'opprobre. *C'est*, dit-il mielleusement, *c'est avec un regret bien sincère*, &c. Et moi je lui dirai : » Eh ! » qui vous forçoit donc à faire vio» lence aux mouvemens de votre » cœur, à vos inclinations bienfai» santes ? — *La vérité.* — La vérité ! » mais si cette prétendue vérité de» voit, sans autre fruit que de satis» faire votre haine, diffamer à jamais » un homme célèbre, deviez-vous la

» réveler ? La vérité ! mais si celui de » qui vous teniez ces vérités cruelles, » vouloit qu'elles fussent ensevelies » dans un éternel oubli, deviez-vous » trahir sa confiance & ses dernières » volontés ? Puisque *Milord Maréchal*, » de votre aveu, *n'a jamais formé la* » *moindre plainte, n'a rien dit au dé-* » *savantage de Rousseau*, de quel droit, » exerçant une vengeance qu'il dé- » testoit, venez-vous, en son nom, » déshonorer la mémoire d'un homme » à qui, dans ses derniers momens » même, il voulut laisser un gage » assuré de son estime & de son ten- » dre attachement * ?

» Mais quels sont d'ailleurs ces » traits si noirs *d'ingratitude* qui ont » révolté votre ame sensible ? Le seul » que vous ayez osé produire, c'est » une lettre *remplie d'injures*, dites- » vous, qu'il écrivit au milord, par- » tisan aveugle de M. *Hume* dans la » querelle scandaleuse qui divisa nos

* L'imprudent panégyriste nous apprend lui-même que *Milord Maréchal* a légué par son testament sa montre à *Rousseau*.

» deux célèbres philosophes. Il se
» pourroit que dans l'excès de sa dou-
» leur, il fût échappé à cet écrivain
» d'une sensibilité vraiment profonde,
» d'une irritabilité peut-être trop
» grande, il se pourroit qu'il lui fût
» échappé quelque soupçon peu fondé,
» quelques plaintes trop amères; mais
» ces soupçons & ces plaintes, il les
» versoit dans le sein de l'amitié &
» sous le sceau de la confiance, il ne
» vouloit pas les rendre publics. Dé-
» positaire indiscret, lâche aggresseur,
» ennemi cruel, pourquoi venez-vous
» trahir le secret de l'amitié, & dé-
» chirer le voile dont elle s'étoit plu
» à couvrir des torts peut-être réci-
» proques? Pourquoi sur-tout, après
» quinze ans de silence, n'ouvrez-
» vous la bouche qu'après la mort de
» l'accusé, & quand il n'a plus pour
» se défendre que le souvenir de ses
» vertus civiles, & l'estime du petit
» nombre de personnes qui l'ont
» [illegible]

» Enfin ce témoin fidèle qui a vu
» cette lettre *remplie d'injures*, quel
» est-il? S'il est digne d'en être cru,
» osez

» osez donc le nommer ; mais il reste
» enveloppé, comme vous, sous le
» voile de l'anonyme : tous deux ca-
» chés dans l'ombre, vous êtes vous
» flattés que vous en seriez crus sur
» votre parole, dans une affaire où
» vous êtes *personnellement* intéressés ?
» Les dernieres dispositions du milord
» en faveur du philosophe n'auront-
» elles pas aux yeux de tout homme
» impartial plus de force que vos
» diffamations clandestines ? Quel en
» est donc le but ? quel en est le motif ?
» Vous seriez-vous flatté, par l'igno-
» minie que le soupçon d'ingratitude
» attacheroit à la mémoire de *Rous-
» seau*, d'arrêter l'impression que doi-
» vent produire ces terribles mé-
» moires qui doivent, dit-on, dévoi-
» ler à la face de l'univers vos ma-
» nœuvres & celles de la secte en-
» tière ? Mais comment n'avez vous
» pas senti que votre acharnement
» même ne feroit qu'ajouter un nou-
» veau poids à l'autorité de ce témoin
» irréprochable, dont la candeur &
» la simplicité sont déjà reconnues, &
» qu'on se persuaderoit aisément que

» vous avez bien pu persécuter pen-
» dant sa vie, l'homme dont vous
» allez exhumer le cadavre pour le
» traîner dans la fange aux yeux de
» l'Europe entière? Voilà donc les
» fruits de cette philosophie sublime,
» que l'on veut, pour le bonheur de
» l'humanité, établir sur les ruines de
» la *superstition dominante!* Voilà les
» beaux exemples de vertu que don-
» nent ses héros & ses chefs les plus
» accrédités! Homme inconséquent!
» vous louez, dans *Milord Maréchal*
» cette douceur, cette bonté d'ame,
» ce *cœur indulgent qui le força toujours*
» *de garder le silence sur les torts qu'on*
» *avoit avec lui;* vous ajoutez qu'il
» s'écria, après avoir lu la lettre de
» *Rousseau remplie d'injures, il faut*
» *pardonner cet écart à un homme que le*
» *malheur rend injuste!* Pourquoi n'i-
» mitez-vous pas ces nobles senti-
» mens? & comment n'avez-vous pas
» senti que l'éloge même que vous
» faites ici de la modération de *Milord*
» *Maréchal* seroit la censure la plus
» vive de vos cruelles vengeances ».

Comme mon intention n'est ici que
de relever, avec toute la force dont

je suis capable, les assertions indécentes & scandaleuses du panégyriste satirique, je ne m'appesantirai pas sur les erreurs historiques sans nombre, réfléchies ou involontaires, dont cet éloge fourmille, & qui ne peuvent nuire qu'à la réputation de l'auteur. Ainsi,

Je le laisserai dire que *Milord Maréchal fit la guerre sous le célèbre* Malbourough *& se fit estimer d'un si bon juge, par la capacité qu'il montra* EN PLUSIEURS *ooccasions*; quoique *Crawford**, auteur contemporain, atteste que *Milord Maréchal* n'entra au service qu'en l'année 1711, qui se passa à rien faire, parce que la paix se négocioit alors, & *Malbourough* fut disgracié la même année 1711, & n'avoit pu par conséquent être *témoin & juge* des grands & *nombreux* exploits de *Milord Maréchal*.

Je le laisserai dire que son héros *dans le moment même où* Georges I[er] *étoit monté sur le trône, avoit abdiqué sa charge de capitaine des gardes*, VOU-

* Histoire généalogique de la Pairie d'Ecosse, page 322 & 323.

LANT BIEN, disoit-il, GARDER UN ROI, MAIS NON PAS UN USURPATEUR; quoique le même (*ibidem*) *Crawford* atteste que *milord Keith* ne fut fait capitaine des gardes que le 3 février 1714, qu'il conserva sa place après l'avénement de *Georges I*, qu'il attendit fort patiemment qu'on l'en dépouillât, & par conséquent il avoit gardé celui qu'il traita depuis d'*usurpateur*. Ce qui m'autorise à croire que ce grand zèle qui lui survint, pour la cause du Prétendant, n'étoit occasionné que par le dépit d'avoir perdu sa charge, d'autant plus que ce zèle si ardent se refroidit entièrement, quand il vit le Prétendant sans ressource, & la fortune constamment déclarée pour l'*usurpateur*.

Je le laisserai faire, de son milord philosophe, un héros, quoiqu'il n'ait pû lui-même nous en citer la moindre action militaire; quoique ce grand homme, ce génie supérieur ait échoué dans toutes ses négociations & qu'il se soit trouvé même, par ses talens, au-dessous du gouvernement de *Neuf-Châtel* qu'il fut obligé de quitter.

Je le laisserai faire de *Milord Maréchal*

l'ame du parti, le premier mobile de tous les mouvemens qui se faisoient en Ecosse & dans tous les autres états de l'Europe en faveur du Prétendant, quoique *Rapin-Thoiras* (t. 13, p. 60) nous dise que c'étoit le comte de *Marr* qui dirigeoit tout en Ecosse, & que le 3 septembre 1715, en se mettant à la tête des troupes, il publia au nom du roi *Jacques* une déclaration où se trouvent ces mots remarquables : *Notre roi légitime & naturel ayant bien voulu me confier la direction de ses affaires & le commandement de ses forces*, &c. quoique les lettres & mémoires manuscrits, déposés au collége des Ecossois, rue des Fossés Saint-Victor, où je les ai vus, attestent que c'étoit le lord *Bolingbroke* qui négocioit en France, & le chevalier *Bourke* en Espagne ; & quoiqu'on ne puisse trouver nulle *

* Ceci n'est pas une exagération ; j'ai lu exprès *Rapin Thoiras*, tout *Smollet* depuis 1688 jusqu'à la fin, & je n'ai trouvé qu'une fois dans *Smollet* le nom de *Milord Maréchal*, & c'étoit pour dire que dans une bataille où le *général Gordon* commandoit pour le Prétendant, mille chevaux, commandés par

part le nom même de ce pauvre *Milord Maréchal*, que tout Paris a été ſurpris de voir ſortir tout-à-coup d'une ſi profonde obſcurité, pour briller d'un éclat ſi radieux.

Le panégyriſte *peut* tout confondre à ſon gré, les mouvemens qui ſe firent en Ecoſſe en 1715 ſous la *direction* du comte de *Marr*, avec ceux qu'y excita en 1719 la petite flotille Eſpagnole ſous la conduite du duc d'*Ormond*.

Il peut tranſporter à l'année 1715 l'arrivée des triſtes reſtes de la flotte, qui fut diſperſée au cap Finiſtère par un coup de vent ; quoique *Rapin Thoiras* (p. 220) diſe que *cette flotte ne ſortit du port de Cadix que le 6 mars 1719*.

Il peut, de ſon propre mouvement, gratifier *Milord Maréchal*, du commandement de cette expédition, & ne donner au duc d'*Ormond* qu'une place de capitaine en ſecond ſeulement, ou tout au plus de co-général ; quoique la jeuneſſe, l'inexpérience du *Milord*

Milord Maréchal, firent une retraite ſi précipitée, que le duc d'*Argyle* ne put jamais les atteindre. *Smollet*, règne de *Georges I*, page 195.

ne permette pas de croire qu'il eût osé ſeulement donner le moindre ordre en préſence du duc d'*Ormond* qui avoit été ſon maître ; quoique *Rapin Thoiras* (ibidem) diſe, le duc d'*Ormond étoit le conducteur de l'entrepriſe*, & ne nomme pas même le *Maréchal Keith*.

Il peut dire que *Milord Maréchal* a ſervi ſous le duc d'*Ormond* en Ecoſſe, quoique ce duc n'ait jamais commandé en Ecoſſe ; mais ſeulement en Flandres & en Angleterre ; car la flotte ayant été diſperſée, le duc d'*Ormond* ne put aborder en Ecoſſe, & s'en revint en Eſpagne.

Il peut donner au *Maréchal* l'ordre de *la Jarretière* ; quoiqu'il ſoit certain que ce fut l'ordre de *Saint-André* qu'il reçut. C'eſt un uſage conſtant que les rois d'Angleterre ne donnent l'ordre de la jarretiere qu'à des Anglois ; & le ſeul Ecoſſois qui en ait été décoré, eſt milord *Butte*. D'ailleurs le ruban de l'ordre de la jarretière eſt *bleu*, & celui que portoit *Milord Maréchal*, avant d'avoir abjuré le Prétendant, étoit *verd*, à ce que m'ont affirmé des perſonnes qui l'ont vu.

Il peut mettre des plaiſanteries ſur cet ordre dans la bouche du *Maréchal*, & en faire lui-même ſur le même ſujet, quoiqu'elles ne ſoient fort décentes, ni de la part du panégyriſte, ni de celle du héros ; quoiqu'il eût été plus beau de confeſſer le Prétendant dans ſa diſgrace, que de tourner en dériſion ſes faveurs.

Il peut, s'il veut, faire proclamer, par ſon *Maréchal*, le Prétendant, connu ſous le nom du chevalier de *Saint-Georges*, à *Edimbourg*, quoique jamais on n'y ait entendu cette proclamation. L'auteur a confondu ici l'expédition du prince *Edouard*, qui en effet ſe rendit maître d'*Edimbourg*, avec celle du Prétendant, *Jacques III*, dont les partiſans ne purent jamais prendre *Edimbourg ; l'activité du colonel* Stuart, *gouverneur de la forteresse, ayant fait avorter tous leurs deſſeins*. Smollet, *règne de* Georges Ier, *édition angloiſe*, in-8°. *page 185*.

Il peut retrancher trois ans de l'âge du Prétendant, & ne lui donner que 54 ans, lors de l'expédition de 1745, (& non pas 1744, comme il le dit)

quoique le Prétendant eût réellement alors 57 ans, étant né en 1688.

Il peut encore, puisque c'est son goût, persiffler le Prétendant, comme si c'étoit par lâcheté qu'il eût refusé de se mettre à la tête de l'expédition de 1745; (*il peut* même se permettre une légère calomnie en disant que ce digne héritier du roi *Jacques languit obscurément en Italie, l'amour de la vie lui ayant fait perdre sa gloire.*) quoique tout le monde sache que s'il ne voulut prendre aucune part à cette expédition, c'étoit par un détachement sincère des biens de la terre, & parce que, vivant alors à Rome en philosophe chrétien, il avoit renoncé à toutes ses espérances, & faisoit entendre assez clairement que si l'expédition réussissoit, il abandonneroit la couronne au prince *Edouard* son fils.

Il peut enfin, pour donner une grande idée de l'esprit & du génie de son héros, compulser tous les *Ana* possibles, lui attribuer toutes les misérables historiettes qui y sont entassées, en fabriquer même pour lui en faire honneur; comme celle

du noble campagnard, qui définissoit *la peste une calamité abominable, pendant laquelle un gentilhomme n'est pas sûr de vivre*; comme celle du nègre, qui, pour cacher la patrie du milord *Bolingbroke*, disoit : *mon maître est François & moi aussi;* comme celle *d'un doge de Venise, qui, devenu capucin, mourut de chagrin de n'avoir pas été fait général;* puériles anecdotes, misérables calembourgs, ressource des mauvais plaisans, des parasites conteurs de profession, mais indignes d'un écrivain sensé.

Mais comme toutes ces bévues historiques ne peuvent produire d'autre effet que de prouver au public ou l'ignorance du panégyriste, ou du moins la légereté avec laquelle, à l'exemple de *Voltaire*, il écrit l'histoire; comme toutes ces historiettes pillées ou controuvées ne prouvent que la stérilité de la matière, ou celle du génie de l'auteur, qui, pour attacher ses lecteurs, est obligé de les entretenir de pareils contes, on peut lui pardonner, & les bévues historiques, & les plattes anecdotes qui ne peuvent nuire qu'à lui-même.

Mais *ce qu'on ne sauroit ignorer ni souffrir*, c'est que ce grand conteur de fariboles soit si peu délicat sur le choix des sources où il puise ses anecdotes, pourvu qu'elles puissent nuire à la religion. Vous avez parlé de l'histoire du *curé*, *qui*, *las de conter des lanternes à ses paroissiens*, *voulut leur en vendre*; vous l'avez cru digne du génie de l'auteur. Il n'a eu cependant que la peine de la copier mot pour mot dans le livre le plus obscène, le plus ordurier qui existe dans notre langue, dans un livre dont je n'ose transcrire que les lettres initiales du titre, de peur de le faire connoître : on me l'a montrée dans l'ouvrage intitulé *Moy*... *de*... *par*..... t. 1, p. 107. Voilà les bourbiers impurs où nos sages *Catons* vont puiser la fange dont ils veulent couvrir la religion, mais qui retombe toute entière sur eux.

Ce qu'on ne sauroit souffrir, c'est, par exemple, cette proposition injurieuse à l'autorité souveraine que l'auteur, suivant sa politique ordinaire, met dans la bouche du *Milord*, parce

qu'il n'oseroit l'avancer sous son nom. *Non-seulement je ne l'appellerai pas mon* MAITRE (*car je n'aurai jamais d'autre maître que la loi*), *mais pas même mon* SOUVERAIN. Quelle est donc cette distinction nouvelle entre le *souverain* & le *maitre?* Eh! quoi, si la loi est un *maître*, comment celui qui fait les loix ne l'est-il pas? ou bien veut-on nous dire que le souverain n'a pas droit de faire des loix? Eh! quoi, si le *représentant de l'Europe*, par exemple, dérogeant pour un moment à cette dignité suprême, s'abaissoit jusqu'à devenir seulement le *représentant*, c'est-à-dire, l'ambassadeur du roi de France, il ne pourroit donc pas dire *le roi mon maître?*

Ce qu'on ne sauroit souffrir, c'est l'embarras de l'auteur sur cette question, *si un étranger, appellé, par la nation elle-même à un trône, dont elle veut chasser le légitime possesseur, si cet étranger, venant occuper ce trône, est ou n'est pas usurpateur.... Discussion délicate*, s'écrie-t-il, *& que la philosophie doit s'interdire, si elle ne veut déplaire ni aux rois, ni aux peuples.* Eh! quoi donc, est-ce dans un royaume où l'*inamissibi-*

lité de la couronne, où l'indépendance du roi de toutes les puissances de la terre, sont des maximes fondamentales, qu'il est permis d'élever ces doutes séditieux ? Ah ! ce n'est pas *aux peuples* que le timide philosophe craint de déplaire. Ce n'est pas du moins au peuple François : il entendroit sans peine la vérité, ce peuple fidèle, dont la caractère distinctif est un attachement inviolable à SES MAITRES, (je prie l'auteur de me passer cette expression) & qui se reconnoît dans l'heureuse impuissance de toucher à la propriété du souverain, c'est-à-dire, à sa couronne, comme le souverain se reconnoît dans l'heureuse impuissance de toucher aux propriétés de son peuple chéri.

Ce qu'on ne sauroit souffrir, ce sont les éloges qu'il donne à la barbare pratique des Esquimaux, *qui se font un devoir de tuer leurs parens malades*. Grand dieu ! est-ce donc la morale des *Hottentots* & des *Cannibales* que les philosophes veulent introduire parmi nous ?

Ce qu'on ne sauroit souffrir, c'est la

complaiſance ſingulière avec laquelle il rapporte, il exalte l'indifférence de *Milord Maréchal* ſur le choix de ſes domeſtiques, qu'il prenoit indiſtinctement dans toutes les ſectes, dans toutes les religions, *& dont pendant un temps aucun n'étoit baptiſé.* Heureuſe époque, qui met le panégyriſte en gaîté! & auſſi-tôt il fait dire au *Maréchal*: *mes incirconcis ne me ſerviroient pas mieux quand ils auroient* L'HONNEUR D'ÊTRE CHRÉTIENS. ... *mon affaire eſt qu'ils ſoient heureux en cette vie, c'eſt à eux à s'aranger pour l'autre.* Imbécilles orateurs chrétiens, qui ne ceſſez de prêcher à vos auditeurs qu'ils répondront, juſqu'à un certain point, devant Dieu de l'ame & du ſalut de leurs domeſtiques, allez donc à l'école de la philoſophie vous guérir de ces ſcrupules ridicules...... Cependant je connois un ſeigneur très-philoſophe qui chaſſa ſon valet-de-chambre qu'il avoit trouvé liſant le *Dictionnaire philoſophique* de *Voltaire*, parce que la philoſophie, diſoit-il, eſt très-bonne & très-commode pour les maris & pour les maîtres, mais qu'il vouloit

que sa femme, son cuisinier, & son valet-de-chambre crussent en Dieu.

Ce qu'on ne sauroit souffrir, ce sont les éloges qu'il donne à deux projets du *Milord*, également singuliers, & cependant bien différens; l'un par lequel il vouloit épouser une veuve vieille & laide, mais sans habiter avec elle; mariage, dit-il, que le *Milord* vouloit *contracter*, mais non pas *consommer*; l'autre par lequel il vouloit, à ce qu'il paroît, *consommer*, mais non pas *contracter*, avec une jeune & jolie esclave, qui craignoit tant la violence de cet amour philosophique, qu'elle fut obligée de dire un jour au *Milord*.... *Je suis votre esclave, mais si vous usez de vos droits, vous me mettrez au désespoir*; ce qui calma pourtant un peu l'ardeur du philosophe. Ne voilà-t-il pas une philosophie bien douce, bien galante, bien digne d'éloges!

Ce qu'on ne sauroit souffrir, ce sont les *plaisanteries très-philosophiques* dont cet ouvrage abonde, par exemple, *les plaisanteries très-philosophiques* contre les indulgences (p. 64 & 96); *les*

plaisanteries très-philosophiques du maréchal *Keith*, qui dit au roi de Prusse en parlant des soldats Autrichiens, *ces* CHRÉTIENS *sont une grande canaille*, bon mot cité avec transport par le panégyriste. *Plaisanteries très-philosophiques* sur, &c. &c. &c. (On ne finiroit pas, si l'on vouloit tout citer.) Plaisanteries qui ne sont pas, il est vrai, dans le genre de *Moliere* & de *Pascal*, mais qui n'en sont pas moins *philosophiques*, c'est-à-dire très-plattes & très-impies. C'est en vain que le prudent auteur a soin d'avertir qu'il les donne comme venant d'un *protestant*: si elles sont indécentes, de quelque part qu'elles viennent, il ne doit pas les rapporter, d'autant que pour prouver qu'elles ne sortent pas de sa fabrique, il ne peut nous donner d'autre sureté que sa parole, qui n'est pas monnoie courante & de bon alloi.

Mais ce qu'on ne sauroit souffrir surtout, c'est qu'il ose appeller COUPABLE le sage & pieux *Jacques II*, qu'il ose dire qu'il étoit JUSTE & RAISONNABLE de trahir la foi donnée au

prince *Edouard* dans la perſonne du *Prétendant* ſon père

Mânes de *Berwick*, dignes héritiers de ſon nom, illuſtre *Fitz-James*, voilà donc le prix que des François réſervoient aux ſervices ſignalés par leſquels vous avez payé à la France la protection infructueuſe qu'elle avoit accordée à vos auguſtes ancêtres...... Mais non, vous ne ferez point à la nation Françoiſe l'injure de lui attribuer ce délire monſtrueux de la philoſophie moderne. Ces principes ſéditieux qui renverſent l'ordre public & la ſureté des nations; ne ſont point les nôtres. Les hommes qui les répandent ne ſont point François. Ils ont rompu depuis long-temps les liens qui les attachoient à la patrie. Ils vivent, il eſt vrai, dans ſon ſein; mais c'eſt pour la corrompre & la déchirer.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 3 juin 1779.

LETTRE V.

Vues de l'évidence de la Religion chrétienne, considérée en elle-même; ouvrage traduit de l'Anglois, par M. le Tourneur. *A Paris, chez l'auteur, rue de Tournon; chez* Berton, *libraire, rue Saint-Victor, & chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.*

C'EST l'Angleterre, Monsieur, qui fut le berceau de la philosophie moderne, c'est-à-dire de l'incrédulité; mais c'est elle aussi qui nous a fourni les armes les plus sures pour étouffer ce monstre dans sa naissance; la liberté de la presse dont elle se glorifie, a fait éclore cette multitude de traités impies, des *Collins*, des *Tindal*, des *Volston*, &c. &c. que nos philosophes François n'ont eu que la peine de copier. Mais la rivalité des partis qui la divisent & la déchirent a fait naître aussi ces excellentes apologies des

Clarke, des *Warburton*, des *Serlock*, des *Ditton*, &c. Enſorte que c'eſt du même pays qu'eſt ſorti le mal & le remède ; comme on voit dans un même champ croître les antidotes à côté des poiſons. Voici, Monſieur, une nouvelle apologie, qui doit avoir d'autant plus de force qu'elle vient d'un homme * qui a la candeur d'avouer que lui-même, entiché dans ſa jeuneſſe des principes de l'incrédulité, ne s'eſt rendu que quand il s'eſt vu, pour ainſi dire, terraſſé par l'évidence.

Le but général de cet ouvrage eſt de prouver que la religion chrétienne ne peut être *fille* ni de la fraude, ni de la ſageſſe humaine ; pour remplir ce but, l'auteur ne ſuit point la marche ordinaire des apologiſtes de la religion. *Sans déprécier*, dit-il, *la valeur des preuves tirées des prophéties & des miracles*, il s'attache uniquement à montrer la beauté, la ſublimité de

* M. JENNINGS, jadis membre du parlement d'Angleterre, aujourd'hui dans le miniſtère.

cette religion, à dévoiler les caractères de la divinité qu'elle porte, empreints sur son front, si je puis m'exprimer ainsi ; quoiqu'ils ne deviennent visibles que pour un esprit attentif & un cœur droit & sincère, qui ne veut pas fermer les yeux à la lumière.

Cependant il faut convenir que l'auteur, malgré le respect qu'il témoigne pour la preuve des miracles, avance quelques propositions, qui, contre son intention, tendroient à l'anéantir, ou du moins à l'affoiblir considérablement. » Je pense, dit-il, que leur » *crédibilité* (des miracles) *dépend en* » *grande partie* de la vérité de la reli- » gion dont ils ont eux-mêmes pour » objet d'établir la vérité. Ainsi, pour » prouver la religion chrétienne, *nous* » *devons*, je crois, commencer par » faire voir les caractères divins qu'elle » porte par-tout imprimés sur son *sein*, » c'est de là que dépend en grande » partie la croyance des prophéties & » des miracles ».

Cette opinion est fausse & dangereuse. Si pour se convaincre de la

vérité de la religion, il étoit néceſſaire avant tout d'examiner la pureté de ſa morale, la ſublimité de ſa doctrine, il faudroit renoncer à perſuader la multitude ; quelque clarté que l'auteur ait ſu répandre ſur cette matière, la croit-il cependant à la portée de cette claſſe la plus nombreuſe de la ſociété, qui, toute occupée des beſoins de la vie, n'a ni aſſez de loiſir pour ſe livrer à la lecture, ni aſſez de pénétration pour comprendre ces ſpéculations métaphyſiques ou morales. Il faut au peuple des preuves qui frappent les ſens & non pas l'imagination, qui parlent aux yeux & non pas à l'eſprit. C'eſt aux ſavans ſeuls qu'il appartient d'examiner & d'approfondir les détails & l'enſemble de la religion, la ſageſſe de ſon économie, la grandeur de ſes vues, la ſimplicité de ſes moyens, la pureté de ſa morale, la ſublimité de ſa doctrine, pour confondre enſuite ces demi-ſavans, ces faux philoſophes qui calomnient, qui déchirent cette religion ſainte ſans la comprendre & la connoître. Mais pour le peuple,

il lui faut des preuves ſenſibles & palpables, des faits & non des raiſonnemens ; les miracles ſeuls, voilà la preuve preſqu'unique que la Providence a ménagée à ſa foible intelligence ; & ſi vous *faites dépendre le moins du monde la crédibilité des miracles de la vérité de la religion*, outre l'inconvénient de tomber dans ce qu'on appelle *le cercle vicieux*, c'eſt-à-dire, de prouver la vérité de la religion par la *crédibilité des miracles*, & la crédibilité des miracles par la vérité de la religion, vous en rendez de plus la connoiſſance impraticable au peuple. Il ne peut plus avoir cette foi *raiſonnable & motivée* que la religion elle-même commande. Auſſi, Monſieur, ce ne ſont pas là les vrais principes en cette matière ; il faut les expoſer en abrégé pour garantir de l'erreur.

La *crédibilité* des miracles dépend uniquement des témoignages qui en conſtatent l'exiſtence. Ils ſont *croyables*, ils ſont vrais, ils ſont inconteſtables, ſi pluſieurs témoins ſincères, qui auroient intérêt de les diſſimuler,

viennent, au mépris de leur fortune, de leur honneur, au péril de leur vie, attester qu'ils les ont vus, s'ils ont la constance d'endurer les plus cruels tourmens pour accréditer ces faits, s'ils poussent l'héroisme jusqu'à sceller de leur sang leur témoignage. Voilà pour la *crédibilité* des miracles; mais leur autorité, leur *force prouvante*, d'où dépend-elle? Le voici.

Un homme vient de la part de Dieu, dit-il, vous annoncer une doctrine nouvelle. Vous lui demandez ses lettres de créance. Il s'offre d'opérer des prodiges en votre présence, il en opère réellement; cependant la doctrine qu'il vous annonce est révoltante; elle favorise les passions, elle corrompt les mœurs, elle est d'une absurdité qui saute aux yeux du moins clairvoyant. Ah! fuyez ce faux docteur, c'est un envoyé du prince des ténèbres, aux prestiges duquel Dieu, qui veut éprouver votre foi, ne s'oppose pas. Vous avez, en ce cas, votre raison qui suffit pour repousser le mensonge.

Mais songez bien qu'il faut que

cette doctrine soit d'une absurdité palpable, évidente, à la portée du plus simple, du plus ignorant. Si elle n'étoit qu'enveloppée de nuagess & d'obscurités, si par sa nature même elle se trouvoit au-dessus de la portée de votre raison, & qu'il fût par conséquent impossible à votre foible intelligence d'en appercevoir clairement la fausseté comme la vérité, songez alors que Dieu voit mille choses que vous ne sauriez comprendre, & qu'il a droit de vous ordonner de les croire, sur sa seule parole. Alors si celui qui se dit son envoyé commande aux élémens, si le ciel & la terre obéissent à sa voix, s'il vous étonne par une multitude d'actions au-dessus des forces humaines, soumettez aussi-tôt votre raison orgueilleuse, *le doigt de Dieu est dans les prodiges* que fait l'envoyé, la Divinité même devient son garant, & s'il vous trompoit elle deviendroit complice de votre erreur. Par l'enchaînement de ces principes, on voit assez que les miracles forment une preuve isolée, indépendante de toutes les autres.

Voilà

Voilà les principes, il m'a paru essentiel de les exposer. Dans dix ans nos philosophes François auroient dit : « Il a paru en Angleterre un livre » estimé, où l'on fait dépendre la » force des miracles, leur crédibi- » lité, de la vérité, de la sainteté de » la religion considérée en elle-même » & sans les preuves extrinseques. Un » traducteur estimable n'a point cor- » rigé cette assertion. Un docteur » également savant & pieux l'a revê- » tue de son approbation; tous les » critiques du temps ont prodigué » leurs éloges à l'ouvrage sans y rien » trouver à blâmer. C'est donc un » point convenu que les miracles ne » prouvent presque rien, si l'on » n'examine auparavant la vérité de la » doctrine, la pureté des préceptes, » la sagesse des dogmes ; mais le » peuple est incapable de cet exa- » men, il ne peut donc avoir une » connoissance éclairée de la vérité » de sa religion ; cependant une re- » ligion qui se dit universelle, établie » pour les simples comme pour les

» savans, devroit être à la portée de
» tout le monde. Si elle ne l'est pas,
» elle est fausse. Donc la religion
» chrétienne est une imposture ».

Voilà, Monsieur, ce que n'auroient pas manqué de dire nos subtiles philosophes, &, à vrai dire, je ne saurois que leur répondre, sinon que l'auteur, trop occupé de la solidité d'une preuve vers laquelle il avoit dirigé toutes ses méditations, n'a point assez examiné les autres; que le traducteur, le censeur, les critiques, trop prévenus en faveur d'un ouvrage vraiment excellent dans sa totalité, n'ont pas assez fait attention à cette proposition isolée; & voilà pourquoi il m'a paru nécessaire de prescrire & de réclamer contre des autorités si imposantes. Revenons maintenant au fond de l'ouvrage. Quatre propositions forment le tissu de la démonstration de l'auteur.

« 1°. Il existe un livre, intitulé
» *Nouveau Testament*.

» 2°. De ce livre on peut extraire
» un système de religion, absolument

» nouveau, soit dans son objet, soit » dans sa doctrine, infiniment supé» rieur & ne ressemblant à rien de ce » qui étoit auparavant entré dans » l'esprit humain.

» 3°. De ce même livre on peut » également recueillir un systême de » morale, où tout précepte fondé sur » la raison est porté à un plus grand » degré de pureté & de perfection » qu'il ne l'a jamais été dans aucun » des écrits des plus sages philosophes » de l'antiquité, où tout précepte » fondé sur de *faux principes* est omis » & passé sous silence, où enfin l'on » trouve quantité de préceptes nou» veaux qui correspondent unique» ment avec le nouvel objet de cette » religion.

» 4°. Un pareil systême de religion » & de morale ne peut jamais avoir » été l'ouvrage ni d'un seul homme, » ni d'une société d'hommes réunis, » encore moins l'ouvrage des hommes » obscurs & sans lettres, qui l'ont ma» nifesté & publié par l'univers. La » conséquence nécessaire est donc

» qu'il a été donné & accompli par
» l'intervention de la puissance divine,
» c'est-à-dire en d'autres termes, que
» le christianisme tire son origine de
» Dieu même ».

La première proposition ne souffre point de difficultés, n'a pas besoin de preuves, & l'auteur ne s'y arrête un moment que pour jetter en passant quelques principes excellens sur l'authenticité & la véracité des livres du Nouveau Testament.

La seconde proposition est développée avec un art infini, établie avec une force irrésistible ; cette partie de l'ouvrage est un chef-d'œuvre. Je vais en donner une courte analyse.

Les anciens législateurs n'envisageoient que la vie présente ; s'ils tâchoient d'insinuer dans l'esprit de leurs peuples la croyance à des récompenses, & à des peines après la mort, c'étoit uniquement dans la vue de les porter à travailler à leur bonheur présent par le respect des loix ; ensorte que l'autre vie n'étoit qu'un moyen dont ils se servoient pour

obtenir l'obſervation des loix, qui étoit leur fin principale. Mais le légiſlateur des chrétiens ſe propoſe un deſſein plus ſublime. Il élève & forme l'homme dans cette vie pour le rendre propre à devenir membre d'une ſociété plus parfaite, d'une ſociété céleſte, terme unique de ſes vues & de ſa loi; & la pratique de la vertu n'eſt plus, comme chez les payens, la fin; mais au contraire le moyen pour arriver à cette fin. Différence prodigieuſe! & qui ſuffiroit pour établir que le chriſtianiſme eſt au-deſſus de la portée de la raiſon, qui ſeule n'eût peut-être jamais découvert une fin ſi noble, ſi ſublime, quoique cependant dès qu'elle a été manifeſtée, elle s'eſt trouvée parfaitement d'accord avec la raiſon; elle eſt en effet la ſeule clef qui puiſſe nous ouvrir la connoiſſance des deſſeins de la Providence dans l'économie des affaires humaines. » Jamais ce monde » n'a pu être formé ſur un plan de » bonheur; il eſt trop ſemé par-tout » de misères innombrables; il n'a pu » l'être non plus ſur un plan de mal-

» heur ; il y reste trop de jouissances
» & de plaisirs. On ne peut y recon-
» noître un plan de sagesse & de
» vertu ; l'histoire du genre humain
» n'est guères que le détail de ses
» folies & de sa méchanceté ; ni un
» plan de vice, ce plan n'en feroit
» pas un, étant destructif de toute
» existence, & par conséquent de lui-
» même. Mais, d'après le systême du
» christianisme, tout ce que nous
» voyons ici-bas, s'explique. Ce mé-
» lange perpétuel de bonheur & de
» misère, de vice & de vertu, est le
» résultat nécessaire d'un état d'ap-
» prentissage & d'éducation. Cet état
» entraîne des épreuves, des souffran-
» ces, & le pouvoir de pécher ; &
» toute éducation suppose des châti-
» mens particuliers & marqués pour
» ces offenses ».

Le caractère du fondateur de cette religion n'est ni moins nouveau, ni moins étonnant que la fin qu'elle se propose. Tous les autres fondateurs de religion, *Numa*, *Mahomet*, &c. ont lié leurs institutions religieuses avec les civiles, & par elles ont

obtenu l'empire & l'autorité ſur les peuples ; mais jamais le *Chriſt* n'a voulu obtenir un pareil empire ; il rejettoit tous les objets que pourſuivoient les autres hommes, & choiſiſſoit de préférence tous ceux que les autres fuient avec horreur ; il refuſoit les richeſſes, le pouvoir, les honneurs, les plaiſirs ; il recherchoit la pauvreté, l'ignominie, les tourmens & la mort. Je défie ſur-tout qu'on me montre dans toute l'hiſtoire un homme aſſez hardi pour fonder ſur ſes propres douleurs & ſur ſa mort la vérité de ſa miſſion & de ſa doctrine. C'eſt ce que le *Chriſt* a fait, ce qu'il a prédit, prêché, ſans en redouter aucun funeſte événement pour le ſuccès de ſa religion.

Ce ſont ſur-tout les préceptes & les ſublimes leçons de morale renfermés dans le nouveau Teſtament qui décèlent une main divine. Oui, que l'incrédule le plus déterminé les compare avec les plus célèbres productions du monde payen, s'il ne ſent pas combien nos divines écritures

surpassent en beauté, en simplicité, en originalité, les ouvrages les plus vantés de l'antiquité payenne, j'ose dire qu'il manque de goût autant que de foi, qu'il est aussi mauvais critique que mauvais chrétien. L'auteur entre ici dans un développement superbe que l'analyse ne permet pas de suivre. Après avoir fait sentir toute la sublimité de la morale évangélique, il fait une peinture également vive & naturelle des désordres de la morale payenne, de celle même qui étoit enseignée par les génies les plus sages & les plus vantés, & du contraste frappant qui en résulte, il conclut que cette doctrine que n'eût pu découvrir la raison humaine, & qui pourtant, une fois découverte, s'accorde si parfaitement avec elle; qui, toute supérieure qu'elle est à la science, à la pénétration des *Platon*, des *Aristote*, des *Cicéron*, est maintenant clairement dévoilée aux yeux du plus grossier villageois & du plus bas artisan; qu'une pareille doctrine ne peut être l'ouvrage d'un homme.

La troisième proposition renferme trois parties. La première, que les vertus réelles & fondées sur la raison, sont portées dans l'évangile à un degré de pureté & de perfection auquel aucun payen n'a pu atteindre, se prouve par l'aveu même des ennemis les plus déclarés de cette religion. Dans la troisième, l'auteur s'attache à prouver que les livres du nouveau Testament renferment plusieurs préceptes nouveaux qui correspondent parfaitement avec le nouvel objet de cette religion. Ces préceptes sont l'*humilité*, le *pardon des injures*, vertus si contraires à toutes les idées humaines, que les vices contraires ont été érigés en vertu par les moralistes payens ; ajoutez le *repentir* dont ils n'avoient aucune notion ; *la foi*, qui dans les langues anciennes n'a pas même d'expression pour désigner ce qu'elle signifie dans le christianisme. Enfin l'humilité, le renoncement à soi-même & au monde, &c. vertus si contraires à toutes les idées des payens, ainsi qu'à celles des déistes

modernes, qu'ils se permettent même de les tourner en dérision ; preuve que la sagesse des hommes ne les a point inventées ; elles ont cependant un rapport trop intime avec l'infirmité de l'homme & la fin sublime à laquelle il est destiné, pour qu'on puisse les dire l'ouvrage de la folie. Reste donc qu'elles aient été inspirées par Dieu lui-même. Il n'y a encore que des éloges à donner à cette partie de l'ouvrage.

Mais j'avoue qu'il se trouve beaucoup d'embarras & d'équivoque dans la seconde partie de cette proposition où l'auteur veut prouver que le législateur des chrétiens a, par un trait de sagesse vraiment divine, omis dans les livres de sa loi tous les préceptes fondés sur de faux principes, toutes les fausses vertus, qui sont le plus en honneur parmi les sages du siècle ; & parmi ces vertus, il compte *la valeur*, *le patriotisme*, & *l'amitié* même qu'il *prétend opposées à l'esprit du christianisme*. Cette manière de s'exprimer est de la plus dangereuse conséquence.

Si ces vertus sociales dont l'une fait toute la douceur du commerce de la vie, dont les autres sont la sauvegarde des empires, étoient vraiment *inconciliables* avec le christianisme, cette religion ne mériteroit aucune croyance, puisqu'elle sapperoit les fondemens essentiels de la société à laquelle Dieu nous a destinés ; & quel triomphe pour les incrédules ! Aussi déjà M. l'abbé *Remi*, *le sansonnet philosophique*, *sifflé par M. d'Alembert*, (comme l'a plaisament appellé M. *Linguet*) a-t-il entonné déjà dans le *Mercure*, sa petite chansonnette, tout joyeux d'avoir cru trouver dans une défense même de la religion une proposition qui lui est si contraire.

L'on pourroit dire, je le sais, pour la justification de l'auteur, qu'il n'entend par *valeur* que ce courage impétueux & bouillant qui ne se plait que dans le sang & le carnage ; que le *patriotisme* proscrit & condamné, suivant lui, par la religion, n'est autre chose que *le desir d'opprimer tous les autres pays, pour augmenter le bonheur*

imaginaire du nôtre ; que par l'*amitié* il n'entend que ces aſſociations de partis, fondées ſur des intérêts réciproques, ou tout au plus ces unions nées de la conformité des goûts & des ſentimens charnels ; & en effet, dans pluſieurs endroits l'auteur ne paroît vouloir dire autre choſe ; mais c'eſt un abus étrange des termes ; ce ſont-là des excès de ces vertus, & non pas ces vertus mêmes ; & la définition qu'il donne du *patriotiſme*, *&c.* ne reſſemble pas plus à la vraie ſignification de ces termes que la tyrannie à l'autorité légitime. On ne ſauroit être trop exact avec des adverſaires tels que les ennemis de la religion.

Tenons donc pour certain que l'*amitié*, la *valeur*, le *patriotiſme*, contenus dans leurs bornes légitimes, dans les bornes preſcrites par la raiſon n'ont rien d'*inconciliable* avec la religion du Chriſt, qui eſt venu perfectionner la loi naturelle, comme celle des Juifs, & non pas l'abolir ; elles peuvent même être miſes au rang des vertus chrétiennes lorſqu'elles ſont

ennoblies par un motif religieux. Si le légiſlateur des chrétiens n'en a pas fait des préceptes, c'eſt qu'il venoit fonder une religion & non pas une république ; mais il ſuppoſoit, il approuvoit, il donnoit même un nouveau poids à toutes les vertus néceſſaires au repos, au maintien de la ſociété ; & aſſurément la *valeur*, le *patriotiſme* & l'*amitié* ſont de ce nombre.

Toute cette partie de l'ouvrage eſt pleine de ſophiſmes, qui me font juger que l'apologiſte a plus de talent pour les preuves morales & de ſentiment, que pour celles de raiſonnement, & qui demandent une dialectique exacte. Je n'en rapporterai que cet exemple.

La haine vigoureuſe que l'auteur porte aux vertus humaines des payens & des déiſtes, le pouſſe juſqu'à dire que « *Brutus* arrachant la vengeance » des mains de l'Être à qui ſeul elle » appartient, & aſſaſſinant l'oppreſ- » ſeur de ſon pays, *a plus ſouillé le* » *monde*, & l'a plus reculé de l'entrée

» des cieux, que les honteux excès
» de *Messaline* même, ou les brutales
» débauches d'*Héliogabale*..... Qu'un
» libertin effréné est moins éloigné
» du vrai chrétien que ces hommes
» enivrés par des principes humains
» d'*honneur*, de *valeur*, de *patrio-*
» *tisme* ». Et la raison qu'il en donne,
c'est que « le libertin peut n'être que
» dominé par la fougue de ses pas-
» sions, & séduit pour un temps par
» le charme des tentations; ses prin-
» cipes du moins contredisent ses ac-
» tions; au lieu que l'homme dont
» le principe moteur est le point
» d'honneur, quelque vertueux qu'on
» le suppose, ne peut jamais être un
» chrétien, puisqu'il choisit avec ré-
» flexion, & pose de sang froid une
» règle de devoir & de conduite qui
» est directement opposée à tout le
» systême de cette religion ».

L'exagération est sensible & le so-
phisme grossier. Quelques foibles,
quelqu'imparfaits que fussent les mo-
tifs qui animoient les *Catons* & les
Brutus, conservons-les précieusement,

donnons-leur les éloges qu'ils méritent, en faveur de ceux qui ont le malheur de n'en pas connoître de plus nobles & de plus puissans; il n'est point à craindre que ces principes d'*honneur*, de *valeur*, de *patriotisme* deviennent des maladies épidémiques & aussi contagieuses que les débauches des *Messaline* & des *Héliogabale*. S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que l'esprit est toujours la dupe du cœur; s'il est vrai, comme l'auteur lui-même en convient ailleurs, que la corruption des mœurs est la principale, peut être l'unique source de l'incrédulité, comment peut-on avancer qu'un *libertin effréné est moins éloigné d'être chrétien, qu'un homme animé par le seul point d'honneur*. Donnez-moi des hommes qui pratiquent constamment la vertu, par quelque motif que ce soit, on n'aura pas de peine à leur persuader qu'ils courent après une ombre vaine & fugitive, & que pour atteindre à une récompense plus réelle & plus brillante, il ne leur reste qu'un pas à faire. Ce qu'il y a de plus difficile

dans le christianisme, ce n'est pas de croire, c'est d'agir conformément à sa croyance ; il est à moitié chrétien, celui qui même par de faux principes, pratique la vertu ; mais pour le voluptueux déterminé plutôt que de renoncer à ses passions, il abjureroit la croyance d'un Dieu.

Après avoir démontré que le plan de la religion & de la morale chrétienne est au-dessus de la raison, & de toutes les idées humaines, & que la science de l'homme n'a jamais pu le découvrir, l'auteur en déduit qu'il est l'ouvrage d'un Dieu, & que la beauté, la régularité, la sublimité du christianisme décèlent une main divine, de même que l'ordre & l'économie admirable de cet univers.

Après cette conclusion, qui est le résultat de l'ouvrage, & qui paroissoit devoir le terminer, l'auteur cependant y joint encore la preuve tirée de la propagation de la religion, qui n'est pas moins extraordinaire que la religion elle-même ; puis il prouve, par les salutaires effets du

christianisme, qu'on devroit en souhaiter la vérité, quand elle ne seroit pas démontrée. Enfin il répond à cinq des principales objections des incrédules; & d'une manière très-satisfaisante, quoi qu'en dise M. l'abbé *Remi*, qui a ses raisons particulières, mais qu'il n'explique pas, pour trouver les *objections plus fortes que les réponses.*

Quoique j'aie paru critiquer vivement cet ouvrage, il ne faut pas croire que j'en ai mauvaise opinion. J'ai pour maxime de m'attacher à indiquer & à réfuter ce qui se glisse de mauvais & de dangereux même dans les bons ouvrages. Je crois que c'est le principal devoir de la critique; mais ensuite la vérité ne me permet pas de dissimuler qu'à l'exception des endroits que j'ai censurés, cette apologie est une des plus profondes que je connoisse, & cependant proportionnée à tous les esprits; une précision singulière, qui ne nuit point à la clarté, en fait le caractère distinctif. Il n'y a que le philosophe abbé, soudoyé au Mercure pour tourner en dérision

tous les ouvrages ſur la religion, qui puiſſe dire que celui-ci n'en préſente pas une démonſtration rigoureuſe. On ne peut que ſavoir grand gré à M. *le Tourneur*, qui, non content de ſoutenir, par ſes propres productions, notre littérature chancelante, l'enrichit encore des dépouilles de nos voiſins. A quelques mots près, qu'on voit qu'il s'eſt fait un ſcrupule de retrancher à ſon original, tels que ÉTOILÉS *des ſignes viſibles de l'aſſiſtance divine; cette brillante* CONSTELLATION *de toutes les vertus*, &c. le reſte eſt d'un ſtyle noble & élégant.

Je regrette de ne pouvoir juſtifier les éloges que je donne à l'auteur, & au traducteur par de plus nombreuſes citations. Mais l'article eſt déjà long, & il n'eſt d'ailleurs guères de lecteurs qui puiſſent ſe diſpenſer d'acquérir cet ouvrage d'un prix modique, d'une lecture facile, & d'une utilité évidente.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 5 juin 1779.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Essai sur la jurisprudence universelle, où l'on examine quel est le premier principe de la justice, & le fondement de l'obligation morale, 1 vol. in-12 de 460 pages. A Paris, chez la veuve Desaint, *libraire, rue du Foin-Saint-Jacques.*

Essai sur différentes espèces d'air, qu'on désigne sous le nom d'air fixe, pour servir de suite & de supplément aux Élémens de physique du même auteur, par M. Sigaud de la Fond, *ancien démonstrateur de physique expérimentale de l'Université, de la Société royale des sciences de Montpellier, des Académies de Saint-Pétersbourg, d'Angers, de Bavière, de Valladolid, de Florence, &c. vol. in-8° fig. prix 5 l. broché. A Paris, chez* Gueffier, *libraire-imprimeur, au bas de la rue de la Harpe.*

Nous donnerons dans le N° 18 un extrait de cet ouvrage, aussi curieux par la nouveauté & l'intérêt de la matière, que par la manière dont elle est traitée.

De la Religion, par un homme du monde, où l'on examine les différens systêmes des sages de notre siècle, & l'on démontre la liaison des principes du christianisme, avec les maximes fondamentales de la tranquillité des états, 4 *volumes* in-8°. *brochés, prix 18 liv. A Paris, chez* Moutard, *Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins, à l'hôtel de Clugny.*

Nous n'avons pas encore eu le temps d'examiner cet ouvrage considérable; mais l'approbation brillante que lui a donnée M. l'abbé *Duvoisin*, célèbre professeur de Sorbonne, me suffit pour être persuadé de la bonté de cet ouvrage, que je me propose au reste de vous faire connoître en détail.

Le Polyglotte, ou collection des principaux objets qui peuvent être rendus par la gravure, avec leurs noms en treize des principales langues de l'Europe. A Paris, chez Merigot le jeune, *Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée; & chez Mademoiselle* Pestel, *cul-de-sac*

Saint-Pierre, rue Montmartre, la porte cochere à droite.

L'objet de ce petit livret eſt de faire connoître, ſur-tout aux enfans, dans la langue qu'on veut leur apprendre, les noms de preſque tous les objets ſenſibles, & qui peuvent ſe repréſenter par la gravure. On a déjà fait cinquante-deux gravures qui ſont bien exécutées. On propoſe cet ouvrage par ſouſcription pour dix-huit livraiſons de cinquante-deux planches à chaque livraiſon. La ſouſcription ſera de 16 livres. Chaque livraiſon ſe fera de vingt-cinq jours en vingt-cinq jours. On ſera maître, après les dix premières livraiſons, de renouveller ſa ſouſcription pour les dix ſuivantes, au même prix, juſqu'à la concurrence de 3120 ſujets, qui doivent être gravés & qui formeront l'ouvrage complet.

La précaution inutile, eſtampe d'environ ſeize ouces de haut ſur vingt de large, gravée par M. *Helman*, graveur de Monſeigneur le duc *de*

Chartres, d'après le tableau de M. *le Prince*, conseiller de l'académie royale de Peinture. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Honoré, au-dessus des Jacobins, vis-à-vis l'hôtel de Noailles; & chez M. *Ponce*, graveur, rue Saint-Hyacinte, maison de M. *de Bure*.

Lorsque la poésie & la peinture veulent corriger un ridicule, vous savez, Monsieur, que le moyen le plus efficace qu'elles employent est de mettre la morale en action; c'est le but du poëte dramatique, & c'est celui que doit se proposer le peintre qui s'exerce dans le même genre. M. *le Prince* a plus d'une fois égayé son pinceau sur le ridicule & l'inconséquence de la jalousie, toujours dupe des précautions qu'elle imagine; précautions aussi offensantes pour l'objet aimé, dont une confiance honnête pourroit plutôt captiver le cœur, qu'insuffisantes par les moyens que l'amour employe pour mettre en défaut la prévoyance des jaloux.

Vous vous rappellerez sans doute, Monsieur, d'avoir vu au sallon du Louvre, de 1775, une riante compo-

sition de l'artiste que je viens de nommer. La scène se passe en Russie, dans un jardin qui annonce l'opulence. Un vieillard endormi sur un banc, tient un ruban passé au bras d'une jeune personne, qui reçoit, pendant le sommeil du jaloux, les caresses de son amant. L'estampe que je vous annonce, rappelle très-bien la disposition ingénieuse du tableau; mais pour dédommager de la privation du coloris, pour retracer les graces & la légèreté de l'original, il faudroit un burin plus léger, plus harmonieux, & dirigé avec plus de goût & d'intelligence. Cependant, si l'artiste est jeune, il mérite des encouragemens; on remarque dans cette estampe un trait pur, un dessin correct, & c'est beaucoup: le caractère des têtes est d'ailleurs assez bien conservé. En étudiant les principes de l'art dans les ouvrages des grands maîtres, M. *Helman* pourra cultiver avec succès le genre de l'histoire, trop négligé pour le luxe typographique qui sert de passeport à la réputa-

tion éphémère d'un grand nombre d'auteurs modernes.

Livres nouveaux.

Leçons Physico-Géographiques à l'usage des jeunes gens, par M. l'abbé de Billy, ancien professeur royal de Mathématiques. A Paris, chez Pierre-Charles Berton, *Libraire, rue Saint-Victor.*

Carême du reverend père J. B. de Pradal, *capucin de la province de Guyenne, dédié à son altesse royale Monseigneur le duc d'*Angoulême, *3 volumes* in-12. *A Paris, de l'imprimerie de* Quillau, *rue du Fouare; & chez l'Auteur, aux Capucins de la rue Saint Honoré.*

Epitôme sur l'état civil de la France, 2 volumes in-12, *par M.* Percheron de la Galiniere. *A Paris, chez* Knapen *& fils, Libraires-Imprimeurs de la cour des Aides, au bas du pont Saint.Michel;* Debure *frères; &* Merigot *le jeune Libraires, quai des Augustins.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VI.

Œuvres complettes de M. de Belloy, *de l'Académie françoise, citoyen de Calais, 6 volumes* in-8°. *A Paris chez* Moutard, *imprimeur-libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.* Second extrait.

Le Siège de Calais. Le succès de cette pièce est unique dans les fastes du théâtre. Jamais tragédie n'a excité dans la nation un enthousiasme aussi vif. Jamais auteur dramatique, sans en excepter même M. *de Voltaire*, n'a été comblé de plus d'honneurs que M. *de Belloy*; mais son triomphe a été passager; il semble même qu'on

ait voulu lui faire expier l'excès de sa renommée ; si l'on a trop exalté son ouvrage, peut-être l'a-t-on trop rabaissé depuis. Il est certain que l'auteur du *Siège de Calais* méritoit une partie de sa gloire, pour avoir le premier exposé des héros François sur la scène, & créé en quelque sorte la tragédie nationale ; l'exécution même, à plusieurs égards, étoit digne des applaudissemens qu'on lui a prodigués. On trouve de grandes beautés dans *le Siège de Calais*, c'est la meilleure comme la plus heureuse des pièces de M. *de Belloy*. Ce n'est pas comme dans *Zelmire*, un tissu d'incidens bisarres & romanesques ; le plan en est sage, l'intrigue adroitement combinée ; on y reconnoît cependant toujours le goût de l'auteur pour ces situations plus brillantes que solides, qu'on applaudit au théâtre, mais qu'un lecteur sensé désaprouve. Telle est la scène où le comte *d'Harcour* vient dans la prison des six bourgeois & veut se mettre à la place de l'un d'eux ; cette offre si belle & si généreuse ne peut être effectuée, elle est d'ailleurs injurieuse pour celui à qui

elle s'adresse. *Harcour* offre ce qui n'est pas en son pouvoir, ce qui ne peut être accepté. Il y a peu d'invraisemblance aussi forte; cependant cette scène a toujours eu le plus grand succès, parce qu'elle est pleine de ces sentimens héroïques qui transportent l'ame des auditeurs.

Le personnage *d'Alienor* est un peu outré; il a plu à l'auteur de donner à cette fille le ton mâle & fier d'un guerrier; elle ne sert presque à rien dans la pièce, si ce n'est à débiter des sentences patriotiques. La noblesse & la grandeur de son ame n'auroient point été avilies par le langage doux & modeste qui convient à son sexe. Voyez *Monime*, elle pense en héros, mais elle parle & s'exprime comme une femme; ces bienséances délicates ne sont plus aujourd'hui senties au theâtre, où l'on n'applaudit que ce qui est gigantesque & hors de la nature.

Il est assez ridicule qu'*Edouard* disserte avec *Alienor* sur la loi salique, & fasse tant d'efforts pour attirer cette fille à son parti; c'est avec le

comte de *Vienne* son père qu'*Edouard* devoit traiter de pareils objets ; c'est le gouverneur de Calais qu'il lui importe sur-tout de gagner. On répond qu'*Edouard* ne cherche à séduire *Aliénor* que pour fixer dans son parti le comte *d'Harcour*, sur l'esprit duquel elle a tout pouvoir ; mais il n'est pas digne d'*Edouard* d'intriguer auprès de la maîtresse d'un de ses généraux pour le retenir à son service.

On a beaucoup vanté le retour des bourgeois au cinquième acte comme une invention sublime & très-théâtrale. Je conviens qu'elle est théâtrale, elle ranime l'intérêt qui languissoit, & prépare bien le dénouement ; mais l'auteur pour amener cette belle situation a encore sacrifié, suivant son usage, la vraisemblance à l'effet. *Harcour* a trompé les bourgeois en publiant qu'*Edouard* venoit d'accepter leur rançon ; il a supposé un ordre du roi & les a fait remettre en liberté ; il est fort singulier qu'on ait relâché des prisonniers de cette importance sur la seule parole du comte *d'Harcour*. D'ailleurs cette ruse & ce mensonge ont quelque chose de

bas; il ne falloit pas avilir un personnage aussi brillant que celui *d'Harcour* pour faire éclater la grandeur d'ame des bourgeois de Calais.

Le style de cette pièce est communément dur, pénible & ampoulé. Cette partie essentielle manquoit absolument à M. *de Belloy*; mais ces défauts ne doivent pas empêcher qu'on ne rende justice aux grands traits, aux sentimens nobles & généreux, aux situations pathétiques qui ont fait la fortune du *Siege de Calais*.

Gaston & Bayard. M. *de Belloy* s'étoit trop bien trouvé d'avoir traité un sujet national pour ne pas tenter encore la même entreprise. Le succès couronna une seconde fois ses efforts. *Bayard*, il est vrai, n'excita point une sensation aussi vive que le *Siege de Calais*, mais on admira le caractère franc & loyal, & les vertus sublimes du *chevalier sans peur & sans reproche*. La querelle qui s'élève entre *Gaston* & *Bayard*, & la réparation héroïque que celui-ci fait à son rival, ont fait sur-tout une grande impression. Cet épisode, bien supérieur au reste de

l'ouvrage, en a assuré le succès. Le plan offre plusieurs fautes contre la vraisemblance. Comment *Euphémie*, qui aimoit *Gaston* avant de connoître *Bayard*, a-t-elle pu accueillir ce dernier amant, & lui donner des espérances ? Comment *Avogare*, qui dès le commencement de la pièce sait que sa fille est instruite de ses desseins criminels, ne prend-il pas des mesures pour la soustraire aux yeux de *Gaston*, & empêcher que l'amour ne lui fasse trahir un secret de cette importance ? Rien de plus ridicule & de plus extravagant que le coup de théâtre du quatrième acte. Pendant qu'*Avogare* fait les plus terribles menaces à sa fille, dans la crainte qu'elle ne révèle à *Gaston* le complot dont elle est instruite, *Gaston* lui-même paroît. Un soldat est venu lui donner avis qu'on en vouloit à ses jours, & que l'assassin étoit connu d'*Euphémie*; il vient donc s'éclaircir sur un sujet de cette importance. La situation est embarrassante pour *Euphémie*; car elle sait que sur le moindre indice qu'elle donnera, son père va poignarder son amant. Les spectateurs tremblent dans

l'attente de ce qui va se passer ; ils ne font pas attention que le poëte les traite comme des enfans, & se joue de leur crédulité. En effet, sur quoi est fondée cette situation si théâtrale ? sur la ridicule discrétion de ce donneur d'avis, qui, connoissant très-bien l'assassin, puisque c'est lui-même qui l'a fait connoître à *Euphémie*, ne veut point le nommer, croyant sans doute qu'il vaut mieux que sa fille elle-même le dénonce. M. *de Belloy* a tiré le plus grand parti de cette absurde supposition. *Gaston* presse *Euphémie* de s'expliquer ; il fait remarquer son trouble à *Avogare*, & prend la main de ce traitre au moment qu'il la portoit à son poignard. Cette pantomime, digne d'*Arlequin*, est déjà fort réjouissante ; *Avogare* se trouve pris comme un filou dont on saisit la main au moment où il la porte dans la poche de son voisin. Cependant *Euphémie* s'inclinant vers *Gaston*, bégaye en tremblant quelques mots ; alors *Avogare* leve le poignard, *Euphémie* qui s'en apperçoit l'arrête en l'embrassant. *Gaston* met l'épée à la main, *Avogare* furieux veut percer sa

propre fille, *Gaston* lui arrache le poignard, & s'élance pour le frapper, mais *Euphémie* couvre son père de son corps. A-t-on jamais imaginé une parade plus atroce & plus extravagante? Ce forcené d'*Avogare* qui veut tuer sa fille & son amant, & ne tue personne; ce *Gaston*, qui, après avoir, on ne sait comment, arraché le poignard d'*Avogare*, a la lâcheté de vouloir percer un homme désarmé, au lieu de le faire arrêter sur le champ par ses gardes; cette *Euphémie* qui pare avec une prestesse admirable les coups que les deux guerriers veulent se porter, tout cela forme un jeu de théâtre plus propre à faire rire des spectateurs sensés qu'à leur inspirer de la terreur; mais la multitude aime les tours de cette espèce, & quelques tragédies modernes n'ont dû leur succès qu'à cette honteuse ressource.

C'est dans la tragédie de *Bayard* qu'on a vu pour la première fois un homme couché sur la scène; l'auteur a suivi en cela l'exemple d'*Euripide* qui n'a pas craint de faire paroître *Oreste* couché & même endormi, tandis que sa sœur veille au-

près de lui. Peut-être M. *de Belloy*, auroit-il bien fait de pousser plus loin l'imitation, & de faire aussi dormir *Bayard*, qui certainement en avoit grand besoin. On ne conçoit pas comment un homme grièvement blessé, & très-dangereusement malade, peut parler pendant un acte entier, & rester tout habillé & à demi couché sur un lit très-incommode. La vraisemblance est bien mieux observée dans le poëte Grec.

Il est fort étonnant que le duc *d'Urbin* qui a vu le traitre *Avogare* enfoncer sa lance pendant le combat dans le flanc de *Bayard*, s'entretienne long-temps avec le chevalier blessé, sans lui découvrir quel est l'assassin qui l'a frappé : ce duc *d'Urbin* est cependant le frère d'armes de *Bayard*, il paroît plein d'admiration pour ses vertus, & il est représenté comme un guerrier plein d'honneur & de générosité.

La crédulité de *Bayard* est inexcusable. L'attentat d'*Avogare* envers *Gaston* a dû lui rendre les Italiens suspects ; cependant lorsqu'*Altemore*, sup-

posant un ordre de *Gaston*, renvoye les gardes de *Bayard*, celui-ci ne soupçonne rien ; il laisse tranquillement sortir les François commis à sa garde, & se livre entre les mains des Italiens ; il ne paroît pas même étonné de ce prétendu ordre de *Gaston* qui cependant choque le sens commun.

Voici encore une étrange pantomime. *Altemore* avec ses Italiens attend pour se jetter sur *Bayard* le signal dont il est convenu avec *Avogare*. Dès qu'il entend ce signal, au lieu de profiter du moment pour se défaire promptement de son ennemi avant que les François surviennent, il s'amuse à le braver ; lorsque pour le frapper il lève sa lance, *Bayard* mourant prend aussi la sienne, les deux guerriers restent en arrêt l'un contre l'autre comme *Scapin* & *Arlequin* dans la *joûte*, pour donner le temps aux spectateurs de frémir & à *Gaston* d'arriver.

Voilà, Monsieur, les sublimes inventions, voilà les grandes beautés théâtrales qui sont aujourd'hui en

possession d'attirer les applaudissemens de la multitude ; elles n'ont cependant pas produit un effet si heureux dans *Pierre le cruel*, où elles sont encore plus prodiguées que dans aucune autre pièce de M. *de Belloy*, parce que l'auteur même, avec le secours de ces misérables prestiges, n'a pu parvenir à intéresser les spectateurs ; cette tragédie morte dès sa naissance sur le théâtre de Paris, & ressuscitée depuis dans les provinces, si elle reparoissoit aujourd'hui dans la capitale, n'auroit pas un meilleur sort, parce que le peu d'intérêt qu'on y trouve ne porte que sur les seconds rôles, & que les premiers personnages sont ou foibles ou odieux ; on ne supporteroit pas sur-tout le dénouement, l'une des farces les plus absurdes qu'on ait encore imaginées.

Je ne m'arrête point sur cette pièce, ni sur *Gabrielle de Vergy*, dont le succès ne prouve que le mauvais goût du siècle & la décadence de l'art tragique. Rien ne fait mieux sentir l'absurdité de ce drame monstrueux que la comparaison qu'on en a faite dans ces

feuilles avec la tragédie de *Fayel*, qui, au jugement de tous les gens éclairés, méritoit seule les honneurs du théâtre. Le compte détaillé que je vous ai déjà rendu de *Pierre le cruel* & de *Gabrielle de Vergy*, me dispense d'en dire davantage.

La principale gloire de M. *de Belloy* est d'avoir le premier conçu l'idée de traiter des sujets tirés de notre histoire, & d'intéresser les François en faveur des grands hommes de leur nation; c'est une nouvelle carrière qu'il a ouvert en quelque sorte aux auteurs dramatiques; mais si par cette heureuse innovation il paroît avoir rendu un service important à la tragédie, il a beaucoup contribué à l'avilir & à la dégrader par les situations forcées, les coups de théâtre peu vraisemblables, les machines absurdes, & les ressorts frivoles de toute espèce qu'il a substitués au pathétique simple & vrai & à l'éloquence du cœur. On croit communément qu'il entendoit supérieurement la scène, mais cette intelligence ne consiste qu'à imaginer de petits motifs, & des raisons très

foibles pour couvrir de grandes invraisemblances, & de monstrueuses absurdités ; il connoissoit assez bien quelles étoient les situations propres à produire un grand effet, mais il n'avoit pas l'art de les préparer & de les amener d'une manière naturelle ; la combinaison de ses plans est pénible & embarrassée. On apperçoit dans la contexture de sa fable & dans le jeu de ses ressorts, un esprit adroit qui calcule de petits moyens, & dispose avec sagacité une foule de petites circonstances ; mais on n'y découvre aucune trace de ce génie vigoureux & fécond qui enfante sans effort des beautés d'autant plus grandes & plus frappantes, qu'elles sont simples & tirées du fonds du sujet.

Le genre héroïque auquel M. *de Belloy* paroît s'être spécialement attaché, est un des plus difficiles, parce qu'il offre deux écueils à éviter ; l'enflure & l'ennui. Il faut avoir un talent particulier pour peindre sans affectation & sans vain étalage cette grandeur simple & vraie, qui a sa source dans l'ame. L'admiration s'é-

puiſe & fatigue bientôt, & les plus grands traits d'héroiſme, ſans le ſecours du pathétique, ne ſoutiennent pas long-temps l'attention du ſpectateur. Le premier de ces inconvéniens eſt très-fréquent dans les tragédies de M. *de Belloy*. Singe de *Corneille*, il n'a guères imité avec ſuccès que le ton déclamateur & ampoullé qu'on reproche à ce grand poëte; il n'a point atteint cette *hauteur divine* du maître de notre ſcène, il n'a point connu ces traits ſublimes & naturels en même temps, cette force & cette énergie preſqu'inimitables dont on trouve tant d'exemples dans les *Horaces*, dans *Cinna*, dans *Pompée*, &c. Par-tout où *Corneille* eſt vraiment grand, il eſt ſimple. Les héros de M. *de Belloy* ſont autant de rhéteurs, ils ſe guindent & ſe battent les flancs pour faire du ſublime; ils ſont aſſaut de beaux ſentimens; il y a toujours dans leur langage un apprêt, une certaine emphaſe qui le réfroidit. *Euſtache de Saint-Pierre*, *Gaſton*, *Bayard*, *Dugueſclin*, *le prince de Galles*, fatiguent même en ſe faiſant admirer

par l'abondance & la monotonie des belles ſentences qu'ils débitent.

Les ſituations pathétiques que l'auteur a imaginées pour réchauffer cet héroïſme ſont de la plus malheureuſe invention ; il n'entendoit rien à la conduite des paſſions, & pour faire jouer les grands reſſorts de la terreur & de la pitié, il conſultoit toujours ſa tête plutôt que ſon cœur. Ses grands effets dans ce genre ſe réduiſent à des pantomimes puériles, à des atrocités révoltantes qui déshonorent notre ſcène.

Le goût romaneſque de M. *de Belloy* nuit beaucoup à la vérité de ſes caractères. Celui de *Bayard* eſt le meilleur qu'il ait tracé ; cependant ce héros, comme tous les autres, a toujours un ton empeſé, une certaine dignité guindée, qui ne s'accorde point avec cette franchiſe naturelle, & cette noble ſimplicité que l'hiſtoire attribue au chevalier *Bayard*. Les ſcélérats ſont en très-grand nombre dans les tragédies de M. *de Belloy*, il a toujours ſoin de les oppoſer à ſes perſonnages vertueux pour les rendre plus brillans

par le contraste ; *Lentulus*, *Antenon*, *Avogare*, *Altemore*, *Pierre le cruel* sont des monstres odieux & quelquefois dégoûtans, & qui joignent presque toujours à leur méchanceté une basse hypocrisie qui les avilit.

La versification boursoufflée, obscure & gothique de M. *de Belloy* n'est pas fort choquante au théâtre ; mais elle révolte tous les lecteurs délicats ; cependant l'auteur n'a jamais voulu entendre raison sur cet article, & lorsqu'on critiquoit justement ses constructions barbares, ses métaphores dures & forcées, il renvoyoit ses censeurs à *Racine*, où l'on trouvoit, disoit-il, à chaque page des exemples de pareilles hardiesses. Cet homme, dont les vers pouvoient le disputer à ceux de *Chapelain*, croyoit bonnement écrire comme *Racine*, tant l'amour-propre nous aveugle sur nos défauts !

Quoique M. *de Belloy* ait été un des poëtes tragiques de ce siècle, les plus heureux & les plus fêtés, il n'en est pas moins dans ce genre un artiste médiocre, parce que ses ouvrages

font dénués d'élégance, de naturel, de sensibilité & de justesse. Accordons lui le mérite d'avoir assez bien connu le parti qu'il pouvoit tirer de l'illusion de la scène & de l'optique du théâtre pour suppléer aux véritables talens dramatiques qui lui manquoient, mais ce mérite, si c'en est un, ne peut tourner qu'au désavantage de l'art.

Les morceaux d'histoire que M. *de Belloy* a composés pour éclaircir les sujets de ses tragédies sont mieux écrits, plus sensés & plus estimables que les tragédies même; c'est dommage qu'il a laissé appercevoir dans certains endroits l'humeur & l'animosité que lui inspiroit la prétendue injustice des critiques. L'amertume de son style décèle alors la haute opinion qu'il avoit de ses talens; les gens de goût qui avoient le malheur de ne pas penser comme lui sur ce sujet n'étoient à ses yeux que des envieux & des ignorans.

Observations sur la langue & sur la poésie françoise. On n'avoit pas lieu de s'attendre qu'un versificateur aussi dur

que M. *de Belloy*, qu'un écrivain aussi peu sensible à l'harmonie, composeroit un ouvrage sur l'harmonie de notre langue & les richesses de notre poésie. Son dessein a été de venger la langue françoise des censeurs injustes qui la décrient ; mais il l'eût beaucoup mieux vengée en s'efforçant de faire des vers plus doux & plus élégans. Dans ce traité, son zèle patriotique l'emporte souvent au-delà des bornes de la vérité ; peu content de mettre notre langue au-dessus de tous les idiomes modernes, il la préfère même au grec & au latin, dont les beautés & les richesses ne lui étoient peut-être pas assez connues. Il prétend que la prosodie des anciens & les règles de leur versification étoient moins propres à produire une harmonie imitative que le méchanisme de nos vers, il va même jusqu'à soutenir que la marche des vers hexamètres des anciens étoit plus monotone & moins susceptible de variété que celle de nos vers rimés ; assertions d'une fausseté évidente, & qui ne sont appuyées que par des

sophismes. Voici quelques-unes de ces preuves qui vous feront juger de la force des autres. Les hexamètres, dit M. *de Belloy*, composés de brèves & de longues, & qui finissent nécessairement par un spondée, ne peuvent pas toujours exprimer aussi heureusement que nos vers françois une chose légère ou une action vive. Nous pouvons faire un vers tout composé de brèves, tandis que le poëte grec ou latin étoit forcé de mettre au moins sept longues dans son vers hexamètre. Il cite ce vers fameux de *Virgile* qui peint si bien la course du cheval.

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Il trouve que le spondée qui le termine nuit à la vérité de l'imitation, & juge qu'il y a plus de prestesse & de légèreté dans ces vers françois :

Camille au pied léger qui court, vole & fend l'air,
La muse suit *Camille* & part comme l'éclair.

L'erreur de M. *de Belloy* consiste en

ce qu'il suppose que notre prosodie est aussi parfaite que celle des latins, que nos brèves & nos longues sont aussi marquées & aussi distinguées; il prend pour des brèves aussi légères que celles des latins, ces syllabes *au*, *pied*, *court*, *fend*, *l'air*, qui renferment des diphtongues, & qui suivant le rythme latin seroient très-lourdes & très-longues. Les deux monosyllabes qui terminent le premier vers françois n'ont rien dans le son de plus léger, ni de plus rapide que le spondée du vers latin.

Pour prouver que nos vers sont moins monotones que ceux des anciens, voici comment raisonne M. *de Belloy*. » Les vers hexamètres, dit-il, » finissoient tous par un dactile & un » spondée; de là résultoit une mo- » notonie bien plus lassante que celle » de nos rimes; car sur deux cens » vers, nous n'avons que cent rimes, » cent chutes pareilles; & sur deux » cens vers hexamètres, il y avoit » deux cens chûtes en spondées ». Quelle misérable subtilité! l'auteur

ne veut pas songer que cette uniformité de sons produite par les rimes, est bien plus fatiguante que ces chûtes de dactiles & de spondées dont la terminaison est différente, & il prétend encore, avec aussi peu de raison, que l'enjambement des anciens, qui rejettoient un ou plusieurs mots de la phrase dans le vers suivant, étoit moins agréable que le nôtre, qui est toujours d'un vers entier, ou au moins d'un hémistiche, & par là conserve mieux, dit-il, la mesure du vers. Il est assez plaisant que M. *de Belloy*, pour prouver son sentiment, allegue la raison même qui le réfute. C'est précisément parce que les anciens avoient rejetté à l'autre vers un ou plusieurs mots, que leur enjambement est plus agréable, plus varié, plus susceptible de toutes sortes de mouvemens que le nôtre, qui étant toujours d'un vers entier, ou au moins d'un hémistiche, est beaucoup plus uniforme.

La partialité de l'auteur en faveur de la langue françoise s'étend aussi sur certains écrivains, estimables à la

vérité, mais qui ne méritent pas toutes les louanges qu'on leur prodigue. Dans l'énumération des grands hommes qui ont enrichi notre langue, M. *de Belloy* s'exprime ainsi : » Une » langue dans laquelle on a écrit avec » la chaleur, l'énergie, la profondeur » & la sublimité de *Corneille*, de » *Bossuet*, de *Montesquieu*, des deux » *Rousseau*, de *Buffon*, de THOMAS,

On ne s'attendoit guère
De voir *Thomas* en cette affaire.

» avec la clarté, la précision, la force » & la rapidité de *Molière*, de *Boileau*, » de *Pascal* & de D'ALEMBERT ». M. *d'Alembert* associé à *Molière* & à *Boileau* ! Ces grands hommes doivent être fort surpris qu'on leur donne un pareil compagnon. » Une langue enfin » *dans laquelle M.* de Voltaire *a écrit* » n'est guères inférieure aux langues » anciennes ». Remarquez, Monsieur, avec quelle affectation *Voltaire* est mis à part, & en quelque sorte hors des rangs, comme supérieur à tous les autres ensemble, & formant lui seul

une preuve complette en faveur de la langue françoise.

Après un hommage aussi extravagant rendu à cette prétendue divinité, il ne faut pas être étonné que M. *de Belloy* cite *Voltaire* comme un modèle de cette harmonie variée qui par un heureux enchaînement des vers & par des périodes poétiques, rompt l'uniformité de la cadence & de la rime, quoiqu'il soit connu de tout le monde que la plupart des vers de ce poëte tombent deux à deux, & forment une suite de distiques ronflans & sonores, dont la monotonie est accablante. Il n'y a sans doute qu'un admirateur aveugle & fanatique de M. *de Voltaire* qui puisse dire qu'il n'a pas vu de François, ni d'étranger plus lassé de la lecture du *Lutrin*, que de celle de *la Henriade*, qui puisse se pâmer & s'extasier sur deux vers très-communs de ce poëme, & témoigner son admiration par un commentaire qui n'est pas moins ridicule que celui du docteur *Mathanasius*. Vous allez en juger, Monsieur.

M. *de Voltaire*, dit le superstitieux

commentateur, » avoit fait ces deux vers :

Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les sons efféminés des plus tendres concerts.

» ils étoient bons, si l'on veut, mais
» ils ne peignoient pas. Son goût n'é-
» toit pas content, *il demanda d'autres*
» *vers au génie* qui lui fournit les deux
» vers qu'on va lire.

On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs.

» Il n'y a pas un son dans ces deux
» vers qui ne serve à l'expression. Cer-
» tainement l'auteur ne s'est pas dit :
» il faut répéter la syllabe *mo*, *dont la*
» *molle harmonie*, & arranger ainsi ces
» quatre autres *ire les lang* pour pro-
» duire une lenteur molle & effémi-
» née, mais l'auteur a voulu peindre,
» il a cherché la couleur propre, &
» d'un coup-d'œil il a distingué la
» meilleure. Combien le goût a ap-
» plaudi au génie qui lui apportoit
» au-delà de ses vœux » ! Jamais les
savans

ſavans du dernier ſiècle, dans l'excès de leur vénération pour les anciens, ne ſe ſont appéſantis plus gravement ſur des minuties. L'interprète enthouſiaſte a beau ſe récrier ſur le merveilleux effet de la ſyllabe *mo* répétée, il a beau ſe proſterner réligieuſement devant les ſyllabes *ire*, *les*, *lang*, il ne prouvera point que cette répétition vicieuſe & déſagréable, & cette cacophonie formée par *ire les lang* ſoit bien propre à exprimer la douceur & la molleſſe; mais il faut pardonner cette erreur à M. *de Belloy*; quand on connoît ſon ſtyle, on doit s'attendre à ne pas trouver en lui un juge délicat de l'harmonie & des graces de la poéſie françoiſe.

On trouve à la ſuite de ce judicieux traité un recueil de pièces fugitives, qu'on nous donne comme les premiers eſſais de la muſe naiſſante de M. *de Belloy*. L'éditeur auroit bien dû, pour la gloire de ſon ami, ſupprimer ces productions, abſolument indignes de l'auteur du *Siège de Calais*. Si dans une tragédie la beauté des

ſituations fait quelquefois pardonner la dureté du ſtyle, on exige dans des pièces fugitives, une correction & une élégance abſolument étrangères à M. *de Belloy*. Rien n'eſt plus riſible que le jargon pénible & entortillé, les plaiſanteries lourdes & forcées dont ſes fables ſont remplies. On ſait que ce genre demande plus que tous les autres du naturel & des graces; les efforts que fait M. *de Belloy* pour imiter la gaîté de *la Fontaine*, rappellent la fable de l'âne & du petit chien. Voici, Monſieur, un de ces curieux apologues, qui pourra vous donner une idée des talens du fabuliſte Ruſſe.

Seigneur Renard, ou bien dame Renarde,
Ne ſais lequel des deux, ſon nom Croque-poularde,
Quoiqu'après tout le nom n'y faſſe rien,
Prenoit en grippe un quidam chien,
D'un poulailler voiſin fidèle gardien,

Le récit eſt ici prodigieuſement refroidi par pluſieurs réflexions peſantes ſur la fidélité de ce chien. Je vous en

fais grace, Monsieur, parce qu'elles sont plutôt ennuyeuses que ridicules.

Sire Renard, *l'amateur de volaille*,
Sans ce *suisse* incommode eût fait ample ripaille.
Par ruse cependant cet agile fripon
Sut lui subtiliser un *opime* chapon,
Et voici comme. Il accourt hors d'haleine;
Criant à plein gosier; au voleur: *par le coin*
Du mur il vient d'entrer, ami, j'en suis témoin,
Au jardin; je l'ai vu du côté de la plaine,
Foi de Renard. C'est comme s'il disoit
Foi de Normand. *De Vire en effet ou du Maine*
Semblable équivoque sortoit;
Car c'étoit le Renard, *ce vrai coquin à pendre*,
Qui pour voler lui-même exprès venoit
Par ce mur ébréché de *grimper & descendre*.
Le garde cour (trop simple pour entendre
Le double sens que ce discours offroit)
De courir au jardin pour les pommes défendre,
Et cependant *l'écorniffleur* de prendre
Le jadis coq. Assez content de soi,
D'avoir *escobardé si bien sa bonne-foi*,
Par l'avenue il se sauve au plus vîte,
Porte son souper à son gîte,

Tandis que *Sans quartier* * vers le mur à grands pas
Cherche de tous côtés où le voleur n'est pas.
Mais le *grippé-chapon* rencontre *à l'encoignure*
D'un bois voisin un dogue à longs jarrêts
Qui cherchoit aventure ;
Il en fut serré de si près,
Que s'il n'eût lâché *sa capture* ;
Qui dans sa course l'arrêtoit,
L'impétueux mâtin lui-même le happoit ;
Et de là vint ce proverbe vulgaire :
Bien volé ne profite guères.
Mais de nos jours pourtant ce proverbe n'est pas
Aussi vrai que jadis ; car je vois d'ordinaire
Forces procureurs gras.

Dans la fable suivante, il est question d'un vieux rat *nommé Ronge-lardus*, *conduit par la vieillesse au cocyte des rats*, *& qui tout prêt à le passer dit son in manus*. On y dépeint *l'affreux* Caron *aux oreilles pointues*, *à la longue queue*, *au poil gris*, qui reprend sa rame *dans sa main engrissée*. Telles sont, Monsieur, les ingénieuses saillies dont les

* Nom du chien.

fables de M. *de Belloy* sont sémées.

Il est temps, Monsieur, de vous parler de l'éditeur, M. *Gaillard*, qui en qualité d'ami de M. *de Belloy*, a cru lui rendre un grand service en surchargeant l'édition des œuvres de ce poëte de plusieurs articles de sa façon. Vous trouverez à la fin de chaque tragédie des observations de l'éditeur, où parmi quelques bonnes critiques on remarque une infinité de louanges fausses. M. *Gaillard* s'est aussi imaginé donner un nouveau prix à ce recueil en y insérant plusieurs morceaux de son histoire *de la rivalité de la France & de l'Angleterre*. Enfin il a enrichi de plusieurs notes instructives les ouvrages de son ami. Mais ce qui lui fait sans contredit le plus d'honneur c'est la vie de M. *de Belloy* placée à la tête de cette collection ; c'est vraiment ce qu'on peut appeller une pièce d'éloquence ; quand il eût été question de disputer un prix académique, M. *Gaillard* n'eût pas pris un ton plus emphâtique, & n'eût pas étalé plus de phœbus. *Ce n'est point un panégy-*

riste qui va louer un indifférent, c'est un ami qui va parler d'un ami. Tel est le début imposant & superbe de cette amplification historique. Ce n'étoit point avec cette vaine pompe & cette prétention extravagante que s'annonçoit le bon *Plutarque* lorsqu'il écrivoit les vies des héros de la Grèce & de Rome, qui valoient bien M. *de Belloy.* Tous les lieux communs qui se présentent au rhéteur biographe sont saisis avidement, il se détourne même pour les chercher. Parce que les prix publics ne furent établis dans l'université qu'après que M. *de Belloy* eût achevé ses études, il en prend occasion de faire une longue diatribe sur l'utilité de ces prix. M. *de Belloy* se livra aux lettres malgré ses parens; apostrophe véhémente de M. *Gaillard* aux parens qui contraignent l'inclination des jeunes gens; réflexions usées sur les services que les gens de lettres rendent à l'état. M. *de Belloy* se dérobe de la maison d'un oncle qui l'avoit élevé & va se faire comédien en Russie. » Il faut qu'on sache

» au moins, s'écrie M. *Gaillard* avec
» enthousiasme, tout ce que les lettres
» lui ont coûté, quelle fut la pureté,
» la sainteté de son amour pour elles.
» Irriter, & qui plus est, affliger un
» bienfaiteur, tromper ses vœux & ses
» espérances, avoir à ses yeux & aux
» yeux du public le procédé d'un
» ingrat, n'avoir que le ciel pour té-
» moin de sa reconnoissance & de sa
» douleur, fuir tous les objets de son
» affection, quitter sa patrie sans même
» en choisir une autre, sans savoir
» quelle sera la durée de cet exil, ou
» si même il doit avoir un terme,
» voilà le malheur dont M. *de Belloy*
» a mérité d'être plaint, voilà les sa-
» crifices qui déchiroient son cœur ».

De pareilles tirades annoncent un auteur qui veut briller à contre-temps, & s'élever au-dessus de son sujet. Si M. *Gaillard* craignoit que sa qualité d'ami de M. *de Belloy* ne le rendît suspect, c'étoit une raison de plus pour se réduire à ce style simple & naturel convenable à un historien, sur-tout quand il écrit la vie d'un

particulier. Il ſemble que nos écrivains modernes affectent de méconnoître & de confondre tous les genres; quelque ſujet qu'ils traitent, ils ne ſongent qu'à éblouir par de grands mots & des ornemens ambitieux; cette emphaſe continuelle, ce ton guindé, cette affectation d'eſprit & de ſentiment défigurent leurs productions les plus eſtimables; ils redoutent la ſimplicité comme la marque d'un talent médiocre, & paroiſſent ne pas ſavoir que le ſublime même devient ridicule quand il eſt déplacé.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 17 juin 1779.



LETTRE VII.

Essai sur différentes espèces d'air, qu'on désigne sous le nom d'air fixe, pour servir de suite & de supplément aux Elémens de physique du même auteur, par M. Sigaud de la Fond, *ancien démonstrateur de physique expérimentale de l'Université, de la Société royale des sciences de Montpellier, des Académies de Saint-Pétersbourg, d'Angers, de Bavière, de Valladolid, de Florence, &c. vol. in-8°, fig. prix 5 l. broché. A Paris, chez* P. F. Gueffier, *libraire-imprimeur, au bas de la rue de la Harpe.*

Si la décadence visible de notre littérature doit affliger les véritables amateurs des lettres, les découvertes importantes & nouvelles dont s'enrichit chaque jour la physique, peuvent bien, sinon nous consoler entièrement, du moins adoucir l'amertume de nos regrets. Tandis que des hommes qui se disent philosophes, & ne

ſavent que détruire, ont dévaſté le domaine de la poéſie & de l'éloquence, de vrais philoſophes, dignes de ce beau nom, s'occupent nuit & jour à défricher & à féconder le vaſte champ des ſciences naturelles, & leurs travaux ſont couronnés du ſuccès le plus brillant. Mais parmi les merveilles que ces génies obſervateurs ont opérées, la découverte de l'*air fixe*, cet agent myſtérieux de la nature, dont nos ancêtres n'avoient que des idées très-vagues & très-obſcures, mérite peut-être le premier rang. En effet, la connoiſſance de ce nouvel élément des choſes ſemble ouvrir une carrière nouvelle à la chymie & à la médecine; & s'il eſt entre les mains du phyſicien comme une clef qui lui ouvre l'entrée du laboratoire ſecret de la nature, il peut devenir entre les mains d'un médecin habile une ſource abondante de remèdes contre pluſieurs maladies dangereuſes qui affligent l'humanité. On ne ſauroit donc aſſez répandre la connoiſſance de ce nouveau *principe* des mixtes, & nous allons nous y arrêter un moment.

Tous les corps contiennent une certaine quantité d'air atmoſphérique qu'on voit s'échapper de leurs pores, quand on les ſoumet à l'action de la machine pneumatique. Mais cet air qui ſe dégage & ſe manifeſte, n'entre pour rien dans la compoſition des mixtes, & ne cauſe, en s'évaporant, aucun changement dans leur conſtitution. Il ſe trouve au contraire dans le ſein des corps une autre eſpèce de fluide extremement *expanſible*, mais qui ne jouit point de ſa force *expanſive*, parce qu'il eſt comme enchaîné dans les mixtes, avec leſquels il s'eſt amalgamé. C'eſt ce qu'on a appellé *air fixe*, dénomination cependant que quelques philoſophes lui conteſtent; mais pourquoi diſputer ſur les mots?

Cet air, ainſi coagulé, ne peut être arraché des corps que par des moyens violens, qui ſont la *diſtillation*, la *fermentation* & *l'efferveſcence*. Mais en s'échappant même, il conſerve au moins la trace & l'empreinte des lieux où il a ſéjourné, & emporte ordinairement avec lui quelques-uns des principes les plus fugaces avec leſquels

il a plus d'adhérence. Cette adhésion des parties solides du corps avec les corpuscules aëriens a fait douter si ce prétendu *air fixe* n'étoit pas primitivement le même que l'air atmosphérique, altéré, dénaturé par la jonction des particules étrangéres. Les différences palpables qui s'observent dans l'évaporation de *l'air fixe* & de l'air atmosphérique ont fait croire d'abord qu'ils avoient une nature essentiellement différente; mais plusieurs membres de la célèbre académie de Dijon ont pensé que l'air, au moment où il s'unit avec les corps, est toujours le même, & que ses différentes propriétés ne naissent que de cette union, de cet amalgame des parties naturelles avec les atômes aëriens.

Cette opinion me paroît très-bien fondée. En effet, non-seulement elle rend parfaitement raison de cette étonnante variété d'*effluves* aëriens qu'on obtient par la dissolution, ou la décomposition; non seulement elle s'accorde parfaitement avec l'expérience journalière qui nous offre de ces *effluves*, qui réunissent toutes les propriétés de

l'air que nous respirons ; mais encore elle semble presque démontrée par une expérience du docteur *Priestley*. Ce célèbre physicien a remarqué, & tous les observateurs l'ont reconnu après lui, que les plantes qui végetent dans l'*air fixe* sont notablement affectées par les principes étrangers & destructeurs dont il est, pour ainsi dire, saturé ; que dépouillé en partie de ces principes meurtriers, il agit ensuite moins puissamment, & que progressivement, il se purifie & revient à son état primitif, perd toutes ses qualités dangereuses, recouvre presque toutes les propriétés de l'air ordinaire ; preuve presqu'évidente de son identité primitive avec l'air atmosphérique. Aussi, plus hardi même que le sage écrivain dont j'analyse l'ouvrage, & qui, après avoir pesé les divers degrés de probabilité des opinions opposées, ne se détermine jamais que d'après l'évidence, je n'hésite presque pas à croire que l'*air fixe* n'est autre chose que l'air atmosphérique impregné des parties du corps où il s'est insinué, & avec les-

quelles il s'est comme identifié ; & s'il arrive quelquefois qu'on ne puisse dépurer suffisamment *l'air fixe* pour lui rendre les propriétés de l'air proprement dit, il ne faut attribuer cet effet qu'à la difficulté d'opérer sur ces substances invisibles, & au défaut de connoissances propres à détruire l'aggrégation & la combinaison de l'air & des élémens du corps. Mais c'est assez s'occuper de la nature de *l'air fixe*, il est plus curieux, plus utile, d'en examiner les propriétés.

En considérant *l'air fixe* à son passage à travers une masse d'eau, il paroît au premier aspect, parfaitement semblable à l'air atmosphérique. Cependant des différences essentielles caractérisent & distinguent ces deux espèces d'air.

D'abord la pesanteur spécifique de *l'air fixe* est plus considérable que celle de l'air commun, & c'est, sans doute, cet excès de pesanteur qui l'empêche de se mêler avec l'air de l'atmosphère, & de se dissiper à moins qu'ils ne soient violemment agités l'un & l'autre.

La ſeconde propriété qui diſtingue *l'air fixe*, c'eſt qu'il eſt ſingulièrement *méphitique*. Tandis que l'air ordinaire entretient & nourrit la flamme, que ſa reſpiration ſeule peut donner du jeu & du reſſort à nos poulmons; *l'air fixe* au contraire éteint la lumière qui y eſt plongée, ôte bientôt la vie aux animaux qui le reſpirent; & comme il eſt inviſible à moins qu'il ne ſoit chargé de vapeurs épaiſſes, on peut par ce moyen faire des expériences ſurprenantes, & qui aux yeux de ſpectateurs ignorans feroient accuſer le phyſicien de magie. Telle ſeroit, par exemple, l'expérience que fit en préſence de l'Académie des ſciences, M. le duc *de Chaulnes*, ce ſeigneur qui ſacrifie ſi généreuſement au progrès des ſciences les hautes eſpérances que lui donnoient l'éclat de ſon nom & ſon mérite perſonnel. Cet illuſtre phyſicien fit apporter à l'Académie de grandes cruches de grais où il avoit renfermé une quantité conſidérable d'air fixe. On poſa l'orifice d'une de ces cruches ſur un grand bocal de verre au fond duquel

étoit une souris. On versa dans le bocal l'air fixe que renfermoit la cruche. La souris sentit aussitôt l'influence de cet air meurtrier; des symptomes convulsifs manifestèrent sensiblement le mal-aise qu'elle éprouvoit, & bientôt elle tomba dans un état de mort, qui fût devenue réelle, si l'envie de l'examiner ne l'eût fait retirer du danger pour la remettre dans l'air salubre de l'atmosphère. Cependant il étoit impossible d'appercevoir la chûte de l'air fixe; ensorte que des personnes qui n'eussent pas été instruites dans cette matière auroient dû regarder comme un tour d'escamoteur ce versément où l'on ne voyoit rien couler, ni tomber; cet état d'asphixie de la souris, & son retablissement, quoiqu'il n'y eût aucune cause sensible de ces états successifs.

Une semblable expérience fut répétée à l'Académie en présence de l'empereur, à l'exception qu'on substitua un moineau à la place d'une souris. M. *Sage*, célèbre chymiste, rendit en quelque sorte la vie à la victime de l'*air fixe*, à l'aide d'une

petite dose d'*alkali volatil fluor* ; & de ce moment vous savez la fortune que fit cet alkali. Accrédité par la résurrection apparente du moineau, on le prona comme un spécifique infaillible, unique contre les asphixies causées ou par la respiration du principe méphétique que produit la fermentation vineuse, ou par la vapeur du charbon ; plusieurs tentatives heureuses augmentèrent encore la gloire du spécifique, & quelques noyés efficacement secourus achevèrent son triomphe. L'auteur examine avec toute l'impartialité d'un vrai philosophe si ce triomphe est aussi solide, aussi légitime qu'il fut brillant ; & quoiqu'il m'ait paru établir sans réplique que *l'alkali volatil fluor* n'est pas aussi efficace qu'on le prétendoit, il a cependant la modestie d'abandonner le jugement de ses observations aux gens de l'art. Je ne le suivrai point dans cette discussion. Revenons aux propriétés de l'*air fixe*.

La qualité *méphétique* de cet élément se manifeste non-seulement par l'extinction de la lumière qui y est plon-

gée, par la suffocation des animaux qui le respirent; mais encore par le dépérissement des plantes qui y sont exposées; par le changement de couleur qu'il fait subir aux fleurs; une rose rouge fraîchement cueillie par le docteur *Priestley*, plongée par lui dans une atmospère d'*air fixe* devint parfaitement blanche en moins de vingt-quatre heures.

L'on feroit tenté de croire, d'après ce qui vient d'être rapporté, que l'air fixe n'est qu'un véritable poison; mais loin de nous une idée qui fait injure à la sagesse & à la bienfaisance de l'auteur de la nature. Il n'est peut-être aucune substance qui ne renferme certaines qualités précieuses dont l'homme peut tirer une infinité d'avantages lorsqu'il parvient à les découvrir. L'*air fixe* arrête la corruption des viandes, une infinité d'expériences le prouve. M. *Hey* considérant cette vertu anti-septique en conclut qu'il devoit être un spécifique puissant, lorsqu'aidé des efforts de la nature, on l'appliqueroit immédiatement au corps vivant attaqué d'une maladie

putride. Il s'avisa donc un jour de mêler de l'*air fixe* dans la boisson d'une personne en proye à une fièvre putride très-opiniâtre ; il fit de plus administrer à son malade des lavemens d'air *fixe*, &, dans peu de jours, il eut la consolation de voir disparoître les symptômes de cette grave maladie, qui avoit résisté jusqu'alors aux remèdes les plus appropriés à cet état. Ce même moyen sagement employé a toujours eu depuis le même succès. Il n'est pas moins efficace dans les maladies scorbutiques ; mais c'est surtout dans les maladies cancéreuses qu'il produit des effets merveilleux. L'auteur en rapporte une infinité de preuves & d'exemples. Si ce spécifique n'a pas toujours un succès complet, c'est peut-être uniquement parce qu'on n'a pas encore fait des observations assez profondes, des recherches assez suivies sur la manière de l'administrer. Mais ce qui doit exciter sur-tout l'attention des médecins physiciens, c'est que quelques expériences heureuses semblent annoncer que le même fluide a la

vertu de diſſoudre la pierre dans le corps humain. Quelle gloire pour les phyſiciens, quelle précieuſe découverte pour l'humanité ſouffrante, ſi de nouveaux eſſais aſſuroient à l'*air fixe* la guériſon facile d'une maladie cruelle, contre laquelle on ne connoit d'autre remède qu'une opération auſſi dangereuſe que douloureuſe!

Une autre propriété de ce fluide merveilleux, propriété non moins utile, & plus curieuſe encore que les précédentes, c'eſt que par l'affinité qu'il a avec l'eau, il procure le moyen de fabriquer des eaux minérales factices, ſemblables en tout aux eaux minérales naturelles, ou même plus ſalubres. C'eſt à M. *Venel* qu'on eſt redevable de cette importante découverte. Par divers moyens il parvint à dépouiller une quantité d'eau de *Seltz*, de l'*air fixe* dont elle étoit ſaturée: cette eau perdit dès-lors ſon goût piquant & acidule, & même devint *plate & vapide*; cependant par l'analyſe qu'il en fit, il trouva qu'elle contenoit encore une petite quantité de ſel marin. D'après ces obſervations &

quelques raisonnemens qu'elles firent naître, il prit de l'eau ordinaire, il y fit dissoudre une certaine quantité d'*air fixe*, & y joignit un peu de sel marin, & cette eau factice eut le même goût, les mêmes propriétés que les eaux naturelles de *Seltz*.

D'après ce procédé, rien de plus facile que d'imiter toutes les eaux minérales quelconques. On peut par l'analyse chymique connoître les mixtes qui la composent. Cette connoissance acquise, qu'on introduise dans une eau commune une quantité d'*air fixe* égale à celle que contient l'eau minérale qu'on veut représenter; cette opération faite, on y introduira les autres principes qui entrent dans sa composition, comme *sels* & matières *ferrugineuses*, &c. car c'est encore une des propriétés de ce fluide vraiment miraculeux, que l'eau qui en est saturée a la faculté de dissoudre le fer; & voilà des eaux minérales factices de toute espece, & qui auront même sur les naturelles deux avantages bien précieux, l'un, que pouvant y introduire une quantité d'*air fixe* beau-

la connoiſſance de l'air fixe & de ſes propriétés.

Mais il s'en faut bien que j'aie mis ſous les yeux toutes les propriétés merveilleuſes de ce fluide ; je n'ai pu entrer dans l'examen particulier des différentes eſpèces d'air renfermées ſous la dénomination générique d'air fixe. Je ne vous ai parlé ni de l'*air inflammable*, ni de l'*air déphlogiſtiqué*, ni des différens *airs acides & alkalins*, qui tous préſentent les phénomènes les plus curieux, & dont la parfaite connoiſſance, jointe à celle de l'électricité, rendroit probablement raiſon de la formation des métaux, des exhalaiſons ſouteraines, des tremblemens de terre, des révolutions les plus étonnantes du globe. J'ai paſſé ſous ſilence une infinité d'expériences très-curieuſes qui ſont rapportées dans cet ouvrage, & ne ſont pas ſuſceptibles d'analyſe ; j'ai cru devoir plutôt m'attacher aux objets d'une utilité réelle qu'à celles qui ne pourroient ſatisfaire que la curioſité.

Je ne puis en conſéquence terminer

ner cet article ſans dire un mot d'une eſpèce particulière d'*air*, nommé l'*air nitreux*, qui eſt devenu comme la pierre de touche de l'air atmoſphérique, & qui peut ſervir en quelque ſorte de thermomètre pour graduer les différens degrés de ſalubrité ou d'inſalubrité de l'air que nous reſpirons.

En combinant l'*acide nitreux* avec toutes les ſubſtances qui abondent en phlogiſtique, il ſe forme une efferveſcence très-bruſque & très-forte, & il s'en dégage un fluide très-abondant, très-expanſible, auquel on a donné le nom d'*air nitreux*; or le mélange de cet air avec l'air commun ou atmoſphérique produit une vapeur rutilante très-abondante, & dont la rougeur & l'abondance feront d'autant plus grandes que l'air atmoſphérique combiné avec l'air nitreux ſera plus pur & plus ſalubre; & par conſéquent l'évaporation des deux ſubſtances combinées ſera plus conſidérable à proportion de la plus grande pureté de l'air atmoſphérique,

l'air nitreux restant le même ; ainsi l'on pourra juger de la salubrité de l'air que l'on respire par la quantité du volume aërien qui restera après la combinaison. Il ne reste plus qu'à connoître les moyens de recueillir & de combiner ces deux espèces d'air. Rien de plus simple & de plus facile. L'auteur assigne plusieurs méthodes de faire ces amas ; mais nous ne pouvons le suivre dans tous ces procédés ingénieux qu'il faut lire dans l'ouvrage.

Une réflexion bien importante ; c'est que, par les résultats de plusieurs expériences faites suivant ces méthodes, l'auteur a constaté que l'air des spectacles est beaucoup plus dangereux que celui-même de la salle des pansemens de l'Hôtel-Dieu de Paris. Effrayante vérité, qui peut-être ne dégoûtera personne des spectacles, mais qui du moins devroit bien engager une administration aussi éclairée, aussi patriotique que la nôtre, à chercher, à & mettre en pratique les moyens les plus propres pour renouveller l'air des spectacles.

La nature de la matière & les bornes du journal ne nous permettent pas d'entrer dans de plus longs détails sur cette découverte aussi utile que curieuse. Depuis, le docteur *Priestly*, à qui nous devons la gloire de l'invention, des savans (MM. *Lavoysier*, *Fontana*, *Magellan*, *Macquer* &c.) se sont empressés à l'envi de répandre des lumières nouvelles sur cette matière ; mais il nous manquoit encore un traité élémentaire où les découvertes de ces savans, dégagées de l'appareil scientifique, & de l'obscurité qui les environnent trop souvent, fussent mises à la portée de tout le monde, exposées avec une telle clarté que pour les bien saisir il ne fallût qu'un bon esprit joint au desir de s'instruire. C'est ce que vient d'exécuter M. *Sigaud de la Fond* avec le plus grand succès possible. La justesse dans les idées, la clarté dans l'élocution, la sagacité dans les expériences, caractérisent tous les travaux, tous les ouvrages de cet habile démonstrateur. Mais de tous ceux qu'il

a publiés jusqu'à présent, c'est celui-ci, sans contredit, qui mérite le plus l'attention & la reconnoissance du public, autant pour le mérite de l'exécution, que par l'importance de la matière, devenue non-seulement un objet de curiosité pour les amateurs; mais encore une ressource précieuse pour l'humanité souffrante.

Je suis, &c.

Paris, ce 22 juin 1779.



LETTRE VIII.

Nouveaux opuscules de M. Feutry *de la Société philosophique de Philadelphie, &c. A Dijon, & se trouve à Paris, chez les libraires qui vendent les nouveautés.*

M. *Feutry* connu si avantageusement par son poëme *des Tombeaux* & celui *des Ruines*, publia en 1771 un volume d'opuscules qui fut accueilli du public avec distinction ; encouragé par le succès, il donne aujourd'hui un nouveau volume qui n'est point inférieur au premier, & dont le moindre mérite est d'offrir une agréable variété dans les pièces qu'il contient. D'abord c'est une trentaine de fables toutes remarquables par une étonnante précision, ensuite des pièces fugitives, des épigrammes traduites de différens poëtes étrangers, & un extrait de la vie & des ouvrages d'une foule innombrable de

poëtes Arabes, Basques, Espagnols, Italiens, &c. dont la plupart sont peu connus, & qui méritent de l'être; M. *Feutry* a répandu sur ce morceau curieux les richesses de l'érudition.

Une excellente repartie fait le sujet de la fable suivante, intitulée, *un masque du fauxbourg Saint-Antoine & un Monsieur.*

Avec ton cheval de carton,
Range-toi, vilain masque, -- Oh! oh! vilain vous-même.
-- Insolent! Range-toi, mais très-vîte, sinon...
--Tout doux, mon beau Monsieur, quelque soit votre nom,
Cette dureté semble extrême.
Le peuple doit avoir du plaisir à son tour;
Il se masque par an, trois fois vers le carême,
Et vous vous masquez tous les jours.

M. *Feutry* est inépuisable en traits satiriques contre les traitans; il peut s'en trouver de semblables à ceux qu'il dépeint; mais il en est qui ne doivent point être enveloppés dans cette proscription générale; je con-

nois des financiers sensibles, humains, généreux, qui joignent aux lumières de l'esprit toutes les qualités du cœur. Je les nommerois, si je ne craignois de blesser leur modestie; ainsi, l'on ne doit pas prendre à la lettre les boutades poëtiques auxquelles se livre M. *Feutry*. Elles ne s'adressent qu'aux parvenus insolens, qu'à ces vils favoris de la fortune dont le cœur est entouré d'un triple acier; c'est contre leur cupidité aveugle & barbare que M. *Feutry* a raison d'employer les armes tranchantes du ridicule.

Un Financier, son Médecin & une sang-sue.

J'éprouve un mal bien extraordinaire,
Docteur, un même instant me voit rire aux éclats,
Et devenir d'un sombre attrabilaire;
Je sens de plus que chaque pas
Ébranle mon cerveau, me met enfin si bas,
Que je redoute la lumière. --
Allons vîte, Monsieur, une sang-sue au bras,
A la tempe, à la jugulaire,
Et nous vous tirerons d'affaire.

Vous vous trompez, l'ami, ce n'eſt point là le
cas,
D'une ſang-ſue, apprenez ce myſtère :
Sur l'épiderme d'un confrère
Notre morſure ne prend pas.

L'hommage que M. *Feutry* rend à M. *de Sartine* eſt celui de tous les bons patriotes. Il a pour titre : *Réponſe à un fat.*

Comment donc Monſieur *de Sartine*,
Ne connoiſſant flux ni reflux,
Peut-il conduire la marine ?
Il fait comme fit *Lucullus*,
Qui, s'inſtruiſant, prit l'Arménie.
On fait tout avec des vertus,
De la conſtance & du génie.

Quelques perſonnes pouvoient haſarder la queſtion qui donne lieu à cette réponſe avant que ce grand miniſtre eût le département de la marine ; mais aujourd'hui elle ſeroit un outrage, & l'expreſſion de l'ingratitude ; aujourd'hui que, graces à ſon génie actif & prévoyant, toutes les mers ſont couvertes de nos flottes,

& que notre marine a été pour ainsi dire régénérée par ses soins.

Les Commandemens de l'honnête homme remplissent bien ce titre. C'est un petit traité complet de morale mis en vers familiers & à la portée des enfans & des habitans de la campagne. Plusieurs intendans de province qui ont senti leur utilité les ont fait imprimer, afficher, distribuer dans les villages de leur dépendance. Assurément rien ne fait mieux l'éloge de ces maximes rimées, qui ont obtenu l'applaudissement du *Solon* de l'Amérique, du vertueux *Franklin*.

Le volume est terminé comme je vous l'ai dit, Monsieur, par un jugement détaillé sur plusieurs poëtes, & par des réflexions sur leurs ouvrages qui font honneur au goût & aux connoissances variées de M. *Feutry*. Il faut qu'il se soit armé d'un courage infatigable pour fouiller dans le cahos de la poësie Arabe, Castillane, &c. remonter à leur origine, analyser leurs beautés, &c. Ces différens morceaux ne sont pas susceptibles d'un extrait. Je vous renvoye au livre

même ; c'eſt ſans contredit ce qu'il renferme de meilleur, ſans cependant faire tort au reſte. Je ne ferai qu'un reproche à M. *Feutry*, c'eſt de ne nous avoir donné que de petites pièces dans leſquelles il n'a pas pu déployer le talent qui brille dans le poëme des *Tombeaux*. Nous l'exhortons à travailler à quelqu'ouvrage de longue haleine, dans lequel ſon imagination ne ſoit pas reſſerrée. De l'eſprit, de la facilité, de bonnes plaiſanteries, quelquefois de la négligence, voilà, Monſieur, ce que vous trouverez dans ce volume.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 23 juin 1779.



LETTRE IX.

Nouveau Dictionnaire historique, ou Histoire abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom par le génie, les talens, les vertus, les erreurs, &c. depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, avec des tables chronologiques pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire, par une société de gens de lettres; quatrième édition enrichie d'augmentations nombreuses & intéressantes, & purgée de toutes les fautes qui défiguroient les précédentes, 6 vol. in-8° de 800 pages au moins chacun. A Caën, chez le Roi, *imprimeur, rue Notre-Dame, & à Paris, chez* le Jay, *libraire, rue Saint-Jacques. Prix 31 liv. 4 s. brochés, & 36 liv. reliés.*

J'AI toujours pensé, Monsieur, que ces génies, soi-disans supérieurs, qui ont cru rendre un grand service au genre humain en mutilant, en

éparpillant dans une énorme compilation, tous les principes des arts & des sciences, étoient aussi peu judicieux que le seroit un peintre, qui, pour nous faire connoître quelque personnage fameux offriroit épars çà & là sur la toile tous les membres, tous les traits dont la réunion seule & l'ensemble pouvoient caractériser son héros; mais s'il est rididule de présenter les sciences sous la forme d'un Dictionnaire, rien au contraire n'est plus utile qu'une nomenclature alphabétique bien faite, où l'on trouve réunis tous les faits importans, toutes les anecdotes piquantes, relatives à tous les personnages fameux qui ont figuré avec quelqu'éclat dans le monde politique ou littéraire. A chaque moment on a besoin de vérifier une date, de connoître les écrits d'un auteur, de s'assurer de la vérité de quelque fait concernant la vie ou les ouvrages d'un personnage célèbre, &c. Tous ces détails minutieux ne peuvent être consignés dans les histoires générales dont l'objet n'est que de tracer en grand le tableau rapide des événemens

mémorables & les époques principales. Ce n'est donc que dans un Dictionnaire historique des grands hommes qu'on peut puiser ces connoissances, & par là ces abrégés historiques deviennent d'une utilité générale, d'un secours journalier. L'exactitude & l'impartialité sont les deux qualités principales de cette sorte d'ouvrages ; celui que je vous annonce les réunit au plus haut degré. J'en ai lu les articles principaux, & dans aucun je n'ai trouvé ni erreur, ni partialité. Mais outre ces qualités précieuses, ce Dictionnaire a de plus le double avantage d'avoir rassemblé une infinité d'anecdotes qui ôtent la sécheresse d'une simple nomenclature, & d'être écrit d'un style qui en rend la lecture aussi agréable qu'instructive.

Dans ce qui concerne *Piron*, vous lirez une raison que je ne connoissois pas & plus vraisemblable que toutes celles qu'on a données jusqu'ici, pour laquelle *Piron* n'eut pas le bonheur de s'asseoir au rang des immortels : *je ne pourrois*, disoit-il plaisamment, *faire*

penser trente-neuf comme moi, & je ne pourrois pas non plus penser comme trente neuf.

A l'article *Voltaire* vous trouverez un bon mot peu connu de *Fontenelle* sur la tragédie de *Mérope*. *La représentation de* Mérope, disoit-il, *a fait beaucoup d'honneur à* Voltaire, *& l'impression à Mademoiselle* Dumesnil.

A l'article *Rousseau* l'auteur raconte que le philosophe Genevois en revenant de son malheureux voyage d'Angleterre passa par *Amiens*, où le célèbre *Gresset* voulut le questionner sur la vraie cause de ses malheurs & de ses disputes. Mais *Rousseau* ne lui répondit que ces mots, *vous avez eu l'art de faire parler un perroquet, mais vous ne sauriez faire parler un ours.*

Presque tous les articles importans sont semés de pareilles anecdotes plus amusantes les unes que les autres.

Comme toute l'attention est aujourd'hui tournée du côté des deux philosophes de *Genève* & de *Ferney* que la mort enleva presqu'en même-temps, je vais, pour justifier les éloges que je devois à ce Dictionnaire, vous

citer les portraits qu'il fait de ces deux hommes célèbres. Voici d'abord celui de *Voltaire*.

» Le portrait d'un homme dont on » a dit tant de bien & tant de mal, » n'est pas aisé à faire. On l'a peint » comme jouant, tour à tour, les rôles » d'*Aristippe* & de *Diogène*. Il recher- » choit les plaisirs, les goûtoit & les » célèbroit, s'en lassoit & les frondoit. » Par une suite de ce caractère, il » passoit de la morale à la plaisan- » terie, de la philosophie à l'enthou- » siasme, de la douceur à l'emporte- » ment, de la flatterie à la satire, » de l'amour de l'argent à l'amour du » luxe, de la modestie d'un sage à la » vanité d'un grand seigneur. On a dit » que, par ses familiarités avec les » grands, il se dédommageoit de la » gêne qu'il éprouvoit quelquefois » avec ses égaux; qu'il étoit sensible » sans attachement, voluptueux sans » passion, ouvert sans franchise, & » libéral sans générosité. On a dit » qu'avec les personnes jalouses de le » connoître, il commençoit par la » politesse, continuoit par la froideur,

» & finiſſoit par le dégoût. On a dit
» qu'il ne tenoit à rien par choix, &
» tenoit à tout par boutade. Ce por-
» trait eſt celui d'un homme extraor-
» dinaire ; *Voltaire* l'étoit, & , comme
» tous les perſonnages qui ſont hors
» du commun, il a fait des enthou-
» ſiaſtes ardens & des critique outrés.
» Chef d'une ſecte nouvelle, ayant
» ſurvécu à tous ſes rivaux, & éclipſé
» ſur la fin de ſa carrière tous les
» poëtes ſes contemporains ; il a eu,
» par tous ces moyens réunis, la plus
» grande influence ſur ſon ſiècle, &
» a produit une révolution dans l'eſprit
» & dans les mœurs. Mais s'il s'eſt
» ſervi quelquefois de ſes talens pour
» faire aimer l'humanité & la raiſon,
» il en a abuſé bien plus ſouvent pour
» répandre des principes d'irréligion
» & d'indépendance. Cette ſenſibilité
» vive & prompte, qui anime tous
» ſes ouvrages, l'a dominé dans ſa
» conduite, & il n'a jamais réſiſté aux
» impreſſions de ſon imagination &
» aux reſſentimens de ſon cœur.
» Comme homme de lettres, il occu-
» pera ſans contredit une des pre-

» mières places dans l'estime de la » postérité, & nous ferons encore » mieux connoître à quel dégré il mé» rite cette estime, en détaillant ses » productions ». Et après en avoir indiqué rapidement les beautés & les défauts avec la plus grande impartialité, l'auteur ajoute : » Nous ne » ferons pas mention de quelques » autres poëmes, tels que la *Guerre de* » *Genève*, &c. Quoiqu'ils offrent des dé» tails piquans, nous croyons servir » la gloire de l'auteur, en passant ra» pidement sur des ouvrages enfantés » par le délire de l'irréligion & de la » débauche, & par la fureur de la » vengeance & de la satire. Le cé» lèbre citoyen de Genève est traité, » dans le poëme sur la guerre de sa pa» trie, d'une manière atroce. L'auteur » lui reproche jusqu'à cette maladie de » la dysurie, dont lui-même est mort, » ou du moins qui a avancé sa mort ».

La critique que l'auteur fait de *la nouvelle Héloïse* prouve qu'il est lui-même un excellent critique, ou ce qui revient au même pour l'avantage des lecteurs, qu'il a eu le bon

esprit de puiser dans les meilleures sources. » Ce roman épistolaire, dont » l'intrigue est mal conduite & l'or» donnance mauvaise, est, comme » presque toutes les productions du » génie, plein de beautés & de dé» fauts. On desireroit plus de vérité » dans les caractères, & plus de pré» cision dans les détails. Les person» nages se ressemblent presque tous, » & leur ton est guindé & exagéré. » Quelques-unes de ses lettres sont » admirables, par la force, par la cha» leur de l'expression, par cette effer» vescence de sentimens, par ce » désordre d'idées qui caractérisent » une passion portée à son comble. » Mais pourquoi une lettre touchante » est-elle si souvent suivie d'une digres» sion froide, ou d'une critique insi» pide, ou d'un paradoxe révoltant? » Pourquoi se sent-on glacer tout à » coup, après avoir été pénétré de » tous les feux du sentiment? C'est » qu'aucun des personnages n'est vé» ritablement intéressant. Celui de » *Saint-Preux* est foible & souvent » forcé; *Julie* est un assemblage de

» tendresse & de piété, de grandeur » d'ame & de coquetterie, de naturel » & de pédantisme : *Volmar* est un » homme violent & presque hors de » la nature. Enfin l'auteur a beau » vouloir varier son ton & prendre » celui de ses personnages, on sent » que c'est un effort qu'il ne soutient » pas long-temps, & tout effort gêne » l'auteur & réfroidit le lecteur ».

Vous verrez encore je pense avec plaisir la peinture fidèle qu'il fait du caractère de ce philosophe, le plus vertueux sans contredit de tous ceux qui s'arrogent ce beau nom qu'ils ont déshonoré. » Le caractère de *Jean-* » *Jacques* étoit certainement original; » mais la nature ne lui en avoit donné » que le germe, & l'art avoit beau- » coup contribué à le lui rendre encore » plus singulier. Il n'aimoit à ressembler » à personne, & comme cette façon » de penser & de vivre extraordinaire » lui avoit fait un nom, il manifesta » peut-être un peu trop une sorte de » bisarrerie, soit dans sa conduite, » soit dans ses écrits. Semblable à l'an- » cien *Diogène*, il allioit la simplicité

» des mœurs avec tout l'orgueil du
» génie. Il tâchoit sur-tout de se rendre
» intéressant par la peinture de ses
» malheurs & de sa pauvreté, quoique
» ses infortunes fussent moins grandes
» qu'il ne le disoit & ne le sentoit, &
» quoiqu'il eût des ressources assurées
» contre l'indigence. Il étoit d'ailleurs
» charitable, bienfaisant, sobre, juste,
» se contentant du pur nécessaire, &
» refusant les moyens qui lui auroient
» procuré ou des richesses ou des
» places. On ne peut l'accuser, comme
» tant d'autres sophistes, d'avoir sou-
» vent répété avec une emphase étudiée
» le mot de *vertu*, sans en inspirer le
» sentiment. Quand il parle des de-
» voirs de l'homme, des principes
» essentiels à notre bonheur, du ref-
» pect que nous nous devons à nous-
» mêmes, & de ce que nous devons
» à nos semblables ; c'est avec une
» abondance, un charme, une force
» qui ne sauroit venir que du cœur.
» Il s'étoit nourri de bonne heure de
» la lecture des anciens auteurs Grecs
» & Romains ; & les vertus républi-
» caines qui y sont peintes, le trans-

» portent au-delà des bornes de la » simple estime. Dominé par son ima» gination, il admiroit tout dans les » anciens, ne voyoit dans ses con» temporains que des esprits affoiblis » & des corps dégénérés ». Vous avouerez, Monsieur, que c'est un vrai trésor qu'un Dictionnaire fait avec ce goût & cette équité, qui renferme d'ailleurs tout ce qui a rapport à tous les princes, ministres, guerriers, magistrats, écrivains, artistes célèbres, &c. qui ont existé dans l'univers entier, depuis *Adam* jusqu'à nos jours, ce sont les annales abrégées du monde & de l'esprit humain. Il n'y a sans contredit aucun Dictionnaire qui, pour l'utilité, puisse le disputer à celui-ci, & je ne crois pas qu'il y ait une seule bibliothèque où l'on puisse se dispenser de le placer.

Je suis, &c.

Paris, ce 24 juin 1779.



Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Tractatus Theologico dogmaticus de homine lapso, & reparato autore Nicolao Francisco le Clerc de Beaudron, *sacræ facultatis doctore professore ordinario & emerito, &c. &c. 2 vol. in-8°, prix 8 liv. brochés. A Caën, chez* le Roux, *libraire, & à Paris, chez* Charles-Pierre Berton, *libraire, rue Saint-Victor, au soleil levant.*

Ce traité d'un genre absolument neuf a l'avantage de fixer avec la plus grande précision les limites du dogme & de l'opinion sur une matière où on a toujours eu peine à les reconnoître. L'auteur ne s'en est point laissé imposer par le nombre ou le nom des théologiens qui l'ont précédé; il discute avec toute la méthode possible leurs preuves. Ses raisonnemens sont toujours appuyés & ses réflexions sont pleines de justesse & d'impartialité. Lorsqu'il combat, ou qu'il adopte une opinion, c'est presque toujours d'après l'autorité de saint Augustin, dont il

donne les raisons. Il porte jusqu'à la démonstration l'abus qu'on a fait des expressions de ce saint docteur, & on est étonné de voir que plusieurs passages qui avoient paru décisifs n'ont pas souvent la plus légère application aux objets controversées. Il faut avoir médité la doctrine de ce père, comme l'a fait M. *de Beaudron*, pour saisir avec autant de justesse & de netteté la vrâie valeur des termes qu'il employe relativement à la différence des questions qu'il se propose, ou des adversaires qu'il combat. Sous ce seul rapport, l'ouvrage de M. *le Clerc de Beaudron* seroit infiniment précieux & mériteroit d'être recommandé à tous ceux qui se font une étude de la théologie. Il est divisé en deux parties. La première traite de la chûte du premier homme, du péché originel & de ses suites; & toutes les questions qui y sont traitées sont approfondies & ne laissent rien à desirer. La seconde est consacrée à la grace, dont il explique la nature, la nécessité & les effets. On y trouve une dissertation intéressante sur la doctrine du cardinal *Noris*, dont

l'auteur paroît adopter le ſentiment. Il y a joint le fameux bref, trop peu connu, de *Benoît XIV* au grand inquiſiteur d'Eſpagne.

Cet ouvrage, qui n'a rien de la ſéchereſſe ordinaire des traités de l'école, attache & inſtruit; il n'eſt point de théologien, à qui il ne puiſſe être utile.

Livres nouveaux.

Leçons philoſophiques, par M. l'abbé Guinot, *3 volumes* in-12. *A Paris chez* Durand neveu, *rue Galande.*

Mémoires ſecrets traduits de l'italien, cinquième partie. A Paris, chez Nyon *l'ainé, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.*

Lettres du docteur Bevaard *ſur la Chymie, &c. A Paris, chez* Didot, *Imprimeur de Monſieur, quai des Auguſtins;* Ruault, *Libraire, rue de la Harpe;* Clouſier, *Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Les Fastes, ou les usages de l'année; poëme en 16 chants, par M. le Mierre. *A Paris, chez* P. F. Gueffier, *libraire imprimeur, rue de la Harpe, à la liberté.*

Les Fastes d'*Ovide* ont fourni à M. *le Mierre* l'idée du poëme qu'il présente au public. Au reste ces deux ouvrages n'ont presque rien de commun que le titre; *Ovide* décrit les cérémonies religieuses, & recherche l'origine des fêtes; M. *le Mierre* peint les usages, & les amusemens publics que chaque saison amène. Une mithologie riante offroit au poëte latin des agrémens toujours nouveaux. L'imagination du poëte françois étoit arrêtée

par une religion févère. Le premier pouvoit à fon gré embellir fon récit des ornemens de la fable ; le fecond ne pouvant tirer le même parti de nos légendes s'eft jetté dans la philofophie, qui, dans un poëme, eft toujours un trifte fupplément aux graces de la fiction. Il ne faut pas croire cependant que le fujet d'*Ovide* n'offrit aucune difficulté ; il lui a fallu fouiller dans le cahos de la théologie payenne, remonter à la fource de toutes les fuperftitions populaires, rajeunir de vieilles traditions, & rendre raifon d'une foule de pratiques extravagantes & minutieufes. Mais fon génie fouple & fécond a répandu les fleurs à pleines mains fur des objets qui en apparence étoient peu fufceptibles d'ornemens ; le charme d'une poéfie intéreffante fe fait fentir jufques dans les étymologies dont fon poëme eft rempli. *Ovide* qu'on regarde communément comme un poëte frivole, uniquement propre à chanter les amours, étoit un des hommes les plus érudits de fon temps & des plus verfés dans la connoiffance de l'antiquité ;

on peut sur-tout le regarder comme le plus grand théologien du paganisme. Il est étonnant qu'un écrivain si brillant & si léger qui semble toujours folatrer avec les ris & les jeux, n'ait pas été rebuté de ces détails arides sur la dénomination des mois, sur le lever & le coucher des étoiles, de ces discussions épineuses sur le nom & le culte de plusieurs divinités peu connues; enfin de tous ces vieux contes qu'il étoit obligé d'insérer dans son ouvrage.

Privé des ressources de la mythologie, M. *le Mierre* s'est presque borné à présenter un tableau de nos coutumes annuelles: il expose, suivant l'ordre du calendrier, les assemblées, les foires, les mascarades, les promenades, les voyages que la mode prescrit en différens temps. C'est en cela que son poëme n'est pas vraiment didactique; il peint des objets connus de tout le monde; c'est un recueil de descriptions qui ne contiennent rien d'instructif que les réflexions morales qui n'y sont pas épargnées. Les Fastes d'*Ovide* au contraire ren-

ferment une infinité d'obſervations ſur le culte public, qui étoient inconnues au vulgaire. Ce défaut eſt aſſez léger, car la partie des préceptes eſt la moins conſidérable dans un poëme didactique, où l'on cherche plutôt l'agrément que l'inſtruction ; il réſulte cependant de ces deſcriptions ainſi entaſſées un ouvrage vague, ſans but & ſans fondement, qui ne conſiſte que dans des épiſodes iſolés qui ne ſont point liés enſemble par un ſujet principal. Voyons ſi M. *le Mierre* a ſu couvrir par la poéſie du ſtyle & le charme des détails le vice du plan.

Rien de moins heureux que ſon début.

Muſe qui par la voix d'un cigne harmonieux,
Né ſur les bords du Tibre & *chantre de ſes dieux*,
Des jours fameux dans Rome enſeignas l'origine,
Echauffé comme lui par la flamme divine,
J'oſe porter mes pas dans des ſentiers nouveaux,
Je chante des François *les jeux & les travaux* ;

Les jours que mon pays du nom de fête honore,
Et ce qui disparoît pour reparoître encore,
Le temps au double vol, qui, même lorsqu'il fuit,
Ramène dans son cours les momens qu'il détruit;
L'homme, par le lien des coutumes publiques,
Peut-être mieux uni que par les loix civiques.
Je peindrai les humains dans des rangs inégaux;
Et parcourant l'année en mes divers tableaux;
Je montrerai nos mœurs dans ce champ circulaire
Que forme par son tour l'astre qui nous éclaire.

La clarté, la précision, la justesse sont des qualités essentielles à toute exposition, & l'on peut appliquer aux différentes espèces de poésies, ce que dit *Boileau* du poëme dramatique.

Je me ris d'un auteur qui lent à s'expliquer,
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer.

Que veut M. *le Mierre*? quel est le sujet de son ouvrage? c'est ce qui n'est pas aisé à décider d'après une pareille exposition. Tout ce que l'on y voit, c'est que l'auteur va chanter les jours de fête, & c'est précisément ce qu'il chantera le moins; mais le véritable

ferment une infinit ié comme
sur le culte publ
connues au vul jeux & les travaux.
assez léger ,
ceptes est l vaux , quoi de plus
un poëme e de plus faux ; car M.
plutôt l' e chante point du tout *les*
résult des François ; ce qui suit
ainsi roit exercer la sagacité d'un
br sipe.

Et ce qui disparoît pour reparoître encore.
Le temps au double vol qui même lorsqu'il fuit,
Ramène dans son cours les momens qu'il détruit.

D'abord l'objet de M. *le Mierre* n'est pas de chanter *le temps* ; ensuite à quoi revient cette fausse & obscure métaphysique ? Qu'est-ce que le *double vol* du temps ? Peut-on dire que le *temps ramène les momens qu'il détruit* ? N'est-il pas bien plus vraisemblable que les momens passés ne reviennent plus ?

L'homme par le lien des coutumes publiques ;
Peut-être mieux uni que par les loix civiques.

...*re*, il eſt vrai, s'eſt
...réface ſur les avan-
...retire des aſſem-
...ais dans ſon poëme,
...oint que l'homme ſoit
...ar les coutumes que par
...Cette phraſe d'ailleurs n'a
... ſens ; il falloit, *les hommes*
..., &c.

Je peindrai les humains dans des rangs inégaux.

Toutes ces promeſſes ſont autant de menſonges ; l'auteur ne peint point l'homme dans les différentes conditions. Ce que le poëte annonce le plus clairement dans cette expoſition, c'eſt qu'il va écrire en vers durs & guindés ; & il remplira cet engagement au-delà des eſpérances du lecteur.

Il adreſſe enſuite ſes vœux à la variété, & ſe flatte trop légèrement qu'ils ſeront exaucés.

Riche variété, mon ſujet t'appartient,
D'autres te chercheront, ta faveur me prévient.
L'année à tous momens, par toi change de face ;
Mes vers ſeront comme elle, *en courant ſur ſa trace*,
Humbles, majeſtueux, frivoles quelquefois.

Le ſujet de M. *le Mierre* eſt très-varié, ce n'eſt pas une raiſon pour aſſurer que ſon ſtyle le ſera. Si ſes vers, au lieu d'être *humbles*, *majeſtueux*, *frivoles quelquefois*, étoient toujours pénibles, embarraſſés, rocailleux, il auroit trop promis ; il paroît avoir ſenti lui-même qu'il n'etoit pas bien ſûr des faveurs de la variété; car il redouble ſes inſtances auprès de cette *déité piquante*.

Pour qu'un nouveau laurier puiſſe parer mon front,
Teins mes écrits *changeans* de l'objet qu'ils peindront.
Si la trace des dieux fut, dit-on, reconnue
Aux parfums qu'après eux ils laiſſoient dans la nue,
Que dans mes vers ainſi chaque trait apperçu,
Se ſente du trépied où je l'aurai conçu.

Vous verrez, Monſieur, que tous les traits ſemés dans cet ouvrage paroiſſent avoir été conçus ſur le même *trépied*, & quand M. *le Mierre*, cachant aux foibles mortels ſa divinité, eût gardé l'anonime, je ſuis perſuadé

qu'on eût aisément reconnu sa *trace* à la rudesse & à l'âpreté de ses vers.

Le premier jour de l'an, les visites inutiles, les complimens perfides, dont on est convenu de se fatiguer mutuellement alors, offroient au poëte une matière usée qu'il falloit rajeunir par la légereté, la finesse & les graces du style. On s'apperçoit que M. *le Mierre* a fait quelques efforts, & l'on rencontre de temps en temps des traits agréables dans sa description. Voici comment il peint le *palais marchand*.

Au centre de Paris est une antique enceinte
Où l'ardente chicane *a mis son labyrinthe;*
Tout le peuple à ses murs livre un joyeux assaut.
Des dons du nouvel an là *brille le dépôt;*
La mode en vingt endroits sur un pivot assise,
Un moulinet au front, *je change* pour devise,
Etale sous l'abri du verre transparent
De cent colifichets le mélange *attirant*,
Bagatelles de prix, joyaux, léger bagage,
Que sur son aîle amour va *porter en hommage*

. . . .

M. *le Mierre* force en vain son talent pour être gracieux & léger, la nature se montre toujours par quelqu'endroit.

Ces expreſſions, *a mis ſon labyrinthe*, *le mélange attirant*, *porter en hommage*, n'ont point la pureté & l'élégance convenables ; cette cacophonie *des dons du nouvel an* eſt affligeante pour l'oreille.

C'eſt un peuple enfantin que la ſoif des étrennes
Fait *à pas allongés* tróter vers leurs marraines.

A pas allongés, cette image n'eſt pas juſte ; les enfans ne trottent point *à pas allongés*, l'empreſſement leur fait multiplier, & non pas allonger les pas.

Ce ſont des ſanſonnets ſifflés par des pédans,
Qui vont en vers d'emprunt haranguer leurs
mamans,
Et de l'air dont en claſſe ils récitent le thême,
Bégayer les tranſports de leur amour extrême.

. . . .

Le marteau retentit aux portes des palais,
On députe ſes noms, on ſe voit par billets.

. . . .

Le peuple moins biſarre & ſur-tout plus aimant,
Tout le jour eſt en courſe & ſe cherche vrai-
ment.

La paix en embuscade, au détour d'un chemin,
Force ici deux rivaux à se tendre la main;
Là les inimitiés paroissent se suspendre.

Ces deux vers *la paix en embuscade*, &c. manquent de justesse. Ce n'est point la paix, c'est la mode & l'usage qui forcent les rivaux de s'embrasser. La paix ne se met point en embuscade au détour d'un chemin. Cette expression *embuscade*, annonce une hostilité, une trahison, & ne convient point à la paix. Ces adverbes *ici* & *là* ne signifient rien dans cet endroit, & ne marquent aucune distinction entre les objets; car où *les inimitiés paroissent se suspendre*, c'est aussi là que *les rivaux se tendent la main*. Le dernier vers est d'une dureté horrible, *paroissent se suspendre*; ces *s* multipliées forment un sifflement très-désagréable.

La description de la fête des Rois est chargée de quelques circonstances triviales, & les réflexions galantes de l'auteur, sur les femmes qui sont admises à la royauté des festins, sont fades & communes. Les mariages

interrompus pendant l'avent, & qu'on commence à célèbrer le lendemain des Rois, ont fourni à M. *le Mierre* le sujet d'une longue dissertation morale sur les dangers d'une union mal assortie. Il apostrophe les pères & les mères, qui, dans le mariage de leurs enfans, ne consultent que l'ambition & l'intérêt. Ce sermon n'est pas neuf, & le style en est encore plus commun; jugez-en par cette exclamation du prédicateur.

L'heureux sort! quand deux cœurs ont pu se rencontrer,
Pour s'aimer dans un nœud qui doit toujours durer.

Voici cependant quelques préceptes nouveaux qu'on ne s'étoit point encore avisé de donner aux époux.

Mais tandis que ma muse à ces conseils s'arrête;
L'heure vole & la nuit s'avance sur la fête.
On va se séparer, & les jeunes époux
Vont chercher loin du bruit d'autres momens plus doux;
Mais toi qu'avant la noce, à peine ton épouse
Apperçut au travers d'une grille jalouse;

Toi qui n'as préparé par aucun ſoin touchant,
Je ne dis pas l'amour, mais le moindre penchant,
Quels ſont ici tes droits ? D'un objet plein de charmes,
Ménages-tu ſi peu les pudiques allarmes ?
Iras-tu profaner les timides appas
De celle que l'hymen jette ainſi dans tes bras ?
Sa jeune ame aux deſirs n'eſt pas ouverte encore ;
Et loin de l'amener à l'amour qu'elle ignore,
Tu perds auprès d'un cœur qui reſte inanimé
L'inſtant dont tu jouis & l'eſpoir d'être aimé.

N'êtes-vous pas un peu ſurpris, Monſieur, de la témérité du poëte qui ſe gliſſe dans la chambre nuptiale & veut mettre empêchement à la conſommation du mariage, ſous prétexte que le nouvel époux n'a pas fait l'amour aſſez long-temps. On pourroit demander à M. *le Mierre* lui-même *quels ſont ici ſes droits* ? Son zèle poëtique s'échauffe aſſez mal à propos contre une *profanation* imaginaire, & il ſuppoſe fort gratuitement que l'ame d'une jeune épouſe n'eſt pas encore

ouverte aux desirs, parce qu'elle n'a vu son époux qu'à travers la grille. La modération qu'il prescrit, loin d'être un moyen de se faire aimer, seroit quelquefois susceptible d'une interprétation peu favorable.

L'auteur a cru devoir faire entrer dans son plan la peinture de chaque saison; ces tableaux sont devenus si communs, qu'il n'y a que le plus brillant coloris qui puisse les faire supporter aujourd'hui. M. *le Mierre* auroit dû pour l'intérêt de sa gloire épargner au lecteur des lieux communs si propres à faire remarquer les défauts de son style. Il auroit dû sentir que ses vers dépourvus d'harmonie & d'images ne figureroient point avantageusement auprès de la poésie riche & animée de l'illustre auteur qui nous a donné la description des quatre parties du jour & des quatre saisons de l'année. Par exemple, sous quelle image burlesque M. *le Mierre* nous présente-t il les vents?

Ces êtres qu'on nous peint sous des formes
Bisarres,

Ces visages bouffis, sans corps, qui dans les airs
De leur cuisante haleine enfantent les hivers,
Ont accouru du nord, *ont par-tout* sur nos têtes
Déchaîné les fureurs de leurs *sourdes* tempêtes.

Des visages bouffis, sans corps, qui enfantent les hivers de leur cuisante haleine. Quel jargon ! on diroit que l'auteur a voulu travestir les idées ingénieuses & poétiques de *Virgile* & de plusieurs autres écrivains sur le même sujet. Quelle dureté, quel embarras dans ces vers où il peint la rivière qui charrie des glaçons !

Le fleuve *en une nuit &*, *d'espace en espace*,
S'est couvert de glaçons *voguant à la surface* ;
Son canal *condensé par cet inerte amas*,
Forme un terrein solide où j'affermis mes pas.

Vous trouverez cependant quelques traits heureux dans la description des *patins*.

Au plus fort des hivers, *sous l'âpreté des vents*,
La jeunesse au front gai, pour qui tout est
printemps,
Sous ses pieds place un fer & de sa lame agile
Sillonne des étangs la surface immobile.

Sur cette triste arène elle amene les ris,
Comme dans les beaux jours sur les gazons fleuris;
Par cent divers détours, *jeux légers du caprice*,
On se croise, on se fuit sur la glissante lice;
L'un, tout prêt à tomber, de son bras étendu,
Regagne en un clin-d'œil l'équilibre perdu;
Un autre dans son cours, sur la glace infidelle,
S'arrête tout à coup, se débat & chancelle,
Il tombe; chacun rit, &c.

Il y a dans ce morceau quelques vers expressifs dont l'harmonie imitative fait image.

Sillonne des étangs la surface immobile

est un vers juste & précis qui exprime bien l'action & la marche rapide du patineur.

On se croise, on se fuit sur la glissante lice

peint, par le moyen des *s* multipliées, le bruit des patins sur la glace. Les suivans sont aussi très-pittoresques & représentent bien les mouvemens, les attitudes, & la chûte du patineur. Mais ces beautés sont défigurées par plusieurs défauts. En géneral, il est

difficile de trouver dans ce poëme une tirade qui ſoit d'une élégance continue. *Sous l'âpreté des vents*, hémiſtiche peu correct. *Sur cette triſte arène*, &c. Ces deux vers renferment une réflexion platte & déplacée. *Jeux légers du caprice* eſt une cheville.

La poéſie deſcriptive domine dans cet ouvrage qui n'eſt dans ſa totalité qu'un amas de deſcriptions bien ou mal liées par des tranſitions légères. Ce genre, très-propre à augmenter nos richeſſes poëtiques, eſt fort difficile à traiter parce que notre langue n'eſt pas abondante en termes nobles ; parce qu'elle ſe refuſe à une foule de petits détails dont le ſtyle ſeul peut relever la ſimplicité ; enfin, parce qu'elle manque ſouvent d'expreſſions énergiques & préciſes pour peindre les grands objets. Il faut donc qu'un auteur qui veut réuſſir dans le genre deſcriptif connoiſſe à fond le génie de ſa langue & toutes les reſſources qu'elle peut fournir, qu'il ſoit doué d'un génie fécond & ſouple tout à la fois, capable de prendre le ton des différens objets qu'il veut peindre, &

de répandre ſur ſes tableaux cette variété agréable qu'on admire dans la nature ; il faut enfin qu'il ait un ſentiment exquis du beau qui le guide dans le choix des traits & des circonſtances qu'il doit expoſer aux yeux de ſes lecteurs ; un goût ſûr qui lui faſſe diſtinguer la nuance qui ſépare le ſimple d'avec le bas & le trivial , le plaiſant d'avec le burleſque , l'expreſſion neuve & hardie d'avec celle qui eſt biſarre & forcée. Quoiqu'on trouve communément dans les peintures de M. *le Mierre* de l'eſprit & des traits ſaillans , il paroît qu'en général le goût lui a manqué , & qu'il a rarement ſu choiſir & les objets qu'il falloit peindre , & les couleurs qui leur convenoient. Pour vous en donner une preuve , Monſieur , je choiſis un des morceaux les plus brillans du poëme ; c'eſt la deſcription du bal de l'opéra.

Quelle maſſe mouvante , & quelle ardeur commune !
Eſt-ce un peuple de fous *deſcendus de la lune ?*
L'un l'autre en tous les ſens je les vois ſe preſſer ;
C'eſt ce bataillon Grec qu'on ne pouvoit percer ;

Pour un visage humain, *mille faces postiches*,
Pagodes en vernis, ambulantes fétiches,
Sous de longs nez crochus grimaces de carton.
Le plus jeune en vieillard, *barbe blanche au menton*;
La plus jolie a pris la plus laide figure;
Bâton d'aveugle en main le riche est sous la bure.

. . . .

Un fausset d'étiquette y déguisant la voix,
N'y permet qu'un langage & sans suite & sans choix.
La liberté, l'amour, la feinte & la méprise,
Sont les divinités de ce lieu de franchise;
La vanité se tait, la raison s'étourdit,
Sous le masque indulgent la pudeur s'enhardit:
Ici c'est un secret qu'a surpris l'artifice,
Une vengeance ailleurs *qu'on tire avec malice*;
Les intrigues par-tout, les sermens vrais ou faux,
Les ruses des amans, les pièges des rivaux,
Même la jalousie a pris l'air de la joie.
Chacun avec ardeur se cherche, se coudoye,
Se quitte, se reprend, dans ces lieux enchantés;
Damis passe, repasse, attaque vingt beautés,
Questionne au travers du tourbillon qui roule,
N'attend pas la réponse & se perd dans la foule.

Ce sujet étoit susceptible de beau-

coup d'agrémens & paroissoit devoir égayer l'imagination du poëte ; mais M. *le Mierre* n'a pas su distinguer & saisir les objets gracieux qui s'offroient en foule à son pinceau ; son style est sur-tout dépourvu du coloris fin, délicat & léger, qui convenoit à un pareil tableau. Au lieu de présenter sous un jour agréable & riant ces masques différens, ces déguisemens si variés, il ne les montre que du côté le plus maussade & le plus dégoûtant ; ses images & ses expressions sont basses, triviales & burlesques. *Faces postiches, ambulantes fétiches, longs nez crochus, grimace de carton, barbe blanche au menton, bâton d'aveugle, fausset d'étiquette.* On ne reconnoît point dans ce style plattement bouffon l'artifice délicat d'un agréable pinceau, qui, de l'objet le plus hideux, sait faire un objet aimable. *Quelle masse mouvante* ; les *masses* si ridicules dans la prose de M. *Thomas* le sont bien davantage dans la poésie. *Fous descendus de la lune* ; façon de parler burlesque.

C'est ce bataillon Grec qu'on ne pouvoit percer.

Allusion pédantesque ; comparer les

masques du bal de l'opéra à la phalange Macédonienne, c'est faire un étrange abus de l'érudition.

La plus jolie a pris la plus laide figure.

Vers foible & plat, dont l'idée cependant pouvoit être développée d'une manière fine & ingénieuse.

Les intrigues par-tout, les sermens vrais ou
faux.

Ce vers & le suivant sont parasites & vagues, ce ne sont que des mots; il falloit, pour égayer la description, peindre quelques-unes de ces intrigues & de ces ruses qui pouvoient fournir la matière de plusieurs jolis tableaux.

Même la jalousie a pris l'air de la joie.

L'idée de ce vers est obscure, forcée; & se lie mal avec ce qui précède.

Il semble que le talent de M. *le Mierre* ne soit pas pour les peintures gracieuses qui demandent de la délicatesse & de la légereté. Vous serez plus content de sa description des ma-

tracé, ce ne sera que pour se moquer du peintre. Il n'est gueres d'usage de placer des cabarets dans des jardins Anglois, & rien ne seroit plus aisé pour les riches que de les fournir de vin; il est un peu plus embarrassant de faire venir de l'eau où il n'y en a point; cependant les rivières des jardins Anglois n'en manquent pas, quoique cette eau ne soit pas aussi belle & aussi pure que celle des rivières naturelles. On sent que le poëte a cherché aux dépens du bon sens & de la vérité une misérable antithèse entre le *vin* & *l'eau*. J'ai vu plusieurs jardins Anglois, je n'y ai point remarqué de *vaches de carton*, ni de *rochers de sapin*. Cela n'est pas du moins assez commun pour qu'on en puisse faire l'objet d'une censure générale.

Des moulins qui dans l'air ne battent que d'une
aîle.

Jeu de mots froid & pitoyable !

Un clocher sans chapelle, & des forts sans canon.

Il n'est pas extraordinaire que le clocher

clocher d'une chapelle démolie ſubſiſte encore, & que de vieux forts ruinés ſoient ſans canon. *De neuves ruines*, l'expreſſion eſt vraiment neuve, un peu dure & baroque ; mais l'idée qu'elle offre eſt juſte & piquante.

Un gazon cultivé près d'un buiſſon d'épines ;

Il n'y a pas là le mot pour rire. Ce rapprochement de la nature ſauvage & de la nature cultivée eſt agréable & nullement ridicule.

Vous trouverez un ton de plaiſanterie un peu plus juſte dans l'énumération que fait l'auteur des différentes ſortes de perſonnes qui vont aux eaux. Mais il s'en faut bien qu'il ait répandu ſur ce ſujet tout le ſel & tout l'enjoûement dont il étoit ſuſceptible.

Je vois auprès de lui (du guerrier) *Liſe* ſe lamentant,
Roſe décolorée & qui vient languiſſante
Refleurir dans le ſein de cette eau bienfaiſante.
Un hypocondre Anglois de ſon ſpleen conſumé,

Un livide Espagnol par la bile enflammé,
Le chanoine amaigri, scandale du chapitre,
Les vaporeux titrés, *les vaporeux sans titre.*
Ne croyez pas pourtant que la source des bains
Ne prodigue ses flots qu'à d'*infirmes humains*;
Toujours le plus plaintif n'est pas le plus malade;
Il est des *maux d'emprunt*, des langueurs de parade.
Un peuple féminin que *Sénac* fatigué,
Exprès pour s'en défaire, aux bains a relegué;
D'autres vont d'habitude à cette eau salutaire
Humecter tous les ans *leur chef visionnaire.*
Plus d'un oisif y vient pour guérir son ennui
Sans songer au secret d'en préserver autrui.
Toutefois au milieu de ces *fous aquatiques*
Sont esprits amusans, *charmantes lunatiques*;
Qui malades par air, faites pour le plaisir,
Se départent souvent du projet de languir.
Un nouveau *Céladon* a suivi sa bergère;
Céliante alléguant un mal anniversaire,
Et pour fuir par semestre un importun mari,
Dans l'onde, *autre Syrinx*, a cherché cet abri.

Il y a dans cette description quelques plaisanteries fades, exprimées d'une manière plus burlesque que plaisante. Par exemple, *les vaporeux titrés*,

les vaporeux sans titre, humecter leur chef visionnaire, fous aquatiques, charmantes lunatiques.

Toujours le plus plaintif n'est pas le plus malade.

Vers plat & trivial. *Des maux d'emprunt*, expression peu élégante.

Sans songer au secret d'en préserver autrui.

Ce trait de critique est déplacé ; car il est fort naturel qu'un homme qui cherche à se guérir de son ennui ne *songe* point *au secret d'en préserver autrui.*

Se départent souvent du projet de languir ;

L'expression de ce vers est incorrecte, obscure & guindée.

Un nouveau Céladon a suivi sa bergère ;

Cela n'est pas dans la vérité ; car dans ces assemblées où l'on cherche le plaisir beaucoup plus que la santé, on trouve bien peu de bergères & encore moins de *Celadons*. *Autre syrinx*, allusion peu juste & trop tirée. *Syrinx* fuyoit les poursuites d'un amant & non pas d'un époux ; elle se plongea

dans les eaux pour conserver son honneur & non pas pour commettre une infidélité. *Cet abri*, le pronom *cet* est louche dans cet endroit, & nuit à la régularité de la construction, il falloit *un abri*.

Je suis tenté de regarder aussi comme un effet du goût de M. *le Mierre* pour la plaisanterie, le singulier parallèle qu'il établit entre saint *Antoine* & lui.

Tu fuis dans les deserts les profanes humains;
Aux solitaires lieux comme toi je médite,
Et le poëte ainsi tient aux mœurs de l'hermite;
Mais sur d'humbles vertus constamment appuyé,
D'aucunes vanités ton cœur ne *s'inquiète;*
Moi, par ambition, je cherche la retraite,
La solitude échauffe un enfant d'Apollon.
Du calme autour de moi, mais du bruit pour mon nom.

Ce dernier vers offre une boutade d'égoïsme poétique assez plaisante. Plusieurs écrivains célèbres de l'antiquité ont avoué ingénûment leur amour pour la gloire, & se sont flattés

d'avance de l'immortalité ; mais il eft à remarquer que leurs écrits juftifioient cette vanité.

M. *le Mierre* a fait tous fes efforts pour varier l'infipide uniformité des defcriptions entaffées dans fon poëme. Les divers ufages qu'il décrit lui fourniffoient une moiffon très-ample de réflexions morales, & il a tiré de cette reffource tout le parti poffible. Dans fon ouvrage, chaque defcription ne marche qu'accompagnée d'une tirade philofophique. L'alliance de la poéfie & de la philofophie eft très-ancienne. Mais l'art d'embellir la vérité, & de revêtir la morale des couleurs de l'imagination a toujours été fort rare. Nous avons aujourd'hui beaucoup de philofophes & point de poëtes ; car je ne donne point ce nom à des verfificateurs durs & fecs qui renferment dans une mefure de fix pieds des penfées fouvent fauffes ou obfcures. Les réflexions de M. *le Mierre* font communément juftes, naturelles ; on y trouve même quelquefois du fentiment. On n'exige pas d'un poëte que fes idées foient neuves & pro-

fondes ; sa tâche est remplie lorsqu'il a su relever par les charmes de l'élocution une morale simple & commune. M. *le Mierre* est fort éloigné d'avoir rempli cette tâche ; il disserte, il moralise, mais il ne peint presque jamais, il a même eu l'imprudence de s'engager dans des détails physiques, & de hérisser ses vers, déjà si rudes par leur construction, de termes scientifiques que la poésie réprouve. *Virgile* qui embellit tout ce qu'il touche est grand poëte, même lorsqu'il développe les plus sublimes spéculations de la physique. M. *le Mierre* en plusieurs endroits de son ouvrage n'est qu'un physicien sec & aride, & dans ses mains les fleurs de la poésie semblent se convertir en ronces & en épines. Je n'en veux pour preuve que cet éloge de l'eau.

O toi du feu central l'assidu contrepoids,
Sans qui ce globe entier, inactive matière,
Ne seroit qu'un amas de cendre & de poussière.
Et l'air qu'un morne espace où le nitre arrêté
Porteroit la froidure avec l'aridité,
Eau nécessaire à l'homme, à sa frêle existence,

Où ne ressent-on point ta féconde influence?
Tu pénètres la terre & les corps les plus durs;
En mer autour du globe, en fleuve entre nos murs,
En source dans la roche, en vapeur dans la nue,
En ruisseaux dans nos champs & par-tout répandue;
Semblable pour la terre au Méandre empourpré
Du sang, qui nous anime, en nos veines filtré.

Il semble que M. *le Mierre*, malgré la bonne opinion que tout poëte a de ses vers, ait eu un secret pressentiment que cette magnifique tirade sur l'eau ne seroit pas extrêmement amusante pour les lecteurs; car il ajoute immédiatement après:

Mais j'apperçois l'ennui, ce vieillard impotent,
Adroit à se glisser quoiqu'il marche en boitant.
Il rode autour de moi pour souffler sur mes vers.
Fuis loin, monstre glacé, plus froid que les hivers,
Qui bailles, fais bailler, sommeil pesant, mort lente.

Il y a grande apparence que l'ennui

n'a pas été fort épouvanté des menaces & des injures de M. *le Mierre* ; les bons vers sont le plus sûr secret pour le chasser ; mais il faut avouer que rien ne l'invite davantage que cet obscur jargon qui plaît aux ignorans parce qu'ils ne l'entendent pas. Y a-t-il rien de plus fastidieux que cette apostrophe emphâtique à la mer ?

Vaste empire des eaux, *image en ton espace*
De l'espace infini qui toi-même t'embrasse,
Origine & tombeau des fleuves, des torrens,
Domaine illimité des abymes, des vents,
Fluide inconcevable, orageuse étendue,
Roulant comme un tonnerre encore sourd dans la nue,
De golfes & de lacs, élément composé ;
Sous des cieux différens en vingt mers divisé.

Les digressions & les épisodes dans le poëme héroïque ne sont que des accessoires qui deviennent même défectueux lorsqu'ils sont trop multipliés & trop peu liés avec le sujet principal ; mais dans le poëme didactique, ils forment en quelque sorte

la partie essentielle, puisque c'est celle qui est la plus agréable, & qui doit dédommager les lecteurs de la sécheresse des préceptes. Le poëme de M. *le Mierre*, bien loin d'être privé de ces ornemens, en est même surchargé. N'ayant point de fonds ; il consiste tout entier en épisodes, qui, malgré les ligatures & les transitions, n'ont pas un but commun, & ne forment pas un même tout.

Denique sit quodvis simplex duntaxat & unum.

Mais le plus grand inconvénient, c'est que ces épisodes sont presque tous du genre descriptif ; point de faits, point de récits, point de scène dramatique qui varie l'uniformité de ces peintures, car je compte pour rien deux petits contes galans, très-fades & très-insipides ; le seul récit qui mérite quelqu'attention est celui où le poëte raconte un trait de bienfaisance de Madame la duchesse *de Chartres*. Cette narration, d'ailleurs prolixe & diffuse, n'est pas sans mérite. On peut aussi regarder comme une espèce d'épisode

le portrait que M. *le Mierre* a tracé du docteur *Young*; c'est un des meilleurs morceaux du poëme, & c'est par là que je terminerai cet article.

Détracteur de la vie, *Young*, Anglois farouche;
Noctambule pressé que le soleil se couche,
Pour méditer en paix tes funestes tableaux,
Apôtre de la mort prêchant sur des tombeaux;
De quoi m'entretiens-tu? Sous quel jour infidèle,
Vois-tu donc les devoirs de la race mortelle?
Lorsque loin des vivans tu vis auprès des morts,
Rêveur infortuné, crois-tu veiller? Tu dors.
Young, pourquoi semblable à l'orage en furie,
Viens-tu coucher les fleurs dans le champ de la vie?
En proie aux maux du corps, en butte aux noirs chagrins,
Les jours de l'homme hélas! sont-ils donc trop sereins?
Et veux-tu sans pitié pour les maux qu'il endure,
Ajouter à l'impôt qu'il paye à la nature?

Ce poëme est fatiguant par la mo-

notonie des descriptions ; mais ce vice qui tient au sujet seroit en quelque sorte excusable, si du moins ces descriptions étoient revêtues d'une poésie riche & ornée ; car, comme l'a dit *Boileau*,

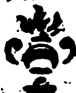
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance.

Mais cette magie du style qui couvre tous les défauts, ce coloris enchanteur si nécessaire dans un ouvrage sur-tout qui ne peut avoir d'autre mérite que l'agrément des détails, sont des secrets absolument inconnus à la muse de M. *le Mierre*. On le retrouvera dans cette production tel qu'il a toujours paru dans ses autres écrits, âpre, sec & raboteux ; il y a dans ses vers de l'esprit, des idées, quelquefois de la force & de la précision, souvent même de la chaleur & une certaine verve originale, mais presque jamais de goût, de correction & d'élégance ; la marche en est pénible & embarrassée, le tour obscur & guindé, en un mot ils sont absolument dénués d'harmonie, de graces &

d'images. L'auteur paroît toujours *travailler son cerveau* & *rimer malgré Minerve*. Si M. *le Mierre* eût mieux consulté son talent & ses forces, jamais il ne se fût infructueusement consumé sur des ouvrages faits pour être lus. Les défauts du style sont couverts au théâtre par le prestige du débit & l'intérêt des situations ; mais dans le silence du cabinet un hémistiche foible n'échappe pas à la censure ; des vers durs & barbares peuvent en imposer à des spectateurs séduits par l'illusion de la scène, mais ils ne trouveront jamais de lecteurs.

Je suis, &c.

Paris, ce 30 juin 1779.



LETTRE XI.

Relation des voyages entrepris par ordre de sa majesté Britannique, & successivement exécutés par le commodore Byron, *le capitaine* Carteret, *le capitaine* Wallis, *& le capitaine* Cook, *dans les vaisseaux le* Dauphin, *le* Swallow *& l'*Endeavour, *traduite de l'Anglois, 4 volumes in 4°. remplis de cartes & de figures, prix reliés 72 l.*

Et Voyage dans l'hémisphère austral & autour du monde, fait sur les vaisseaux de roi l'Aventure & la Résolution, *en 1772, 1773, 1774 & 1775, écrit par* Jacques Cook, *& traduit de l'Anglois, 5 volumes in-4°. aussi remplis de cartes & de figures, prix reliés 78 liv. A Paris, chez* Mérigot *le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.*

CES deux ouvrages présentent un tableau curieux & intéressant des nouvelles découvertes faites par les

Anglois dans cette portion du globe qui est entre la pointe méridionale de l'Amérique, le cap de Bonne-Espérance, & le pôle Austral. Cet esprit d'aventures & de conquêtes qui dirigea les anciennes expéditions maritimes des Espagnols & des Portugais paroissoit depuis long-temps affoibli dans l'Europe ; on avoit reconnu que le commerce ne pouvoit pas gagner beaucoup à ces découvertes ; & les souverains n'étoient pas disposés à prodiguer leurs flottes & leurs trésors pour procurer à la société de nouvelles lumières sur la géographie, la physique & la morale, seul fruit qu'il y ait à recueillir de ces entreprises. Ce goût pour les voyages a cependant paru se ranimer en Angleterre dans ces dernières années. Le souverain qui la gouverne, plein de zèle pour les progrès de la philosophie & des arts, a fait partir des vaisseaux commandés par les officiers les plus distingués de la marine, pour aller chercher dans l'hémisphère méridional de nouveaux pays & des terres inconnues. Le succès a parfaitement

répondu à ses vues, & sous ses auspices il s'est fait en moins de sept ans des découvertes plus importantes que celles de tous les navigateurs ensemble depuis l'expédition de *Colomb*.

Les philosophes disputent encore pour savoir si la connoissance du nouveau monde a été plus funeste qu'utile à l'ancien. La vaste etendue des mers étoit en quelque sorte une barrière que la prudente nature avoit mis entre l'Amérique & l'Europe, & pendant une longue suite de siècles cette barrière a été insurmontable.

> Nequicquam Deus abscidit
> Prudens Oceano dissociabili
> Terras si tamen impiæ
> Non tangenda rates transiliunt vada.

Mais du moment que le génie audacieux de *Colomb* eût franchi ces bornes sacrées, la nature parut venger sur les Européens ses droits violés. Une maladie, le plus terrible fléau de l'humanité, le luxe & la corruption des mœurs introduits en Europe avec l'or du Pérou, une multitude innom-

Anglois dans cett[…]s de l'intem[…] qui est entre la p[…] climat, la des[…] l'Amérique, […] habitans de cette […] rance, & l[…]ent honteux d'injus[…] d'aventur[…]cité & de barbarie, […]gea les […]ux réels que cette décou[…] times […]oduits; c'est à ce prix que par[…]ons acheté quelques produc[…] dar[…], dont nous pouvions aisément […]s passer. Mais si l'on considère, […]un autre côté, la navigation per[…]fectionnée, la géographie & la phy[…]sique enrichies d'une foule d'obser[…]vations, le commerce aggrandi, l'ins[…]dustrie ranimée, si l'on songe aux lu[…]mières que nous avons acquises sur la nature de l'homme & sur les avan[…]tages d'une société policée, on con[…]viendra que ce grand événement, nous a du moins fourni à nos dépens des instructions fort utiles sur plusieurs objets importans.

Les nouvelles découvertes des An[…]glois, sans avoir les mêmes inconvé[…]niens que celles des Espagnols, ne sont guères moins propres à nous instruire & à nous éclairer sur les points qui intéressent le plus l'huma-

n ni l'ambition, ni l'avarice
...t vers le pôle austral
...s intrépides, c'est le
...noître plus parfaitement
... que nous habitons, & les
...es espèces d'hommes qui la
...gent avec nous, c'est la noble
...iosité de voir de nouveaux pays, de nouvelles mœurs, une nature simple & sauvage, que l'industrie humaine n'a point encore altérée; c'est la passion louable d'étudier l'homme dans son état primitif, livré à son instinct & libre des conventions sociales qui souvent le dénaturent en le civilisant. Quels sentimens d'admiration & de reconnoissance ne devons-nous pas à ces hommes zèlés & courageux qui n'ont pas craint de s'engager dans des mers inconnues, pour nous rapporter à travers mille dangers, des connoissances & des observations nouvelles, & nous faire jouir des fruits de leurs voyages sans que nous en ayons partagé les peines & les fatigues.

Il n'y auroit point de lecture plus instructive & plus agréable que celles

des voyageurs, si leurs relations n'étoient pas remplies de fables & de mensonges. Occupés la plupart de leur commerce & de leurs intérêts particuliers, ils n'ont eu ni le loisir, ni les moyens, ni les talens nécessaires pour observer exactement, la religion, le caractère, les usages des peuples, & les différentes productions des pays qu'ils ont parcouru. Envisageant dans le récit de leurs voyages un nouvel objet de gain, ils ont moins cherché à donner à leurs lecteurs des notions sûres & précises, qu'à les flatter par des contes toujours plus amusans que la vérité pour le commun des hommes. Ce qui doit sur-tout distinguer les voyages Anglois que je vous annonce de cette foule de relations fausses & romanesques dont nous sommes inondés; c'est l'exactitude scrupuleuse avec laquelle les voyageurs ont examiné les lieux, décrit les productions naturelles, & observé les hommes. Il n'y a point d'histoire écrite avec plus de soin, de circonspection, de sagesse & de lumières.

Je vais maintenant, Monſieur, vous indiquer les principales découvertes de ces célèbres navigateurs, & quelques-uns des détails les plus curieux que préſentent leurs voyages.

Le premier, fait par le commodore *Byron*, offre quelques circonſtances intéreſſantes qui concernent les Patagons. On a douté long-temps de l'exiſtence de cette race de géans, & les ſentimens des voyageurs ſont ſi partagés à ce ſujet que la taille des Patagons étoit devenue une eſpèce de problême. Le témoignage du commodore *Byron* doit fixer déſormais l'opinion publique ſur ce peuple extraordinaire; il nous aſſure poſitivement avoir rencontré ſur cette côte une troupe de cinq cens hommes hauts d'environ ſept pieds; il décrit aſſez au long l'accueil qu'ils lui firent, & il paroît par ſa narration que ces géans, avec tant de facilité pour nuire, ſont les plus doux de tous les hommes.

Le commodore *Byron* eſt entré deux fois dans le détroit de Magellan, & il a fait ſur ce fameux paſſage des

réflexions qui peuvent être fort utiles aux navigateurs ; ce qui donne le plus de lustre à son voyage, c'est la découverte de quelques isles jusqu'alors entièrement inconnues, situées dans le voisinage des isles des Larrons ; il ne put y faire aucun séjour, mais il nous a laissé un récit assez agréable de son entrevue avec les habitans. En voici quelques traits. » Ces Indiens » nous ayant considérés pendant quel» ques instans, l'un d'eux sauta dans » l'eau, nagea vers le vaisseau, & y » grimpa comme un chat. Dès qu'il » fut monté sur le plat bord, il s'y » assit en faisant de violens éclats de » rire, il parcourut ensuite tout le » vaisseau, s'efforçant de dérober tout » ce qui se trouvoit sous sa main, » mais ce fut sans succès, parce qu'é» tant nud, il lui étoit impossible de » rien cacher. Nos matelots lui mirent » une veste & des culottes, ce qui » nous divertit beaucoup, car il avoit » tous les gestes & toutes les ma» nières d'un singe nouvellement » dressé........ Ces insulaires sont » d'une taille avantageuse, bien pris

» & bien proportionnés dans tout
» leurs membres, leur teint est de
» couleur bronzée, mais claire; les
» traits de leur visage n'ont rien de
» désagréable, & on y remarque un
» mêlange d'intrépidité & d'enjoue-
» ment dont on est frappé. Leurs
» cheveux qu'ils laissent croître sont
» noirs, les uns les portent noués
» derrière la tête en une grosse touffe,
» d'autres en font trois nœuds. On en
» voit avec de longues barbes; d'autres
» vont entièrement nuds à l'excep-
» tion de leurs ornemens qui con-
» sistent en coquillages assez agréa-
» blement arrangés dont ils font des
» colliers, des bracelets & des cein-
» tures. Tous avoient les oreilles per-
» cées, mais sans aucun ornement;
» nous jugeâmes cependant qu'ils y
» en portoient quelquefois de très-
» pesans, car quelques-uns avoient
» des oreilles qui descendoient jusques
» sur leurs épaules; plusieurs même
» les avoient entièrement découpées.
» Un de ces Indiens qui paroissoit
» jouir de quelque considération,
» avoit pour ceinture un cordon garni

» de dents humaines. C'étoient vraisemblement les trophées de ses exploits guerriers, &c ».

Le voyage du capitaine *Carteret* est sur-tout recommandable par un grand nombre d'observations géographiques très-importantes. Ce navigateur expérimenté a désigné d'une manière plus sure & plus précise qu'on ne l'avoit fait jusqu'alors le gisement de la terre de Davis; il a reconnu que la nouvelle Bretagne n'étoit pas une seule île comme on se l'imaginoit; mais qu'elle étoit partagée en deux îles par le canal Saint-Georges; il a relevé les erreurs de *Dampierre* & de quelques autres voyageurs au sujet des îles voisines de Mindanao & du détroit de Macassar, & ce qui lui fait encore plus d'honneur, il a découvert un grouppe d'îles qu'il a comprises sous le nom général d'îles de la reine *Charlotte*, leur donnant en outre à chacune une dénomination particulière.

L'objet le plus intéressant du voyage du capitaine *Wallis* est la découverte de l'île que M. *Bougainville* nous a fait

connoître ſous le nom de Taiti, & que *Wallis* appella l'île du roi *Georges III*. Son vaiſſeau en y abordant penſa ſe briſer contre la côte, & il eut pluſieurs combats à ſoutenir contre les habitans qui s'efforcèrent d'écarter ces étrangers de leur île ; mais ils n'employèrent contre lui que des pierres, armes bien foibles, auxquelles le capitaine Anglois oppoſa ces foudres terribles qui ont ſoumis à une poignée d'Européens la plus grande partie de l'univers. On ne peut envisager ſans un ſentiment de compaſſion le malheur de ces pauvres ſauvages, accablés par des forces ſupérieures en voulant défendre leur pays contre l'invaſion d'un peuple inconnu. Mais cette injuſtice devenoit néceſſaire, & les Anglois, pour la conſervation de leur propre vie, étoient obligés d'employer la force pour contraindre les Indiens à leur fournir les ſecours dont ils avoient beſoin. Il s'en faut bien qu'on puiſſe leur faire le même reproche qu'aux Eſpagnols, qui, ſe voyant accueillis par les Américains, ont abuſé de la

foibleſſe & de la confiance de ces peuples ſimples, pour les égorger comme de vils troupeaux, ou pour les réduire à un eſclavage plus cruel que la mort même.

On trouve dans le voyage du capitaine *Wallis* des particularités très-curieuſes ſur les habitans d'Otaiti, & ſur-tout ſur la reine *Oberea*. Cette princeſſe conçut une paſſion très-violente pour le commandant Anglois, & la lui témoigna d'une manière plus galante & plus délicate qu'on n'avoit lieu de l'attendre d'une femme dont les mœurs étoient auſſi ſimples & auſſi groſſières ; elle étoit âgée d'environ quarante-cinq ans, mais ſa taille étoit avantageuſe, ſon maintien agréable & ſon port majeſtueux. Le capitaine *Wallis* étoit convaleſcent lorſqu'il rendit ſa première viſite à la reine *Oberea*. Elle vint au devant de lui, & comme elle apperçut que ſa maladie lui avoit laiſſé beaucoup de foibleſſe, elle ordonna à ſes gens de le prendre ſur leurs bras, & de le porter juſqu'à ſa maiſon. » Quand » nous approchâmes de ſa maiſon, » dit-il,

» dit-il, un grand nombre de per-
» ſonnes de l'un & de l'autre ſèxe
» vinrent au devant d'elle, elle me
» les préſenta en me faiſant compren-
» dre par ſes geſtes qu'ils étoient ſes
» parens, & me prenant la main, elle
» la leur donna à baiſer .... Auſſi-tôt
» que nous fûmes aſſis elle appella
» quatre jeunes filles auprès de nous,
» les aida elle-même à m'ôter mes
» ſouliers, mes bas & mon habit, &
» les chargea de me frotter doucement
» la peau avec leurs mains; on fit la
» même opération à mon premier
» lieutenant & au munitionnaire; mais
» non à aucun de ceux qui paroiſ-
» ſoient ſe bien porter. Pendant que
» cela ſe paſſoit, notre chirugien qui
» s'étoit fort échauffé en marchant,
» ôta ſa perruque pour ſe rafraîchir:
» une exclamation ſubite d'un de ces
» Indiens à cette vue attira l'attention
» de tous les autres ſur ce prodige
» qui fixa tous les yeux, & qui ſuſ-
» pendit juſqu'aux ſoins des jeunes
» filles pour nous; toute l'aſſemblée
» demeura quelque temps ſans mou-

foibleſſe & de la c… …ſon-
peuples ſimples , … plus
comme de vils … ; mem-
les réduire à … …éparé de
que la mort … …es jeunes
On tro… …ttoient repri-
pitaine … …onctions qu'elles
curie… environ une demi-
& f… …rès quoi elles nous r'ha-
pr… …nt.... Quand nous partîmes,
… reine nous accompagna juſqu'à
» notre bâteau. Elle vouloit qu'on me
» portât encore ; mais comme j'aimois
» mieux marcher , elle me prit par
» le bras , & toutes les fois que nous
» trouvions en notre chemin de l'eau
» ou de la boue à traverſer , elle me
» ſoulevoit avec autant de facilité
» que j'en aurois eu à rendre le même
» ſervice à un enfant dans mon état
» de ſanté ».

Cette tendre reine rendit pluſieurs viſites au capitaine, elle fit tous ſes efforts pour le retenir dans ſon île ; & donna lorſqu'il partit les marques de la plus vive douleur. Après avoir raconté fort en détail tout ce qui lui

à Othaiti, M. *Wallis* donne
ion abrégée des peuples
Les habitans, dit-il,
nfaits, agiles, dis-
agréable, la taille
en général de cinq
inq pieds dix pouces,
a peu qui soient plus petits
ne taille plus haute. Celle des
mes est de cinq pieds six pouces;
» le teint des hommes est basané; leurs
» cheveux sont ordinairement noirs,
» mais quelquefois bruns, rouges ou
» blonds, ce qui est digne de remar-
» que, parce que les cheveux de tous
» les naturels d'Asie, d'Afrique &
» d'Amérique sont noirs sans excep-
» tion ..... Toutes les femmes sont
» jolies, & quelques-unes d'une très-
» grande beauté. Ces insulaires ne pa-
» roissoient pas regarder la continence
» comme une vertu. Les Otahitiennes
» vendoient leurs faveurs à nos gens
» librement & en public, & même
» leurs pères & leurs frères nous les
» amenoient souvent eux-mêmes afin
» de transiger sur cet article; ils con-

» noissent pourtant le prix de la beauté,
» & la grandeur du clou qu'on nous
» demandoit pour la jouissance d'une
» femme étoit toujours proportionnée
» à ses charmes. Les insulaires qui
» venoient nous présenter des filles
» au bord de la rivière nous mon-
» troient avec un morceau de bois la
» longueur & la grosseur du clou pour
» lequel ils nous les céderoient ».

Vous trouverez, Monsieur, des détails beaucoup plus amples sur les mœurs, les usages & les arts des habitans d'Otahiti dans la relation du capitaine *Cook* qui a séjourné trois mois dans cette île. Ce quatrième voyage sur-tout a été fait avec un appareil & des moyens extraordinaires. C'est une expédition vraiment philosophique. Le capitaine *Cook* étoit accompagné de plusieurs savans & arbitres, qui réunissoient au plus grand zèle des connoissances de tous les genres. Un des plus distingués est *Joseph Bancks*, écuyer, homme riche, qui a sacrifié à l'amour des sciences, le repos & les jouissances que lui

offroit la fortune. Entraîné par un desir ardent d'acquérir d'autres connoissances de la nature que celles qu'on puise dans les livres, il résolut au sortir de l'université de consacrer son revenu non pas à des plaisirs frivoles, mais à l'étude de l'histoire naturelle. Il traversa la mer Atlantique & visita les côtes de Terre-neuve, & de Labrador. Les dangers & les fatigues inséparables des longues navigations ne furent pas capables de le rebuter; revenu de sa première expédition, il n'eut pas plutôt appris que le capitaine *Cook* étoit envoyé par le roi dans les mers du sud pour y observer le passage de *Vénus* sous le disque du soleil, & entreprendre ensuite de nouvelles découvertes, qu'il résolut de partager les périls de ce fameux voyage. Le desir d'étendre & de perfectionner ses connoissances n'étoit pas son unique objet, il étoit animé par un sentiment d'humanité peut-être plus estimable encore; il espéroit laisser parmi les nations grossières & sauvages qu'il pourroit découvrir des arts ou des

inſtrumens qui leur rendroient la vie plus douce. Décidé à n'épargner aucune dépenſe pour l'exécution de ſon plan, il ſe procura un compagnon de voyage très-utile dans la perſonne du docteur *Solander*, ſavant Suédois, élève du célèbre *Linnœus*. Il prit auſſi avec lui deux peintres, l'un pour deſſiner des payſages & des figures, & l'autre, pour peindre les objets d'hiſtoire naturelle qu'ils rencontreroient. M. *Hawkeſworth*, écrivain juſtement eſtimé en Angleterre, qui a rédigé ces quatre voyages d'après les mémoires remis par les capitaines au bureau de l'amirauté, a fait un grand uſage du journal de M. *Banks*, & il a eu ſoin d'inſérer ſes obſervations judicieuſes & philoſophiques dans le récit du capitaine *Cook*, qui contenoit plus particulièrement les détails relatifs à la navigation. Ainſi c'eſt à M. *Banks* qu'on eſt redevable de toutes les deſcriptions intéreſſantes qui ont pour objet les productions des pays découverts & les mœurs de leurs habitans. Ce voyageur philoſophe ayant

séjourné trois mois à Otahiti, nous a laissé des remarques très-curieuses sur les coutumes des insulaires. Vous les lirez avec le plus grand plaisir, Monsieur, dans l'ouvrage même, je me borne à vous en citer ici quelques traits. » En d'autres pays, les petites » filles, & toutes les personnes du » sèxe qui ne sont pas mariées sont » supposées ignorer entièrement les » mystères de l'amour, leur conduite » & leur conversation sont soumises » à la plus grande réserve, & on a » soin d'écarter de leur esprit toutes » les idées & les images qui tiennent à » l'amour. Il arrive précisément ici le » contraire ; parmi les divertissemens » de ces insulaires, il y a une danse » appellée *Timorodée*, exécutée par » des jeunes filles toutes les fois » qu'elles peuvent se rassembler au » nombre de huit ou dix. Cette » danse est composée de postures & de » gestes extrêmement lascifs auxquels » on accoutume les enfans dès leurs » premières années ; elle est accom- » pagnée d'ailleurs de paroles qui ex-

» priment encore plus clairement la
» lubricité. Ces amuſemens permis à
» une jeune fille, lui ſont interdits dès
» le moment qu'étant devenue femme
» elle peut mettre en pratique les
» leçons & réaliſer les ſymboles de la
» danſe.....

» Un nombre très-conſidérable
» d'Otahitiens des deux ſèxes forment
» des ſociétés ſingulières, où toutes
» les femmes ſont communes à tous
» les hommes. Cet arrangement met
» dans leurs plaiſirs une variété perpé-
» tuelle, dont ils ont tellement beſoin
» que le même homme & la même
» femme n'habitent guères plus de
» deux ou trois jours enſemble. Ces
» ſociétés ſont diſtinguées ſous le
» nom d'*Arreoy*. Les hommes s'y di-
» vertiſſent par des combats de lutte,
» & les femmes y danſent en liberté
» la *timorodée*, afin d'exciter en elles
» des deſirs qu'elles ſatisfont ſouvent
» ſur le champ comme on nous l'a
» raconté. Ceci n'eſt rien encore ; ſi
» une de ces femmes devient en-
» ceinte, ce qui arrive plus rarement

» que si chacune habitoit avec un seul
» homme, l'enfant est étouffé au mo-
» ment de sa naissance, afin qu'il
» n'embarrasse point le père, & qu'il
» n'interrompe pas la mère dans les
» plaisirs de son abominable prostitu-
» tion. Quelquefois cependant il arrive
» que la mère ressent pour son enfant
» la tendresse que la nature inspire à
» tous les animaux pour la conser-
» vation de leur progéniture; mais
» dans ce cas là même on ne lui
» permet pas de sauver la vie à son
» enfant à moins qu'elle ne trouve un
» homme qui l'adopte comme étant
» de lui: elle prévient alors le meurtre,
» mais l'homme & la femme étant
» censés par cet acte s'être donné ex-
» clusivement l'un à l'autre, ils sont
» chassés de la communauté, & per-
» dent pour l'avenir tout droit aux
» privilèges & aux plaisirs de l'*Arreoy*.
» La femme est appellée *Wannownow*;
» c'est-à-dire, *qui a fait des enfans*,
» mot qu'ils employent dans cette
» occasion comme un terme de re-
» proche ».

Les découvertes faites dans les quatre voyages dont je viens de vous parler ont encouragé le gouvernement Anglois, & M. *Cook* a été envoyé une seconde fois dans la mer du sud pour découvrir si la portion de l'hémisphère austral qu'on n'a point reconnue n'est qu'une immense plage d'eau, ou si elle renferme un autre continent comme la géographie spéculative semble l'indiquer. Le succès de cette seconde expédition de M. *Cook* fut encore plus extraordinaire que celui de sa première. Ce navigateur intrépide tenta l'approche du pôle austral dans toute la circonférence du globe; repoussé par les glaces, il parcourt tous les parages de la mer du sud, afin d'en découvrir & d'en reconnoître toutes les terres, sans se lasser jamais des obstacles, & sans que de nombreuses découvertes pussent le contenter.

Ce second voyage de M. *Cook*, écrit par lui-même, est un ouvrage précieux que les traducteurs ont fait passer dans notre langue avec la plus scrupuleuse exactitude; ils ont seulemen

inféré dans la relation du capitaine les réflexions & les remarques de MM. *Forster*, envoyés par le parlement d'Angleterre à la suite de l'expédition, en qualité de naturalistes & de philosophes. Les descriptions & les peintures des mœurs que ces deux savans présentent au lecteur, égayent la sécheresse des détails nautiques, qui ne peuvent intéresser que les marins ; la chaleur, l'imagination & les graces qui animent leur style offrent un contraste piquant avec l'austérité & la simplicité du capitaine *Cook*.

La postérité remarquera peut-être avec étonnement que cet illustre navigateur a découvert lui seul plus de contrées dans la mer pacifique & la mer atlantique que tous les autres ensemble ; car sans parler de celles de son premier voyage, il nous a procuré par celui-ci la connoissance de *la nouvelle Caledonie*, des *nouvelles-hébrides*, des *îles des amis*, de *la nouvelle Georgie*, de *la terre de Sandwick*, de la *Thulé australe*, &c.

Voici, Monsieur quelques détails

sur les habitans de *Tanna*, l'une des îles Hébrides, qui vous donneront une idée de l'exactitude avec laquelle on décrit dans ce voyage la figure & les usages des peuples nouvellement découverts.

» Ces insulaires sont d'une médiocre » stature, minces de taille, il en est » beaucoup de petits ; on en voit peu » de gros ou de robustes. Ils ont un » air agréable, mais on remarque » rarement à Tanna ces beaux traits » si communs parmi les insulaires des » îles de la société des amis & des » marquises. Ils sont tous pleins de » vivacité & de feu ; ils ont le nez » large, les yeux pleins & doux ; ils » sont comme les peuples des tropi- » ques agiles & dispos ; ils excellent » à manier leurs armes, & montrent » de l'aversion pour le travail, leur » penchant pour l'oisiveté se mani- » feste sur-tout par la manière indigne » dont ils traitent les femmes, qui ne » sont proprement que des bêtes de » somme. J'en ai vu marcher une, » ayant un gros paquet ou un enfant

» sur le dos, & un autre paquet sous
» le bras, tandis qu'un jeune homme
» qui alloit devant elle, ne tenoit à
» la main qu'une massue ou une lance.
» Nous avons fréquemment observé
» le long de la plage, sous l'escorte
» d'un certain nombre d'hommes ar-
» més, de petits troupeaux de femmes
» chargées de fruits & de racines.....
» Je ne dirai pas que les femmes de
» cette contrée sont belles, mais je
» pense qu'elles sont assez jolies pour
» les habitans, & qu'elles le sont trop
» pour l'usage qu'ils en font. Elles ne
» portent qu'une corde autour des
» reins & quelques brins de paille qui
» y sont attachés devant & derrière.
» Les deux sèxes sont d'une couleur
» très-bronzée, mais non pas noire;
» ils n'ont même aucun trait des
» nègres .... Ils se font des incisions
» sur-tout au haut du bras & sur le
» ventre. Ils enlèvent la chair avec
» un bambon ou une coquille aigue,
» & ils y appliquent une plante par-
» ticulière qui forme une cicatrice
» élevée sur la surface de la peau.

» Après que la blessure est guérie ;
» ils ont soin de donner à ces cica-
» trices la forme des fleurs & d'autres
» figures, ce qui est une grande
» beauté dans le pays..... Le car-
» tilage entre les narines est commu-
» nément troué & orné d'une pierre
» cylindrique, ou d'un morceau de
» bambon d'un demi pouce d'épaif-
» seur ».

Il y a peu de lecture aussi amusante que celle de ces voyages. La naïveté des détails, l'exactitude des descriptions ornées d'une foule de circonstances curieuses, répandent sur la narration un charme & un intérêt particulier. Le lecteur s'embarque en quelque sorte avec ces illustres voyageurs, il aborde avec eux dans des régions inconnues, il jouit du spectacle de ces hommes nouveaux, de ces mœurs singulières, il est lui-même témoin de tous les objets extraordinaires que présente la nature sauvage de ces climats. Cet amusement n'est pas stérile & frivole, il est fondé sur la vérité; l'esprit ne se repaît

point d'aventures chimériques, & d'agréables mensonges, il s'enrichit des connoissances les plus importantes de la géographie & de l'histoire naturelle. Pour qu'il ne manquât rien à l'agrément & à l'utilité de ces voyages, on y a joint des cartes & des gravures qui mettent sous les yeux du lecteur la route que les navigateurs ont suivies, la position des pays qu'ils ont découverts, les objets les plus rares & les plus curieux qu'ils y ont trouvés.

Je suis, &c.

Paris, ce 5 juillet 1779.



LETTRE XII.

Séance de la Société libre d'émulation, tenue le lundi 20 mai 1779.

Vous connoissez, sans doute, Monsieur, cette société fameuse dès sa naissance, & dont le zèle, pour le progrès des arts, s'il ne peut croître, reçoit du moins tous les jours de nouveaux alimens, par la multitude des personnes de toutes les conditions qui se font un honneur de s'aggréger à cette société & de concourir au bien qu'elle fait & qu'elle se propose de faire encore avec plus d'étendue. Le détail seul des sommes qu'elle a distribuées aux auteurs d'ouvrages dignes de récompenses prouve mieux son zèle & son utilité que tous les éloges. Depuis le mois de juillet 1778 elle a réparti entre divers particuliers 3884 liv. par forme d'encouragemens seulement; & ceux qu'elle a donnés

le ſeul jour de ſa ſéance publique montent à 1798 liv. Il faut avouer qu'un ſi puiſſant aiguillon, joint au motif de la gloire, ne peut manquer d'exciter l'émulation, & d'éveiller l'induſtrie. Le prix que la ſociété avoit promis pour les ſerrures de combinaiſon a été adjugé à M. *Rabache Ducoroy*, étudiant en médecine. Mais comme cette partie de l'art du ſerrurier paroît encore ſuſceptible de perfection, on a réſolu de continuer le même ſujet de prix; la ſociété ayant pour principe de viſer à la perfection des arts, & de ne s'arrêter que quand dans une matière on lui paroîtra avoir en quelque ſorte atteint les bornes de l'eſprit humain. Le prix qu'elle avoit propoſé pour les voitures a été remis; mais la ſociété a accordé des éloges ſonnans aux ouvrages dignes d'encouragemens.

Enſuite elle a propoſé neuf ſujets de prix qui lui coûteront 8100 liv.

Mais ce qui a rendu plus brillante cette ſéance, ce ſont deux diſcours ſur l'utilité de la ſociété. Dans l'un,

M. *Dumont* son secrétaire en a considéré l'état physique; il a rendu compte avec une noble simplicité & une grande clarté des fonds que la société possède, des desseins qui l'occupent, des moyens qu'elle peut employer, & par-là a rendu sensible le bien qu'on peut attendre de ses efforts & de son zèle également actif & intelligent.

M. *Elie de Beaumont*, l'un des directeurs présidens, prononça un autre discours plein de force & d'éloquence, où il considéra la société sous un point de vue plus moral; » il fit voir qu'elle » est un aliment pour l'activité de » ceux qui, sans occupations réglées, » se trouvent pour ainsi dire surchargés » du poids de leur existence; qu'elle » leur offre des moyens de se rendre » utiles en s'intéressant aux progrès » des arts ». Il observa » qu'à ceux qui, » par les différens états qu'ils remplissent, n'ont point de temps à consacrer aux travaux de la société; ou » à ceux qui, par la nature de leur » éducation, ou par le genre de vie » qu'ils ont embrassé, ont de l'éloigne-

» ment pour toute application soute-
» nue, il leur reste au moins la res-
» source de contribuer au bien que fait
» la société libre d'émulation en don-
» nant la foible rétribution qu'elle
» exige de chacun de ses membres
» & qu'on pourroit appeller, a dit
» M. *Elie de Beaumont*, *la capitation*
» *patriotisme* ».

Sur tous ces points de vue & plusieurs autres, bien développés dans le discours de M. *Elie de Beaumont*, on ne peut qu'admirer & l'utilité de la société, & la justesse d'esprit de son panégyriste ; mais il ajouta, sans restriction, que le plus grand avantage de la société, avantage vraiment unique, c'est de *réunir des citoyens de tous les rangs, de tous les âges, de tous les états, & ayant en apparence les opinions les plus opposées, sans que pour cela leur zele en soit affoibli.* Cette réflexion suggérée par la circonstance, & adroitement insérée par M. *Elie de Beaumont*, pour arrêter le zèle des personnes qui pensent que l'unité de sentiment est le lien de toutes les

ſociétés, & qui voudroient donner l'excluſion à tous ceux dont les principes ſur la religion, la morale & le gouvernement ſeroient mauvais ou même équivoques; cette réflexion, dis-je, a ſans doute quelque choſe de ſpécieux; mais ſi on veut l'approfondir, on verra qu'elle n'a rien de ſolide.

En effet, n'eſt-il pas à craindre que cette aſſemblée d'hommes de tous les états, de tous les rangs, animés de préjugés, de paſſions, de *ſentimens oppoſés*, ne devienne tout juſtement *la cour du roi Pétau*? Comment ſurtout pourra ſubſiſter cette union, cette égalité qui font la baſe d'une *ſociété libre*, ſi l'on y introduit ces eſprits ambitieux qui ne vivent que d'intrigues, qui veulent que tout plie ſous leur autorité deſpotique? La conduite qu'ils tiennent dans d'autres aſſemblées, dont leur manège a pour ainſi dire banni des membres infiniment reſpectables, ne devroit-elle pas faire redouter une pareille aſſociation à la *Société libre d'émulation*?

Quoique les vues de cette respectable compagnie & l'objet de ses assemblées ne paroissent pas laisser de prise à l'intrigue, ne connoît-on pas l'adresse avec laquelle ces rusés sectaires savent dénaturer toutes les institutions ? Et quand ils ont réussi à changer des assemblées de grammairiens, en des écoles de *philosophie*, (& quelle philosophie, bon dieu !) ne pourront-ils pas aussi tourner insensiblement à leurs fins & faire servir à leurs desseins pernicieux les ressources précieuses de *la société libre d'émulation ;* & quel malheur si la *capitation du patriotisme*, (pour me servir de la belle expression de M. *Elie de Beaumont*) servoit un jour à soudoyer la milice encyclopédique ; si ces impôts volontaires que des citoyens zélés consacrent au progrès des arts devenoient un jour la proie de l'audace philosophique, & se trouvoient employés à couronner les excès de ses prosélites, danger inévitable, si l'on admet dans cette société des chefs de parti dévorés d'ambition, & blanchis dans l'in-

trigue ? Combien alors ne verroit-on pas se réfroidir le zèle des vrais patriotes qui accourent aujourd'hui en foule porter aux arts leurs tributs ? Combien d'hommes dignes d'ajouter un nouveau lustre à la *Société libre d'émulation*, dédaigneroient de s'y associer, s'il falloit s'asseoir à côté des ennemis de l'autel & du trône ? Ainsi cette liberté de réunir dans son sein des hommes de toutes les sectes & divisés par les *opinions les plus opposées*, cette liberté, dis-je, qui semble à M. *Elie de Beaumont* l'avantage le plus précieux de la *Société libre d'émulation*, en deviendroit infailliblement la perte, si elle étoit jamais assez imprudente pour faire ce mêlange bisarre ; & pour avoir voulu trop s'étendre, elle tendroit rapidement à sa ruine.

Voilà les réflexions que m'ont arrachées mon zèle pour la gloire des arts & la conviction où je suis que la *Société libre d'émulation* peut en accélérer les progrès. Je suis persuadé que M. *Elie de Beaumont* lui-même, quand

il y aura mieux réfléchi, détruira dans un autre discours, non moins éloquent & plus vrai, l'impression fâcheuse qu'a dû produire la maxime également fausse & dangereuse qui est échappée à son zèle pour l'aggrandissement de la *Société libre d'émulation.*

Je suis, &c.

Paris, ce 6 juillet 1779.

Livres nouveaux.

Traduction libre de l'Amadis des Gaules, par M. le comte de Tressan, *2 vol. in-12. A Paris, chez* Pissot, *libraire, quai des Augustins.*

Lectures chrétiennes sur différens sujets de piété, pour tous les jours du mois, en faveur des ames pieuses, par l'auteur de l'Imitation de la très-sainte Vierge, &c. A Paris, chez Charles-Pierre Berton, *libraire, rue Saint-Victor, vis à-vis le séminaire saint Nicolas-du-Chardonnet, au soleil levant; in-12 de 344 pages.* Ouvrage rempli

d'instructions solides & touchantes.

Le Guide du malade, ouvrage de médecine, philosophique & moral, par M. de Marque, *docteur en médecine. A Paris, chez l'auteur, place Cambrai, maison de Madame* Thiboust, *imprimeur du roi, & chez* Charles-Pierre Berton, *libraire, rue Saint-Victor, &c. in-12 de 300 pages.*

Ouvrage d'un praticien éclairé, & d'un citoyen ami de l'humanité.

Cours d'histoire universelle, par M. Luneau de Boisjermain, *3 vol. in-8°. A Paris, au bureau de l'abonnement littéraire, rue & à côté de l'ancienne comédie Françoise.*

Cet ouvrage commencé depuis long temps, avoit été interrompu au grand regret du public par différentes circonstances que tout le monde doit connoître. L'auteur reprend aujourd'hui son travail; les premiers volumes ont été favorablement accueillis, & les suivans doivent être bien plus intéressans. Je me propose d'en faire incessamment une analyse détaillée.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Irène, tragédie de M. de Voltaire, *représentée, pour la première fois, le 16 mars 1778, par les comédiens ordinaires du roi. A Paris, chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.*

On n'a point été surpris, Monsieur, de voir M. *de Voltaire*, tant qu'il a vécu, fatiguer le public des insipides productions de sa vieillesse; énivré de ses succès passés, & toujours insatiable de gloire, il s'étoit persuadé que son génie étoit au-dessus des injures du temps; il ne s'appercevoit point qu'il baissoit, & craignant l'inconstance naturelle aux François, il vouloit, par

des ouvrages toujours nouveaux ? entretenir leur admiration, & les occuper de lui jusqu'à la fin ; mais que ses disciples les plus zélés, que ses adorateurs les plus superstitieux viennent après sa mort nous étaler les misérables restes d'une muse décrépite, & qu'imitant le crime de *Cham*, ils exposent impudemment leur père & leur maître à la risée publique, c'est ce qui doit paroître fort étrange. L'auteur d'*Irène* n'avoit pas osé lui-même en risquer l'impression, & l'on sait combien il avoit d'empressement pour faire imprimer ses moindres bagatelles. Quelle seroit son indignation, s'il voyoit aujourd'hui ce triste fruit de ses dernières années soumis au jugement sévère des lecteurs, par le zèle indiscret de ses plus chers amis ? *Irène*, il est vrai, a été supportée quelque temps sur la scène, à la faveur de l'enthousiasme aveugle que la présence de M. *de Voltaire* avoit excité dans Paris, & il eût été cruel de refuser à ce malheureux vieillard quelques applaudissemens qu'il étoit venu chercher de si loin, & de siffler une

pièce destinée à signaler son retour dans la capitale. Aussi les spectateurs pleins d'humanité ont-ils accueilli cet ouvrage très-médiocre avec des acclamations dont personne n'a été la dupe ; mais c'est bien assez que, par égard pour l'âge & le mérite de M. *de Voltaire*, le public ait bien voulu s'ennuyer aux représentations d'*Irène*, & c'est mal reconnoître sa complaisance que de produire au grand jour cette pièce déjà oubliée, comme pour prouver qu'il a eu grand tort de l'applaudir.

Je suis bien éloigné de reprocher à M. *de Voltaire* la médiocrité de sa tragédie ; cet effort d'un poëte plus qu'octogénaire a même quelque chose d'étonnant. Si je prends la peine d'examiner sérieusement un ouvrage dont on doit excuser plutôt que censurer les défauts, mon dessein n'est pas de troubler la cendre d'un écrivain à qui notre scène est redevable de plusieurs tragédies très-intéressantes. *Zaïre* & *Mérope* demandent grace pour *Irène* & doivent l'obtenir ; mais comme le goût est aujourd'hui très-rare,

comme le nom de *Voltaire* eſt très-impoſant pour la multitude, il eſt important pour l'honneur de l'art de montrer combien cette pièce eſt indigne de ſon illuſtre auteur ; mes critiques ſerviront peut-être auſſi à déſabuſer les éditeurs qui ſe ſont imaginé que M. *de Voltaire* en ſeroit bien plus grand ſi l'on comptoit un mauvais ouvrage de plus dans la liſte beaucoup trop nombreuſe de ſes productions. Il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui préparent la nouvelle édition de ſes œuvres s'intéreſſaſſent à ſa gloire aſſez ſincèrement pour retrancher de cette collection tout ce qui n'eſt propre qu'à déshonorer un homme de lettres.

Je paſſe, Monſieur, à l'examen d'*Irène*. Le ſujet eſt tiré de l'hiſtoire du Bas-empire, & la ſcène eſt à Bizance, dans un ſallon de l'ancien palais de *Conſtantin*.

ACTE I[er]. Tandis que l'empereur *Nicéphore*, enfermé dans ſon conſeil, eſt occupé à délibérer ſur les affaires de l'empire, l'impératrice *Irène* ſe plaint à ſa ſuivante *Zoé* de la jalouſie

& des soupçons injurieux de son époux; elle se rappelle avec amertume le souvenir d'*Alexis Comnène*, avec qui elle fut élevée, qui lui fut destiné dès l'enfance, qui maintenant sur les rives du Boristène combat les Scythes vagabonds; elle accuse l'injustice de ses parens qui l'ont sacrifié à leur ambition, & déplore le joug superbe auquel elle est attachée. Dans ce moment, *Memnon*, commandant de la garde de l'empereur, vient lui annoncer que le brave *Comnène* est sur le point de rentrer dans Bizance, & que le bruit de son arrivée répand le trouble & la consternation dans le conseil; il déclare qu'il est décidé à prendre le parti de ce prince, à qui il est redevable de *sa place*, & qui lui paroît plus digne du trône que *Nicéphore*. *Comnène* ne se fait point attendre; à peine *Memnon* a-t-il eu le temps de retourner à son poste; à peine *Irène* a-t-elle achevé un monologue assez court, que le prince paroît. Il se répand en plaintes & en reproches vagues, *Irène* fidèle à son devoir lui interdit toute espérance; la conversa-

tion est interrompue par un garde qui vient dire à *Comnène* que *César* le mande.

Cette scène est au fond la même que l'entrevue de *Sévère* & de *Pauline* dans *Polieucte*; mais quelle prodigieuse différence dans la manière dont elle est traitée! quelle délicatesse *Corneille* n'a-t-il pas mis dans les sentimens, quel art dans le dialogue! Dans la pièce de M. *de Voltaire*, la conduite de *Comnène* est choquante. Quoiqu'il ne s'exprime qu'en termes vagues & confus, on voit assez clairement qu'il ne revient que pour détrôner son souverain & pour épouser sa veuve, ce qui n'est ni délicat ni intéressant. Ce bon *Nicephore*, représenté comme un tyran, & sur-tout comme un jaloux insupportable, ne donne pourtant aucune marque de violence, ni même de jalousie; car pendant qu'il est enfermé dans son conseil, il laisse sa femme s'entretenir fort librement avec les officiers du palais, & même avec son ancien amant. Il faut avouer que dans ce premier acte, il paroît plutôt imbécille que méchant. En

effet, quoiqu'instruit du retour de *Comnène*, il ne prend aucune mesure pour empêcher ce rival redoutable d'entrer dans Bizance; il ne le fait point arrêter au moment de son arrivée; *Comnène* se promène sans obstacle dans le palais, & fait sa cour à l'impératrice, tandis que l'empereur instruit son procès dans le conseil. Voilà un tyran bien doux & bien commode. Le motif que *Memnon* allègue pour justifier son attachement à *Comnène* prouve encore que *Nicephore* n'a point de malice. Car un usurpateur un peu défiant ne mettroit point à la tête de sa garde un homme qui lui seroit présenté par son ennemi & son rival; & cependant c'est *Comnène* qui a *placé Memnon*. Cette idée est aussi absurde que l'expression est basse & ignoble; il semble qu'il soit question d'un domestique qu'on a placé dans une maison.

ACTE II. *Alexis* mandé par l'empereur n'a point encore eu d'audience; il s'entretient tranquillement dans le palais avec *Memnon*, & tous deux tracent de concert un plan de con-

juration contre *Nicephore*. Enfin l'empereur arrive & signifie à *Comnène* un ordre formel de s'en retourner sur le champ aux bords du Pont-Euxin. *Comnène* refuse d'obéir, & traite *Nicephore* avec tant de hauteur, que celui-ci, tout patient qu'il est, paroît vouloir s'en choquer.

Ecoutez, je suis las d'une telle arrogance;
Pour la dernière fois redoutez ma vengeance.

Ces menaces n'intimident point *Comnène*, qui déclare nettement qu'il ne partira point. Le tyran, au lieu de le faire arrêter sur le champ par les gardes, remet mystérieusement un billet entre les mains de *Memnon* & s'en va. Dès qu'il est parti, les deux conjurés n'ont rien de plus pressé que de lire ce billet; c'est un arrêt de mort bien en forme que *Nicephore* a fait rendre par son conseil contre *Comnène*. *Irène* y est aussi condamnée à la prison, circonstance dont *Memnon* augure fort mal, & qui lui suggère cette importante réflexion:

Le tombeau pour les grands est près de la prison.

La conclusion qu'*Alexis* tire de tout cela, c'est qu'il faut aller combattre *Nicephore*; mais il est arrêté par *Irène* qui vient lui apprendre qu'on se bat pour lui dans la ville, que le sang coule de toutes parts, & qui l'exhorte à rester tranquille, & à laisser tous ces gens là s'égorger. *Comnène*, tout honteux que sa maîtresse soit mieux instruite que lui de ses propres affaires, va joindre ses partisans, laissant *Irène* se lamenter sur le théâtre avec sa suivante. Vous ne lirez pas, Monsieur, sans plaisir une oraison fervente que le pieux auteur a mise dans la bouche d'*Irène*.

Je me jette en tes bras, ô Dieu qui m'as fait naître,
Toi qui fis mon destin, *qui me donnas un maître*;
Conduis mes pas, soutiens cette foible raison,
Rends la vie à ce cœur qui meurt de son poison,
Rends la paix à l'empire aussi bien qu'à moi-même,
Conserve mon époux, *commande que je l'aime*;
Tu *fais tout*, tu peux tout; les malheureux humains
Sont les vils instrumens de tes divines mains.

Dans ce désordre affreux, veille sur *Nicephore*;
Et quand pour mon époux mon désespoir t'implore,
Si d'autres sentimens me sont encor permis;
Dieu qui sais pardonner, veille sur *Alexis*.

Qui me donnas un maître, pour dire qui me donnas un époux, ce style est soumis & respectueux; mais je crois que la plupart des femmes ne conviendront pas qu'époux & maître soient synonymes.

Qui meurt de son poison, cette façon de parler est bisarre & ridicule.

Commande que je l'aime. Dieu commande aux femmes d'aimer leurs maris; mais quand une femme demande à Dieu la grace de pouvoir aimer son mari, tandis qu'elle a un amant dont elle est sans cesse occupée; il est probable qu'il n'y a pas de bonne foi dans sa prière.

Les vils instrumens de tes mains; j'ignore ce que c'est que les *instrumens des mains*.

Les quatre derniers vers sont assez bien faits, mais le tour en est équivoque; il semble qu'*Irène* veuille

dire, si je vous prie pour mon époux; à plus forte raison, dois-je vous prier pour mon amant.

Ce second acte est de la plus grande foiblesse; l'entrevue de *Nicephore* & de *Comnène* n'a rien de théâtral & d'intéressant; elle choque même le sens commun. *Nicephore*, bas & timide, s'amuse à disputer avec un sujet qui le brave, & qu'il devroit faire arrêter au premier signe de désobéissance. Ce n'étoit pas ainsi que se conduisoient les despotes de Constantinople. *Alexis Comnène* dit des extravagances; par exemple, il prétend que tout citoyen a le droit de demeurer à Constantinople malgré l'empereur, ce qui est absurde; car si l'empereur envoye un guerrier à l'armée, il doit partir. Cette conjuration, la plus étrange & surtout la plus prompte dont on ait jamais fait mention au théâtre, éclate sans que les chefs en sachent rien; *Nicephore* est à peine sorti de la scène, *Comnène* y est encore, & déjà les peuples se battent sans qu'on sache pourquoi ni comment.

ACTE III. *Irène* agitée d'une in-

quiétude mortelle, attend l'événement du combat ; *Léonce* son père, qui depuis long-temps dégoûté de la cour, s'étoit retiré dans un monastère, arrive sur la scène on ne sait trop pourquoi. Une émeute populaire n'a point dû lui faire quitter sa solitude, son devoir étoit de prier dans sa cellule pour le rétablissement de la paix. Il parle du combat qu'il a vu en passant, & son discours se réduit à dire qu'il n'en sait aucune nouvelle certaine. Enfin *Memnon* vient annoncer que le tyran est mort, & qu'*Alexis Comnène* règne en sa place.

Voilà certes un tyran bientôt expédié, & une révolution bien rapide. Il n'y a pas une heure que *Comnène* est dans Byzance, & le voilà empereur. Ici l'intérêt change absolument, & une autre pièce commence ; il ne s'agit plus de savoir si *Comnène* détrônera *Nicephore*, mais si la veuve de *Nicephore* épousera *Comnène*. Dès-lors le personnage du moine devient important ; il conseille à sa fille de suivre l'usage établi à Constantinople, qui condamne à une perpétuelle retraite

ses veuves des empereurs ; il lui représente avec force combien il seroit honteux pour elle d'épouser le meurtrier de son époux.

Dans ce séjour de sang vous ne pouvez plus
vivre
Sans vous rendre exécrable à la postérité ;
Je sais que Nicephore *eut trop de dureté* ;
Mais il fut votre époux, respectez sa mémoire,
Les devoirs d'une femme & sur-tout votre
gloire.

. . . .

Contemplez votre état : d'un côté se présente,
Un jeune audacieux, de qui la main sanglante
Vient d'immoler son maître à son ambition ;
De l'autre est le devoir & la religion,
Le véritable honneur, la vertu, Dieu lui-
même.
Je ne vous parle pas d'un père qui vous aime,
C'est vous que j'en veux croire, écoutez votre
cœur.

Irène reconnoît la sagesse & la justice de ces conseils, & fait serment de les suivre. Si elle exécutoit promptement sa promesse, si au lieu de perdre

le temps en de vains discours, en de froides protestations, elle quittoit sur le champ le palais & se déroboit aux yeux de *Comnène*, comme elle devroit le faire, la pièce seroit finie; mais il faut que l'auteur fournisse encore près de trois actes, & par conséquent, il faut que le spectateur supporte l'ennui de la même situation prolongée jusqu'à la satiété. On sait très-bien qu'*Irène* ne peut épouser *Comnène*, qu'elle ne l'épousera point; dès-lors nul intérêt dans le reste de la pièce qui n'est plus qu'un insipide amas de déclamations & de tirades vagues. Les emportemens de *Comnène* font rire, & l'on est scandalisé de la foiblesse de cette doucereuse *Irène*, qui, répétant sans cesse qu'elle veut & doit s'ensevelir dans la retraite, reste toujours à bon compte dans le palais, & s'expose très-imprudemment à la tentation. M. *de Voltaire* avoit cependant un beau modèle devant les yeux; avec quelle noble fermeté *Pauline* n'interdit-elle pas à *Sévère* toute espérance, quoiqu'elle ne soit pas forcée à ces

sacrifice par des motifs aussi forts qu'*Irène* !

Sévère, connoissez *Pauline* toute entière,
Mon *Polieucte* touche à son heure dernière,
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment.
Vous en êtes la cause, encor qu'innocemment.
Je ne sais si votre ame à vos desirs ouverte
Auroit osé former quelqu'espoir sur sa perte,
Mais sachez qu'il n'est point de si cruel trépas,
Où d'un front assuré je ne porte mes pas;
Qu'il n'est point aux enfers d'horreur que je n'endure,
Plutôt que de souiller une gloire si pure;
Que d'épouser un homme, après son triste sort,
Qui de quelque façon soit cause de sa mort;
Et si vous me croyiez, d'une ame si peu saine,
L'amour que j'eus pour vous tourneroit tout en haine.

Cette admirable réponse de *Pauline* est la meilleure critique que l'on puisse faire de la mollesse & de la lâcheté d'*Irène*. Lorsque *Comnène* vainqueur vient mettre à ses pieds un trophée, comme pour marquer qu'il

lui rend hommage des crimes de cette journée, & qu'il ne les a commis que pour elle ; lorsqu'encore teint du sang de *Nicephore* il a l'extravagance de dire à sa veuve :

Régnez puisque je règne, & que ce jour commence
Mon bonheur & le vôtre & celui de Bisance.

Irène devroit lui témoigner du ton le plus fier & le plus décidé l'indignation & l'horreur qu'une pareille proposition lui inspire, le menacer de sa haine s'il s'oppose à sa retraite, & disparoître tout-à-coup à ses yeux sans attendre sa justification. Telle est la conduite qui convient à une femme estimable & vertueuse ; il s'en faut bien que ce soit celle d'*Irène*, elle écoute avec la plus grande patience les misérables raisons qu'*Alexis* allègue pour la persuader. *C'est malgré moi*, dit-il, *que j'ai tué Nicephore ; c'est lui qui m'y a forcé ; ce n'est pas ma faute ; on ne pensera bientôt plus à cet empereur ; son nom sera perdu dans l'éclat de ma gloire ; notre mariage fera murmurer le premier jour la Grèce & l'Asie*

étonnée, mais on s'y accoutumera. Il falloit qu'*Alexis* eût le plus profond mépris pour *Irène*, quand il lui tenoit un pareil langage. Cependant cette généreuse Impératrice n'en est point trop choquée, & lui répond assez doucement par ce vers comique :

Alexis, *Alexis*, ne nous abusons pas.

Alexis qui voit qu'*Irène* ne fait qu'une foible défense, se plaint amèrement, crie à l'ingratitude, & dupe de ces plaintes si mal fondées, *Irène* lui dit :

Je n'étois point ingrate, un jour vous apprendrez
Les malheureux combats de mes sens déchirés ;
Vous plaindrez une femme *en qui* dès son enfance,
Son cœur & ses parens formerent l'espérance
De couler de ses ans l'inaltérable cours
Sous les loix, *sous les yeux* du héros de nos jours ;
Vous saurez qu'il en coûte alors qu'on sacrifie
A ses devoirs sacrés le bonheur de sa vie.

Il n'y a rien dans tout cela que

Comnène ne sache dès-à-présent.

ALEXIS.

Quoi, vous pleurez, *Irène*, & vous m'abandonnez?

IRENE.

A nous fuir pour jamais nous sommes condamnés.

Alexis qui n'est pas scrupuleux reprend avec vivacité :

Eh qui donc nous condamne? Une loi fanatique,
Un respect insensé pour un usage antique,
Embrassé par un peuple amoureux des erreurs,
Méprisé des *Césars* & sur-tout des vainqueurs.

IRENE.

Nicephore au tombeau me retient asservie,
Et sa mort nous sépare encor plus que sa vie.

ALEXIS.

Chère & fatale *Irène*, arbitre de mon sort,
Vous vengez *Nicephore* & me donnez la mort.

IRENE.

Vivez, régnez sans moi, rendez heureux l'empire,

Le destin vous l'ordonne, il veut qu'un autre
expire.

Cette douceur d'*Irène* est si peu convenable, qu'*Alexis* lui-même qui s'attendoit sans doute à plus de fermeté de sa part, lui en témoigne sa surprise par ce vers :

Et vous daignez parler avec cette bonté ?

Il est certain que ce dialogue si tendre, si langoureux, est ici tout-à-fait choquant, vu la situation où se trouvent les personnages. Lorsque *Rodrigue* & *Chimène*, *Sévère* & *Pauline* sont forcés d'immoler l'amour au devoir, ils s'attendrissent en se quittant, & l'on partage leur douleur, parce qu'ils sont malheureux plutôt que coupables; mais ici *Comnène* est coupable, il outrage *Irène*. *Irène* qui ne ressent point cet outrage comme elle le devroit, est basse & méprisable, on ne s'intéresse au sort ni de l'un ni de l'autre.

ACTE IV. La veuve de *Nicephore* n'est point encore partie pour le couvent, quoiqu'elle ne cesse de pro-

tester qu'elle n'épousera point *Comnène*, & qu'elle veut achever ses jours dans la retraite. Son père vient, il la presse de sortir du palais sans craindre qu'étant avec lui le nouvel empereur ose mettre obstacle à sa fuite.

Contre ces noms fameux d'Auguste, d'Invincible.
Un mot au nom du ciel est une arme terrible;
Et la religion qui leur commande à tous,
Leur met un frein sacré qu'ils mordent à genoux;
Mon cilice qu'un prince avec dédain contemple
L'emporte sur sa pourpre & lui commande au temple.

Ce discours est indécent dans la bouche d'un moine, on voit que c'est ici M. *de Voltaire* qui parle. C'est une faute contre l'art d'autant plus grande que la conduite de ce moine dans toute la pièce est noble & sage, sans hauteur & sans arrogance.

A l'aspect d'*Alexis* qui s'avance, *Irène* disparoît. Le prince s'emporte contre *Léonce*, & lui fait les plus terribles menaces.

Embrassez un fils tendre & né pour vous chérir,
Ou craignez un vengeur armé pour vous punir.

Léonce répond avec dignité :

Ne soyez l'un ni l'autre & tâchez d'être juste.

. . . .

Sachez que sur la terre il n'est point de contrée,
De nation féroce & du monde abhorrée,
De climat si sauvage, où jamais un mortel
D'un pareil sacrifice osât souiller l'autel.
Ecoutez Dieu qui parle & la terre qui crie :
Tes mains à ton monarque ont arraché la vie ;
N'épouse pas sa veuve.

Alexis ne se rend point à ces raisons solides qu'il traite de superstion & de préjugé ; il devient furieux.

Plus de sang va couler pour cette injuste *Irène*
Que n'en a répandu l'ambition Romaine ;
La main qui vous sauva n'a plus qu'à se venger.
Je détruirai ce temple où l'on m'ose outrager,
Je briserai l'autel défendu par vous-même,
Cet autel en tout temps rival du diadême,
Ce fatal instrument de tant de passions,
Chargé par mes ayeux de l'or des nations ;
Cimenté de leur sang, entouré de rapines,

Vous me verrez, ingrat, sur ces vastes ruines
De l'hymen qu'on réprouve allumer les flambeaux,
Au milieu des débris, du sang & des tombeaux.

Cet emportement de *Comnène* ne fait aucune impression, parce qu'il est plus extravagant que passionné. C'est le délire d'un fou plutôt que le transport d'un amant. Lorsqu'*Achille* dans *Iphigénie* fait les mêmes menaces, sa fureur est mieux motivée, & par là même beaucoup plus tragique. Il veut défendre sa maîtresse contre un père inhumain qui la sacrifie à son ambition.

Si de sang & de morts le ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé;
A mon aveugle amour tout sera légitime,
Le prêtre deviendra ma première victime,
Le Bûcher par mes mains détruit & renversé,
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé....»

Les vers de M. *de Voltaire* ne sont évidemment qu'une foible copie de ceux de *Racine*; le plagiaire n'a rien

qui soit à lui qu'un léger vernis d'impiété, ornement qui, aux yeux des sots, a toujours merveilleusement relevé ses plus misérables rapsodies, mais que le génie de *Racine* a toujours dédaigné.

Les interlocuteurs se séparent sans convenir de rien; car il falloit réserver quelque matière pour le cinquième acte.

ACTE V. Ici *Alexis* achève de perdre la raison & devient fou à lier. Il ordonne à ses gardes de ne laisser sortir personne du palais; ordre fort bisarre. Il falloit donc aussi ordonner de n'y laisser entrer personne. Il fait renfermer dans un appartement particulier le père d'*Irène*, & prend les mêmes mesures à l'égard du patriarche qui étoit venu seconder les efforts de *Léonce*. *Mèmnon* applaudit beaucoup à tous ces arrangemens, & sur-tout à l'emprisonnement du pontife & du moine. Je hais, dit M. *de Voltaire* par la bouche du capitaine des gardes,

Jehais autant que vous ces censeurs intraitables,
Dans leur austérité toujours inébranlables,

Ennemis de l'état, ardens à tout blâmer,
Tyrans de la nature, *incapables d'aimer.*

Parce que ces deux personnages respectables s'opposent à un hymen odieux, indécent & contraire aux loix; ce sont des *ennemis de l'état*, des *tyrans de la nature*, *incapables d'aimer*. Cette dernière qualification est plaisante. Si les ministres des autels, sont incapables de se laisser aveugler par une passion insensée, doit-on leur en faire un reproche? Trop souvent des auteurs licentieux leur ont reproché dans des contes obscènes d'être *capables d'aimer*.

Alexis a de longs entretiens avec la suivante *Zoé* qui lui rend compte des sentimens & des actions de sa maîtresse; il trouve d'autant plus étrange qu'on se refuse à ses desirs, que son dessein n'est pas de faire des nôces éclatantes, & qu'il veut se marier secrettement dans la chapelle du château, n'admettant pour témoins de la cérémonie

Que deux amis, un prêtre, & le ciel qui pardonne.

Malgré

Malgré de si sages précautions, la veuve persiste à regarder comme criminel un pareil hymenée ; cependant on commence à croire que la tendre *Irène* n'est pas éloignée de se rendre, lorsqu'on la voit revenir auprès d'*Alexis*. Elle entre accompagnée d'un soldat qui lui approche un fauteuil. *Un siege*, dit-elle en arrivant,

Un siege, je succombe : *en ces lieux écartés*,
Attendez-moi, *soldats* ; Alexis, *écoutez*.

Ce grand secret n'est autre chose qu'une prière qu'elle lui fait d'aller chercher son père & de revenir avec lui. Le monarque pouvoit se dispenser de faire lui-même une pareille commission ; il étoit plus convenable qu'il députât vers *Léonce* quelqu'un de ses officiers, & qu'il restât auprès de sa chère *Irène*, qu'on ne devoit pas laisser seule dans l'état où elle se trouvoit ; mais *Irène* avoit besoin de la solitude pour exécuter son projet, & non-seulement elle donne à l'empereur un message pour l'écarter, mais elle fait encore retirer sa suivante *Zoé*. Déli-

vrée de ces témoins importuns, elle exprime dans un long monologue les ſentimens dont ſon ame eſt agitée; elle va & vient, ſe raſſied, ſe relève, enfin elle prend un poignard dont elle ſe perce pour ſe tirer tout d'un coup d'embarras. Quelques critiques diront qu'*Irène* auroit auſſi bien fait de ſe tuer dans ſa chambre, ſans venir enſanglanter la ſcène, mais le public eût été privé d'un beau coup de théâtre. L'empereur & le moine arrivent : Quelle ſurpriſe ! ils trouvent *Irène* mourante; ils ſe jettent tous deux à genoux à côté de cette malheureuſe victime, qui expire en diſant :

Pardonne, Dieu clément, ma mort eſt-elle un crime ?

La réponſe à cette queſtion n'eſt pas difficile. Au reſte, on n'a jamais vu de ſuicide qui annonce une ame plus foible & plus lâche; il falloit que cette *Irène* eût une grande horreur du cloître, puiſqu'elle lui préfère la mort.

Tel eſt, Monſieur, ce chef-d'œuvre poſthume de M. *de Voltaire*. Duplicité d'action & d'intérêt, intrigue foible

& traînante, situation monotone, péniblement prolongée pendant près de trois actes, scènes vuides & inutiles; voilà les beautés que présente le plan. Un tyran imbécille, une veuve indécente, un amant phrénétique; voilà les caractères; le moine seul a de la sagesse & de la dignité. On trouve quelquefois dans le style du naturel, de la simplicité, & une certaine douceur. Mais il est presque par-tout languissant, diffus, dépourvu de chaleur & de coloris, souvent plat & trivial. Vous en avez déjà vu la preuve dans les morceaux que je vous ai cités; voici de nouveaux exemples.

Etes-vous dans la Grèce une esclave d'Asie,
Qu'on enferme en prison sous des monstres cruels.

Enfermer en prison sous des monstres, quel langage!

Suis-je un criminel à ses yeux offensés?
Allez, je le serai plus que vous ne pensez;
J'ai trop été sujet.

J'ai trop été sujet, pour dire, *j'ai été trop long-temps son sujet*; cela n'est pas

françois. Le vers précédent est prosaïque & trivial.

Si la force est possible à la foiblesse humaine.

La force possible à la foiblesse, jargon bisarre & ridicule.

Déjà paroît sa garde : *elle m'est confiée.*
Si de votre ennemi *la haine étudiée*
A conçu contre vous quelques secrets desseins.

Il faut d'abord m'apprendre
Ce que dit ce billet que l'on vient de te rendre.

J'ai trop besoin de fuir & ce monde que j'aime,
Et son prestige horrible, & de me fuir moi-même.

Le feu des passions *n'a que quelques instans*,
Le prestige bientôt *cède à l'absence, au temps.*

Toi qui toujours présente à mes tourmens divers,
Au trouble de mon cœur, au fardeau de mes fers,

Présente au fardeau, quelle expression barbare !

Sur cet heureux lien devenu nécessaire,
Injustement l'objet d'une rigueur austère,

Sourd à la voix publique, oubliant mon devoir,
L'amour & l'amitié fondoient tout mon espoir.

Phrase louche, embarrassée, incorrecte.

Ce cœur que vous percez s'est attendri sur vous,
La dureté du vôtre est-elle inaltérable?

Une dureté *inaltérable!*

Et vous, *Zoé*, rentrez, avertissez *Irène*
Qu'elle est impératrice, *& qu'elle s'en souvienne.*

Ces tyrans des esprits *que mes chagrins détestent.*

Dites-moi par pitié si son ame agitée,
Aux offres que je fais recule épouvantée.

Quelle heureuse imitation de ce beau vers de *Racine!*

Le flot qui l'apporta *recule épouvanté.*

Ah! si tant de tendresse
Par de nouveaux sermens attaquoit ma foiblesse.

La tendresse qui attaque la foiblesse par des sermens, ce n'est pas là le style de l'auteur de *Mahomet.*

Jugez, Monsieur, si les enthousiastes de M. *de Voltaire* ont beaucoup fait pour sa gloire, en tirant de l'oubli cette chétive production d'un vieillard, dans qui l'ambition & la manie d'écrire ont si long-temps survécu au talent.

Je suis, &c.

Paris, le 8 juillet 1779.



LETTRE XIV.

Causes célèbres, curieuses & intéressantes, de toutes les cours souveraines du royaume, avec les jugemens qui les ont décidées. Ouvrage périodique, pour lequel on souscrit chez M. des Essarts, *avocat, rue de Verneuil, proche la rue de Poitiers, & chez* Mérigot *le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.*

MALGRÉ l'intérêt que présentent les matières contenues dans cet ouvrage, comme il s'en publie un volume chaque mois, il ne m'est pas possible de les annoncer tous à mesure qu'ils paroissent, & vous me permettrez sans doute de me borner à jetter un coup-d'œil général sur l'objet & la forme de cette précieuse collection.

C'est une espèce de tableau fidèle des passions humaines mises en action. Tantôt elles se montrent à découvert; tantôt elles cherchent à se cacher sous

un voile imposteur ; &, pour se dérober aux poursuites de la loi, on les voit se réfugier dans le dédale de la chicane. En même-temps, la justice se montre le flambeau à la main ; elle suit pas à pas l'oppresseur dans les détours où il veut l'égarer ; elle apperçoit les pièges qu'il tend à l'innocence ; elle l'en préserve, & la fait enfin triompher. Ainsi se trouve rempli l'objet des lecteurs qui cherchent à être amusés par la variété des faits, émus par les situations, par le conflit des passions, & satisfaits par des dénouemens où le crime est puni, & la vertu récompensée.

Mais ce recueil jouit d'un avantage bien précieux sur les *historiettes* qui sont purement de l'invention de l'écrivain. Quand on sacrifie son loisir à la lecture des aventures romanesques, on est toujours prêt à se reprocher l'intérêt qu'arrache le récit de faits imaginaires. Le plus souvent même les charmes du mensonge se dissipent par le peu de soin qu'a pris le peintre de lui prêter les couleurs ou du moins le masque de la vérité.

Mais, dans les récits qui composent les *Causes célèbres*, la vraisemblance même n'est pas nécessaire, parce que la vérité n'a pas besoin de son secours pour plaire, & qu'il arrive souvent que ce qui est vrai n'est pas vraisemblable.

Cet ouvrage me paroît avoir un autre avantage, c'est de fournir des ressources à l'historien philosophe. Ceux qui aiment à connoître, ou qui desirent transmettre à la postérité les mœurs du siècle, & les intérêts qui agitent la génération actuelle, y trouveront des matériaux sûrs pour leurs recherches, & pour leurs réflexions. Ils voient, dans cet ouvrage, passer, pour ainsi dire, en revue devant eux, les citoyens de tous les états. Ils voient les prétentions respectives des grands, des bourgeois, souvent des hommes de lettres, des artistes, des artisans, des habitans de la province, de la campagne, des riches, des pauvres, &c.

Mais le but principal & l'utilité directe de cet ouvrage est d'initier insensiblement les lecteurs dans la

connoissance de la jurisprudence Françoise, & par là de les prémunir contre ces critiques aussi indécentes qu'indiscrètes, que se permet un certain public sur les jugemens des tribunaux auxquels les circonstances lui font prendre quelqu'intérêt. Ebloui par la superficie qu'offre d'abord une combinaison non réfléchie de préjugés, laquelle on décore du nom de bon-sens, on ne pénètre pas plus avant, &, dans une conversation de table, ou en jouant un piquet, on *déchire* un arrêt, qui est le résultat de la délibération réfléchie de plusieurs magistrats éclairés & consommés dans leur art, qui ont respectivement débattu & balancé leurs opinions; qui étoient instruits, dans le plus grand détail, des circonstances; qui ont apperçu les nuances qui échappent à des yeux peu exercés dans ce genre de recherches; qui enfin connoissent la loi dans tous ses détails, & sont dans l'usage journalier d'en faire l'application.

Les laborieux auteurs des *Causes célèbres* s'occupent du soin de prévenir ces critiques téméraires, ou de con-

fondre ceux qui se les permettent. Ils développent les faits sur lesquels la justice doit statuer ; & rendent communément cette narration intéressante pour toutes les classes de lecteurs. Ils exposent les moyens qui doivent conduire à la décision ; mais ils évitent, autant qu'il est possible, le ton fatigant de la dissertation ; ils dépouillent cette partie de leur travail de la sécheresse tant reprochée aux livres de jurisprudence, inspirent à leurs lecteurs le desir de connoître à fond le point de droit duquel doit sortir le jugement qu'ils attendent, & leur donnent la satisfaction de pouvoir se dire presque toujours qu'ils n'auroient pas décidé autrement, & qu'on ne pouvoit pas décider autrement. Ensorte que cet ouvrage remplit le vœu de ceux qui dans leurs lectures veulent réunir l'utile à l'agréable.

Sous ce dernier point de vue, il est utile aux jurisconsultes mêmes. Sans perdre de vue les idées qui les occupent habituellement, ils y trouvent un délassement analogue à leur goût,

aux idées auxquelles l'habitude les rappèlle ſans ceſſe, & auxquelles leur attention eſt preſque excluſivement accoutumée. Et, en ſe délaſſant, ils ont la ſatisfaction de rencontrer des faits, des circonſtances & des queſtions qui ne s'étoient pas encore préſentées au barreau, qui ſont cependant de nature à pouvoir ſe renouveller, peut-être ſous des nuances différentes, mais toujours avec le même fond. Le *Journal des Cauſes célèbres* indique la route que l'on doit ſuivre, & les ſources où l'on doit puiſer pour ſe déterminer.

Enfin ce recueil eſt une eſpèce de manuel dans lequel on retrouve, ſuivant l'occaſion, tous les principes du droit & de la juriſprudence, & leur juſte application.

A tous ces avantages ſe réunit encore l'agrément d'une variété que la nature de l'ouvrage rend inépuiſable. Je l'ai déjà dit, tous les états, toutes les profeſſions & toutes les paſſions ſont miſes en jeu ſur ce théâtre; & ces repréſentations ſont d'autant plus

intéressantes, que l'on n'est point obligé de se prêter à l'illusion sur les personnages : ce sont ceux mêmes qui éprouvent les événemens que l'on décrit, qui occupent la scène, & jouent les rôles.

On y voit, dans la même action, & dans le même cœur, les effets surprenans de l'antipathie, & les égaremens de l'amour. C'est une femme que l'on conduit au pied des autels, pour y donner la main à un homme qu'elle déteste. Elle prétend ensuite que cette démarche forcée n'a jamais été ratifiée par aucune fonction conjugale; &, pendant qu'elle exclut de son lit un mari légitime, elle y admet un amant, auquel elle ne rougit pas d'attribuer publiquement le fruit qu'elle a conçu. Les deux époux se réunissent alors pour demander à la face du public & de la justice la nullité d'une union que leurs cœurs ont toujours désavouée, & qui jamais n'a été scellée du sceau de la consommation. L'amant intervient, réclame l'enfant, prétend le légitimer par le

mariage auquel il aſpire avec la mère; & qu'il promet de célébrer dès que la juſtice aura rompu les liens fantaſtiques, dit-il, qui la retiennent dans une alliance illuſoire, qui n'eut jamais de réalité.

Vous ſentez, Monſieur, combien une pareille cauſe eſt ſuſceptible de mouvemens; par combien de faces elle excite la curioſité, l'attention & la ſurpriſe du lecteur. Les rédacteurs n'ont omis aucune des reſſources oratoires que peut fournir un ſujet auſſi piquant par ſa nouveauté, & par le contraſte des ſituations.

Dans une autre cauſe, c'eſt une jeune fille, qui, pour ſe livrer avec liberté au goût que lui a inſpiré ſon raviſſeur, veut ſecouer le joug de la vigilance & de l'autorité maternelle, en abdiquant les honneurs de la légitimité, pour ſe procurer l'indépendance de la bâtardiſe.

On voit ailleurs des ſéducteurs corrompre le cœur des foibles victimes de leur paſſion, leur refuſer le juſte dédommagement de l'honneur

qu'ils leur ont ravi, & les tribunaux proportionner ces dédommagemens aux mœurs, à la qualité, à la fortune des personnes, & à la séduction. Ces circonstances sont toujours développées avec cet intérêt attachant qui fait le principal attrait de la lecture.

On trouve ailleurs des femmes, qui, outrant les prétentions auxquelles la galanterie les a accoutumées, & voulant que l'on respecte jusqu'à leurs caprices, présentent quelques défauts d'égards, de la part de leurs maris, comme des traits d'une férocité barbare, veulent que les tribunaux & le public prennent une économie prudente pour une avarice sordide, demandent qu'on les débarrasse de la puissance maritale, & qu'on leur ouvre la barrière de l'indépendance & du luxe.

D'autres femmes portent leurs vues plus loin. Non-seulement elles aspirent à l'indépendance, mais elles veulent anéantir jusqu'à l'union conjugale; ravir les droits & la qualité d'époux à celui qui les avoit acquis au

pied des autels, pour les transférer à l'objet d'une nouvelle inclination.

On voit aussi des hommes déclarés par les tribunaux incapables de conserver les droits & la qualité de maris qu'ils avoient usurpés contre le vœu de la nature qui sembloit leur en avoir refusé les facultés. Cette disgrace ne les arrête point : ils hasardent une seconde alliance, se défendent contre le nouveau reproche fait à leur témérité, & réussissent.

Ces contradictions, que *présente* au premier coup-d'œil cette cause singulière, contradictions apparentes, qui semblent autoriser les critiques indécentes de ceux qui ne s'attachent qu'à l'écorce, disparoissent sous la plume des rédacteurs des *Causes célèbres.* Ils forcent leurs lecteurs de rendre hommage aux lumières, à la sagacité & à la justice des magistrats, & font voir, avec évidence, que le premier mariage à dû être réprouvé, & le second ratifié.

Dans d'autres causes, ce sont des maris qui veulent venger leur honneur

attaqué par l'inconduite de leurs femmes. Quelquefois une délicatesse outrée, ou un mouvement de jalousie, leur font prendre de pures indiscrétions pour le crime même ; quelquefois, ils se plaignent de faits graves, mais sans en administrer cette preuve convaincante qui seule est capable de subjuguer le suffrage du magistrat. Il arrive aussi qu'ils obtiennent la triste victoire à laquelle ils aspirent.

Les réclamations contre les vœux prononcés dans le cloître, contre les engagemens qui résultent de l'administration des ordres sacrés, font aussi la matière des causes qui composent ce recueil. Les auteurs développent la source & la nature de ces engagemens, en conciliant, de la manière la plus satisfaisante, les droits de l'humanité, les droits de la liberté civile avec les règles de la discipline ecclésiastique, les vues & les loix du législateur politique. Il est facile d'imaginer combien les faits qui donnent matière à ces discussions, & les discussions elles-mêmes sont intéres-

santes pour toutes sortes de lecteurs.

On voit, de temps en temps, les procès faits à ces scélérats déterminés qui déclarent la guerre au genre humain, ou qui, par des stratagêmes que l'atrocité la plus noire peut seule imaginer, cherchent à dérober la main qui commet le crime, sans être arrêtés par la crainte de faire tomber plusieurs têtes sous les coups qu'ils destinent à une seule. Telle est l'histoire de la *machine infernale* employée à Lyon, & répétée à Orléans. Telle est encore celle ce ce scélérat, qui, *dans le voisinage* d'Abbeville, après avoir empoisonné son père & sa mère, destine le même sort à un oncle dont il étoit héritier présomptif. Il fixe le jour du sacrifice qu'il a résolu. Huit ou dix personnes dînent, ce jour-là, chez son oncle; il empoisonne la soupe qui doit leur être servie.

Quelquefois, l'on voit des innocens livrés à l'animadversion de la justice, pour des soupçons que des circonstances rendent probables, & que la sûreté publique exige qu'elle

éclairciffe. Les rédacteurs prennent alors la défenſe de l'humanité. Les raiſonnemens les plus ſolides & les plus ſatisfaiſans ſont employés pour prouver que les préſomptions, les indices mêmes les plus frappans ne doivent jamais tenir lieu de preuve, lorſqu'il s'agit de faire ſubir un ſupplice à un accuſé. Ces raiſonnemens ſont appuyés d'exemples qui doivent faire frémir tout juge qui, en matière criminelle, oſe aſſeoir ſon opinion ſur d'autres motifs que ſur des preuves qui emportent néceſſairement la conviction.

Ils ne s'élèvent pas avec moins de force contre la queſtion, ce ſupplice anticipé auquel on applique un accuſé avant qu'il ſoit jugé, quoiqu'il ſoit encore ſous la protection de la ſociété, qui ne la retire qu'à ceux qui ſont retranchés de ſon ſein par une conviction légale, & une condamnation régulière. Ils font voir, par des raiſonnemens ſans réplique, & par des exemples effrayans qu'il eſt impoſſible de s'aſſurer de la vérité par la torture.

Mais la justice criminelle n'est pas armée seulement contre ces scélérats qui attaquent la société dans ses fondemens. Il est des fripons d'une espèce singulière, qui révoltent moins le sentiment, & dont l'histoire appaise l'émotion excitée par les précédens. Ce sont des paysans qui, sans d'autres talens que beaucoup d'effronterie, osent entreprendre de s'ériger en sorciers, trompent, sous cet appât, les filles qui leur plaisent; & mettent à contribution l'avidité de ceux qu'elle aveugle assez pour leur faire croire qu'en fournissant de l'argent au sorcier, il leur découvrira des trésors immenses.

Je ne finirois pas, si je voulois entrer dans le détail des variétés intéressantes que contient cet ouvrage. Mais je ne dois pas oublier d'avertir que les rédacteurs ont publié, en 1777, une table générale de toutes les matières contenues dans tous les volumes qui précédent cette époque; & il est à desirer qu'ils procurent, de temps en temps, cet avantage à leurs

lecteurs. Cette table eſt un répertoire exact de tout ce qui ſe trouve dans l'ouvrage ; & elle eſt rédigée avec un ſoin & une intelligence qui ſe rencontrent rarement dans ces ſortes d'ouvrages. Avec le ſecours de cette eſpèce d'indicateur, on trouve, comme ſous la main, tous les endroits du livre que l'on veut ſe rappeller, ou dont on veut faire uſage. Deſire-t-on ſe remettre dans la mémoire une anecdote intéreſſante, la diſcuſſion d'un point de droit ou de procédure, il ſeroit difficile, dans un recueil auſſi étendu & auſſi varié, de ſe donner cette ſatisfaction ſans une recherche pénible & dégoûtante; mais la table eſt rédigée de façon que l'on eſt aſſuré de trouver tout ce que l'on cherche ; elle eſt travaillée avec une exactitude minutieuſe qui ne laiſſe rien échapper aux recherches du lecteur ; &, pour lui épargner tout embarras dans ces recherches, la même idée lui eſt préſentée ſous différens mots. On le conduit, & on le fait, pour ainſi dire, pénétrer dans tous les coins de l'ou-

vrage. Cet usage des tables *, si nécessaires dans tous les ouvrages de longue haleine, commence à se perdre parmi nous ; on n'en fait plus, ou on les fait avec tant de négligence qu'elles ne peuvent être d'aucune utilité. Rien cependant de plus précieux pour tous ceux qui sont obligés de faire des recherches qu'une table bien rédigée ; on ne peut qu'être très-reconnoissant envers le rédacteur des *Causes célèbres* qui a pris tant de peine pour en épargner à ses lecteurs ; & j'exhorte tous les auteurs à imiter son exemple.

Je suis, &c.

Paris, ce 12 juillet 1779.

* Je parle des grandes tables des matières, & non pas de celles des chapitres, qui ne servent à rien.



LETTRE XV.

De la Sanction de l'ordre naturel. A Paris, chez les libraires qui vendent des nouveautés; on en trouve aussi des exemplaires chez Nyon, *libraire, rue Saint-Jean-de Beauvais.*

Il règne, Monsieur, parmi nous, un préjugé bien injuste que cet ouvrage doit dissiper. On confond assez généralement les *économistes* & les *encyclopedistes*. Rien cependant de si différent que les principes & les mœurs de ces deux sociétés. L'*intérêt personnel*, qui fait la base du systême *économique*, n'a rien de ressemblant que le nom avec l'*intérêt personnel* qui est l'unique loi que veuillent reconnoître nos superbes *encyclopèdres*. Ce nom, qu'ils ont déshonoré, n'exprime chez les premiers que cet amour bien ordonné de soi-même, qui porte tous les hommes à une bienfaisance réciproque par le motif d'un avantage mutuel. Le même mot,

au contraire, dans la bouche de nos docteurs modernes, ne signifie que cet *égoïsme odieux* qui feroit sacrifier le bonheur de toute la terre au caprice d'un seul individu. Aussi, tandis que ces docteurs hypocrites, ayant toujours à la bouche les mots sacrés d'*humanité*, de *bienfaisance*, sappent tous les fondemens du bonheur public pour s'élever sur les ruines de leur patrie; les vrais *économistes*, au contraire, se consument nuit & jour en efforts, peut-être inutiles, mais du moins constans & sincères, pour le bonheur de leurs concitoyens; *les* vues même de *leur bienfaisance* s'étendent sur l'univers entier.

Une preuve bien palpable de la différence de ces deux sociétés, c'est que l'auteur de cet ouvrage, disciple fidèle, admirateur sincère du docteur *Quesnay*, fondateur de la société économique, témoigne une haine vigoureuse contre nos turbulens philosophes modernes & leur déclare une guerre ouverte. Si la société économique se trouve infestée de quelques *philosophistes*, ce n'est pas une raison

pour

pour inculper le corps entier. Où cette peste subtile ne s'est-elle pas glissée ? L'état ecclésiastique lui-même n'a-t-il pas à rougir de renfermer dans son sein des hommes qui font métier d'avilir périodiquement la religion dont ils se disent les ministres. C'est par les principes avoués, par les travaux publics & communs qu'il faut juger une société, & non par les productions ténébreuses de quelque confrère publiquement désavoué par la société.

C'est pour laver en quelque sorte la tache imprimée sur le nom des *économistes* ; que cet ouvrage fut entrepris. L'auteur y montre la liaison intime de l'*ordre surnaturel*, ou la religion révelée, avec l'*ordre naturel* ; il fait voir que l'un n'est que le complément nécessaire de l'autre, & nous assure que ce sont là les principes de tout véritable *économiste*. On peut l'en croire, parce qu'il est un des membres les plus éclairés, comme des plus illustres de cette société, dont les travaux seroient toujours in-

finiment respectables, quand même ils ne seroient pas couronnés du succès.

Cet ouvrage est divisé en quatre parties, dont chacune forme comme un traité particulier. Dans la première, l'auteur prouve, par la nature de la pensée & des autres opérations de l'esprit, qu'il existe en nous un principe distingué de la matière, que ce principe intelligent est un être créé, d'où il déduit l'existence d'un créateur; puis il examine jusqu'à quel point il est donné à la foible raison de l'homme de fonder les perfections de la nature divine.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, qui ne paroît destinée qu'à fixer nettement le sens de plusieurs termes fort en usage, mais dont la signification précise n'est pas assez connue; dans cette partie, dis-je, l'auteur a pour but de préparer à reconnoître la nécessité d'une révélation, en faisant voir le besoin qu'en avoit le genre humain, & montrant qu'il en existoit des germes, & même des monumens, dans cette loi, qu'on nomme *loi de nature*.

Cependant avant de s'enfoncer plus avant dans la recherche de cet ordre surnaturel, l'auteur a cru devoir exposer en détail tout ce qui concerne ce que les *économistes* appellent *la grande science*, c'est-à-dire, *l'ordre naturel* qu'il considère sous tous ses rapports; *la vie naturelle*, où il examine les *droits & les devoirs* de l'homme précisément comme homme & sans aucune autre relation; *la vie agricole*, où il examine les *avances* nécessaires à la culture, les droits & les devoirs qu'elle entraîne, la propriété qui en résulte; il fait voir qu'elle est la source de toute richesse, qu'elle seule forme un revenu véritable, que toutes les autres richesses, de pure convention, n'ont de valeur réelle que par le rapport qu'elles ont avec *le produit net* qui résulte de la culture des terres.

Dans la troisième section de cette partie, ou, *la vie sociale*, l'auteur montre la nécessité où se trouve chaque membre de la société, pour son propre intérêt, de seconder les autres; c'est dans les rapports indif-

penſables de travaux & de dépenſes qu'il fait conſiſter l'eſſence de la ſociété ; il développe enſuite l'étendue des *droits & des devoirs ſociaux* dont la baſe lui paroît être fondée ſur l'*intérêt perſonnel* bien entendu, bien dirigé.

Quoique dans ces trois parties, il ſe trouve des objets d'un grand intérêt, & qui paroîtront neufs à bien des lecteurs, cependant vous lirez avec encore plus de plaiſir & de fruit ce que l'auteur écrit ſur *la vie politique.* » Après avoir parcouru, dit-il, » l'ordre circulaire des *droits* & des » devoirs de l'homme dans les trois » états précédens, ordre toujours aſſu- » jetti aux mêmes règles naturelles, il » faut chercher quel eſt l'ennemi de » cet ordre, & quel en eſt le défenſeur. » L'ennemi, c'eſt le deſir d'étendre ſes » droits, ſans accroître ſes devoirs, » c'eſt la volonté de jouir ſans travail, » ſentiment viſiblement injuſte & qu'il » faut réprimer. C'eſt là le but de la » *vie politique.* Nous avons vu qu'il » falloit, pour que la vie de l'homme » fût aſſurée, qu'elle fût *agricole*, que » pour être agréable, il falloit qu'elle

» fût *sociale*; la raison demande à pré-
» sent que pour maintenir la vie *sociale*
» elle soit aussi *politique*. Et par ces
» mots, la *vie politique*, il faut en-
» tendre ces rapports équitables &
» consentis entre l'autorité & l'obéis-
» sance ».

Cette autorité souveraine qui doit surveiller les propriétés des particuliers & maintenir l'ordre doit être dotée par la société entière; il est juste de la dédommager de ses peines; il faut d'ailleurs lui donner la force & la puissance qui lui sont nécessaires pour l'exercice des fonctions difficiles dont elle est chargée. Cette *dot* de l'autorité doit être prise sur le *produit net de toutes les terres*. » Je dis *toutes*, ajoute
» l'auteur, parce qu'il doit les garder
» toutes : sans cela il abandonnera
» bientôt celles auxquelles il n'aura
» aucun intérêt, & vous savez qu'il
» n'est pas juste que personne travaille
» sans intérêt ». De ce principe l'auteur conclut qu'une portion du revenu de chaque terre affectée au souverain, est *inaliénable*; ne peut se transmettre par héritage, & n'entre point

dans les contrats de vente & d'achat ; il s'ensuit même que les terres seules peuvent faire la richesse du souverain, que tous les impôts doivent être assis sur les propriétaires, parce qu'eux seuls ont des propriétés toujours renaissantes. Ce seroit même en vain que vous essayeriez d'accumuler les impôts sur les riches capitalistes ; indépendamment de mille moyens par lesquels ils sauront toujours échapper à l'avidité du fisc ; les sommes quoiqu'immenses dont ils jouissent sont censées le fruit de leur industrie & ne doivent rien à l'état.

Il y a plus : nul impôt ne peut être établi sur les ouvriers, commerçans, artistes, ou rentiers, &c. qu'il ne retombe indirectement sur les propriétaires. » Cette imposition mal entendue n'augmentera pas la recette, » ou ce ne sera qu'à vos dépens (des » propriétaires), puisqu'il faudra que » mon salaire soit plus fort, qu'il faudra que je gagne pour vivre & pour » payer l'impôt ; il en sera de même » de la rente du prêteur, car il faudra » qu'elle puisse satisfaire au double

» besoin : il faudra donc augmenter la » rente de toute la portion qui sera » enlevée pour le fisc, ou l'on ne vous » prêtera pas ; on cherchera à faire un » meilleur emploi de l'argent, ou vous » vous résoudrez à dédommager le » prêteur ; ainsi l'impôt que vous » voulez établir retombera sur le pro» priétaire ; & vous devez sentir que » soit par le double emploi, soit par » la difficulté d'une assiette régulière, » soit par l'espèce d'inquisition qui de» vient nécessaire, soit par la confu» sion que ce genre de levée jette dans » la perception de l'impôt ; toute im» position sur les personnes, sur les » salaires & sur les rentes est discor» dante & dangereuse ».

Cette doctrine ne sera pas, sans doute du goût de tout le monde ; elle n'en paroît pas moins solidement établie ; il faut en lire les preuves dans l'auteur (partie 3e page 60 jusqu'à 70) ; mais quoique, suivant lui, l'impôt naturel & unique doive être prélevé sur le produit des terres, rien n'empêcheroit que dans les besoins de l'état, les citoyens de toutes

les classes, fissent au prince un sacrifice généreux d'une partie de leur superflu. Dans ce moment, par exemple, où les tyrans des mers trouvent dans leur désespoir des ressources inespérées, ne seroit-il pas de l'honneur & du devoir des François de fournir, par une contribution volontaire, les moyens de réprimer promptement leur injuste orgueil? Quoique jusqu'ici le génie qui préside à la marine, secondant admirablement la bonté du prince, ait su, à l'aide des *seules* épargnes du trésor, triompher de tous les efforts de nos superbes ennemis, ne seroit-il pas à desirer qu'il ne pût jamais, par la crainte d'être un jour contraint de recourir aux impôts, être arrêté dans l'exécution des vastes projets que le ministère a conçus pour rétablir l'ordre & la liberté des mers.

Vous ne lirez pas avec moins de plaisir & d'intérêt ce que l'auteur dit des circonscriptions territoriales; elles ne doivent être ni trop *bornées*; le souverain n'auroit pas assez de force pour repousser & les entreprises des méchans, & les invasions

des ennemis ; mais elles ne doivent pas être non plus trop *étendues*. Le souverain chargé de les protéger ne pourroit tout surveiller & se porter par-tout où sa présence seroit nécessaire. L'auteur s'élève sur-tout contre ces démembremens, ces séparations qui semblent contredire les vues de la nature ; n'est-il pas, en effet, fort singulier que le royaume d'Angleterre soit situé en Amérique & en Asie ? Ces distractions violentes ne peuvent durer qu'un temps, & l'ordre naturel renaît comme de lui-même, quand on y pense le moins.

Après avoir parfaitement éclairci tout ce qui regarde la *vie naturelle*, la *vie agricole*, la *vie sociale*, la *vie politique*, d'où résulte complettement l'ordre naturel, l'auteur fait voir que cet ordre, tout beau qu'il est, a besoin d'être encore consolidé par un ordre supérieur & plus parfait, par l'ordre surnaturel. Cette partie de l'ouvrage, sur-tout, m'a fait le plus grand plaisir. C'est un traité abrégé, mais complet de la religion chrétienne. Dans le court espace de cent-vingt pages,

l'auteur a rassemblé toutes les preuves sur lesquelles est appuyée la révélation du christianisme, les plus fortes objections des incrédules & les réponses les plus claires & les plus solides qu'on y puisse apporter. On peut trouver sur cette matière des ouvrages plus profonds, ou mieux écrits; l'auteur n'a cherché à briller ni par l'érudition, ni par les charmes d'un style éblouissant; il n'a eu en vue que de se rendre utile, & certainement ce petit, mais excellent *traité* de la religion chrétienne doit remplir ses vues. Je ne m'étendrai pas sur cet objet qui n'est pas littéraire, mais je ne puis assez exhorter ceux qui cherchent une instruction simple, claire & solide, à lire cette partie de l'ouvrage, comme je ne puis assez applaudir au zèle du militaire illustre à qui nous devons cet ouvrage, qui, après avoir mérité les distinctions les plus flatteuses de la valeur, emploie les loisirs de sa retraite à terrasser les ennemis de la religion, tandis que les dignes héritiers de son nom, marchant sur les traces de leur

glorieux père, vont combattre ceux de la patrie, &, par les mêmes exploits, mériter les mêmes honneurs.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 14 juillet 1779.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Voyage dans les mers de l'Inde, fait par ordre du roi, à l'occaſion du paſſage de Vénus ſur le diſque du ſoleil, le 6 juin 1761, & le 3 du même mois 1769, par M. le Gentil, *de l'académie royale des ſciences, imprimé par ordre de ſa majeſté, tome premier. A Paris, de l'imprimerie royale, & ſe trouve chez les frères* Débure, *libraires, quai des Auguſtins, in-4° d'environ 750 pages, avec pluſieurs planches de figures.*

Je m'empreſſe de vous annoncer cette relation intéreſſante, dont le nom de l'auteur, & ſur tout l'attache du gouvernement garantiſſent l'excellence. Je n'ai encore eu le temps que de parcourir cet ouvrage, qui

m'a paru mériter un extrait plus détaillé. Je m'en occuperai le plutôt possible.

Marine militaire, ou *Recueil des différens vaisseaux qui servent à la guerre, suivis des manœuvres qui ont le plus de rapport au combat, ainsi qu'à l'attaque & à la défense des ports, par M.* Ozanne *l'aîné, dessinateur de la marine, vol. in-4°. de 50 gravures, prix broché 6 liv. relié 8 liv.*

Cet ouvrage intéressant par la manière dont il est dessiné & gravé, le devient encore plus dans le moment présent ; on a joint aux estampes les explications les plus claires, & l'on peut assurer que ce livre est également utile aux jeunes marins & à toutes les personnes qui veulent avoir des notions de marine. Il suffit de dire qu'il est l'ouvrage de M. *Ozanne* l'aîné, ingénieur-dessinateur de la marine, qui a eu l'honneur de donner des leçons de cette science au roi & aux princes ses frères.

AVIS aux Amateurs.

Les dix-huit dessins originaux de M. *Marillier*, d'après lesquels ont été

faites, par les artistes les plus connus, les superbes gravures qui ornent la grande édition des *Œuvres de Pope*, *en huit volumes in-8°*, forment une collection précieuse, dont quelques amateurs pourroient avoir envie de faire l'acquisition, soit pour en enrichir leurs porte-feuilles, soit pour les insérer dans un exemplaire en papier d'Hollande de cette même édition*, qui par là deviendroit un exemplaire unique. La célébrité de l'artiste, & l'accueil que le public a fait aux gravures, sont des titres recommandables en faveur de ces dix-huit morceaux, qui se trouvent chez la *veuve Duchesne*, *libraire*, *rue Saint-Jacques*, *au temple du goût*. C'est là que l'amateur qui desirera en faire l'acquisition peut se présenter pour en savoir le prix.

Les Œuvres de *Pope* se vendent chez le même libraire 48 liv. brochés, & en papier d'Hollande, 96 liv.

On en trouvera aussi de différentes relieures.

* On donnera l'exemplaire en papier d'Hollande *gratis* à l'acquéreur des dessins.

Livres nouveaux.

Dictionnaire historique de la ville de Paris & de ses environs, dans lequel on trouve la description de tous les monumens & curiosités, &c. dédié à M. le maréchal-duc de Brissac, *par M.* Hurtaut, *maître-ès-arts & de pension de l'université, ancien professeur de l'Ecole royale militaire, &* Magny, *ancien premier commis aux fermes du roi, 4 vol. in-8°. A Paris, chez* Moutard, *libraire-imprimeur de la reine, rue des Mathurins, à l'hôtel de Clugny.*

Cours complet de Chymie économique, pratique sur la manipulation & la fermentation des vins, divisé par leçons, par M. Maupin, *auteur de l'Art des vins & de la seule richesse du peuple. A Paris, chez* Musier, *libraire, rue du Foin Saint-Jacques.*

Mémoires sur les conducteurs pour préserver les édifices de la foudre, par M. l'abbé Joseph Toaldo, *traduits de l'Italien, avec des notes, par M.* Barbier de Tinan, *de l'Académie des sciences,*

arts & belles-lettres de Dijon. A Strasbourg, & se trouvent à Paris, chez Merigot *le jeune, libraire, quai des Augustins.*

Essai sur l'île d'Otahiti, située dans la mer du sud, & sur l'esprit & les mœurs de ses habitans. A Paris, chez Froullé, *libraire, pont Notre-Dame, in-8°. de 125 pages.*

Quelle est l'origine des droits de main-morte dans les provinces qui ont composé le premier royaume de Bourgogne? Dissertation qui a remporté le prix, au jugement de l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Besançon, le 24 août 1778, *par dom* Grappin, *bénédictin de la congrégation de saint Vannes, de l'Académie des antiquités de Cassel. A Paris, chez* Barrois *l'aîné, quai des Augustins; & à Besançon, chez* Lepagnez *cadet, grande rue.*

Ouvrage où les agrémens du style se trouvent joints aux recherches profondes de l'érudition.

La procédure civile du châtelet de

Paris, & de toutes les jurisdictions ordinaires du royaume, démontrée par principes & mise en action par des formules, par M. Pigeau, *avocat au parlement, 2 vol. in-4°. A Paris, chez la veuve* Desaint, *libraire, rue du Foin Saint-Jacques.*

Lettres sur le poëme des Fastes de l'année de M. le Mierre, *avec cette épigraphe :*

Le philosophe est seul, & l'imposteur fait secte.

A Paris, chez Knapen *& fils, libraires-imprimeurs de la cour des aides, au bas du pont Saint-Michel.*

Ouvrage un peu trop partial ; l'auteur s'extasie sur les beautés de ce poëme, qui sont en effet en grand nombre ; mais il en dissimule tous les défauts qui sont à peu près également nombreux.

*Œuvres complettes d'*Alexandre Pope, *traduites en François, nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée du texte Anglois mis à côté des meilleures pièces, & ornées de belles gravures, 8 vol. in-8°,*

prix 48 liv. broché, & les exemplaires en papier d'Hollande 96 liv. A Paris, chez la veuve Duchesne, *libraire, rue Saint-Jacques, au temple du goût.*

Nous rendrons compte incessamment de cet important ouvrage, qui ne laisse rien à desirer quant à la partie typographique.

Chez la même. *La Vie de mon père, par l'auteur du Paysan perverti, 2 vol. in-12.*

Supplément à la France littéraire, 2 vol. in-12.

Roman politique sur l'état présent des affaires de l'Amérique.

Le nouvel Abailard, ou *Lettres de deux amans qui ne se sont jamais vus, 4 vol. in-12.*

Le Favori de la fortune, 2 vol. in 12.

Le grand œuvre de l'agriculture, ou l'Art de régénérer les surfaces & les

très fonds, accompagnés de découvertes intéressantes sur l'agriculture & la guerre, présenté au roi & à la famille royale, par M. Montagne, *marquis de Poncins, ancien officier aux gardes françoises, 1 vol. in-12.*

Nouvelles observations sur l'Angleterre, par un voyageur, 1 vol. in-12.

Le Philosophe catéchiste, ou Entretiens sur la religion entre le comte de *** *& le chevalier de ***. A Paris chez* Humblot, *libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves; chez* Berton, *libraire, rue Saint-Victor, vis à-vis Saint-Nicolas du-Chardonnet, & chez* Lesclapart *fils, au milieu du pont Notre-Dame, près Saint-Denis-de-la-Chartre.*

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

Fin de la Table des matières contenues dans ce quatrième Volume.